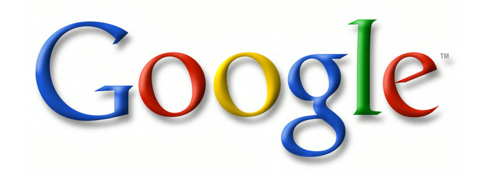



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS
1817

LETTRES INÉDITES

DE CHODERLOS DE LACLOS

A LA MÊME LIBRAIRIE

LES LIAISONS DANGEREUSES de Choderlos de Laclos. Edition collationnée sur le manuscrit original, suivie d'une Notice, de Variantes et de Lettres inédites, ornée d'une reproduction en héliogravure du portrait de Laclos par Boilly.
Vol. in-18.. 3. 50





CHODERLOS DE LACLOS
d'après un pastel original
appartenant à Madame Louis de Chauvigny

Lettres inédites

de

Choderlos de Laclos

PUBLIÉES PAR

M. LOUIS DE CHAUVIGNY

AVEC LA REPRODUCTION EN HÉLIOGRAVURE

DE TROIS PASTELS ORIGINAUX



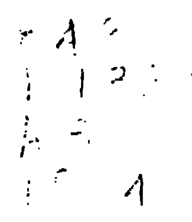
PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIV



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PRÉFACE



PRÉFACE

On aurait mauvaise grâce à contester l'authenticité de ces lettres; leur style, par certains tours inimitables, suffit à en révéler l'auteur ; néanmoins le public, auquel on les offre ici pour la première fois, a le droit d'exiger qu'on en établisse de façon très nette l'origine de propriété.

Le général Choderlos de Laclos mourut à Tarente le 18 fructidor an XI. De son union romanesque avec Marie-Soulange Duperré, sœur de l'Amiral de France, étaient issus :

1° Etienne Fargeau, le premier-né, l'enfant de l'amour. Chef de bataillon à la fleur de l'âge, officier de la Légion d'honneur, il fut tué d'un coup de feu le 18 mars 1814, au combat de Bac-au-Berry, aux côtés mêmes du duc de Raguse, dont il était l'aide de camp ;

2° Catherine-Soulange, devenue plus tard Mme de Duret de Tavel, mère de la baronne de Wangen de Geroldseck, de qui nous tenons directement ces documents, et de la vicomtesse d'Avène de Fontaine ;

3° Charles-Ambroise, l'enfant voulu de la délivrance (1), lui, marié à Mlle Laure Bottée de Toulmont, et qui décéda sans postérité à Saint-Just (Eure), le 13 mars 1844.

(1) Voir la lettre du 12 brumaire an XI.

Mme de Laclos avait été, le 6 avril 1832, l'une des premières victimes du choléra, de celles du moins dont le monde enregistre la perte. Les manuscrits de son mari, sa correspondance avec elle, ainsi que la plupart des portraits de famille, avaient alors passé à son fils Charles et, après celui-ci, à sa veuve.

Cette dernière était la vieille dame, légendaire, il y a quelque vingt ans et davantage, dans les cénacles d'outre-Seine. On allait presque en pèlerinage la visiter dans son appartement du boulevard Saint-Michel pour recueillir de sa bouche quelque précieuse anecdote sur celui qu'elle appelait encore : « Le pauvre général ! » comme un quasi contemporain. Ah ! si ces initiés avaient tout su ! Elle mourut à Saint-Just le 4 juillet 1878. Par son testament olographe, en date du 26 septembre 1874, et par un codicille du 17 décembre de la même année, elle avait institué ses héritières, Mmes de Wangen et d'Avène. Elle leur léguait, entre autres objets de famille, « le portrait de leur grand-père, le général de Laclos. »

C'est cette image antérieure à la Révolution, plus qu'aucune autre suggestive et caractéristique, dont la reproduction nous a paru indispensable à l'appui de ce livre, car elle éclaire d'un jour particulier le visage énigmatique du Laclos des *Liaisons dangereuses*.

On trouvera aux pièces annexes le détail des dons faits par Mme Charles de Laclos à la Bibliothèque nationale en mai 1845 et en avril 1853 aux Musées nationaux. M. Reiset fit exposer « le portrait du général Laclos à Versailles, dans l'attique du midi, auprès du portrait de Charlotte Corday »; —celui qui avait été l'un des précurseurs de la Révolution et celle qui avait eu l'héroïque illusion de la poignarder, unis, moins de cent ans après, dans une glorification identique — était-ce une ironie...

sanglante, était-ce plutôt une philosophie douce? Il y a toujours une maison tierce où les gens de bonne compagnie finissent par se rencontrer.

L'intention de la donatrice était de rendre à César tout ce qui lui appartenait et de conserver pour la famille ce qui lui semblait avoir un caractère strict d'intimité : Or, précisément, ces pages écrites au jour le jour, au courant d'une aventure tragique, depuis la prison de Picpus, sous le couperet indécis de la guillotine, jusqu'au dernier lit si misérable de Tarente, sont celles où l'homme se livre tout entier, — un homme différent, oh! combien, du Valmont perfide dans lequel on s'obstinait à le reconnaître, un époux fidèle, tendre, passionné, un père indulgent et ferme, un maître patient, attentif à cacher le mentor sous l'ami; alors un roué politique, dira-t-on? Oh! non pas, mais un patriote ardent, assoiffé de gloire pour son pays, un esprit curieux de savoir, jusqu'à la fin, enfin ce moraliste acerbe et délicat, ingénieux et sincère tout ensemble, entrevu déjà par quelques intuitifs, auxquels le meilleur moyen de rendre hommage est assurément de fournir la preuve indéniable de leur perspicacité.

Et ces feuilles ont jauni, les petits caractères fins et méthodiques, qui disent à la fois l'homme de lettres et l'homme de science, ont pâli pendant tout un cycle, dans la vieille valise en cuir noir, aux dimensions étroites de cantine militaire. Des scrupules, trop respectables pour être discutés, se sont opposés longtemps à toute divulgation. C'était moins, certes, l'auteur d'un livre réputé licencieux dont on espérait bannir la mémoire, que le jacobin présumé farouche, encore que sur ce point on ait beaucoup exagéré. Dans ce milieu, qui était le sien, mais d'opinions très opposées aux siennes, il semble qu'on ait préféré à

la gloire elle-même le silence. Comme si le silence pouvait être fait sur une personnalité de cette taille et de cette allure, et encore à cette époque individualiste qu'est la nôtre, où la chose passionnément recherchée à travers le labyrinthe des événements, est plus encore que le fait historique, le document humain! Son heure est donc venue, inéluctable, mais tardive. Ainsi qu'il l'a dit lui-même à propos de lui : « Le temps amène toujours la vérité, c'est dommage qu'il ne l'amène pas toujours à temps. » La vérité est en effet pour lui, à l'encontre de beaucoup d'autres hommes, la plus sûre des réhabilitations, en admettant que ce mot même ait besoin d'être prononcé. Aussi bien, en ce trouble de l'heure présente, où une bourgeoisie aux abois perd un à un ses privilèges, sans même avoir la beauté de geste nocturne d'un 4 août, est-il piquant de revivre avec l'un de ces gentilshommes dont les esprits généreux furent les porteurs des temps à venir.

M. Charles de Laclos avait déjà pieusement classé cette correspondance. La division adoptée s'imposait, car chacun des chapitres a trait à une époque distincte de la vie de Choderlos de Laclos.

1° Lettres écrites de la prison de Picpus du 19 germinal an II au 9 brumaire an III, ce qui, soit dit en passant, détruit assez bien la légende des prisons immédiatement ouvertes par la mort de Robespierre. Ici un intervalle de cinq années. C'est le temps où Laclos est conservateur des hypothèques et prépare le 18 brumaire par une campagne de presse.

2° Lettres écrites à l'armée du Rhin.

3° Lettres écrites à l'armée d'Italie jusqu'au 15 floréal an IX, après la paix de Lunéville. Nouvelle interruption. Le général, pourvu d'une inspection d'artillerie, vit à

Paris, avec sa famille, au nº 6 de la rue du Faubourg-Poissonnière.

4º Lettres écrites du 15 floréal au 18 fructidor an XI de Paris à Tarente. C'est la course à la mort.

5º Lettres à ses enfants. Il a paru intéressant de grouper celles-ci, afin de mieux faire ressortir, avec la sollicitude du père, les méthodes et les idées de l'éducateur.

Certains retranchements, il faut le dire, ont été jugés nécessaires. Il importait de ne pas laisser de belles pages se perdre au milieu de redites insignifiantes. Nous pouvons affirmer qu'aucune de ces suppressions ne porte sur l'appréciation d'un événement quelconque, ni même sur l'expression d'une idée ou d'un état d'âme, quels qu'ils soient. Laclos était minutieux par nature, par éducation militaire et scientifique. L'expérience de la Terreur, avec ses journalières angoisses pour les têtes aimées, lui avait en outre appris à attacher aux dates des lettres ou au retards des courriers, une importance toute spéciale qui nous paraîtrait aujourd'hui un peu bien puérile. Ce sont des détails de cet ordre infime ou des notes arides, relatives à des affaires d'intérêt, qui, seuls, ont été mis de côté. Il est à croire que la majorité des lecteurs approuvera cet allègement. Si cependant l'ombre d'un doute pouvait subsister à ce sujet dans l'esprit d'un chercheur impénitent, le texte original, conservé scrupuleusement intact dans son intégralité, demeure à son entière disposition.

Entrons donc de plain-pied dans l'intimité de Laclos. Il va parler librement de tout ce qui le touche ou l'intéresse, d'autant que « pour nous, dit-il à sa femme, écrire c'est seulement causer de choses et d'autres, comme cela vient au bout de la plume ». « Ecrire à quelqu'un, dit-il

encore ailleurs, n'est autre chose que causer avec lui. » (Lettres des 4 frimaire et 8 prairial an II.)

Ses croyances, sa philosophie, son opinion sur les hommes, nous les connaîtrons, de même ses sentiments et jusqu'à ses habitudes, — seconde nature qui modifie la première et sert parfois à l'expliquer. Ses haines seules nous resteront étrangères. Il ne paraît pas ici que de véritables soient jamais entrées dans son cœur.

Et d'abord Laclos croyait-il en Dieu? On pourrait se contenter de répondre qu'il était trop honnête homme, dans les deux sens du mot, pour ne pas y croire. Ce ne serait pas suffisant; les expressions qu'il emploie ne laissent aucun doute sur sa sincérité à cet égard. La manière dont sa santé se soutient pendant sa détention est, à ses yeux, un bienfait de la Providence. « La Providence, ajoute-t-il, n'envoie de peines à chacun que ce qu'il peut en supporter. » Et un peu plus loin : « La Providence à laquelle tu reviens toujours dans nos infortunes communes ne se montre jamais avec plus d'avantage pour l'idée d'une vie à venir que lorsque l'homme vertueux est en butte au malheur. » (Lettres à Mme de Laclos des 19 et 29 floréal an II.)

Dans sa lettre du 20 prairial, on le voit, avant de prendre sa nourriture, s'adresser à l'Éternel en une sorte de *Benedicite* laïque : « Tes regards portent la consolation dans l'âme du malheureux », lui dit-il. Cet Être suprême, un peu roide, reste toujours impersonnel, même lorsque le Consulat a déjà rentrouvert les églises. Le Général lui sait un gré tant soit peu irrévérencieux du beau temps qui facilite les opérations. « En vérité, en vérité, je vous le dis, depuis le 18 brumaire, Dieu est redevenu patriote. » Il assiste *in fiocchi* à un *Te Deum* pour la ratification de la paix; il est de service et on est en Italie! Nulle part il

ne se permet une allusion choquante contre la religion qu'il semble ignorer, ni une attaque contre ses premiers ministres, dont il apprécie, avec bienveillance, le commerce et la table. Et lorsque vient la mort, séparé par des centaines de lieues de sa femme et de ses enfants, il ne trouve pas pour eux un mot à dire de ce ciel ou de cet olympe, dans lequel, illusion ou certitude, il est doux d'espérer un infini revoir. — « Être réuni aux objets de ses affections, écrit-il à Alquier, alors ambassadeur à Naples, n'est assurément pas un moyen pour ne pas mourir, mais au moins c'est celui, c'est le principal, de vivre jusqu'à la fin de sa vie ».

C'est tout. Il ne ressort pas non plus de la correspondance du capitaine Lespagnol, son officier d'ordonnance, ni de celle du commandant d'Anglemont, son chef d'état-major, qu'un prêtre ait été appelé au chevet du mourant. Cependant ses funérailles religieuses furent solennelles et le chapitre canonial de Tarente au complet l'accompagna à sa dernière demeure. Laclos estimait peut-être que ces choses étaient affaire à traiter directement entre la divinité et lui et qu'il n'était pas décent de s'en ouvrir à d'autres personnes. C'est possible. On peut affirmer en tout cas qu'il était au moins déiste. Eu égard au temps où il a vécu, ses descendants eux-mêmes ne peuvent pas, en bonne conscience, lui demander davantage.

Sa grande religion aura donc été d'aimer jusqu'au bout et très *humainement* tout ce qu'il devait aimer. Cette formule en vaut d'autres.

Jamais mari ne fut plus inventif pour exprimer à sa compagne de route, sous des formes plus exquises et plus diverses, des sentiments identiques à eux-mêmes et que le temps n'a pas réussi à altérer.

« Il y a près de douze ans que je te dois mon bonheur,

le passé est la caution de l'avenir » (1er jour de l'an III).

« Tu as bien raison de dire qu'après dix-sept ans de mariage l'amour subsiste encore sous quelque nom qu'on le désigne. Il ne s'est même pas partagé avec nos enfants, il s'est seulement répandu sur eux » (23 fructidor an VIII). Mme de Laclos était-elle donc sceptique, il revient à la charge pour la convaincre et y parvient sans doute : « Je vois avec plaisir qu'enfin tu te sais aimée, mais tu me permettras sans doute de te dire qu'il y a plus de dix-huit ans que tu dois en être bien sûre » (28 frimaire an IX). Non, ce n'est pas là une comédie bien jouée. Elle aurait duré trop longtemps.

Le mari déjà vieux sait être encore passionné au ressouvenir des possessions premières. « Ah ! tu es toujours adorable et toujours adorée ! » Celle qu'il avait séduite est demeurée la « souveraine de ses pensées et de ses sentiments ». Il renonce à énumérer toutes ses qualités, motifs de sa tendresse pour elle, il les résume en trois mots — « maîtresse adorable, excellente femme et tendre mère ». Et quand il parle de leurs enfants : « Leur plus grand bonheur sera toujours de t'avoir pour mère, comme le mien de t'avoir pour femme, pour maîtresse, pour amie, pour tout. » Ce mot de maîtresse a bien sous sa plume le sens moderne et il le redit à dessein. Il continue d'aimer cette brune piquante de La Rochelle, à la carnation chaude, aux yeux veloutés, à demi rêveurs, à la bouche mutine et de l'aimer surtout pour le don libre d'elle-même qu'elle lui avait prématurément consenti.

Tout lui est prétexte à compliment, même certain embonpoint symptomatique, précurseur de la maturité. — « De toi, plus il y en a, et mieux c'est! » Si elle résiste à ses conseils ou comprend mal ses recommandations, il excuse son entêtement ou sa maladresse, il ne la voudrait

pas autre qu'elle est ; il a foi en elle comme en un paradis dont la perte hypothétique suffit à le rendre fou. « Il me serait plus facile de te croire morte que de te croire un tort, mais comme tous deux anéantiraient à jamais pour moi toute espèce de bonheur, les expressions ont pu être les mêmes. »

Quand il est emprisonné, c'est de ses inquiétudes et de ses souffrances à elle qu'il est torturé jusqu'au désespoir ; quand il est aux armées, il économise pour lui envoyer le plus possible de sa solde ; il se préoccupe de lui adresser de partout des présents ou des souvenirs, comme ce camée, reproduit plus loin par la gravure et dont une lettre ingénieuse annonce l'expédition ; ou bien il songe à sa mort à lui, aux moyens pratiques d'assurer l'indépendance de sa veuve, puis, avec une émotion contenue, il lui demande de brûler la lettre, de garder d'elle la seule mémoire des sentiments qui l'ont dictée, et tout à coup, comme s'il eût craint de l'avoir un moment attristée, il se met à crâner et il lui annonce sa formelle intention de vivre cent années.

Oui, cette femme est bien devenue tout pour lui. Il l'aime jusque dans ses enfants, aux yeux desquels il l'entoure de toutes les déférences. S'il les aime, c'est parce qu'ils lui viennent d'elle. Il ne prétend plus à d'autre Panthéon que d'avoir une place dans son cœur ; la seule véritablement désirable pour lui, « c'est d'aller à côté d'elle et si près, si près que rien, ni personne ne puisse être entre les deux ». Que lui importent l'ambition, la renommée, la gloire ? Il fait des châteaux en Espagne, qu'il habite avec elle. Il sera heureux, si elle-même est heureuse — et « quand on est heureux, qu'a-t-on besoin de gloire ? — Le bonheur est le but, la gloire est le moyen ». Voilà ce qu'il ne cesse de lui répéter, mais

comme il s'excuse bien de ses redites : « Quant à toi, c'est la même chanson; mais cette chanson-là ce ne sont pas des chansons, c'est bien l'impression la plus vraie des seuls sentiments qui m'animent. »

Quelle était donc cette femme, pour avoir inspiré une passion si profonde et si vraie à un homme comme Laclos, lequel n'ignorait rien de la vie ? Au physique, une charmeuse. Elle était mieux que belle, adorablement jolie, à en juger d'après ses portraits et à en croire les traditions de famille. Au moral elle nous apparaît comme une personne suffisamment bien douée, mais craintive, écrasée par la supériorité intellectuelle d'un mari plus âgé et qui est déjà quelqu'un. C'est ce qui expliquerait cette perpétuelle « déprisation d'elle-même » dont il lui fait maintes fois un reproche. En vain essaie-t-il de lui tracer un plan de lectures, en vain lui conseille-t-il de fréquenter le théâtre, de se répandre un peu dans ce monde qu'elle abhorre pour sa fausseté, d'aller voir triompher Bonaparte, elle oppose la force d'inertie ou elle lui répond : « Je suis une stupide bête qui végète en bonne mère, en bonne femme, heureuse des sentiments que mon époux et mes enfants me donnent. » — Et lui de la railler : — « Ai-je bien fait, mon maître ? Oui, grosse bête », écrit-il d'un ton ravi, malicieux et tendre. Malgré qu'il ait regretté de ne pas avoir embelli d'une de ses phrases à elle le style de Mme de Tourvel, évidemment l'esprit et le meilleur qu'il trouvait à sa femme était encore la sublime bêtise d'aimer.

Laclos, si souvent absent de son foyer, s'appliquait plus que personne à y vivre par la pensée. Heureusement, il possédait ce don à un haut degré, car son âme, profondément sensible et tendre, a plus qu'aucune autre, sans doute, eu à souffrir de la séparation. De là, ce

déjeuner traditionnel du décadi, sorte de communion spirituelle sous les espèces du pain quotidien, à laquelle chacun des membres absents devait participer d'intention. C'est aussi la raison de l'importance qu'il attache aux moindres détails. Il cherche à s'illusionner sur la distance ; il veut tromper sa faim de ceux qu'il aime. C'est peut-être même un des côtés les plus touchants de son caractère.

Grâce à cette mise au courant constante, sa sollicitude paternelle s'étend à tout : à la santé de ses enfants d'abord, dont il s'occupe sans cesse (il faut voir son désespoir lorsque son fils Charles a la rougeole) ; à leur instruction suivant les aptitudes spéciales de chacun, non moins qu'à leur développement moral. Et comme il sait tenir en haleine l'émulation, sans recourir à la sévérite brutale ! Il ne parle jamais de punir. C'est au cœur, à la dignité naturelle qu'il entend tout d'abord s'adresser, parfois aussi à l'amour-propre.

Comme il excelle à parler aux tout-petits et aux grands, tout à la fois ! La lettre à son fils Charles, qui sait, enfin, son ba, be, bi, bo, bu, est une des pages les plus fines qui soient. Quelle jolie phrase tombée de sa plume à propos des pleurs versés par sa fille à l'occasion d'un départ : « Soulange a connu pour la première fois les larmes qui viennent du cœur. C'est l'époque de sa puberté morale. » Les conseils qu'il donne à son fils Etienne, lors de ses débuts à l'Ambassade de France à Dresde, sont une preuve non moins convaincante du sérieux avec lequel Laclos envisagea jusqu'au bout son devoir à l'égard des siens ; mais, afin de le mieux remplir, il voulait avant tout être leur ami. Il s'ingéniait de loin à leur procurer de petites fêtes, et malgré les soucis d'un service à l'étranger, sa complaisance envers eux ne reculait pas

devant la peine multiple des commissions les moindres

Il ressort de toutes ces lettres que Laclos a eu la prescience de l'enseignement moderne, tel qu'on peut le concevoir aujourd'hui. L'orientation de sa fille vers la comptabilité et les sciences, voire les mathématiques, l'étude des langues étrangères et spécialement de l'anglais et de l'allemand incessamment et instamment recommandée à son fils en font foi. A le lire, on se croirait de nos jours et ce mot est resté encore presque vrai : « Cette attention de parler la langue de la nation chez laquelle on est est peut-être la seule chose qui manque à l'urbanité française ».

Si Laclos fut également un frère très dévoué, considérant son aîné, celui qu'il appelle familièrement Choder, comme un autre lui-même, il semble que, sauf pour une femme, Mme Pourrat, il ait été beaucoup plus réservé en ce qui concerne la simple amitié. Elle ne franchit guère les bornes d'une bonne camaraderie militaire avec quelques compagnons d'armes. Son affection ne dépasse pas le cercle de la famille, mais elle y brille en son centre de toute une lueur intellectuelle et se répand avec une égale chaleur sur chaque point de la circonférence. Il ne lui suffit pas d'aimer les siens, il veut encore qu'ils s'aiment entre eux, et c'est à juste titre qu'il écrit le 2 messidor, an II, de la prison de Picpus, à la veille de la spoliation, peut-être même de la mort : « Cette tendresse réciproque, qui règne dans ma famille, est un trésor qui s'augmente en se partageant et dont on jouit sans l'altérer, qualités que n'ont pas les autres trésors! »

Laclos avait le culte de sa patrie moderne. Il synthétisait et confondait dans un même amour la France et la Révolution à laquelle il avait collaboré; elles étaient bien pour lui une et indivisibles. La joie qu'il éprouve du suc-

cès de nos armes est la seule qu'il goûte encore en captivité. Il ne cesse, du reste, de protester de son innocence, de son attachement à la Révolution et à la République qu'il « a servies avec zèle, constance, et encore avec quelque utilité » — et cela, ajoute-t-il, « depuis l'origine jusqu'au moment de mon arrestation. Je pourrais même prouver depuis mon arrestation ».

On objectera évidemment que c'est la défense d'un accusé, avide de reconquérir la liberté, et qu'il est permis de mettre en doute la sincérité de ces affirmations; assurément, mais elles se poursuivent alors que tout danger est écarté et qu'il n'a vraiment aucun intérêt à les renouveler. Lorsque sa femme le presse de revenir, s'il le peut, à Paris, il lui répond, le 30 vendémiaire an IX: « Je désire finir cette guerre-ci, parce que je la regarde comme partie intégrante de la Révolution et que ses orages, que je ne prétends pas justifier, ne m'ont ni dégoûté de sa théorie, ni ébranlé sur les heureux résultats que j'en prévois pour la France et à la longue pour l'humanité entière. » On ne peut donc pas dire qu'il ait cessé d'être républicain, puisqu'il veut voir se parfaire l'œuvre commencée.

S'il se réjouit, après le 18 brumaire, de devoir son salut à la même cause que toute la France, c'est que « notre héros », comme il l'appelle, est à ses yeux le plus ferme soutien du nouveau régime, l'adversaire le plus redoutable d'une réaction monarchique éventuelle. — « Qu'il vive seulement et les premiers fondateurs de la Liberté seront, je ne m'abaisse pas à dire justifiés, mais honorés et bénis. » Cet enthousiasme se fait jour presque dans chaque lettre. Il faudrait tout citer. Il fut, en effet, au nombre de ceux qui, dès le principe, ont déviné le génie du Corse, dans toute sa prestigieuse étendue. — « Il nous a accoutumés aux miracles, écrit-il le 20 brumaire, —

puis quelques lignes plus loin : « Je vois avec grand satisfaction que Bonaparte rappelle à Paris l'élégance e l'urbanité françaises ; c'est là aussi une carrière de gloire il les *parcourra toutes* » — enfin ces mots, prescient déjà des trahisons futures : « Puisse-t-il seulement tou jours reconnaître ses amis et ses ennemis ! »

Quant à lui, il le servira de toutes ses forces, *per fa et nefas*, sans rien demander que ce qui est dû, décid par avance à se contenter de ce qui sera fait. C'est l dévoûment absolu, la foi, — celle qui console ses affre dernières et qui éclate, sincère, touchante, sublime, dan la lettre au Premier Consul.

La philosophie intime de Laclos aura été, à l'en croire le stoïcisme. Il se plaît à le répéter et dans les moment les plus critiques de la Terreur, c'est Sénèque qu'il re commande à sa femme comme livre de chevet. Il ne fau pas s'en étonner. La mode était aux choses et aux théories antiques. Conséquent avec ses principes, stoïque fut-il en réalité, dans la pratique de la vie, en face de l souffrance sous toutes ses formes. Ses lettres, datées d la prison de Picpus, à commencer par la première, dé notent une force d'âme peu commune. On peut doute qu'homme au monde ait jamais plus délicatement e placidement annoncé qu'il allait monter à l'échafaud.

Une seule fois, vers la fin, la pitié de lui-même le gagne et encore s'exprime-t-elle discrètement. C'est à Milan avant de s'engager dans cette route douloureuse au bout de laquelle était une mort pressentie : — « Adieu, bonn chère amie, tout est prêt, il faut que je te quitte : auss bien je ne vois plus ce que j'écris et tu en devines bien la raison. »

Les déceptions d'une carrière qu'il était en droit d'espérer plus brillante le trouvent aisément résigné. Tout

son désir se borne à élever honorablement sa famille, soit en obtenant un arrondissement d'artillerie, tout au plus une inspection, soit en entrant dans la diplomatie, mais ce n'est même pas de courir les grandes ambassades, comme Alquier, qu'il a en vue, il leur préférerait « un poste de ministre plénipotentiaire auprès de quelque petit prince, une place quelconque de retraite et que personne ne vous envie ». Il renonce sans regret à jouer l'un des grands rôles pour lesquels il était taillé, et il constate sans amertume, avec une sorte de joie maligne, que son destin aura été toute sa vie, « de travailler sous le nom des autres ». Il a fait l'histoire, il ne lui a pas été permis de la signer.

Et cependant, il a conscience de sa valeur personnelle. Il a fait « ce que son talent et les circonstances lui ont permis de faire ».

A défaut de la gloire, à laquelle il a depuis longtemps cessé de prétendre pour l'avoir vue toujours placée trop loin de lui, « ma jouissance la plus réelle et la plus sûre, ajoute-t-il encore, sera d'avoir justifié aux yeux de tous et *surtout aux miens* l'opinion qu'un petit nombre de personnes ont bien voulu prendre de moi et qu'elles n'ont pas craint de manifester à l'occasion ». Ce contentement de soi et de peu, pour être de l'orgueil, n'en a pas moins sa grandeur hautaine.

Laclos fut un officier instruit, laborieux, pénétré des devoirs de son état ; l'âge ne le fit jamais reculer devant la fatigue. Résolu, pour bien servir, à employer « toutes ses forces », à faire « tout ce qui ne serait pas absolument au-dessus de ses forces physiques », il suffit à l'activité de Moreau et il fait honorablement campagne en Italie. Ses remarques sur les opérations auxquelles il participe indiquent beaucoup de sagacité et de clairvoyance. Plus

d'une fois, il lui arrive de deviner l'objectif final du général en chef, et quelques aperçus rapides sur le rôle de l'artillerie permettent de croire qu'il avait eu la conception de son emploi en masse. Une seule chose fait ressouvenir en lui des méthodes d'autrefois, son amour inassouvi pour la guerre de siège, que Marengo rend inutile. Un génie a tué l'autre. On peut bien pardonner cela à un spécialiste en l'art de la fortification. Et puis son envie était si grande de faire pour de bon l'essai de ses boulets creux !

A vrai dire, il n'a jamais tiré vanité de ses qualités professionnelles, tant il lui semblait naturel de les posséder.

Ce qui constitua à ses propres yeux son meilleur titre à l'attention de ses contemporains et aussi de la postérité fut celui d'auteur des *Liaisons dangereuses*. Il revient volontiers sur son livre et il semble qu'il lui a dû plus d'une bonne soirée au cours de ses étapes. Ceci met à même de mesurer la portée considérable, presque mondiale de son œuvre, puisque partout on lui en a parlé et qu'il en a trouvé couramment des exemplaires jusque dans les cités moyennes de l'Italie. Ce fut surtout aux membres du haut clergé que paraît avoir échu la spécialité de s'en entretenir familièrement avec lui.

Malheureusement rien dans sa correspondance ne nous livre la fameuse clé qu'il eût été précieux de recevoir de ses mains. Il s'est renfermé à cet endroit dans un mutisme absolu. Son retour à Grenoble, après bien des années, n'a évoqué en lui d'autres souvenirs que celui de l'hôtel où il prenait jadis pension. Il a glissé sur le reste. Faudrait-il le croire quand il affirmait n'avoir laissé dans cette ville aucune véritable affection, mais seulement d'aimables connaissances ? Faudrait-il penser qu'il ne voulait pas éveiller dans l'âme de sa femme des

jalousies rétroactives ? Aucune allusion, si petite soit-elle, ne vient nous tirer d'embarras.

Et ceci nous amène tout naturellement à comparer le Laclos que nous connaissons à présent, celui du moins qui s'est montré à nous, à son livre lui-même.

Et cette question est posée : — A-t-il sciemment, volontairement entendu faire œuvre d'immoralité, en écrivant *les Liaisons dangereuses ?*

Tout dans les documents publiés ici dément cette hypothèse. Un corrompu comme Valmont n'aurait jamais pu se refaire une conscience assez droite pour devenir l'époux que nous avons analysé, le père que nous savons et qui a inspiré à tous ses enfants une tendresse et une piété filiales exemplaires. Il est donc sincère, nous en avons la conviction intime, quand il promet à Dolomieu d'écrire, comme pendant à son œuvre première et comme complément, un roman dans lequel il rendra « populaire cette vérité qu'il ne peut exister de bonheur que dans la famille ». Il ne l'est pas moins dans son contentement, lorsque le digne évêque de Pavie, après lecture faite, déclare à qui veut l'entendre que *les Liaisons dangereuses* sont un ouvrage très moral et très bon à faire lire, particulièrement aux jeunes femmes. Devrait-on admettre qu'il se soit gaussé à froid de la naïveté du prélat, ou plutôt les hommes du XVIIIe siècle n'ont-ils pas été, eux aussi, par certains côtés, de grands naïfs ?

Pour bien comprendre Laclos, il faut regarder longtemps et avec attention son portrait, vivre, pour ainsi dire, en face de lui. Non, ce n'est pas là le visage d'un débauché, pas même d'un libertin de lettres. Cet œil profond, qui vous poursuit partout et vous fouille jusqu'à l'âme, a des duretés d'inquisiteur, des reflets aciérés de scalpel. L'officier pauvre, pâle, ambitieux, taciturne,

dont il éclairait le front haut et large, l'a promené tout autour de lui sur la société corrompue de son époque, tristement. Un sourire indéfinissable et plein de mélancolie erre au-dessus de la bouche. C'est le dernier éclair, le regret, sans doute, du gentilhomme. Mais la lèvre mince se serre, âpre, impitoyable, prête à prononcer le réquisitoire quand même, contre le régime que le penseur et le patriote ont par avance condamné. Le menton accusé et proéminent indique la volonté forte qui assure l'exécution. Et le réquisitoire prend la seule forme qui lui était permise alors pour être lu et pour porter, forme un peu perfide évidemment, ironie voilée sous des dentelles qu'on écarte et qu'on froisse, satire terrible plus qu'une diatribe virulente et dont la pureté de langage est, à la fois, un saisissant contraste aux impuretés de la décadence flétrie et un suprême hommage rendu aux élégances sur le point de disparaître.

Il a vu et il a écrit. Il était observateur, avant tout, il n'était même guère que cela. Il est du reste le premier à reconnaître les difficultés qu'il éprouve à tirer quelque chose de son propre fond. Il ferait bien des livres, mais il préfère lire ceux des autres; il est devenu paresseux. C'est qu'il n'a pas retrouvé l'inspiration. Il n'y a rien en lui du poète, dans le sens large que les Allemands prêtent à ce mot, tant en prose qu'en vers. Il n'aime les champs que pour les cultiver; son sentiment de la nature se borne à un cours d'économie rurale. Il n'éprouve pas d'émotion grande devant les hautes montagnes de la Suisse, si belles en hiver; il ne remarque dans ce pays que les arcades de Berne, il n'y apprend qu'un procédé pour faire de l'eau de Seltz et il n'y visite qu'une collection d'oiseaux empaillés. Le ciel bleu de l'Italie, ses monuments, ses chefs-d'œuvre artistiques ne l'enthou-

siasment pas davantage; il ne comprend pas son génie et il méprise ses femmes. A Pavie, il ne voit que le muséum et le jardin botanique. Les beaux meubles, transmis de génération en génération, dans les demeures patriciennes, lui semblent tout au plus bons pour le fripier.

Pourquoi visiter ces palais alors qu'il en édifie dans son imagination qui sont mille fois plus beaux? Boutade de paresseux que ceci, simple défaite. Le palais dans lequel il se cloître, c'est le sien propre, celui de l'analyse pyschologique. Et voilà pourquoi il a été l'homme d'un seul livre, mais quel livre!

Il est vrai qu'on ne saurait être tout et qu'il fut tant de choses successivement et parfois à la même heure : Officier, ingénieur, diplomate, auteur dramatique, versificateur léger, moraliste et romancier profonds, styliste prestigieux, conspirateur, fonctionnaire, polémiste, homme de cour et homme de guerre, homme de combat, surtout. Dans sa prison il étudie le système métrique, la comptabilité en parties doubles et il les enseigne à ses codétenus; il jette les bases d'une nouvelle grammaire française d'après des données toutes personnelles, il s'assimile les méthodes agricoles; un peu plus tard, il s'intéresse à des affaires industrielles et il forme le projet de fonder une banque. Il se déclare à cinquante-deux ans aussi avide de savoir que jamais. En vérité, quand on songe à l'universalité de ses connaissances et qu'après avoir mesuré l'étendue de son domaine cérébral, on est à même de goûter la délicatesse de son cœur, il est impossible de refuser à Laclos une bonne part de cette gloire, à laquelle, malheureusement pour nous, il n'a pas su prétendre assez obstinément.

Louis de Chauvigny.

Fribourg-en-Brisgau, le 17 juillet 1904.

LIVRE PREMIER

LA PRISON DE PICPUS. — L'ARMÉE DU RHIN

I

LA PRISON DE PICPUS

19 germinal.
Du Corridor Challier, nº 7.

J'envoie, ma chère amie, le commissionnaire savoir de tes nouvelles, et te donner des miennes sans avoir d'autre objet à remplir. Mais par occasion je le charge d'un petit cadeau. Mes cheveux me gênoient pour attacher la boucle de ma perruque, je les ai fait couper ce matin, et j'ai pensé que peut-être ils te feroient plaisir. A mon âge, ils ne repousseront plus et il m'a parû juste qu'ayant les premiers cheveux de tes enfants, tu eusses les derniers de leur père. C'est un petit monument de tendresse que je te prie de conserver. Je t'aime et embrasse du meilleur de mon cœur.

A la citoyenne Choderlos Laclos, cour des Fontaines. Maison Égalité, nº 1110, Paris.

Note de M. Charles de Laclos.

Copie faite par moi sur une note de ma mère, cette note est jointe à ce qui me reste de plus précieux des miens. J'y ai dû joindre l'original de la lettre du 19 germinal et celle du 2 fructidor an XI.

« Il devait aller à la mort,celle du tribunal révolutionnaire, c'était tout ce qu'il pouvait risquer de m'écrire. La mort de

Robespierre au 9 thermidor, les événements qui succédèrent, l'empêchèrent de subir sa condamnation; il resta néanmoins en prison plus de 6 mois après cette lettre qu'il croyait alors être la dernière qu'il m'écrivait.

Il portait alors autour de son col un bracelet de cheveux (que je possède heureusement encore); ce sont des cheveux (continue ma mère) de mon fils aîné, de ma fille et de moi. Il en fait mention d'une manière indirecte pour les sbires de sa prison; il prend un détour pour ne pas leur laisser voir qu'il a conservé ses cheveux pour me les envoyer. » (Cheveux que j'ai aussi dans ce trésor inappréciable) (1).

11 floréal an S^d de la Rép. une et indiv.

J'avais passé, ma chère amie, le nonidi et le décadi sans avoir de tes nouvelles, ce qui m'avoit fait paroître ces deux jours bien longs, surtout le second; j'étois décidé à envoyer aujourd'huy le commissionnaire à ton ancien logement ou chez les voisins, pour tâcher d'en apprendre quelque chose, mais dans l'heureuse matinée de ce jour, j'ai reçû 2 lettres de toi; l'une par Jeannette qui l'a portée, l'autre par la petite poste; celle-cy, arrivée la 1re, est dattée du 8 floréal, timbrée 6e distribution, et contresignée de toi. Tu sais, de reste, que pour la voie de la grande poste, le contre seing est inutile. Je n'entends pas trop comment tes lettres m'arrivent par la petite poste, mais pourvu qu'elles m'arrivent, peu m'importe comment. Tu me mandes avoir reçû une lettre de moi du 8 qui t'est parvenüe le 10, je suppose que c'est celle que je t'ai effectivement écrite ce jour-là, et je crois toujours avoir dattée aussi du 8, celle que je t'ai écrite le 9. Tu remarqueras que mes dattes sont toujours de l'après-midi, en sorte que les lettres ne partent, vraisemblablement, que le lendemain. Celle que tu recevras par Jeannette

(1) Note de l'éditeur : Ce bijou est actuellement la propriété de Mme Louis de Chauvigny.

étoit, de même, écrite hier après-midi, et c'est parce que le facteur n'est pas venû hier soir, qu'elle s'est encore trouvée au greffe ce matin. Voilà un bien long détail sur peu de chose en apparence, mais je le crois utile à notre tranquilité commune. Jeannette ne m'a porté aucun effet, j'enverrai demain le commissionnaire avec une notte, pour demander la cassette, le pantalon, et du papier à lettres, puisque tu en as laissé pour moi. Je désire que ce message réussisse aussi bien que quand tu étois là, mais j'en doute. Je suis contrarié que ton emménagement ne soit point encore fait. Tu m'avois bien mandé, ou au moins j'avois bien compris, que tu ne pouvois avoir le logement de la rue de la Chanchellerie (1), mais j'avois été détrompé par l'adresse que tu m'as donnée et je l'ai suivie sans balancer. Adieu bonne et chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur ainsi qu'Étienne, et je n'oublie pas Soulange. Mènes-tu ma chienne dans tes promenades? Adieu, mon bon cœur.

Ta lettre portée par Jeannette est dattée du 10 floréal.

A la citoyenne Choderlos, rue de la Chanchellerie, nº 13, Versailles.

12 floréal an Sd de la Rép. une et indiv.

Je ne compte, ma chère amie, sur aucune lettre de toi aujourd'huy; je crois n'en pouvoir recevoir que demain ; mais cela m'empêchera seulement d'être inquiet, et ne m'empêche pas de t'écrire.

Je suis plus fâché que surpris de ce que tu me mandes que, dans ce moment surtout, l'industrie que l'on ne sait pas exercer par soi-même n'est pas d'un grand rapport.

Je sais que les circonstances ne sont pas favorables pour former un nouvel établissement, et qu'en tout temps, comme en toute chose, on paye son apprentissage, mais cela n'empê-

(1) Madame de Laclos, en sa qualité d'ex-noble, avait été bannie de Paris.

che pas que, si j'obtiens justice, une fois en liberté, je me sois décidé à faire un de ces apprentissages, soit en commerce, soit en agriculture. La nécessité d'élever ma famille et de pourvoir à la subsistance commune m'en fait une loi, et le zèle que je mettrai à remplir ce devoir, assurera peut-être mes progrès et sera sûrement une première récompense, car celle d'avoir fait ce qu'on devoit et ce qu'on pouvoit est la plus douce comme la plus sûre. Je n'ai icy de moment supportable que ceux où, me livrant à l'espoir, je m'occupe des moyens par lesquels je pourrois encore être utile et à toi et à nos enfants; je n'éprouve d'autre peine, quand je vois plus en noir, que l'idée de te laisser dans l'embarras, ainsi qu'eux. Quand la patrie avoit accepté mes services, elle absorboit une grande partie de mes occupations et la conscience que j'avois de lui être utile, me faisoit négliger, peut-être trop, ces intérêts de... (1).

13 floréal an S[d] de la Rép. une et indiv.

J'imagine que quand tu seras bien emménagée tu prendras ta fille avec toi. Le plus grand service que tu puisses lui rendre, à mon sens, c'est d'aroser sa jeune âme de ton expansive sensibilité. C'est par l'esprit qu'on brille, mais c'est par le sentiment qu'on aime et qu'on est aimée; l'un ne procure qu'un peu de vaine gloire, l'autre nous rend susceptibles du seul véritable bonheur dont nous puissions jouir dans ce court trajet qu'on nomme la vie : quelle que soit sa durée, on n'a vécû que par les affections qu'on a inspirées ou ressenties; et tel homme croit avoir vécû 100 ans, qui est mort au berceau. Quant à moi, quel'que soit l'avenir, j'aurai toujours fourni une carrière complète, puisque j'aurai sû t'aimer et me faire aimer de toi. Adieu, bonne et chère amie, accueilles avec tendresse l'expression sincère de ces sentiments. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

(1) La fin de cette lettre a disparu.

14 floréal an Sd de la Rép. une et indiv.

J'espérois, ma chère amie, recevoir aujourd'huy, une lettre de toi, et j'ai attendû en conséquence, jusqu'à présent 5 1/2 heures du soir, à t'écrire. Je la recevrai peut-être ce soir ; mais en attendant plus tard, je risquerois que le facteur ne revînt plus de la soirée, et que ma lettre ne partît point. Je préfère donc de t'écrire un mot, afin que tu ayes de mes nouvelles exactement, et cette lettre n'a pas d'autre objet, n'ayant rien autre chose à te mander. J'ai commencé hier le pot de beurre que mes enfants m'ont donné ; c'est la plus grande nouvelle que j'aie à te mander, et, par occasion, je te prie de leur dire et de les en remercier, en les assurant que toutes les fois que j'en mange et que j'en mangerai, je songe et songerai à eux ; je n'oublierai pas non plus leur mère, en sorte que ce sera un espèce de repas de famille, tel que les circonstances nous permettent d'en faire. J'enverrai demain soir le commissionnaire à ton ancien logement, pour tenter d'avoir par Jeannette ou par les voisins les effets que tu as laissés pour moi. Adieu, bonne chère amie ; je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

15 floréal an Sd de la Rép. une et indiv.

Tu me mandes que tu es près du boulevard ; mais il me semble que cela s'appeloit l'avenüe de Sceau, et je n'ai connû de boulevards à Versailles,que ceux de la Liberté et de l'Égalité ! Si le nom des 3 avenües a changé, tu me feras plaisir de me les mander. J'aime les noms donnés par la commune de Versailles, parce qu'ils m'ont parû bien donnés. Je n'en parle que de l'année dernière ; mais je n'ai point oublié qu'ils ont une rüe du 10 Août. C'est une idée fort heureuse que de rappeler, par les noms des rües, les idées qui doivent être dans la tête de tout le monde. Ce seroit peut-être, un moyen d'instruction très

facile et très sûr que de mettre au coin, et comme nom des rües le nom des hommes et la datte des jours qui font époque dans notre révolution, et, dessous, une très courte et très claire notice des faits. Dans ce travail, je préfèrerois les jours aux hommes; car ceux-cy changent et ceux-là ne changent pas.

16 floréal an S[d] de la Rép. une et indiv.

Quoique t'écrire ne soit plus, ma chère amie, ma première occupation, tu n'en occupes pas moins, chaque jour, ma première pensée. J'y consacre, plus particulièrement, ma promenade du matin, faite d'ordinaire à mon lever, vers sept heures; ensuite, vers 8 heures et demie, quand je n'ai pas eu de lettre de toi la veille, comme, par exemple, aujourd'huy, je vais voir s'il n'en seroit pas arrivé une; mais, pour cette fois mon message a été inutile. J'espère cependant, que la journée ne se passera pas sans que je reçoive de tes nouvelles. Je n'en ai pas eu depuis les 2 lettres reçües le même jour, ce dont je t'accusois réception dans ma lettre d'hier.

Nous avons icy un véritable temps d'été que les orages, presque journaliers, rafraîchissent à peine; mais je crois ce temps excellent pour les biens de la terre. Quant à moi, tu sais que j'aime la chaleur. J'ai pourtant quitté la grosse veste, pour le petit gilet; mais je garde encore le pantalon d'hier, et même les sabots fourés. Tu peux te rappeler la difficulté que j'ai toujours eue à ne pas m'habiller comme la veille; et dans la vie uniforme et retirée que je mène, cette habitude, bonne ou mauvaise, se renforce encore.

C'est un bien petit, mais enfin c'est un petit adoucissement au chagrin que me cause ton éloignement, que de savoir que ton nouveau séjour plait à mon fils et même encore à ma chienne: et puis je songe que pour leur procurer le bonheur de la promenade, tu te promènes toi-même, et cette idée me plait. A Paris, tu prenois de la fatigue et non pas de l'exercice; où

tu es, j'espère que, ton emménagement fait, tu n'auras plus de fatigue à avoir et que tu te mettras à un régime d'exercice utile à ta santé de corps et d'esprit. Je crois que je ne répondrai pas encore aujourd'huy à Étienne. Il fait un temps couvert qui me fera passer tout mon temps à promener, et je compte sur de la pluie pour demain ; bon temps pour écrire.

Adieu, bonne et chère amie, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

17 floréal an S[e] de la Rép. une et indiv.

J'ai reçû, ma chère amie, hier, vers 7 heures du soir, ta lettre dattée du 15 et envoyée par la grand-poste. Je crois que c'est tout ce qu'on peut se promettre de diligence ; c'est à peu près 24 heures plus tôt que par toute autre voie.

Je ne pardonnerois pas à toute autre personne que toi, d'avoir fait sur la sensibilité, une phrase plus jolie et plus juste que tout ce que j'ai pû écrire sur ce sujet : « ce trésor de tous, — me dis-tu — et qui n'est jamais celui de qui le possède » ; je ne crois pas qu'on puisse rien trouver de mieux senti, ni de mieux exprimé. Je voudrois avoir embelli de cette phrase, le style de M[me] de Tourvel (1), et elle est échappée à ta plume, sans soin comme sans prétention ! C'est bien le cas de répéter cette autre phrase que tu as trouvée jolie dans le temps. « Je l'aime trop pour en être jaloux, j'ai pris le parti d'en être fier. »

Je te remercie des détails touchants que tu me donnes de l'amitié que ta fille montre pour toi, dans ton absence. Tu lui acquiers, par là, de bien véritables droits sur mon cœur. J'avoue que jusqu'à ce moment, j'avois craint qu'elle ne fût plus spirituelle que sensible. Je dis que j'en avois peur, car, en convenant qu'on peut avoir à se plaindre de la sensibilité, je plains bien davantage encore ceux qui n'en ont pas. C'est le cas de

(1) M[me] de Tourvel, la Présidente des *Liaisons Dangereuses*.

dire ce qu'on dit des domestiques : bien heureux qui peut s'en passer, plus heureux qui peut en avoir. Pour moi, je sais que je ne veux rien perdre de la mienne, pas même les peines qu'elle me cause. Je ne veux pas me guérir de la douleur par la paralysie et je suis bien sûr que tu penses comme moi, et nous avons été mis tous deux à d'assés rudes épreuves, sur cet objet, pour pouvoir en parler en maître. Le plaisir séduit, mais les peines attachent; tu m'en donnes et tu m'en fournis la preuve chaque jour, et cela même me console de tout le reste. Adieu bonne et chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur ainsi que nos enfants.

17 floréal an 8e de la République une et indiv.

Ma fonte, sans être entièrement dissipée, est fort affaiblie, et me laisse quelques instants de relâche où je peux lire et écrire; si ce mieux continüe, j'ai lieu de croire qu'il n'en sera plus question demain.

Je suis fâché que le mal d'oreille d'Étienne semble augmenter, au lieu de diminuer, avec l'âge, comme je l'espérois. Sans doute il seroit bon de le faire voir par quelque chirurgien habile. Süe le jeune, notre professeur, est bien de cette classe; mais je me rappelle que, lorsque nous le consultâmes sur ce même sujet, ni toi ni moi n'en fumes contents. Il est possible, et même vraisemblable, que c'est nous qui avions tort plutôt que lui, mais la confiance est pourtant quelque chose. Les chirurgiens de première classe sont connûs de tout le monde, dans Paris, tels étaient Louis, Dussaux, etc., etc. J'ignore si ceux-là existent et pratiquent encore. Quoiqu'il en soit, ton ancien voisin n'auroit-il pas la complaisance d'accompagner ton fils, une fois, chez le chirurgien qu'il trouveroit le meilleur, et de prendre sa consultation ? S'il y avoit opération à faire, on s'arrangeroit sur le temps, le prix, et les moyens; si, comme je le crois, il n'y a que remèdes et régime, la consulta-

tion les indiqueroit, et elle se suivroit sous tes yeux. Il indiqueroit peut-être aussi un chirurgien, dans l'endroit que tu habites, en état de suivre l'enfant d'après sa consultation : enfin, l'enfant pourroit être mené à Paris, soit par un des cochers des voitures de ton frère, soit par la bonne; à propos de la bonne, je persiste à désirer que tu la rappelles auprès de toi, et à t'assurer que je n'ai aucun besoin qu'elle reste icy. J'ai à peu près tout ce qu'il me faut, et je ne vois pas ce que je gagnerois à m'adresser à elle, pour les petits objets que je peux me procurer icy. Je t'invite donc de nouveau à la faire revenir auprès de toi. Quoiqu'elle te rende fort peu de service, c'est une tranquilité pour moi quand je sais auprès de toi quelqu'un qui, en cas de maladie, pourroit, au moins, en avertir quelqu'un. Je n'oublie pas qu'il t'a pris, quelquefois, la nuit, des accidents assez graves pour avoir besoin de secours que tu ne pouvois pas te donner à toi-même, et cette idée me tourmente.

Dans la nouvelle adresse que tu me donnes, je comprends qu'on ait mis rue de Chanchellerie, au lieu de rue de la Chanchellerie; mais je ne comprends pas qu'on ait supprimé le second h et qu'on écrive Chancellerie : mandes moi si ce n'est pas erreur de ta part; en attendant, je m'y conforme. Adieu ma chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

18 floréal an S^d de la Rép. une et indiv.

Ma fonte est totalement dissipée, ma chère amie; c'est véritablement un bienfait de la Providence que la manière dont ma santé se soutient depuis ma détention; car je n'ai eu, dans ce long espace de temps, aucune de ces attaques douloureuses qui ne s'adoucissent que par les tendres soins de ceux qui nous aiment. Cela me ramène assés souvent à cette idée, que la Providence n'envoie de peines à chacun que ce qu'il en peut

supporter; et cela me fait espérer, quelquefois, que les tiennes finiront bientôt, car la mesure est bien à son comble, si on la calcule d'après tes forces et ta sensibilité !

Quant à moi, si je n'avois pas le chagrin des peines que tu ressens et dont je suis l'occasion, je pourrois me rendre ce témoignage que rien n'a altéré ma sérénité : mais je n'ai pas de courage contre tes justes douleurs; Je n'y trouve quelque adoucissement que dans le sévère examen que je fais de ma conduite, sans pouvoir y trouver le plus léger tort : actions, vœux et pensées, tout a été pour la République, pour toi, pour nos enfants. Tu sais avec quel abandon j'avois consacré mon existence entière à la prospérité de cet unique objet de mon affection; aussi, quelque chose qui puisse arriver, je me console par cette idée que tu seras pour moi la postérité, et que ma mémoire trouvera un azile dans ton cœur. Le cœur pur et sensible d'une bonne épouse et d'une bonne mère, est un panthéon qui en vaut bien un autre. Il est moins brillant, sans doute, mais aussi n'a-t-il pas besoin, pour y parvenir, de circonstances étrangères. Au surplus, je n'ai point à me reprocher de n'avoir pas concourû pour l'autre. J'ai fait ce que mon talent et les circonstances m'ont permis de faire.

Voilà une lettre qui pourroit paroître bien triste, et qui pourtant n'est que bien tendre; je m'assure que ton cœur ne s'y méprendra pas. Quand je n'ai pas à te répondre, je me livre au 1er sentiment que j'éprouve, et je ne le quitte que quand mon papier m'avertit de finir. Adieu bonne et chère amie. Je t'aime et embrasse de tout cœur, ainsi que nos enfants.

Je n'oublierai pas le déjeuner de famille.

19 floréal an Sd de la République une et indiv.

Je te remercie, ma chère amie, de la place que tu as donnée à mon portrait. Il falloit bien une révolution pour que, dans un logement de cour, le portrait du mari se trouvât dans le



boudoir de la femme; mais nous avions devancé de beaucoup d'années le beau décrêt de l'Assemblée qui consacre l'amour conjugal. Je m'associe à toi dans cette gloire; non qu'il y ait quelque mérite à t'aimer, il ne faut pour cela que des yeux et des oreilles; mais il y en a peut-être à avoir sû se faire aimer, à t'avoir jugée assez vite et assés bien pour avoir reconnû qu'on pouvoit encore te plaire dans l'âge qui flétrit tous les agréments naturels. J'ai trouvé dans le décrêt d'hier toutes les fêtes que si souvent et si longtemps, nous avons chommées ensemble; et le déjeuner de famille du décadi en est encore une faible mais chère image. — Demain, comme de coutume, je m'y rendrai d'intention et je me propose, aussitôt après ce déjeuner, de relire le décrêt. Je suis sûr de le lire avec plus de plaisir encore que je n'en ai eu aujourd'huy.

Je ne suis pas fâché qu'un hasard t'ait fait t'installer plus tôt dans ton logement. Dans la langueur où t'ont jettée nos peines communes, il te faut un mobile étranger pour te rendre au mouvement. Puisque t'y voilà, il faut avoir le courage de t'y arranger de ton mieux. En déballant, tu retrouveras ton Sénèque, et tu en reliras quelques lettres à mon intention. Le décrêt mit aussi la fête du stoïcisme. Il y a onze ans qu'auprès de toi, et pour toi, j'en mêlais les éléments aux éléments de l'amour : car le stoïcisme bien entendû, celui qu'on puise dans la sérénité de l'âme (et c'est le seul impérissable), celui-là ne détruit pas la sensibilité; il la contient et la dirige.

Je pense que tu auras reçû ce matin la lettre pour Étienne et le petit mot qui y étoit joint pour toi. Moi, je n'ai pas eu de lettres de toi hier; mais comme je sais que tu as beaucoup d'embaras en ce moment, je tâche de ne pas m'inquiéter, et je me fie toujours à la parole que tu m'as donnée de me faire informer tout de suite, s'il t'arrivoit, ou à tes enfants, quelque maladie ou autre événement fâcheux. Cependant je désire recevoir de tes nouvelles le plus régulièrement possible. Adieu,

bonne et chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

20 floréal an 8[e] de la Rép. une et indiv.

Je suis fâché que le soleil te tourmente, mais j'apprends avec plaisir que tu n'as pas d'exposition au nord, car je me souviens qu'elle est non seulement désagréable, mais contraire.

Je suis au levant comme toi; ainsi quand je verrai le soleil sur mon lit, je me dirai qu'au même moment, nous partageons ses rayons, et je les en trouverai plus doux. Au surplus, j'aime le soleil aussi pour lui-même; c'est le beaume de la vieillesse à laquelle je touche; et l'année dernière, le soleil de Versailles étoit le meilleur remède à ma fièvre.

Nous avons aussi eu quelques orages, mais jamais de pluie assés continüe pour perdre un jour de la promenade.

Adieu bonne et chère amie; je t'aime et embrasse de tout mon cœur ainsi que nos enfants.

21 floréal an 8[e] de la Rép. une et indiv.

Pour aujourd'huy, ma chère amie, c'est bien uniquement pour t'écrire que je t'écris; car je n'ai rien du tout à te dire. Je me porte assés bien, voilà ma plus grande nouvelle personnelle; le temps est à la pluie, voilà ma nouvelle de l'extérieur, et elle n'est pas mauvaise, quoiqu'elle rende mes promenades moins fréquentes et moins longues; car il vaut mieux, dans ce temps cy, de la pluie que de la gelée.

J'ai fantaisie de savoir si tu as une heure réglée pour aller à la Municipalité. Si cela est ainsi, mandes le moi, parce que, dans ce cas, je t'y accompagnerai d'intention; ce sera un moyen de plus de me rapprocher de toi. Je me surprends à chaque moment du jour, à me demander, que fait-elle à présent? Je voudrois ne pas te quitter un instant, en idée, pour me dédomager un peu, par là, de notre trop réelle séparation. Si tu

as envoyé Jeannette à Paris, comme tu en avais le projet, elle n'aura eu beau temps ni pour son voyage, ni pour celui de tes effets.

Adieu, bonne et chère amie, voilà tout ce que je sais, pour le présent, et quand on a dit tout ce qu'on sait, il faut se taire. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants,

Je rouvre ma lettre pour te dire que je reçois, à l'instant, la tienne en datte du 19. Nous en causerons demain; en attendant, il faut que tu saches qu'elle m'a fait d'autant plus de plaisir que, d'après ta dernière, je n'en attendois pas aujourd'huy. Adieu encore une fois, et puisque j'ai rouvert ma lettre je t'embrasse une fois de plus; cela fait au moins mille et une.

22 floréal an S^{d} de la Rép. une et indiv.

Le mot que tu me cites sur la sensibilité n'est qu'une bêtise d'une femme qui prouve que l'esprit et le talent ne sont pas 2 mots synonimes. Celui de Louis, tout grand chirurgien qu'il étoit, ne vaut pas mieux.

« Ce qui est fait est fait. » Hé! sans doute, animal, et c'est précisément à cause de cela que je m'afflige; si ce qui est fait étoit à faire, je n'aurois pas sujet à m'affliger, puisque la chose n'existeroit pas, j'aurois tout au plus sujet de craindre : voilà la réponse péremptoire à tous ces consolateurs gauches qui déchirent la plaie en voulant la soigner. *On guérit de la sensibilité*, oui, comme on guérit de la vûe ou de l'ouie, en perdant l'organisation qui fait qu'on voit, qu'on entend, qu'on est sensible; on l'élude par la distraction forcée, comme on cesse de voir en fermant les yeux ou en se bouchant les oreilles; mais souvent les yeux fermés, on voit encore l'objet qui nous a frappé, comme, au milieu des distractions, le chagrin revient à l'esprit. Il faut donc, non pas essayer de détruire sa sensibilité, ce qui est impossible, mais travailler à la diriger et à la contenir, même à la sacrifier au

besoin. Les deux premiers sont l'ouvrage de la sagesse, le deuxième l'est de la vertû. Quand on sortira de là, on ne fera que déraisonner.

Pour toi, tu trouves toutes ces vérités sans effort, et même sans méditation. Elles sont, chez toi, des vérités de sentiment, et ce qui vaut mieux, encore, tu passes ta vie à les pratiquer, pour le bonheur de tout ce qui t'entoure. Aussi les consolations que tu sais répandre percent les murs des prisons, et se logent dans le cœur, en sorte que celui qui a sû te connoître, t'apprécier et t'intéresser, ne peut jamais être véritablement malheureux. Adieu, bonne et chère amie; je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

23 floréal an S[d] de la Rép. une et indiv.

Le temps s'est un peu remis, ma chère amie, il fait assés beau, au moment où je t'écris, et dès que j'aurai fini cette lettre, j'irai me promener. Cependant, hier et aujourd'huy, j'ai eu du feu une partie de la matinée. Ma santé est toujours bonne autant que le comporte ma situation. J'espère et je désire recevoir une lettre de toi aujourd'huy, je n'en ai pas reçû hier. Comme jamais je n'ai de nouvelles à te mander, quand je n'ai pas à te répondre, ma correspondance se trouve finie dès que j'ai parlé de la pluie et du beau temps. Mais le temps véritablement beau seroit celui où je pourrois finir tes peines en allant me rejoindre à toi. J'attends ce bienfait du temps qui, quand il ne manque pas, amène toujours avec lui la justice et la vérité. Jusque là je me résigne, et me réunis à toi, seulement d'intention, ce qui, au moins, soulage mes peines, en attendant que je puisse diminuer les tiennes.

Adieu, mon bien cher cœur, je t'aime et embrasse de toute mon âme, ainsi que nos enfants.

24 floréal an 5d de la Rép. une et indiv.

J'ai reçû hier, ma chère amie, par la petite poste, ta lettre incluse dans celle de ton fils. Je passe tout de suite à ta poésie. En effet, les 4 lignes que tu m'as envoyées ne sont pas 4 vers, quoique ces lignes soient rimées, deux à deux. Il faut aussi qu'elles aient un nombre déterminé de sillabes, telles que 6, 8, 10 ou 12, en observant que la sillabe muette qui termine les vers féminins ne compte pas dans le nombre : ainsi que les sillabes qui s'élisent ou se mangent; comme dans hom*me ai*mable, où les 2 sillabes *me* et *ai* ne comportent que pour une et où la sillabe *ble*, censée à la fin du vers, ne seroit pas comptée; en sorte que, dans le cas supposé, hom*me ai*ma*ble* (3), les cinq sillabes ne compteroient en poésie que pour 3. Il faut de plus, pour les vers de 10 ou 12 sillabes, un hémistiche ou un repos savoir : dans les vers de 12, entre la 6e et 7e sillabe poétique, et, pour les vers de 10, entre la 4e et 5e sillabe, aussi poétique. Voions actuellement tes 4 lignes, et cherchons ce qu'ils ont de trop et ce qui leur manque : je vais les copier :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Ces cheveux te sont donnés par ton père,
1 2 3 4 5 6 7 8 9
La tresse en est faite par ta mère;
1 2 3 4 5 6 7 8 9
Tant que tu seras bon, vertueux,
1 2 3 4 5 6 7 8 9
Ce présent te sera précieux.

Le premier vers a bien dix sillabes poétiques, puisque le re de père, sillabe féminine à la fin du vers, ne doit pas être comptée, mais le repos doit être entre la 4e et la 5e sillabe, mais on ne peut pas se reposer sur te, où le son exige qu'on aille tout de suite, ainsi point d'hémistiche.

Le 2e vers a bien un repos suffisant, sur la sillabe est, mais il n'y a que 9 sillabes poétiques, puisque *se en* se mangent ou s'élisent, et par là ne forment qu'une sillabe à elles deux.

Le 3e vers a de même 9 sillabes, ainsi que le 4e.

Pour faire de cela, non pas de la poésie, mais des vers, il faudroit dire à peu près :

> Ces cheveux viennent de ton père ;
> La tresse est faite par ta mère ;
> Tant que tu seras vertueux,
> Ce don te sera précieux.

Ce seroit peut-être le cas de dire, comme dans l'Anglois à Bordeaux :

> Bon, excellent, quoique mauvais,
> Car c'est le cœur qui les a faits.

Cependant, j'y reproche de ne pas dire deux choses essentielles ; l'une, qu'il y a tes cheveux mêlés avec les miens, l'autre que c'est parce que nous l'aimons, que nous lui faisons ce présent, et que c'est à cause de cela, qu'il doit lui être cher tant qu'il sera vertueux. En conséquence j'aimerois mieux dire, ces vers de douze sillabes :

> Cette tresse sans art, mais faite par ta mère,
> Réunit ses cheveux aux cheveux de ton père ;
> Tant que ton cœur sera sensible et vertueux,
> Ce don de leur amour te sera précieux.

Si tu crains qu'il n'entende pas qu'on prenne la partie pour le tout et que *son cœur* veut dire *lui*, il faut mettre pour 3e vers :

> Tant que tu resteras sensible et vertueux.

Mais pour qu'il reste, il faut qu'il le soit déjà, ce qui fait que je préfère la 1re manière, car qu'est-ce que la vertu à son âge ?

Je te parlerai demain de ta ravissante enveloppe en prose qui vaut mieux que de faibles vers, et dont je te remercie au nom de ton fils et au mien. Dis à Étienne que je le remercie de sa lettre, et que je lui répondrai. Adieu, chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

25 floréal an S^d de la Rép. une et indiv.

t'ai promis hier, ma chère amie, de te parler aujourd'huy
que tu as écrit dans l'enveloppe qui contenoit tes cheveux
miens, en les remettant à ton fils. C'est pour te dire
j'aime beaucoup cette idée, d'attacher à la vertû par des
uments, et par une idée tendre et sensible. J'ai toujours été
ıadé qu'un homme ne feroit pas une bassesse, en face du
rait de sa maîtresse, si celle-cy étoit vertueuse. Or, un por-
n'est qu'un souvenir, des cheveux en sont un aussi ; et
our d'un enfant d'un bon naturel et qui a de bons parents,
our son père et sa mère. Il ne s'agit donc que de dévelop-
e sentiment, et d'y fixer l'attention, et c'est ce que fait fort
, à mon sens, ce que tu as écrit pour ton fils. Tu as beau
et beau dire, ton bon esprit s'échappe par tous tes pores,
mme il est toujours dirigé par un cœur meilleur encore, il
nanque jamais le but, quoique tu te plaignes si souvent de
ouvoir l'atteindre.
oilà, bonne chère amie, ce qui me restoit à te dire sur ta
ière lettre. J'ai bien fait de garder cette provision puisque
'ai pas eu hier de lettre de toi.

26 floréal an S^d de la Rép. une et indiv.

y a bien longtemps, ma chère amie, que je n'ai reçû de tes
es, ni de tes nouvelles. Ta dernière lettre est toujours celle
use dans la lettre de ton fils, reçüe le 23 et dattée du 21.
t donc le 3e jour de privation et le 3e d'incertitude sur ta
é, sur tout ce qui t'intéresse. Je repousse l'inquiétude, mais
sens qui s'approche, comme l'été dernier, je sentois venir
ès de fièvre. — J'espère que, ce soir, j'aurai enfin une
e de toi ; mais en l'attendant, je ne suis pas disposé du
à écrire. Je ne puis pas même prendre sur moi de répondre
tienne, comme j'en avois formé le projet pour aujourd'huy ;
ne borne à te dire que je me porte bien et à t'assurer que je

t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants. J'ajoute que je te prie, autant que cela te sera possible, de m'écrire de deux jours l'un.

27 floréal an 5e de la Rép. une et indiv.

Pour aujourd'huy, ma chère amie, j'aurois tort de me plaindre; j'ai reçû hier soir une lettre de toi; ce matin, à mon lever, j'ai eu par le journal de bonnes nouvelles de nos armées, et pendant mon déjeuner, encore une lettre de toi! Cela m'a fait éprouver, encore une fois, que, même en prison, il y avoit encore d'heureux moments.

Marivaux, qui avoit beaucoup d'esprit et qui étoit un grand disséqueur de mots, connaissoit fort bien la première peau du cœur humain, et en avoit examiné tous les replis avec soin et avec succès; mais il n'avoit pas pénétré plus avant. Cette remarque qu'on est souvent dans le cas de faire en lisant ses romans, se présente encore dans la difficulté que tu me proposes. Il est certain qu'il y a quelque chose de plus simple, de plus touchant, dans celui qui vous oblige uniquement, parce que vous avez besoin d'être obligé, que dans celui qui vous oblige parce qu'il est beau d'obliger. On croit entendre le bienfaiteur dire : un homme comme moi doit faire tout ce qui est beau; il est beau d'obliger, en conséquence, je vous oblige. Le bien fait peut être alors le fruit de la noblesse d'âme, mais il n'inspire pas d'attachement.

Voilà une superficie que Marivaux a très bien observée, mais en fouillant plus avant dans le cœur, il auroit vû que ce genre de générosité étoit entaché d'orgueil et d'égoïsme, deux petitesses de l'âme, qui n'est jamais plus noble, ce qui veut dire plus grande ou meilleure, que quand elle est plus expansive. Marivaux a voulû dire que Madame de Mirande, en obligeant, se livroit plus au plaisir qu'elle y trouvoit, qu'au mérite que cela lui donnoit. Après cela, il a nommé *noblesse d'âme* cette

bienfaisance sèche par laquelle, dans le bienfait, le bienfaiteur ne considère que lui-même, et, si sa définition est juste, ce que je ne crois pas, je déclare, que je ne veux jamais être l'obligé d'un bienfaiteur à âme noble. Je ne veux pas devoir de reconnaissance à celui qui n'a rien fait que pour augmenter son mérite à ses yeux ou à ceux des autres. Je préfère une larme échappée de l'œil de celui qui s'afflige de ne pouvoir me secourir dans mes peines.

29 floréal an S^{d} de la Rép. une et indiv

Je t'écris, ma chère amie, en sortant de donner ma leçon. Je me suis chargé, à la demande de deux de mes camarades d'infortune, dont l'un est un M[d] du Palais Égalité et l'autre un secrétaire greffier de juge de paix, de leur montrer la nouvelle arithmétique, ou pour mieux dire le passage de l'ancienne à la nouvelle. Je leur montre, le matin, ce que j'ai appris la veille au soir, mais cette nouvelle arithmétique est si facile, et le livre qui l'enseigne, si clair, que cela va tout seul. J'ai d'ailleurs une idée qui soutient mon courage, et me fait prendre plaisir à ce travail : c'est celle que, peut-être, un jour viendra, enfin, où je pourrai te donner les mêmes instructions qui, sous peu de temps, deviendront de première nécessité.

J'ai reçû hier ta lettre du 26. J'y vois que tu es plus triste et plus chagrine qu'à l'ordinaire. Je peux t'assurer que rien de personnel à moi ne m'est arrivé, ni n'est venû à ma connoissance, qui doive augmenter ta tristesse ; mais isolé comme je le suis, c'est tout ce que je puis faire pour ta consolation, jusqu'au temps plus heureux où, enfin, j'espère toujours qu'on me rendra justice. La Providence, à laquelle tu reviens toujours dans nos infortunes communes, ne se montre jamais avec plus d'avantages, pour l'idée d'une vie à venir, que lorsque l'homme vertueux est en butte au malheur ; car alors, il est naturel de croire que sa vertû sera récompensée et même vengée en quel-

que temps et de quelque manière que ce soit : mais, ce qu'on n'observe pas assés, c'est qu'elle agit dès ce monde, d'une manière déjà bien sensible pour celui qui observe profondément, et ne s'arrête pas aux surfaces si souvent trompeuses. En effet, l'homme de bien conserve toute sa sérénité dans le malheur, tandis que le méchant y est sans aucune consolation; tandis même que le méchant qui prospère est déchiré par ses remords, en sorte que, bien souvent, celui qui y regarde de près, s'aperçoit aisément que la victime est plus heureuse que l'oppresseur; c'est là, particulièrement, le bienfait qui mérite notre éternelle reconnaissance.

Le mot *Talisman*, sur lequel tu me consultes, signifie un morceau de métal, pierre ou autre matière, sur lequel sont gravés certains caractères qui sont censés avoir telle ou telle vertû. En stile de féerie ou d'enchantement, on peut avoir des talismans pour le jeu, et on gagne; pour l'amour, et on plait; pour la richesse et on est riche, etc., etc... Tu as donc fort bien pû (en style figuré) dire à ton fils, en lui parlant de nos cheveux que tu lui as donnés : qu'ils soient pour toi le talisman de la vertû, car c'est lui dire, en d'autres termes, qu'ils servent d'une manière efficace à rappeler toutes les vertûs dans ton cœur; et c'est, en effet, ce que tu as voulû exprimer.

Adieu, mon bon et cher cœur; je t'aime et embrasse de toute mon âme ainsi que nos enfants.

1er prairial an Sd de la Rép. une et indiv.

Tu auras vû, ma chère amie, par les journaux, que la Commission populaire entre en activité. J'attends ce qu'elle prononcera avec la sécurité de l'innocence et la confiance de la justice; mais je ne néglige pas d'y joindre aussi la résignation; car tout homme est sujet à erreur, d'où il suit que tout ce qui dépend de leur jugement est, toujours, plus ou moins incertain. C'est là le cas, plus que jamais, de pratiquer le stoïcisme et de

se défendre également du tourment de l'inquiétude et du tourment de l'espoir, qui n'est lui-même qu'une inquiétude déguisée. On ne peut m'ôter, ny le zèle avec lequel j'ai servi la Révolution, ni quelques services que j'ai rendus à la chose publique, on ne m'ôtera donc pas non plus la satisfaction que j'en ressens.

C'est particulièrement sur toi que se portent mes regards en ce moment. C'est ton âme si sensible que je voudrois rasséréner. A mon défaut, reprends, je t'en conjure, ta lecture de Sénèque, si, comme je le crois, les embaras de ton déplacement te l'ont fait interrompre. La raison, la véritable philosophie sont encore les meilleures amies qu'on puisse avoir dans les temps d'orage, et elles ne manquent pas de venir quand on les appelle. Si quelquefois leur entretien te fatigue, par l'importance du sujet, entoures-toi de tes enfants, et que ton âme expansive dépose sur eux ta précieuse sensibilité!

Nous ignorons encore quelle sera la marche de la Commission, et quand elle s'occupera de cette maison, si toutefois cela va par maison, ce que j'ignore également.

Adieu, bonne et chère amie, je désire recevoir ta réponse à cette lettre; et si je te trouve en courage la centième partie de ce que tu as en vertu et en amabilité, je te promets de conserver mon entière sérénité. Je t'aime et embrasse du meilleur de mon cœur, ainsi que nos enfants.

2 prairial an Sd de la Rép. une et indiv.

Je te remercie, bonne et chère amie, des charmants détails que tu me donnes de la scène touchante de ta fille au déjeuner de famille. Tu sais à présent que le même jour, je m'occupois plus particulièrement d'elle, puisque j'emploiois mon temps à lui écrire. Je te prie de le lui faire observer; mais je te prie, surtout, de la remercier, de ma part des bons sentiments qu'elle témoigne, et de lui dire que, toute jeune qu'elle est, elle a déjà contribué à consoler son père dans ses afflictions, par la ten-

dresse qu'elle ressent pour lui. Sans doute, je me ferai un devoir et un plaisir de cultiver ce bon naturel, si, comme je dois l'espérer, j'obtiens justice, et par conséquent permission de vous rejoindre : mais, pour tout prévoir, ce seroit une véritable consolation pour moi, dans les circonstances les plus malheureuses, que de songer que tu trouverois dans ta fille une nouvelle source de bonheur. J'espère que ton cœur maternel ne consentiroit jamais à abandonner, volontairement, ce trésor de sentiments bien plus précieux qu'un trésor d'or ou d'argent. Juges combien cette idée m'attache encore plus à cette enfant. Je persiste à penser qu'Étienne, quoique plus agreste dans ses formes, a aussi un bon cœur, et qu'il ajoutera à nos consolations. Je ne sais trop comment exprimer les sentiments que ces idées m'inspirent, au moment où je te les écris ; mais je voudrois te dire d'embrasser mes enfants pour moi, à cause de toi : c'est-à-dire que le sentiment de tendresse qui me porte vers eux, en ce... (1).

3 prairial an S[d] de la Rép. une et indiv.

Je te prie, ma chère amie, de dire à mes enfants que j'ai fini hier le pôt de beurre qu'ils m'avoient donné, mais je n'ai pas voulu que le souvenir de leur amitié pour moi pût finir en même temps : en conséquence, j'ai placé le pôt sur une des tablettes qui sont dans ma chambre, de manière que mes regards s'y portent naturellement toutes les fois que j'entre chez moi ; et j'éprouve depuis, que si le pôt est vide de beurre, il n'est pas vide de plaisir ; car je ne le remarque pas sans me rappeller la tendresse de mes enfants pour moi, ce qui me cause une véritable satisfaction. Ils entendront bien que c'est à défaut d'objets qui aient plus de rapport avec eux, que j'ai choisi ce petit pôt, et que, par exemple, j'eusse mieux aimé avoir leur portrait ; et si j'avois eu leur portrait, j'aurois encore

(1) La fin de cette lettre a disparu.

quelque chose qui pût penser et s'exprimer comme ils
ient eux-mêmes ; enfin, tout ce qui se seroit le plus
ıé d'eux, auroit été, ce que j'aurois choisi pour en faire
›nument, ou un signe de notre tendresse mutuelle.
s cela, s'ils avoient envie de faire à leur tour, pour moi,
je viens de faire pour eux, il me semble que ce qu'ils
ıt de mieux à choisir pour remplir leurs vües, ce seroit
me ; en sorte qu'ils réuniroient sur toi une double affec-
elle qu'ils ont pour leur mère, et celle qu'ils ont pour leur
i, par exemple, ils t'embrassent, ils t'embrasseront aussi
ıoi ; quand ils t'auront contentée, ils pourront se dire,
st content aussi ; et de même, s'il arrivoit qu'ils te cha
sent. Et toi, tu te chargerois aussi, quand tu les embras-
ou quand tu leur témoignerois ta satisfaction ou ton
tentement de leur conduite, de leur faire ressouvenir
partage le même sentiment. De cette manière, je me
erai véritablement au sein de la famille; mes enfants
mes représentants auprès de toi ; et tu seras le mien
d'eux. L'unité de sentiments et d'affection qui a tou-
xisté entre nous deux, rend cette fiction très approchante
érité. Je m'y suis livré en t'écrivant cette lettre, dans
e je n'avois d'ailleurs rien à te dire, sinon que je me
ɔujours assés bien, et que je t'aime et t'embrasse de tout
ınsi que nos enfants (1).

5 prairial an S[d] de la Rép. une et indiv.

s lettres de toi en trois jours ! Voilà, ma chère amie,
eureuses journées. J'ai déjà répondû à l'une d'elles, je
pondre à celles du 3 et du 4. J'ai reçû cette dernière
ıt mon dîner.

t en sachant la création et la mise en activité de la Com-

paraît inutile de reproduire à chaque lettre cette terminaison tou-
entique ou à peu près.

mission populaire, nous ne savons encore rien de son travail. J'attends toujours, avec la même confiance et la même sécurité, ce qu'elle prononcera sur mon sort. Bien sûr d'avoir bien mérité de la patrie, je ne puis me résoudre à prendre de l'inquiétude; ce seroit, ce me semble, une injure à la justice. Assurément, je porte sur moi-même, des regards plus sévères que ne l'oseroit faire aucun juge, je connois également mes actions et mes intentions, et nul reproche ne se fait sentir à mon âme. Je ne te dis pas cela par jactance; je sais que beaucoup d'autres ont pû faire plus et mieux que moi, mais je suis sûr d'avoir fait tout ce que j'ai pû, et aussi d'avoir fait des choses réellement utiles à la République.

Voilà le fondement de ma sécurité; elle est inaltérable, comme la vertû dont elle émane; et, comme elle, elle seroit blessée mais non pas altérée par l'injustice, si par hasard elle avoit lieu. Je sais bien qu'elle est plus facile à supporter quand elle pèse directement sur nous que quand elle tombe sur des objets de notre affection, et en cela je conviens que mon rôle est plus facile que le tien; mais enfin, voilà ma situation exacte; je te la dis, afin que, dans tous les cas, tu ne te fasses pas de ma douleur personnelle, un supplément à la tienne. Le moment approche peut-être où je pourrai te donner des consolations plus efficaces, en te les portant moi-même, ou plutôt si je te les portois moi-même, tu n'en aurois plus besoin. Je vis dans ce désir, plutôt que dans cette espérance. Je m'occupe moins à deviner l'avenir qu'à m'y préparer, quel qu'il puisse être. On n'est jamais embarassé du bonheur, c'est donc pour la supposition contraire qu'il faut se tenir prêt; et cela sans y croire assés, cependant, pour se laisser abattre.

6 prairial an S[t] de la Rép. une et indiv.

Il ne fait pas icy un froid tel qu'il soit nécessaire de faire du feu; cependant j'en fais presque tous les jours; mais c'est,

particulièrement, à l'heure du dîner, et pour faire cuire des œufs, dont je mange tant que je puis en avoir, comme supplément à l'unique plat que je prends alors. Au surplus, au petit gilet près que je portois sur le gros, j'ai encore conservé tout mon costume d'hiver : grosse redingote, gros gilet, gros pantalon et sabots fourés; c'est surtout cette chaleur aux pieds qui m'est précieuse; et, en tout, je m'accoutume, contre mon ancienne habitude, à être très vêtû. Je crois que cela est sain; je suis sûr, au moins que cela m'est agréable.

7 prairial an S[d] de la Rép. une et indiv.

Assurément, ma chère amie, cette lettre sera courte, car je n'ai absolument rien à te mander. Il pleut à verse et je me porte bien, voilà toutes les nouvelles que je puis te donner. J'ai eu la prudence de me promener ce matin, malgré le vilain froid noir qu'il faisoit; mais, j'ai fait un peu de feu pour mon dîner, je suis bien réchauffé au moment où je t'écris (4 heures après-midi) et je passerai ma soirée chez quelques compagnons d'infortune, en tuant le temps. Je ne reconnoîtrai de durée dans le temps que quand je pourrai l'employer pour toi et auprès de toi. Ce sera en effet une belle époque, puisqu'elle sera, à la fois, celle de la justice et du bonheur. Dieu veuille, d'abord, qu'elle arrive, et, ensuite, que ce soit bientôt. Alors, il aura beau pleuvoir, nous n'aurons pourtant que de beaux jours; jusque là, je n'y vois pas en plein midi, et je grelotte au soleil. C'est bien uniquement pour t'éviter toute inquiétude que je t'écris cette lettre, totalement vide de choses; mais tu y verras, comme dans les plus remplies, que je me porte bien, que je m'occupe de toi, et que je t'aime de tout mon cœur : n'est-ce pas là le principal?

8 prairial an 5[e] de la Rép. une et indiv.

Je viens de recevoir, ma chère amie, ta lettre du 7 de ce mois, ensemble le petit mot écrit au nom de Soulange, et dont je te prie de la remercier de ma part, en lui faisant observer toutes fois qu'il est bien court. Il me semble que si nous étions ensemble, elle aurait plus de choses à me dire que cela; et je voudrois qu'elle comprît déjà qu'écrire à quelqu'un, n'est autre chose que causer avec lui, ou autrement lui faire connoître, ce qu'on sent ou ce qu'on pense, en se servant de l'écriture, au lieu de se servir de la parole : par conséquent l'un n'est pas plus embarassant que l'autre; seulement, il faut, pour se servir de ce moyen, savoir écrire, comme pour se servir de la parole, il faut savoir parler. Mais, peut-être, aussi, est-ce que tu n'avois pas le temps d'en écrire davantage pour elle : car dans les choses qu'on ne sait pas faire soi-même, on est toujours et nécessairement, dans la dépendance des autres, ce qui nous cause, bien souvent des contrariétés : aussi le plus heureux est-il celui qui sait le plus faire de choses lui-même; cela fait, d'abord, qu'il fait ces choses-là quand il veut, et sans avoir besoin de personne ; et de plus, cela lui procure le moyen d'obliger les personnes qui ne le savent pas, et par là de se faire aimer d'elles. Je reviens à ta lettre.

Ce n'est pas de mon fait que la lettre du 4 a retardé. Elles sont toutes mises au départ dès la veille; mais il reste l'exactitude des facteurs, sur laquelle il est difficile de calculer. En étant sensible, autant que je le dois, au prix que tu mets à recevoir de mes lettres, je ne puis m'empêcher, ma chère amie, de te représenter que perdre courage si tu n'en recevois plus, ce ne seroit pas remédier au mal, ce seroit, au contraire, ajouter un mal à un autre, et aggraver, par là, ta situation et la mienne : car enfin, quelle consolation me resteroit-il si, déjà privé de te donner de mes nouvelles et de recevoir des tiennes,

j'avois l'idée de ton désespoir, au lieu de celle de ton courage et de ta résignation, si nécessaire à nous tous ? C'est donc au nom de tes enfants, comme au mien, que je te conjure d'écarter toute idée de manque de courage, dans tout événement. J'espère que l'occasion ne se rencontrera pas de mettre ce précepte en pratique, mais il est toujours utile de s'y préparer à l'avance. J'ai reçu ce matin le pôt de beurre et une bouteille d'Excubac qui, je crois, s'écrit *Scubac* (1) ; c'est sûrement une nouvelle attention de ta part. Je t'en remercie et aurai plus de plaisir à la boire.

9 prairial an Sd de la République une et indiv.

Tu te souviens peut-être, ma chère amie, que je te mandois, il y a quelques jours, que je t'écrivois en sortant de professer, pour deux de mes compagnons d'infortune, le passage de l'ancienne arithmétique à la nouvelle. Ce cours est fini. Mes deux élèves savent leur affaire comme ceux qui ont fait l'ouvrage. Ce premier succès nous a encouragés à un nouveau travail ; il s'est joint un troisième élève aux deux premiers, et je professe à présent, pour tous trois, les comptes à parties simples et à parties doubles. Nous avons commencé hier, et je t'écris au sortir de la leçon. Tu vois que je n'ai pas encore perdû mon talent d'enseigner même ce que je ne sais pas. J'apprends le matin ce que je montre le soir ; ou, quelquefois même, j'apprends la suite de la leçon pendant que j'en enseigne le commencement. Quoi qu'il en soit, mon premier cours a très bien réussi et j'espère que, dans celui-cy, je mettrai en assez peu de temps, mes élèves dans le cas d'être de fort passables teneurs de livres. Cette occupation et un ou deux piquets, ou quelques parties de dames, emploient une portion de la journée ; le reste est consacré à penser à toi et mes enfants, et à m'occuper, mais

(1) Usquebac. Wisky dans lequel on a fait dissoudre du safran et autres aromates.

seulement méditativement et sans rien écrire, des moyens de succès et de bonheur pour la République. A défaut d'actions, je la sers par mes vœux et mes pensées.

Je compte recevoir aujourd'huy une lettre de toi, je n'en ai point reçû hier. Demain décadi, je répondrai peut-être à Étienne. Ce jour du déjeuner de famille, je l'emploie volontiers pour mes enfants. Je leur donne une espèce de pas sur toi ; mais en fin de compte, bien loin que tu y perdes, tu y gagnes toujours quelque chose. Il me semble que c'est surtout parce qu'ils viennent de toi, que je les aime tant ; et que cependant, je t'aime aussi davantage parce que tu me les a donnés. Voilà de ces phrases qui ne sont peut-être pas bien claires pour l'intelligence, mais que le cœur comprend à merveille ; et je suis bien sûr que le tien n'a pas lû celle-cy sans y répondre de suite, et sans avoir besoin de réflexion ni de commentaire.

11 prairial an S[d] de la Rép. une et indiv.

D'une part, ma chère amie, je n'ai pas eu de lettre de toi depuis celle du 7, j'ignore si je serai plus heureux aujourd'huy.

De l'autre, Jeannette, qui devoit repasser icy avant son départ, n'est pas revenüe. J'ignore si elle est encore à Paris, ou si elle est retournée auprès de toi.

De plus, j'ai sû ce matin qu'elle n'avoit pas encore fait une commission que je lui ai mandé de faire, il y a 3 ou 4 jours.

Enfin, je désire savoir si elle t'a remis les effets que je l'ai chargée de te rapporter.

Tu juges d'après cela, que ce jour n'est pas une journée tranquille pour moi. Je ne me plains pas, mais je te confie ma peine. Je sais bien que ta tendre sollicitude ne te laisse rien négliger ; mais cela fait que je m'inquiète davantage de ton silence, parce que je crains qu'il ne soit l'effet ou de la maladie ou de quelque autre accident qui t'ait mis dans l'impossibilité d'écrire. Je tremble toujours que tu ne succombes à tes

peines trop fortes et trop prolongées, et cette idée fait mon tourment toutes les fois que je m'y arrête ; ce qui ne manque jamais d'arriver quand il y a un retard dans notre correspondance. Si demain, dans la matinée, je n'ai pas reçû de tes nouvelles, j'enverrai à ton ancien logement dans l'espoir ou qu'on y trouve encore Jeannette, ou que quelque voisin pourra me donner quelques renseignements. Cette fille est peut-être malade icy, peut-être aussi t'a-t-elle sû malade et est-elle repartie sur le champ; enfin je ne sais qu'imaginer, mais je croiois bien sûr d'avoir de tes nouvelles, d'une manière ou de l'autre, ou hier soir, ou au plus tard, dans cette matinée. Il est deux heures après-midi, au moment où je t'écris cette lettre. Adieu bien bonne et bien chère amie, je te souhaite bien ardemment une continuation de bonne santé, et que de nouvelles peines ne se joignent pas à celles que tu éprouves déjà ; mais si l'un de ces malheurs arrivoit, je te conjure de m'en informer sur le champ. Songes que tu me l'a promis, et que c'est seulement sur cette promesse que se fonde ma sécurité de tous les jours.

12 prairial an 8e de la Rép. une et indiv.

Heureusement, ma chère amie, je viens de recevoir, avec quelques effets apportés de ta part, par Jeannette, ta lettre du 8 qu'apparement tu lui avois addressée. Je t'avoüe que mon inquiétude commençoit à être au comble. Point de nouvelles de toi, depuis le 7, me paraissoit une chose inconcevable, à moins de maladie ou de quelque autre accident arrivé à toi ou à tes enfants. Il m'est bien égal comment et par qui m'arrivent les lettres ; mais je n'ai de tranquilité que quand j'en reçois exactement, et par cette raison, je préfère la voie de la poste à toute autre. Tel besoin que nous ayons d'économie, celle qu'on peut trouver soit par les occasions, soit en envoyant deux lettres dans le même paquet, est payée trop cher par le

retard qui s'en suit, presque toujours; et je devrois prendre les trois sols que coûte une lettre sur mon boire et mon manger, que je le préférerois encore. Il faut, avant tout, que je sache que toi et nos enfants vous portiez bien; sans cela, à quoi serviroit-il de manger ? Je ne digèrerois pas. Ce matin, j'ai été obligé de remettre à demain mes élèves de comptes en parties doubles; je n'aurois pas été en état de donner la leçon, je n'avois qu'une idée, et cette idée étoit qu'il étoit arrivé quelque malheur à toi ou à l'un de nos enfants... enfin cela est passé; et je me reproche presque de t'en parler, parce que je sens que le récit de ma peine t'en causera à toi-même, mais c'est particulièrement pour te prier de veiller à ce que tes lettres m'arrivent régulièrement. Je supporte bien le premier jour de retard parce que je suppose de la négligence du facteur; le troisième je m'inquiète, le quatrième ma tête se perd. Aussi pourquoi te fais-tu tant aimer ? Pourquoi réunis-tu toutes les affections de mon âme? Il faut avoir les charges avec le bénéfice. Adieu mon bon cher cœur; je suis bien heureux au moment où je t'écris, je n'ai plus d'inquiétude.

13 prairial an Sd de la Rép. une et indiv.

Je te remercie des touchants détails que tu me donnes du déjeuner de famille; je peux t'assurer que de mon côté, j'y suis bien tout entier d'intention, et que j'en prolonge chaque fois le souvenir avec une sorte de délices. Il est bien rare aussi que le temps de mes dîners ne te soit pas consacré, ainsi qu'à mes enfants, et toujours c'est à toi seule qu'appartient le petit morceau de fromage, et le verre de bière que nous prenions tête à tête, à moins que mon frère ne s'y trouvât en tiers. Je l'appelle aussi quelquefois à ce souper splendide, non pas en mets, mais en sentiments. Le bon Choder (1) est bien plus toi ou moi que

(1) Choderlos de Laclos Jean, Charles-Marie, frère aîné du général, consul général à Smyrne, chevalier de la Légion d'Honneur, décédé à Rome, le

lui-même, en sorte que c'est un tiers qui, pour ainsi dire, ne rompt pas le tête à tête. Ce sont là les deux moments de ma journée ; le reste se passe en vaines distractions que quelques-uns appellent leurs distractions.

J'ai vu avec peine que ton courage s'abbât. Je sens bien que la longueur de nos peines les rend plus fortes et plus sensibles ; mais ma chère amie, songes que chacun de nous a besoin du courage de l'autre, et cette idée ajoutera à ta résignation en y donnant un prix.

Je suis bien aise que l'avis que j'ai cru devoir donner à ta fille, ait porté sur une erreur de ta part ou de la mienne ; cela fait qu'elle aura eu le profit de la leçon sans en avoir la peine, et il faudrait pouvoir lui donner toutes ainsi, pour accorder toujours ce qu'inspire le sentiment et ce qu'exige la raison.

14 prairial an 2^{d} de la Rép. une et indiv.

J'ai reçû, ma chère amie, les lettres que tu me mandes m'avoir écrites jusques et y compris celle du 12 à laquelle celle-cy répond : mais celles du 7 et du 10 avoient trop retardé pour ma tranquilité ; à présent que je les ai reçues, je trouve tout simple que quelques lettres retardent ; il ne faut pour cela que quelque négligence, et rien n'est plus naturel ; mais l'inquiétude ne raisonne pas ainsi, surtout quand elle porte sur ce qui nous est le plus précieux, et les miennes portoient sur toi et nos enfants ; voilà, à la fois, la cause et l'excuse des plaintes que je t'ai faites sur ce retard. Je me les reproche, car j'imagine bien qu'elles auront encore augmenté tes peines déjà trop fortes ; mais je ne te promets pas de ne pas recommencer à la première occasion pareille. J'ai du courage pour tout ce qui m'est personnel, j'en ai de reste : mais je ne peux l'appliquer à ce qui te concerne. Quand je songe à tant de vertûs, de qua-

8 octobre 1808, sans postérité. Voir aux pièces annexes ses états de service et la lettre relative à ses relations avec Mme Campan.

lités aimables, et de malheurs réunis sur ta tête; quand je songe aussi que, si éloigné d'en être la cause, j'en suis cependant l'occasion, j'ai besoin de toutes mes forces pour me retenir au bord de l'abîme du désespoir. J'adoucis ce sentiment pénible, en me reportant sans cesse auprès de toi et de mes enfants, et souvent l'illusion est assés forte pour que je retrouve des moments de bonheur. J'en ai beaucoup de ce genre. Je m'occupe de vous trois, comme si nous étions réunis, et j'oublie que nous sommes séparés.

Tu trouves que Rousseau et moi écrivons de même! Tu me fais assurément beaucoup d'honneur, et toi beaucoup d'illusions; mais il a écrit presque tout ce que tu m'as inspiré et tu m'inspires encore, et tu prends la ressemblance du sentiment pour celle de l'expression. Au surplus, talent à part, j'assure que je ne connais que lui de digne d'être, auprès de toi, l'interprète de mes sentiments et peut-être, lui et moi, étions-nous les seuls êtres capables de parler à ton cœur le langage qui lui convient, et que tu sais si bien entendre et apprécier. Adieu, mon bon cher cœur, mon papier m'avertit de finir pour ne pas mettre d'enveloppe.

15 prairial an 8[e] de la Rép. une et indiv.

Tu t'occupes de ce que je n'ai pas de lecture! Je ne peux plus lire pour mon plaisir. Je lis ce que je peux en journaux, parce que je ne cesse pas de m'intéresser à nos succès. Pour tout le reste, je ne lis plus que pour apprendre; j'ai fait de la lecture un travail, et plus un délassement. J'ai repassé l'arithmétique de Bezoult, pour être sûr que je pourrois la montrer à ma fille; j'ai appris la nouvelle méthode de calcul, d'après les nouveaux poids et mesures, et je m'occupe à présent des comptes à parties doubles, pour le besoin éventuel. Je recherche quelques notes, aussi, sur l'économie rurale; en voilà bien assés,

peut-être même y a-t-il du superflû; c'est ce que le temps seul nous apprendra.

19 prairial an 2d de la Rép. une et indiv.

Quand j'écrirois un in-folio, comment répondrois-je jamais à tout ce que tu me dis de touchant et d'aimable dans tes deux dernières lettres? Y répondre, ce seroit te rendre tous les doux sentiments dont elles m'ont pénétré, et c'est ce qui me seroit impossible, au moins, pour les rendre comme je les éprouve. Ah! grâce à toi, je ne suis point encore étranger au bonheur. Ma longue détention a pû vieillir mes traits, diminuer mes forces et peut-être mon talent; mais mon cœur est resté jeune et sensible. En se mêlant avec le tien, il a repris une nouvelle fraîcheur. Mon existence isolée seroit pénible et flétrie, mais je n'existe plus qu'en toi, je vis de ta vie; conserves donc bien ce trésor à nous deux.

Ce n'est pas sans raison que, dans la promenade dont tu me fais une si charmante description, *tu n'as pas fait un pas sans moi;* tout n'étoit pas illusion, car je te suis sans cesse par la pensée..... j'en étois là de ma lettre quand j'ai reçû des effets apportés par Jeannette, je te remercie de cette attention. Elle me rappelle qu'il faut que je te parle encore de ma fonte qui est totalement guérie et qui n'a plus d'autre inconvénient que l'inquiétude que, malheureusement, tu en conserves encore. C'est le cas de citer cette phrase si vraie de Rousseau : « Terrible état que l'absence où l'on ne vit que dans le passé, où le présent n'existe point encore. » Le spectacle que tu as eu dans ta promenade, te prouve que nous ne sommes pas la seulle famille affligée; puisse celle que tu as vûe, avoir la même consolation que nous, celle de n'avoir pas mérité son infortune! C'est la seulle qui soit efficace, que les années ne peuvent enlever, et qui ne dépend pas des circonstances. C'est le bon ami, le véritable consolateur que j'ai laissé auprès de toi, en nous séparant, et qui m'a fidèle-

ment suivi de prison en prison ; c'est celui qui m'assure qu'avec le temps, j'obtiendrai justice; c'est surtout lui qui oppose à tous les coups du sort une égide invisible mais impénétrable, qui garantit l'âme des blessures que le corps peut recevoir. Que cette idée sombre mais douce, et qui, gagne à être méditée comme toutes les idées vraies, ne t'abandonne jamais dans tes peines et elle te sauvera du découragement. Compares ton sort à celui d'un méchant qui prospère, et tu trouveras qu'il y a sur la terre bien des êtres qu'on envie et qui sont bien plus malheureux que nous. Marmontel a dit avec raison : « Le ciel, l'enfer sont dans le cœur de l'homme. »

20 prairial an 2[d] de la Rép. une et indiv.

Mes idées de ce jour, ma chère amie, se sont composées de deux événements ; savoir, le déjeuner de famille et la fête qu'on célèbre. Au premier aspect, l'idée de fête ne paroît pas convenir à mon état de détention; mais pour peu qu'on y réfléchisse on sent bientôt qu'une fête à l'Éternel est pour tout le monde, qu'on est tout aussi bien en sa présence, sous les verroux qu'en raze campagne; que la résignation de l'homme juste et détenu peut lui plaire autant que la joie et les chants des gens heureux et qu'enfin, les vœux que forme pour la patrie une famille affligée, si d'ailleurs ils sont sincères et purs, peuvent être aussi favorablement écoutés que d'autres. On a dit, il y a longtemps, que le spectacle le plus digne de la divinité étoit l'homme de bien aux prises avec le malheur; sans doute l'intérêt de ce spectacle ne diminüe pas quand il est donné par une famille entière; c'est après m'être livré quelque temps à cette sérieuse mais consolante méditation, que j'ai placé sous les yeux de l'Éternel notre déjeuner de famille, intentionnel et décadien. Je lui ai dit : « Vois cette famille honnête que les hommes retiennent séparée, mais qui se réunit par la pensée et le sentiment, lis dans le cœur de tous ensemble, ou scrutes les séparément,

partout et toujours tu n'y trouveras que résignation à des malheurs non mérités, vœux pour la patrie, tendresse et secours mutuels et réciproques, laisses tomber un regard sur eux, tes regards portent la consolation dans l'âme du malheureux. » Voilà, ma chère amie, comment j'ai lié l'idée de notre déjeuner de famille à l'idée de la fête du jour, et comment j'en ai fait aussi pour moi un véritable jour de fête.

21 prairial an 2d de la Rép. une et indiv.

Que c'est une douce chose, ma chère amie, que l'occupation et combien elle est préférable à l'amusement! Tandis que je vois icy les personnes qui cherchent à s'amuser ou à se distraire, trouver les heures longues comme des jours, et les jours comme des mois, il m'arrive souvent de trouver les uns et les autres trop courts. Je dois cet avantage à deux occupations que j'ai trouvé le moyen de me faire. L'une, en montrant à trois de mes compagnons les comptes à partie double; l'autre, en étudiant, pour mon compte, la théorie de quelques objets d'économie rurale, dans l'abbé Rozier qu'on m'a prêté : car je ne suis pas assés riche pour acheter ce livre éventuellement; ce sera bien assez de faire cette emplette nécessaire, si on me permet enfin d'aller labourer quelque petit coin de terre pour y chercher la subsistance de ma famille et la mienne.

La première de mes occupations a pour moi un objet bien utile et bien doux; c'est de m'assurer que je serai en état de montrer cette véritable science à mes enfants. Je dis à mes enfants, car ma fille y est comprise, et devroit peut-être être préférée pour cette étude. Je vois le moment s'approcher où la guerre, l'agriculture, et la partie active du commerce réclameront les soins de tous les hommes, et où toutes les occupations sédentaires, autres que la législation et le gouvernement, seront abandonnées aux femmes. Pour toute maison de commerce, pour toute exploitation en grand, même celle des champs, la

tenüe des livres en parties simples ou doubles, et de préférence la dernière, est le seul moyen d'établir et de conserver de l'ordre : d'où je conclus qu'une fille qui le saura, sera en grande partie, dottée par là, aux yeux d'un homme sage. Tu vois que j'ai sû embellir mes occupations par le but que je m'y propose.

J'avois erré d'abord, en voulant prendre un travail où il y eut quelque chose à tirer de mon propre fonds; ma situation me rendoit ce travail pénible, et presque infructueux. Celui que j'ai entrepris va tout seul, et m'occupe sans me fatiguer. Seulement, je sens fort bien qu'en économie rurale, je ne puis icy que me préparer à l'instruction qui ne peut devenir réelle qu'en pratiquant; mais j'espère toujours que ce moment viendra.

24 prairial an S^{d} de la Rép. une et indiv.

D'avoir écrit à Soulange, m'a porté bonheur, ma chère amie, car j'ai reçû presque aussitôt après, ta lettre du 22. Je suis fâché que tu n'en aies pas reçû de moi, le même jour, et je ne puis y voir de cause qu'une négligence de facteur, puisque je t'ai écrit régulièrement, tous les jours. Je sens à merveille que ces retards doivent toujours te causer plus ou moins d'inquiétude; c'est pour y remédier, autant qu'il est en moi, que je te répète qu'en cas de maladie, ou autre accident qui me seroit survenû (1), ce seroit positivement alors que tu en serois informée, d'icy, le plus exactement; ainsi ces retards ne doivent jamais te faire supposer l'un de ces cas-là.

Tu as la fureur de te croire, ou au moins de te dire bête; mais je le serois beaucoup moi-même si j'y croiois; tu m'en donnes surtout une plaisante raison, dans ta dernière lettre; c'est, dis-tu, que tu ne me parles que de ta santé et de celle de

(1) Cas de maladie ou autre accident. Cet accident sous-entend être guillotiné. J'étois du nombre des bannis de Paris, comme ex-noble. Il m'écrivoit de la prison de Picpus, Faubourg Antoine à Paris. (Note de la main de Mme de Laclos.)

s enfants, de ta manière de vivre, de la leur, etc., etc., comme si ce n'étoit pas là, par dessus tout, ce qu'il m'importe de savoir, et ce qui m'intéresse particulièrement ! Si quelquefois je me livre à te parler d'autres choses, à te raconter mes sentiments ou mes pensées, c'est uniquement parce que la vie uniforme que je mène ne fournissant jamais que les mêmes faits, je n'aurois jamais rien à te dire si je n'y joignois le tableau mouvant de mes pensées, mais je donne toujours la préférence aux faits, quand il y en a. Par exemple, aujourd'huy j'ai à te dire, que, pour la première fois, j'ai quitté les sabots fourés, la grosse veste et le gros pantalon ; j'ai pris les souliers, le gilet de casimir, et le pantalon d'été, en gardant encore, et seulement, la même redingote ; et je suis sûr que ce petit paragraphe de ma letre t'intéressera autant, ou plus, que tout le reste. Quelque prix que je mette, donc, à l'expression toujours si touchante de tes sentiments, et toujours si vraie et souvent si piquante de ta réflexion, je te prie que ce ne soit jamais à l'exclusion de ce que tu appelles des détails matériels ; car ils sont pour moi du plus grand intérêt.

25 prairial an S^d de la Rép. une et indiv.

Si je m'étois mieux expliqué, ma chère amie, tu aurois mieux compris ce que j'ai voulû te dire, sur la cessation du travail, que j'avois entrepris, d'une nouvelle grammaire française (1). Ce n'est pas faute de volonté que j'ai interrompû, c'est faute de moyens et en voicy la raison. Il falloit tirer, de mon fonds, des expressions et un stile assez clairs pour me faire bien entendre de ceux qui n'ont aucune idée de grammaire ; car ceux qui savent, doivent écrire pour ceux qui ne savent pas ; les autres n'en ont pas besoin : or, pour avoir cette précision, cette clarté si difficile et si rare, mais si nécessaire quand on

(1) Il n'est fait mention nulle part du manuscrit de cette grammaire, qui a dû être détruit ultérieurement.

veut être véritablement utile, il faut une disposition d'esprit plus libre et plus tranquille que celle que peut avoir un détenu, quand sa détention le sépare de tous les objets de ses affections. Je n'ai donc pas été suffisament content de mon ouvrage, et, sans le détruire, je l'ai suspendû.

J'ai pris, depuis ce temps, deux occupations plus faciles dans ma situation, parce qu'il ne s'agit que de s'approprier les idées des autres et que l'ouvrage qu'on a sous les yeux fixe l'attention. La première de ces occupations, qui occupe ma matinée, est de me familiariser avec les comptes en parties doubles; et en le faisant pour moi, je dirige aussi trois de mes compagnons d'infortune qui n'en avoient aucune connoissance et qui les apprennent pendant que je les repasse seulement. La deuxième de mes occupations, à laquelle je donne depuis 4 heures, ou 4 1/2, jusqu'à 7, est de prendre une teinture d'économie rurale, dans l'ouvrage de l'abbé Rozier, à peu près le meilleur en ce genre, et qu'on m'a prêté. Cela tient à notre projet, d'aller cultiver quelque petit champ, quand on m'aura rendu ma liberté.

26 prairial an S[d] de la Rép. une et indiv.

Il fait icy une chaleur du mois d'août; dans aucun cas, je n'ai beaucoup craint la chaleur; mais dans le cas présent, je la chéris par la considération qu'elle doit hâter toutes les récoltes et que toutes doivent être belles et bonnes, si ce temps-là continüe : or, ce sera, à mon avis, une puissante arme ôtée aux malveillants. J'espère aussi que tu profites de ce beau temps qui,si rarement,accompagne les longs jours, pour te promener beaucoup, et que tu es retournée dans les jolis bois de Satory. L'air de la végétation, tant que le soleil est sur l'horison, est une des choses les plus saines pour tout le monde, et particulièrement pour les enfants; mais n'oublies pas qu'il faut quitter les bois, ou les grands arbres, dès que le soleil est couché.

l'acide carbonique qui s'en dégage alors, au lieu de l'air vital qui s'en dégageoit auparavant, est véritablement mal sain : aussy y éprouve-t-on, très sensiblement, à ces heures-là, une sorte de malaise, au lieu de l'hilarité qu'on y ressent pendant le jour. Il est bien juste, puisque je garde icy tes éléments de chimie, que je te remette sous les yeux aux époques nécessaires, les vérités utiles qu'ils contiennent. Et de plus, quel prix pourrois-je mettre au peu que je sais, si ce peu là ne devoit pas servir à toi ou à mes enfants? C'est toujours cette idée qui me fait rechercher l'instruction, et me rend à 52 ans, écolier aussi avide qu'on l'est à 20 ans, pour son compte. C'est aussi cette idée qui répand du charme sur toutes mes occupations.

27 prairial an 2d de la Rép. une et indiv.

Je n'ai rien à te répondre, et je n'ai non plus, rien du tout à te dire qui me soit personnel. Ma santé, mon genre de vie, mes occupations, rien n'est changé. Heureusement j'ai toujours assés aimé l'uniformité, et, quoi qu'il y en ait à *gogo* dans ma vie actuelle, je n'en suis pas encore dégoûté. Quand on fait chaque jour la même chose, l'habitude tient lieu de raisonnement. On est dispensé de l'examen que tout choix nécessite, et on peut ajouter, en attention à bien faire ce qu'on fait, celle qu'on auroit mise à discerner ce qu'il convient de faire. Cela s'étend jusqu'aux plus petites choses. Te souviens-tu d'avoir vû quelquefois mon frère délibérer chez nous, pendant un quart d'heure, avant de sortir pour savoir s'il iroit dîner avant d'aller promener, ou s'il iroit promener avant d'aller dîner? Dans d'autres genres, cette incertitude m'a souvent tenû des demi-journées à rien faire, faute de savoir par où je voulois commencer. Icy je me suis heuré et cela va tout seul. C'est un avantage de plus que je trouve au party que j'ai pris de m'instruire par les idées des autres, au lieu de travailler à instruire les autres par mes idées; car quand il faut tirer de son propre fonds,

Je te remercie des tendres sentiments que tu portes au déjeûner de famille, et de la touchante sollicitude que tu mets à les faire se développer dans le cœur de nos enfants. Cette tendresse réciproque qui règne dans ma famille, est un trésor commun qui s'augmente en se partageant, et dont on jouit sans l'altérer; qualité précieuse que n'ont pas les autres trésors. Je suis toujours un peu peiné de voir ton découragement; c'est un effet qui me contrarie, bien que j'en chérisse la cause, puisqu'il provient de ta tendresse pour moi. Tu veux, dis-tu, introduire le bon esprit dans ton petit ménage: hé! bien, ma chère amie, je te le demande, peut-il y avoir du bon esprit sans résignation? Pour moi, je ne le pense pas; et la résignation, telle que je la conçois et que je l'éprouve, n'ôte rien à la sensibilité, sans laquelle il n'existe pas de bonheur. Pour t'en donner un résultat pour exemple, j'ai toujours soutenû que c'étoit une véritable consolation que de sentir qu'on étoit inconsolable; et que la chose la plus capable d'augmenter un grand chagrin, étoit l'idée que, peut-être, on s'en consoleroit. J'étois jeune quand je disois cela, on me taxoit d'exaltation; je suis vieux maintenant, mon expérience n'a fait que me confirmer dans ces sentiments. Je regrette encore mon père comme au premier jour, et ce long regret est la seule consolation que j'éprouve de sa perte.

3 messidor an S[d] de la Rép. une et indiv.

Malgré le désir que tu me témoignes, ma chère amie, que je me remette à la grammaire françoise que j'avois entreprise pour l'éducation publique et républicaine, je crois devoir attendre un temps où je serai plus propre à ce travail, car il ne s'agit pas de faire vite, il faut faire bien: or, dans l'état de détention, il me paroit impossible de donner toute son attention à l'ouvrage qu'on fait. Je parviens bien à la donner toute à l'ouvrage que je lis, à l'instruction que je prends, parce que

mes idées se fixent sur l'objet que j'ai sous les yeux; mais quand il faut tirer de son propre fonds, ce n'est plus cela; la méditation nécessaire se trouble trop facilement. Quand je crois songer à l'objet que je veux méditer, je me surprends en avoir changé sans m'en être apperçû. Tantôt c'est ton chagrin qui m'occupe, tantôt mes enfants, dont l'éducation réclame mes soins, tantôt ma modique fortune qui dépérit, sans que je puisse l'entretenir de manière à espérer de la leur conserver; tantôt, c'est l'espoir de voir bientôt cesser tant de maux; et mon papier reste blanc, ou chargé de phrases embrouillées et telles que je les reproche aux autres grammairiens.

J'ai donc eu raison, au moins je le crois, de faire un autre emploi de mon temps. Je me perfectionne dans les parties doubles, en dirigeant mes trois camarades d'études, et en résolvant les difficultés qu'ils éprouvent; je prends seul et à l'aide de quelques livres, des connoissances théoriques d'agriculture et d'économie rurale; le reste du temps, je te le donne presque en entier, à toi et à mes enfants; je n'en distrais que ce que j'en emploie à me maintenir dans l'état de sérénité et de résignation qui, heureusement, ne m'abandonne pas. Mais pour pratiquer, sans intervalle, cette philosophie stoïque, il faut, de temps en temps, s'en rappeler les principes, et en faire l'application à chaque occasion qui se présente. Voilà tout ce que je peux faire, j'admire ceux qui font mieux. Mais ce que personne ne fait souvent mieux que moi, c'est de t'apprécier, et de t'aimer autant que tu le mérites.

4 messidor an 2[d] de la Rép. une et indiv.

J'espère, ma chère amie, apprendre demain que tu as reçû ma lettre retardée, et tu pourras voir par la datte, que ce retard n'est pas de mon fait. Assurément, tant qu'on nous laissera cette dernière et unique consolation, de pouvoir avoir réciproquement des nouvelles de nos santés, je ne négligerai ny de

t'informer régulièrement de l'état de la mienne, ny de m'informer de l'état de la tienne et de mes enfants. Si cette consolation nous étoit ôtée, ce qu'à Dieu ne plaise, la seule qui pourroit me rester encore, seroit, cependant, que tu eusses le courage de supporter ce nouveau malheur, par la considération que tu te dois à nos enfants aussi bien qu'à leur père. Toutes fois, j'espère que nous n'en serons pas réduits à cette extrémité! Les vertûs sont à l'ordre du jour, et c'en sont de premier ordre que la tendresse paternelle et conjugale, ainsi que la piété filiale. J'éloigne donc l'idée de ce malheur qui m'est venüe à propos de ce retard de ma lettre qui, vraisemblablement, n'a d'autres causes que quelques négligences de facteur. Le temps continüe d'être beau, mais il s'est beaucoup rafraîchi; et si tu ne commences à te promener qu'à neuf heures du soir, c'est trop tard pour toi. Je suppose que ta fille se promène tous les jours, c'est un bien bon régime à son âge. Quant à Étienne, je m'en rapporte à lui pour courir. Faute d'autre bien, il faut tâcher de leur donner une bonne santé. Avec de la santé et de la probité on se tire d'affaire. J'y joindrai, si cela m'est permis par la suite du temps, (c'est-à-dire quand je serai libre) quelque instruction. Je voudrois que mon fils fût préparé pour l'agriculture, et pour un métier d'art nécessaire; et que ma fille le fût pour les ouvrages de son sexe, l'économie rurale, et les écritures du commerce. Je pourrai lui montrer moi-même ce dernier objet.

Sans date.

Je te préviens, ma chère amie, qu'il faut, dorénavant, que tu m'adresses tes lettres directement, c'est-à-dire au *Citoyen Laclos, maison d'arrêt de Picpus, rue Picpus, fbg Antoine*. Je te préviendrois aussi qu'il faut les borner aux simples nouvelles de ta santé, et de celles de nos enfants. C'est la seule manière pour espérer qu'elles me parviennent: bien en-

tendû que tu peux y ajouter les détails des effets que tu m'enverras, mais il ne faut, dans ce nombre, ni comestibles, ni luminaire. Je ne t'écrirai plus que tous les deux ou trois jours, et mes lettres ne diront autre chose, sinon que : Je me porte bien.

13 messidor an Sd de la Rép. une et indiv.

Je compte, ma chère amie, recevoir, ce soir ou demain, les effets que je suppose que tu m'as envoyés hier.

J'ai reçû ta petite note du 12 de ce mois, je te conseille de les mettre, à l'avenir, non cachetées à la poste, elles m'en parviendront plus sûrement.

Je me porte bien, je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants (1).

22 messidor an Sd de la Rép. une et indiv.

J'ai reçû, ma chère amie, les effets que tu m'as envoyés le 19, je continûe de me bien porter. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

12 thermidor an Sd de la Rép. une et indiv.

Je profite, ma chère amie, du premier moment où il nous est permis de communiquer, par écrit, pour te donner des nouvelles de ma santé et surtout pour t'en demander des tiennes, et de celles de nos enfants. De toutes les privations qui suivent la perte de la liberté, celle-là seule m'étoit vraiment douloureuse qui, m'isolant entièrement de toi et de mes enfants, m'avoit en quelque sorte ravi ma qualité d'époux et de père, et me livroit à une mort anticipée, en me privant des douces affections qui, seules, donnent du prix à la vie. De ton côté, te

(1) Il y a une aggravation dans la sévérité avec laquelle les détenus sont traités. C'est l'avant-dernier acte du drame qui va se dénouer par la mort de Robespierre.

voilà rétablie dans le droit, si cher à ton cœur, d'adoucir mes peines par tes douces consolations, tu sais assés combien elles sont puissantes sur mon cœur. Espérons que cet adoucissement à notre sort est le présage d'une justice entière, et que, bientôt, je ne serai plus confondû avec les ennemis de la chose publique, après lui avoir consacré depuis six ans, toutes mes actions et toutes mes pensées.

Dis à mes enfants que je compte bien renouer ma correspondance avec eux. Je n'ai pas oublié que je dois une réponse à Étienne; mais ce ne sera pas encore de quelques jours; car ces premiers moments te sont dûs en entier. Je n'ai pas cessé de me rendre, d'intention, tous les décadis, au déjeuner de famille, et c'étoit pour eux. Je n'ai pas cessé de m'occuper à me mettre en état d'enseigner, moi-même, un peu de mathématiques, et c'étoit pour eux. Enfin, si je désire que justice me soit bientôt rendûe, je puis bien le dire, c'est encore pour eux. Je dirois bien aussi c'est pour toi; mais comme, dans notre réunion, je trouve que c'est moi qui, incontestablement, gagnerois le plus, l'expression ne seroit pas exacte.

Adieu, bonne amie, tu sens bien avec quelle impatience je désire de tes nouvelles; je compte donc en recevoir courier par courier.

Je t'aime et embrasse du meilleur de mon cœur, ainsi que nos enfants.

12 thermidor an S[d] de la Rép. une et indiv.

Je reçois, ma chère amie, ta lettre du 11, et l'effet y joint, ainsi que le petit billet de supplément, sur mon portrait. D'aujourd'huy, les communications par écrit sont de nouveau permises, et j'en ai profité pour t'écrire, dès aujourd'huy, une lettre qui, cependant, ne partira peut-être que demain, parce que les facteurs n'avoient plus l'habitude de venir icy. Je relirai à loisir ta touchante et déchirante lettre. Dans ce moment

je m'empresse d'y répondre, pour ne pas faire attendre trop longtemps l'ange consolateur.

J'ai appris, comme toi, le supplice des traîtres ; je ne m'étonne plus de leur haine pour moi. Ce qu'on pouvoit croire seulement prévention, étoit un sentiment bien raisonné ; car tout ennemi de la République doit me compter pour son ennemi. Si le règne de la justice arrive, il faudra bien qu'on me la rende, et nous nous reverrons, sinon il faudra quitter sans regret un monde où la vertû ne seroit comptée pour rien ; mais j'avoüe qu'aussi à moi, l'espoir renaît dans mon cœur.

·Depuis que les communications par écrit sont permises, j'ai une sorte d'envie d'écrire à La Combe-St-Michel (1). Je voudrois avoir ton avis sur cette démarche, et tu peux me le dire, par la poste, en me marquant :

Je pense que tu feras bien ou mal d'écrire la lettre dont tu me parles.

Je prévois bien que si je recouvre ma liberté, ce sera pour trouver la misère, et qu'il ne nous restera rien ; mais, loin de m'en effrayer, c'est là ce qui me la fait désirer davantage par l'espoir d'aider, par mon industrie et mon travail, à ta subsistance et à celle de nos enfants. En attendant, je te recommande toujours le courage, et de tâcher d'adoucir tes sentiments, toujours louables, mais quelquefois trop vifs. Je ne prévois pas que l'affaire des détenûs puisse encore se terminer de longtemps, ainsi de la patience.

Al... (2) est-il toujours en mission ? Sa présence icy nous

(1) Lacombe St-Michel, 1740-1812, capitaine d'artillerie au régiment de Toul avec Laclos, embrassa le parti de la Révolution, fut député du Tarn à l'Assemblée législative. Réélu à la Convention, il vota la mort du roi sans condition. Président du Conseil des Anciens en 1797, puis ambassadeur à Naples, il reprit du service sous Bonaparte et prit part aux campagnes de l'Empire jusqu'à sa mort, en son château de St-Michel, où il était né.

(2) Alquier, avocat à la Rochelle, où il avait connu les Duperré et Laclos, député aux Etats généraux, conventionnel ayant voté la mort du roi, mais

seroit bien utile. A présent que la liberté des opinions paroit renaître, nous devrions trouver un peu d'appui; cependant je n'ose m'en flatter.

14 thermidor an 2[d] de la Rép. une et indiv.

A l'aide de l'occupation, je passe mon temps sans beaucoup d'ennui, et en captivant ma pensée, je parviens à oublier que mon corps n'est pas libre. Mais ce que je ne puis oublier souvent, c'est que je suis nécessaire non seulement à la consolation, mais même au soutien et, rigoureusement, à la subsistance de la famille. Ces réflexions poignantes me tourmentent souvent, et alors j'ai besoin de toutes mes forces pour retrouver ma résignation et ma sérénité. Mais je me dis qu'enfin il faudra bien que le moment de la justice arrive; et quand elle sera rendūe, j'emploierai ce qui me restera de vie à tâcher de réparer le mal que nous aura fait ma détention. Si j'y parviens, je mourrai consolé; et en attendant, l'espoir que j'en ai me console déjà et me rend mon courage. Telles sont à peu près mes méditations solitaires de chaque jour, tel est aussi le but que je donne à mes occupations. Je te dois ce compte de mes actions et de mes pensées, car je n'agis et ne pense que pour toi. Dans ce mot, toi, je comprends nos enfants qui ne font qu'un avec nous.

16 thermidor an 2[d] de la Rép. une et indiv.

Tu me feras plaisir de me donner des nouvelles de la santé de mon frère, si tu en as reçūes depuis les dernières dont tu m'as fait part. Sa situation et l'état de sa santé me peine et m'inquiète. Quand viendra donc le temps, où les plus douces, comme les plus naturelles affections, ne seront plus, pour moi, un sujet de tourment ? Tandis que j'étois si disposé à y trouver

en cas d'invasion étrangère, et avec sursis, a été chargé de plusieurs missions diplomatiques. Exilé par la Restauration, il ne rentra en France qu'en 1818.

mon bonheur et que j'avois tant de droit d'y compter par les vertûs de ceux en qui elles étoient placées! Mon frère et toi me faites souvent faire cette réflexion ; et mes enfants même, tout jeunes qu'ils sont, y ajoutent encore un degré de force ; car enfin ils ont aussi la vertû de leur âge, celle de nous aimer et d'être sensibles à notre tendresse.

Ma santé se soutient assez bonne, et quand j'ai dit cela, j'ai tout dit ; car la monotonie de la vie que je mène n'offre pas de grands détails. Mes occupations sont toujours les mêmes ; j'ai tâché de les rendre utiles à quelques personnes, et j'ai le plaisir de voir mes soins prospérer. Je me transporte, en idée, au temps où les menus soins pourront êtres utiles à mes enfants, et cette idée fait mon salaire. Si, d'un côté, je professe en mathématiques, de l'autre, j'étudie en économie rurale ; mais là, je n'ai point de maître. Un seul livre, et nulle pratique sous les yeux, ce n'est pas le moyen de faire de grands ni de rapides progrès. Je ne peux que me débrouiller un peu.

18 thermidor an S[d] de la Rép. une et indiv.

Je me rendrai bien exactement, d'intention, au déjeuner de famille du décadi prochain ; mais ce sera avec du lait que je continûe, ce dont je me trouve bien. Cela ne vous empêchera pas, j'espère, de déjeuner tous trois avec ce qui vous fera le plus de plaisir ; ce n'est pas la ressemblance dans le manger, c'est la réunion de sentiments et de pensées qui doit faire le charme et le mérite de ce repas de famille.

Je suis bien aise de te voir reprendre un peu de courage et d'espérance. Quant à moi, je n'ai jamais cessé d'en avoir, fondé sur la justice de ma cause, et le témoignage que je me rends d'avoir servi la Révolution et la République avec zèle, constance, et encore avec quelque utilité ! Toutes fois, je tiens toujours la résignation en réserve ; bien sûr que quoi qu'il arrive, on ne peut m'empêcher d'avoir fait tout le bien qui dépendoit

de moi, ni m'ôter l'estime et l'amitié du peu de personnes qui me connoissent. Ta constante tendresse pour moi, l'amitié de mon frère, l'amour de mes enfants, seront toujours des témoignages autentiques qui parleront plus haut à l'oreille de l'homme juste, que toutes les calomnies d'une foule de gens qui, tour à tour, ont été reconnus ennemis de la Révolution et de la République.

Cependant je conçois que mon affaire peut encore être longue, par cette raison que, toi absente, et mon frère détenû, je n'ai personne icy qui puisse faire de démarches. Mais le moment de la justice arrivera ou plus tôt ou plus tard ; ainsi patience et courage, courage et patience.

19 thermidor an S[d] de la Rép. une et indiv.

Étant dans l'intention, ma chère amie, de faire, très incessamment, un mémoire pour le Comité de Sûreté générale, je te prie de vouloir bien, *le plus tôt possible*, demander, ou faire demander au dit Comité une expédition des motifs de mon arrestation, et de me la faire parvenir dès quelle aura été délivrée.

Adieu bonne et chère amie; voilà encore de l'embaras que je te donne, mais je n'ai que toi au monde.

27 thermidor an S[d] de la Rép. une et indiv.

J'ai reçû aujourd'huy, ma chère amie, ta lettre du 25 dans laquelle tu me répètes les renseignements que tu es parvenüe à te procurer, et où tu me parles des démarches que tu crois qu'il faut faire. De mon côté, je ne suis pas resté sans agir. J'ai fait des observations sur le prononcé de la Commission populaire qui, comme il est facile de le croire, le détruisent de fond en comble; et, je concluds à ce que le Comité ordonne ma mise en liberté. Pour le moment, je n'ai fait faire qu'une seulle copie de ces observations, et je les ai envoÿées à un de nos

détenus élargis, qui m'a promis de les faire voir à Le Gendre (1), et de savoir de lui s'il veut se charger de mon affaire. Je demande que dans ce cas, il se charge de faire rentrer mes pièces au Comité, et de me faire avoir les motifs premiers de mon arrestation. Si Le Gendre consent à s'en charger, je le laisserai absolument maître des démarches, et me contenterai de lui envoyer encore quelques renseignements. S'il ne veut pas s'en charger, ce qui est très possible, vû la multitude d'affaires dont il est accablé, je suivrai alors exactement la marche que tu m'indiques. Je saurai, j'espère, d'icy à deux ou trois jours, la réponse de Le Gendre qui, au reste, a parlé de moi assez avantageusement. L'arrêté par le Comité de Sûreté générale sur les nobles, les prêtres et les riches nous donne du temps. Je ne m'en plains pas; car non seulement je veux sortir, mais je veux qu'on reconnaisse que j'ai été victime des calomnies répandües contre moi par les véritables ennemis de la patrie, tandis que je la servois de tous mes moyens et de tous mes vœux; et cela, depuis l'origine de la Révolution jusqu'au moment de mon arrestation; je pourrois même dire et prouver, encore depuis mon arrestation.

29 thermidor pour le trente an S[d] de la Rép. une et indiv.

Je n'ai, ma chère amie, encore aucune nouvelle des démarches que j'ai faites ou, pour mieux dire, que j'ai tenté de faire faire: ainsi cette lettre n'a d'autre objet que les précédentes, c'est-à-dire, de t'inviter à la patience. La patience est peut-être

(1) Le Gendre. Il ne faut pas confondre ce Le Gendre avec le grand géomètre son contemporain, car ils sont nés tous deux en 1752. Laclos parle ici de Louis Le Gendre, ancien boucher à Paris et conventionnel, dont le principal rôle fut de trahir successivement tous ses amis politiques. Ce fut lui qui, le 20 juin, présenta le bonnet rouge à Louis XVI et proposa plus tard de partager le corps du roi en quatre-vingt-quatre morceaux, pour les envoyer à tous les départements. C'était bien là ou jamais une liaison dangereuse.

la partie la plus difficile du courage, mais c'est aussi la plus méritoire, et en cela, elle te convient à merveille; car, en tout genre, ce qui est le mieux t'appartient de plein droit. Moi qui cherche à être en tout digne de toi, je te promets que la patience que je te prêche ne m'abandonnera pas.

Peut-être un des derniers décrets de la Convention va-t-il faire revenir icy quelqu'un de tes amis (1); dans ce cas, il pourroit nous servir; sinon, il faut tout attendre du temps et de la justice. Nous avons déjà, je crois, beaucoup gagné; il faut espérer que nous gagnerons encore; et enfin que nous gagnerons assés pour que nous nous trouvions réunis.

Primidi fructidor an S^{d} de la Rép. une et indiv.

Je viens de recevoir, ma chère amie, ta lettre du 30 thermidor.

Tu m'y invites à la patience et au courage, j'y suis tout disposé: mais je te prie d'observer que je ne puis souffrir que de ta douleur, et m'impatienter que de ton impatience; ainsi je te demande en grâce, de te tranquiliser, et d'attendre, avec calme, que le moment de la justice arrive.

Reportes-toi à un mois en arrière, et demandes-toi si nous sommes heureux ou malheureux; tu seras étonnée de notre bonheur, je sens bien que, fatiguée de ce long orage, tu dois désirer ardemment le moment du repos qui ne se trouve que lorsqu'on est réellement arrivé au port; mais ce n'est pas à la vüe du rivage qu'il faut s'occuper des incommodités du navire et des dangers de la traversée.

Tu ne doutes pas, sans doute, de mon empressement à te rejoindre; tu sais assés qu'en toi et auprès de toi, résident toutes mes affections, et par conséquent tout mon bonheur: hé! bien, malgré cela, je te dirois, que je préfère n'avoir pas

(1) Vraisemblablement Alquier.

encore ma liberté, à l'avoir eüe par surprise, comme on dit (peut-être à tort) que l'ont eüe quelques-uns. A ma persécution injuste, il faut qu'il succède un examen réfléchi, et je veux emporter dans ma solitude la certitude que personne n'aura le droit de conserver un soupçon; comme j'aurois emporté dans la tombe, la certitude que personne n'avoit le droit de me faire un reproche.

5 fructidor an 2d de la Rép. une et indiv.

Je n'ai rien de nouveau à te mander, ma chère amie. J'ai seulement appris que toutes les pièces de ceux sur qui la Commission populaire avoit prononcé, étoient rentrées au Comité de sûreté générale, et qu'il suffisoit pour en avoir expédition, de la demander au citoyen Chevrier, archiviste de la Convention. J'ai chargé de cette démarche l'ami de l'ange (1) et je compte en avoir réponse demain. Quand je les aurai, je saurai un peu mieux ce que j'ai à faire. Je saurai peut-être aussi demain ce qu'aura fait mon Comité révolutionnaire, sur la demande que je lui ai faite de déclarer qu'il m'a toujours connû pour un bon patriote. Je ne crois pas qu'il puisse me refuser de signer cette déclaration, qu'il a faite de vive voix à un de mes camarades d'infortune. Cependant, il faut s'attendre à tout.

C'est demain que revient de la campagne le Citoyen qui doit parler, ou qui devoit parler à Legendre. L'ami de l'ange le verra après demain, pour savoir s'il l'a fait, et s'assurer s'il

(1) Quel est cet ange dont Laclos parle à plusieurs reprises? Il y a tout lieu de croire que c'est Mme Pourrat, qui a toujours été pour lui et pour les siens une amie éprouvée, fidèle autant que désintéressée. Cette Mme Pourrat écrivait à Mme de Laclos des lettres primesautières et du ton le plus agréable. Sa miniature a été conservée dans les archives de famille avec les portraits de Laclos et autres souvenirs précieux ; elle était très liée avec Pariset, qu'elle appelle " son poète ". Ce poète ne serait-il pas l'ami en question?

le fera. Al... doit, sans doute, être aussi de retour, et je compte qu'il t'ira voir, tu en causeras avec lui. Au surplus, il me paroit que jusqu'icy peu de personnes sont sorties, de celles qui sont dans la même classe que moi, surtout quand elles ont un peu marqué dans la Révolution. J'ai appris avec plaisir que le citoyen Saiffert (1) étoit enfin sorti de prison. C'est un de ces hommes qui osent dire du bien de ceux qui le méritent, et deffendre les innocents contre les préventions des sots, et les calomnies des méchants. L'espèce de ces hommes courageux est assés rare pour qu'on se félicite du bien qui leur arrive.

7 fructidor an S^d de la Rép. une et indiv.

J'ai reçû ce matin, ma chère amie, ta lettre du 5. Je t'invite de nouveau, à la patience. Quand les maladies sont graves, il ne faut pas s'étonner que les convalescences soient longues. De plus, les affaires les plus difficiles sont celles dont le succès dépend de l'énergie et de l'esprit de suite, parce que ces deux qualités sont les plus rares parmi les hommes. Il faut bien prendre ceux-ci tels qu'ils sont.

On est dans le chemin de la justice et de la vérité ; si on veut y rester, il faudra bien quitter celui des préventions. Il faudra bien finir par juger les hommes d'après leurs actions et non d'après leurs calomniateurs ; alors je leur dirai de voir ma vie politique et privée, et de prononcer. Mais il arrive encore aujourd'huy que la honte qu'on éprouve à reconnoître qu'on a commis une injustice, fait qu'on ne cherche qu'un prétexte pour y persévérer. Les démarches que l'on fait pour moi sont lentes, très lentes, mais elles ne sont pas cessées ; et si doucement qu'on marche, toujours s'approche-t-on du but ; il faudra bien qu'on finisse par y arriver.

J'ai reçû une lettre de ton beau-frère ; il a de la bonne volonté

(1) Saiffert, médecin de Philippe-Égalité.

mais tu sais ce qu'il est en énergie. Tout ce que je voudrois, fût qu'il me fît avoir l'expédition de mes pièces, ce dont il s'est chargé vis-à-vis de l'ami de l'ange qui, en conséquence, ne s'en occupe point. Celui-ci met véritablement du zèle et de la suite dans ses démarches. J'ignore encore le succès qu'on peut s'en promettre. Je crois qu'à compter de demain, j'aurai un solliciteur ou deux de plus.

8 fructidor an S[d] de la Rép. une et indiv.

Je ne comptois t'écrire que demain, chère amie, mais je crois devoir te répondre tout de suite; pour te dire que tu es évidemment comprise dans le décret du 27 Germinal, et point du tout dans l'arrêté, subséquent, du Comité de Salut public d'après quoi, je te prie instamment d'abandonner ton projet, et je te demande seulement de t'armer de patience.

Je ne crois pas qu'on puisse travailler efficacement pour moi avant l'époque du 12 au 15 de ce mois, et je ne suis pas, à beaucoup près, le seul dans ce cas. Cependant mes amis travaillent un peu pour moi; ils vont lentement, à la vérité, mais ils ne discontinuent pas, et peut-être le décadi prochain ne se passera pas sans que j'aie obtenû justice. Les démarches que tu me conseilles, sont toutes en train. Ce qui me retarde le plus est la difficulté d'avoir mes motifs d'arrestation. Il paroit qu'on ne les retrouve pas; mais trois personnes sont après, pour tâcher de les avoir, et les patriotes ne m'ont pas encore oublié. Tu dois bien juger que je ne peux attendre de personne cette obstination de démarches qui fait passer des 8 et 10 nuits de suite; il faut savoir attendre, et bien d'autres, qui ont autant de titres que moi, attendent pareillement. Je t'en conjure donc de nouveau, prends patience, et ne perds pas courage au moment où, au contraire, nous devons raisonnablement conserver tout espoir puisque le temps de la justice est réellement venû.

12 fructidor an S^d de la Rép. une et indiv.

C'est augmenter mon courage, ma chère amie, que d'en reprendre toi-même ; car quelle autre peine puis-je ressentir que celle que je te cause ? Je te remercie de ta lettre du 10, tu auras vû, par la mienne de même datte, que, moi aussi, je me suis, ce jour, plus occupé de nos enfants que de coutume. Je pourrois dire avec Rousseau et comme Saint-Preux : « Julie, Julie, nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre. »

J'ai appris hier, avec une satisfaction que je me hâte de te faire partager, que mon frère devoit sortir aujourd'huy ou demain. Si cette heureuse nouvelle se réalise, je ne me trouverai plus qu'à moitié malheureux ; car je ne te regarderai plus que comme à moitié veuve, et j'aurai une partie de mon affection dont je pourrai m'occuper sans chagrin.

Quant à mes affaires personnelles, je crois qu'elles changent en bien, mais elles avancent peu. J'ai reçû de ton beau-frère, copie de mes pièces, telles qu'elles sont revenües du tribunal au Comité de Salut public, bureau des détenûs. Il n'y a point de motifs d'arrestation, on dit qu'ils ne se trouvent pas, et la vérité est, je crois, qu'il n'y en a jamais eu, que la volonté de quelques individus. Mais il y a des observations présentées par mon Comité révolutionnaire lors de l'envoi des tableaux. On y voit qu'elles ont été faites dans le dessein, mais sans moyen de nuire, on est presque honteux d'avoir à répondre à des choses si vagues. Toutefois il faut, je crois, y répondre et je ne puis le faire utilement, qu'après en avoir eu expédition officielle. J'ai chargé Dècle de me la procurer, et j'espère que je l'aurai demain. Un des reproches que l'on me fait est d'être homme de génie (1), et celui-là même est aussi une calomnie ;

(1) Laclos s'étonne que ce soit un motif d'arrestation. Le mot est typique, au contraire ; il est toute la démocratie.

on m'y reproche aussi d'être très froid, je te fais juge si je le suis dans mes affections.

16 fructidor an S[d] de la Rép. une et indiv.

Sur l'avis de l'ami de l'ange, concerté, je crois, avec ton beau-frère, j'ai fait aujourd'huy des réponses aux observations de mon Comité révolutionnaire. Si tous deux les jugent devoir rester ainsi, je t'en ferai passer une copie. Il ne tiendroit qu'à moi de croire que ce comité me réclame ou va me réclamer; car un de ses membres l'a dit; mais je ne suis pas porté à me flatter. Je vois que cette décade passera sans que je sois plus avancé qu'à l'autre, et je n'ai pas même encore la copie officielle des choses à quoi je réponds. On me remet d'un jour à l'autre, et pourtant on me témoigne du zèle et de la bonne volonté; mais c'est toujours la même fatalité qui s'attache à moi.

J'ai trouvé, pour me distraire, un nouvel écolier à faire en arithmétique; et j'ai repris mes études ou lectures rurales. En tout, je mène ma vie douce et tranquile; mais il me manque d'être réuni à toi et à mes enfants, et c'est là seulement que m'attend le bonheur.

18 fructidor an S[d] de la Rép. une et indiv.

Ce n'étoit pas, ma chère amie, d'avoir davantage de pièces qui m'avoit arrêté jusqu'à présent; c'étoit d'en avoir copie officielle et certifiée. Je croiois cela nécessaire, d'autant que j'en ai vû de semblables, à beaucoup de mes compagnons; mais las d'attendre, et de l'avis de l'ami de l'ange, j'ai répondû, ainsi que je te l'ai mandé, à ce qu'on m'a fourni. J'ai envoyé mes réponses, tant au dit ami qu'à ton beau-frère, et j'attends leur avis pour savoir s'il en faut faire faire des copies. J'en suis toujours là, et j'attends.

Après quatre jours d'interruption les sorties ont recommen-

cé aujourd'huy, à la vérité par une, mais enfin c'est quelque chose que la stagnation cessée. Tu m'as fait plaisir d'apprendre le retour de notre ami. Je souhaite qu'il se laisse moins qu'un autre décourager par les obstacles. Je souhaite surtout qu'il parvienne à savoir quelque chose de positif. Je ne t'avois point du tout entendüe sur le commissaire dont tu me parlois. Ma retenüe ordinaire m'a fort bien servi, vis-à-vis de celui dont j'avois crû d'abord qu'il étoit question; car ayant eu à lui faire passer une notte relative aux magasins à poudres, et à leur meilleure construction, je n'y ai pas joint le plus petit mot sur mon affaire. Ce n'étoit pas défiance, mais réserve. Au surplus, c'est à ton beau-frère que j'ai envoyé cette notte, en le chargeant de juger s'il étoit opportun, ou non, de la remettre, et j'ignore encore ce qu'il en a fait.

Je n'ai eu nouvelles de personne depuis ma dernière lettre, ainsi je n'ai rien de nouveau à t'apprendre. Je me rendrai après demain, et toujours d'intention, au déjeuner de famille. Je désirerois bien que mon pauvre frère s'y trouvât en réalité. Adieu, bien bonne et bien chère amie. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants. Tu peux donner à Étienne les Révolutions de l'Empire romain, mais je préférerois, de beaucoup, les Hommes illustres de Plutarque, qu'Al... pourroit te prêter.

20 fructidor an S[e] de la Rép. une et indiv.

C'étoit aujourd'huy, bonne amie, jour de déjeuner de famille, et suivant ma promesse, je m'y suis rendû d'intention; j'y suis resté longtemps, par goût et par raison. Par goût, parce que tout ce qui ramène mes idées à toi et à nos enfants est pour moi un moyen de bonheur; par raison, parce que c'étoit une occasion de fuir mes autres idées. Je veux m'occuper le moins possible des lenteurs interminables qui arrêtent toutes les affaires, lenteurs qui pourroient finir par se changer en obstacles

invincibles: car il faut toujours en revenir à ce mot, pas consolant mais vrai, que quand il n'y a pas eu de raison pour commencer, il n'y en a pas pour finir. Cependant, n'en entends pas plus que je ne t'en dis, rien de personnel à moi n'a déterminé ces idées, il ne tiendroit même qu'à moi d'en avoir de moins tristes, si je voulois croire aux donneurs de belles paroles. Ce ne sont donc icy que des réflexions vagues sur des données incertaines et des vües générales; ce n'est peut-être, même, que l'effet passager de quelque disposition particulière, mais j'en suis à flotter, au moins, entre l'espoir et la résignation, et quand on a aussi évidemment que moi la justice de son côté, on ne devroit plus en être là. Mon frère me paroit éprouver le même sort, et, s'il est possible, avec encore moins de raison. Il faut attendre avant de juger définitivement; mais attendre est un véritable travail. Je m'y applique cependant de toutes mes forces, et j'emploie, tour à tour, l'occupation et la distraction. Peut-être est-ce de m'être occupé de toi, plus encore que de coutume, qui m'a rendû plus sensible le chagrin d'en rester éloigné, mais, dans ce cas, je pardonne à l'effet en faveur de la cause, et je me servirai du mal, lui-même, comme remède: je suis certain qu'il sera efficace.

23 fructidor an Sd de la Rép.ane et indiv.

J'ai reçû hier, bonne amie, ta lettre du 20. Je partage, assurément, bien avec toi le chagrin de notre longue séparation, mais quand j'y songe, il m'arrive aussi, quelquefois, de me féliciter d'avoir été dans la moitié retardée; car je veux tout devoir à la justice, et qu'on ne puisse pas arguer de surprise contre ma sortie. Or il me semble que justice continüe à se rendre et que, seulement, on veut se mettre en garde contre les surprises. Permets donc que je me joigne à ceux qui t'invitent à la patience, sans cependant que je veuille te gronder, comme eux, d'une impatience naturelle, et si bien fondée.

Tu auras vû, par ma dernière lettre, que tout ce que tu désires que je fasse, est fait. Je ferai part, demain, à l'ami de l'ange, du désir que tu as qu'il voie notre ami commun, et je lui enverrai son adresse, à cet effet. Mais ce dit ami de l'ange, en ce moment, sollicite la mise en liberté de son père, et comme tu peux juger, cela occupe presque tout son temps. Cependant il ne me néglige pas, et j'ai sû par lui, et sur la demande que je lui avois faite de s'en informer, qu'il étoit sinon décidé, au moins très près de l'être, que les ex-généraux étoient du ressort du Comité du Salut public.

Ton beau frère m'a fait dire, en recevant le paquet que je lui ai fait remettre avant hier, qu'il me répondroit. Cela suppose qu'il aura vû les deux personnes pour qui je lui ai envoyé des mémoires, et pris quelques renseignements que je lui demande. J'attends donc. Je sais avec une espèce de certitude que les sorties, pour être ralenties, ne sont pas arrêtées; ainsi je reviens à mon ancien refrain : courage et patience, patience et courage.

4 sans culotide an S[d] de la Rép. une indiv.

Je te prie bonne chère amie, de donner un baiser de ma part à notre Étienne, en faveur de son bon mouvement de décadi dernier; et de lui dire que tu m'en as informé, que j'y ait été sensible, et que je l'en remercie. Mais si je donne un baiser à Étienne, il faut que je t'en donne mille, à toi dont tous les sentiments et toutes les pensées semblent faits pour mon bonheur, et me le font en effet goûter encore, même dans ma triste situation.

Je ne peux pas t'instruire plus que tu ne l'es sur ce qui me regarde. J'en suis toujours à attendre sans voir venir; mais il faut avouer aussi que les circonstances ont été telles qu'il pouvoit être ou nécessaire, ou utile, ou prudent, de retarder; il ne faut pas se presser de calomnier ses amis. Je n'ai encore eu ny

réponse, ny visite de celui que tu crois pouvoir le mieux me servir, mais pourvu qu'il agisse, en temps et lieu, voilà le principal, et ce que je te prie de veiller de ton mieux, sans y mettre, toutefois, ni humeur, ni impatience. Je ne demandois pas plus à C... (1) qu'il n'en a répondû, car, en effet, il ne m'a vû qu'à l'armée des Pyrénées, et ce n'est donc que là qu'il me doit son suffrage. Quant à de l'intérêt, j'ignore s'il en prend à beaucoup de monde, mais j'y ai bien peu de droits, n'ayant jamais eu avec lui que des relations d'affaires. Au surplus je n'ai besoin que de justice et tout mon honneur tient à l'obtenir.

Non sûrement, ma chère amie, ton silence de cinq jours, et non pas de trois, ne m'avoit fait élever aucun doute sur tes sentiments, mais bien de vives inquiétudes sur ta santé. Il me seroit plus facile de te croire morte que de te croire un tort; mais comme tous deux anéantiroient à jamais, pour moi, tout espoir de bonheur, les expressions ont pû être les mêmes. Cependant je ne crois pas avoir donné lieu à ce doute de ta part. En tout cas ç'auroit été bien contre ma pensée.

Adieu, bien bonne et bien chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

1er de l'an III de la Rép. une et indiv.

Puisse, ma chère et tendre amie, cette année être celle de la justice! Alors j'aurai le bonheur de te voir heureuse, et nos maux seront oubliés. Toi et mes enfants, vous réunissés tous mes vœux et j'ai consacré presque toute cette matinée à m'occuper de tous trois. Comptant qu'un peu plus tard, ou un peu plus tôt, il faudra bien que je sorte d'icy, j'ai cherché ce que je pourrois faire pour adoucir le sort de chacun. Tu juges bien que, dans les circonstances, je n'ai pû former que des projets vagues, mais aussi j'en ai beaucoup examiné. Enfin je

(1) Carnot en décembre 1792 avait été envoyé par la Convention à l'armée des Pyrénées. Il avait vu Laclos, alors général à Toulouse.

m'occupois de tous les objets de mon affection, c'étoit les seules étrennes que je puisse leur offrir; encore n'étoit-ce que d'intention! Si j'eusse pû les leur porter moi-même, ç'auroit été déjà, en quelque sorte, les réaliser. La Révolution a détruit les compliments de bonne année, et elle a bien fait; mais elle n'a pas détruit, elle n'a pas pû ni dû détruire ce sentiment qui nous porte, à chaque nouvelle époque où le temps à l'air de se renouveler, pour ainsi dire, elle n'a pas détruit ce sentiment qui attire alors nos réflexions sur le passé et sur l'avenir, tant relativement à nous qu'aux personnes qui nous intéressent.

C'est en me livrant à ce sentiment que je me suis rappelé qu'il y a près de douze ans que je te dois mon bonheur; et qu'en ce genre, le passé est la caution de l'avenir. J'ai apperçû encore comme embelissement à cet avenir mon Étienne et ma Soulange qui tous deux, j'espère, nous rendront heureux et le seront eux-mêmes. Tels sont mes sentiments de ce jour. Toi qui es un autre moi-même, tu les partageras sans doute; et je te charge,de plus,de les répandre dans la famille. C'est à toi qu'il appartient d'embélir encore les sentiments les plus louables.

Ce 4 de l'an III de la Rép. une et indiv.

J'ai appris hier,de mon côté, la nouvelle que tu m'avois mandée, que tu avois eu de mes nouvelles verbalement, cela m'a valû d'en avoir aussi des tiennes. J'ai été assuré que tu te portois bien, mais j'ai sû aussi que tu te livrois beaucoup à ton chagrin... ma chère amie, du courage. Quoique tout aille si lentement,tout va cependant; et il faudra bien que le mouvement général me fasse aller aussi, et me ramène auprès de toi (1).

(1) A cette date, Laclos n'espère donc plus rien que d'un mouvement général.



8 de l'an III de la Rép. une et indiv.

Je reçois, ma bonne amie, ta lettre du 7 qui m'apprend la sortie de mon frère. Cette nouvelle a détruit tout à coup l'effet de celles que je venois de recevoir, pour mon compte, et je suis heureux. Je crois qu'il ne viendra pas icy, faute de temps; mais il se rendra auprès de toi, et ce sera un autre moi-même. Vous parlerés de moi ensemble; enfin il n'y a plus qu'un tiers de moi-même dans le malheur. Il faudra bien que les deux autres tiers l'emportent. Cela viendra plus tard, mais cela viendra. Je ne savois pas cette heureuse nouvelle quand je t'ai écrit la lettre que tu recevras ce soir. Je t'exhortois au courage, ce moment de bonheur doit t'en donner beaucoup. Je ne comptois pas te récrire aujourd'huy, mais il m'a été impossible de ne pas me féliciter avec toi de cet heureux événement. Embrasses bien, pour moi, ce pauvre Choder, et Étienne aussi, pour la oie qu'il en a eue. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur ainsi que nos enfants.

13 vendémiaire an III de la Rép. une et indiv.

Je te félicite bien sincèrement, bonne et chère amie, de l'arrivée de mon frère auprès de toi. Après un si long dénuement de toute espèce de sentiments, tu as enfin quelqu'un pour t'aimer. Je t'avoüe que cette idée rassérène aussi mon âme, et qu'elle me rend la patience bien plus facile, et qu'elle adoucit, en grande partie, l'âcreté que répand toujours, plus ou moins, le sentiment de l'injustice. Il y aura, demain, onze mois accomplis, que mes vœux de chaque jour se terminent par celui d'être au moins seul à soufrir. Je te connois assés pour être sûr qu'il ne sera jamais parfaitement rempli, puisque jamais tu ne cesseras de partager mes peines, mais au moins tu ne seras plus privée de consolation, et je me livrerai plus tranquilement à la pratique si nécessaire du stoïcisme, qui me coûte si peu pour

moi, mais qui échouoit toujours contre l'idée de ton entier isolement.

Je te remercie des détails que tu me donnes sur le déjeuner de famille, et du récit que tu me fais de la juste observation de notre bon Étienne. Je ne perds rien de tout cela ; je mets en magasin les idées dans ma tête et les sentiments dans mon cœur. Un jour viendra peut-être où je pourrai déposer cette ample moisson à tes pieds ou dans tes bras. En attendant j'en jouis sans y toucher ; je la contemple avec ravissement.

9 brumaire an III de la Rép. une et indiv.

Je m'arrange icy du mieux que je peux ; mais toujours sans solitude, ce qui me contrarie un peu. J'ai repris les déjeuners de café à la crème, ou soi-disant telle. Mes amis s'obstinent à me donner de l'espoir et quoique je m'en deffende de mon mieux, je commence presque à en prendre, ce qui altère un peu ma tranquilité. Quand on a été un an au régime désespéré pour toute nourriture, on ne passe pas si facilement à tout autre. Ne vivant plus seul, je me suis remis à ne plus penser ; c'est un moyen de plus de soutenir ma santé qui est assez bonne. Seulement je me réserve les nuits pour penser à toi ; et tandis que tout le monde dort, je rentre en famille ; en sorte qu'on pourroit dire que le jour, je dors éveillé, et que je n'existe que la nuit. Cet état mitoyen entre la tristesse et la folie, ne pourra cesser que quand je me retrouverai auprès de toi, et loin de tous les autres, en exceptant, toutes fois, Choder et nos enfants. Adieu, bonne chère amie, je t'envoye mille tendres baisers. Distribues en à toute la famille, mais gardes en beaucoup pour toi, sauf à me les rendre à la première occasion, si occasion y a, comme disent les braves gens !

P. Choderlos Laclos (1).

(1) Cette lettre est l'une des rares qui soient signées.

II

L'ARMÉE DU RHIN

Meaux, 22 germinal an VIII de la Rép.

Tu seras peut-être étonnée, ma chère amie, que je t'écrive dès ce soir; mais il m'a parû que notre séparation avait été, pour ainsi dire, *déchirée*, et j'essaie ce soir de la *découdre*. Je voudrois qu'il se mêlât au moins quelques douceurs à la peine que tu ressens. Ce n'est pas que je m'en fâche: et comment m'en facherois-je? J'en ressens non seulement une sorte de joie, mais encore un peu d'orgueil: cependant j'y voudrois aussi un peu de consolation pour toi, et voicy celle que je puis t'offrir. Premièrement, mon absence n'a qu'un but, notre avantage à tous, le tien, le mien, et celui de nos enfants; de plus, elle n'est pas, de la centième partie, sous tous les rapports, aussi dangereuse que tu te la figures; enfin je ne crois pas non plus qu'elle soit longue. J'ajoute que je ne serai pas aussi séparé de toi que l'apparence pourroit te le faire croire. Sois bien assurée que, malgré mes 20 lieues de route, il ne se passera point d'heure où je ne me reporte auprès de toi. Cela me sera tout à la fois doux et facile; doux, j'ai fait mes preuves et tu n'auras pas de peine à le croire; facile, ne connois-je point toutes les localités, et toutes les habitudes? Or quand je serai près de toi, il te sera bien facile d'être près de moi, et, dans le fait, nous ne serons éloignés qu'aux yeux des imbéciles, car ceux là n'ont que les yeux du corps, les demi-sots ont bien

quelquefois les yeux de l'esprit, mais nous, nous avons ceux de l'âme qui valent mieux que les longues vues de Gonichon. On aura beau dire, ce n'est pas là un sophisme, et je persiste dans mon sentiment.

A présent, il faut que je te rende compte de mon grand voyage de 11 lieues, pour lequel, par parenthèse, nous avons passé 5 barrières. Cela doit beaucoup déplaire à ceux qui les payent, car moi qui n'ai eu qu'à exhiber ma feuille de route, cela m'a encore fort ennuié.

Ma voiture n'a pas laissé que d'être passablement éprouvée, car nous n'avons pas quitté le pavé, la terre n'étoit pas praticable, et le pavé est fort mauvais; malgré cela, rien n'a bougé, ce qui est d'un bon augure.

Je suis arrivé à Meaux, un peu avant 8 heures; j'ai fait à 9 heures un bon souper, composé d'une belle tranche de gigot à la braise, très bon, un pigeon roti, de belles asperges, de bon vin, du dessert, etc., le logement bon; le prix 9 fr. pour moi, car je donne 3 fr. par jour à Tilleman que je ne veux pas nourrir en route *de poste*.

J'ai donné mes ordres pour être en voiture demain à 5 heures; ce sera mon essai de Tilleman qui, au reste, a été fort soigneux, tant dans la route que dans mon établissement dans ma chambre d'auberge.

J'ai eu soupé et *payé* à 11 heures moins un quart et j'en ai conclû que j'avois le temps de t'écrire un mot que l'hôtesse m'a juré ses grands dieux qu'elle feroit partir demain. Je saurai de toi, avec le temps, si c'est une menteuse. Tu peux m'écrire *poste restante* à Strasbourg. En vérité cela soulage.

Adieu, mon bon cœur. Je t'aime et embrasse de toute mon âme, ainsi que Soulange et Charles.

Présente *mes civilités* à Méra et au petit serin à grande bouche, car je n'oublie ni n'oublierai rien ni personne.

Bon soir, je vais me coucher; il est 10 heures un quart.

Epernay, 23 germinal an VIII de la Rép. franç.

Assurément, ma chère amie, je te prouve que je n'oublie pas mon écritoire; et j'en étois bien sûr, car à présent c'est dans mon écritoire que tu existes pour moi. Il seroit pourtant inutile et presque ridicule de t'écrire tous les jours, aussi je ne compte pas t'écrire demain, ni peut-être même après demain, attendû que ce sont mes deux grandes journées.

Pour aujourd'huy, je ne résiste pas à te raconter le plaisir que j'ai eu de dîner avec toi. La seulle chose qui me contrarioit, c'est que je me disois, de temps en temps: « mais elle, elle ne dîne pas avec moi : » car permets-moi de te le dire, ma chère amie, tu ne soignes pas assés ce talent, que l'imagination te rendroit bien facile, de remplacer la réalité par un peu d'illusion. Quoiqu'il en soit, je vais me donner pour exemple. J'ai, sur le champ, mis de côté Soulange et Charles, parceque, quoique j'aie mangé comme 4, il n'y avoit pas à dîner pour 4. Je t'ai donc appellée seulle, et nous avons diné en tête à tête. Je dis diner, car il n'étoit que 5 heures. On nous a servi d'abord 2 ris de veau, en fricandeau à l'oseille, 1 perdrix aux oignons, plus 1 pigeon rôti, enfin des petits pois *conservés* mais très bons, et 1 buisson d'écrevisses; le dessert, et du café meilleur que chez nous. Il faut que tu saches que l'hôtesse est mielleuse au delà de toute expression, tellement que je croiois que mon sac n'y suffiroit pas : si bien que pour dormir tranquile j'ai voulû compter de suite. On m'a demandé 7 fr. 10 c. n'es-tu pas émerveillée? Si à ce détail *très important*, j'ajoute que j'ai fait ma journée sans mal encombre, j'aurai tout dit.

Strasbourg, 28 germinal an VIII de la République.

Je commencerai par te faire part d'une inquiétude qui m'est venüe. Frappé de l'idée que, depuis le 18 brumaire, on dit Madame et non plus Citoyenne, j'ai mis toutes mes adresses

de lettres à Madame, Madame, etc... comme dans l'ancien régime, et j'ai crû me rappeller, hier, qu'il y avoit eu jadis une deffense à la poste de faire parvenir les lettres dont l'addresse ne porteroit pas la qualité de Citoyen ou Citoyenne. Dans ce cas je me reprocherois bien mon innovation qui t'auroit sûrement causé de l'inquiétude; quoiqu'il en soit, je mettrai Citoyenne sur celle-cy et ainsi de suite jusqu'à ta réponse à ma 1re. Je t'ai écrit de Meaux, d'Épernay, de Lunéville (1), tel est l'itinéraire de mes couriers.

J'ai trouvé depuis Lunéville, des chemins à briser toutes les voitures, mais la mienne a parfaitement résisté; et à la réserve d'un montant de fer qui soutient en partie le siège du cocher, je n'aurai pas d'autres réparations que quelques bouts de cuir et courroies du faux siège à l'allemande. Je crois donc avoir fait une bonne emplette.

En arrivant icy, la première chose qu'on m'a dite c'est que le quartier général étoit à Bâle, et que c'étoit là que j'aurois dû me rendre, et puis, deux heures après, des personnes mieux informées m'ont dit que c'étoit à Colmar, où il avoit été transféré depuis deux jours: d'où il suit que Colmar étant plus près de Strasbourg que de Bâle, j'ai eu raison de venir icy.

J'ai pris le parti de profiter d'un courrier qu'on expédioit hier pour le quartier général, pour écrire au Général Eblé (2). Je lui demande de me faire connoitre ma destination, et je le prie aussi de me laisser icy 8 à 10 jours, en recherche de chevaux, si le bien du service n'exige pas ma présence ailleurs. Je verrai ce qu'il me répondra.

A mon arrivée. j'ai été courir, comme de raison, après quelque officier d'artillerie qui pût me donner les renseignements

(1) Les inquiétudes de Laclos n'étaient pas vaines. La lettre de Lunéville, qui manque à la collection, n'est sans doute pas parvenue à destination.

(2) Eblé commandait alors en chef l'artillerie de l'armée du Rhin.

dont j'avois besoin. Le général de division Sorbier (1) s'est chargé de moi fort obligeamment; mais il a fallû dîner avec lui, et aller de là voir avec lui, le Vieux Célibataire, où jouoit Contat, en sorte que je n'ai été libre qu'à 10 heures du soir, et que je n'ai pû voir l'oncle de Cerf Berr. Comme je dois aujourd'huy faire toutes mes visites de Généraux, toujours avec lui, je prendrai le parti d'aller d'abord voir, et avant tout, le dit oncle, et de ne rejoindre le général qu'après. On dit du reste que les chevaux sont rares et chers, cependant il paroit qu'on en trouve.

J'ai trouvé hier à la Comédie le général Baraguay d'Hilliers et sa femme; tous deux m'ont fort bien traité et je dine aujourd'hui chez eux. Nous avons beaucoup parlé de notre Saint-Remi (2), ils en avoient des nouvelles du 22 et il paroissoit qu'il alloit toujours de même. Je t'en prie, donnes m'en des nouvelles dans toutes tes lettres, jusqu'à ce qu'on soit sûr qu'il n'y a plus de danger.

Strasbourg, 1er floréal an VIII de la Rép.

D'abord j'ai vû hier Emmanuel Weil, l'oncle du Cerf Berr; il m'a promis que, dans cinq jours, j'aurois chevaux et postillon. Il m'a même promis qu'ils seroient bons, et pas trop chers, pour le temps qui court; mais tiendra-t-il cette promesse? C'est ce que le temps seul nous apprendra. Je lui ai beaucoup recommandé la sagesse et la vigueur, au moins pour l'un des trois, et pour deux s'il étoit possible: voilà pour mon compte, tout ce que j'y peux; le reste est confié à la Providence.

Depuis mon départ, je n'ai pas lû un seul journal mais tout

(1) Sorbier. Fils d'un vétérinaire des Écuries du Roi ayant reçu des lettres d'anoblissement sous Louis XV, condisciple de Bonaparte à Brienne, s'est distingué dans la campagne de Russie, devint inspecteur général de l'artillerie et comte de l'Empire.

(2) Saint-Rémi, camarade et ami de Laclos, n'a pas marqué spécialement.

le monde m'assure icy que, par la capitulation de Kléber, pour l'Égypte, tous les prisonniers françois (la légation comprise) revenoient en France, et que le dit Kléber annonçoit son retour pour le mois de prairial. Ce ne seroit presque plus que patience à avoir. Je désire d'autant plus cet événement qu'il feroit cesser l'isolement où tu te trouves, et m'ôteroit, par là, la seule inquiétude qui me tracasse (1).

Le général Moreau est icy depuis le 28 du mois dernier. J'ai diné chez lui le 29, il a peu parlé; j'y ai assez causé avec quelques officiers généraux qui ont eu l'air de me rechercher. Ou je m'abuse, ou quelque considération est attachée à mon nom. Je présume, au surplus, que ce voyage du général Moreau à Strasbourg est une simple ruse de guerre, et que le dessein du général est d'attaquer, prochainement, sur la droite. Ceci au surplus est ma petite combinaison personnelle, car on n'en sait pas plus icy qu'à Paris.

Le général Eblé n'est pas encore arrivé. Moreau l'attendoit hier. On croit qu'il sera icy aujourd'huy pour tout délai. Sous tous les rapports, je suis impatient de le voir, mais surtout pour savoir enfin ma destination.

Strasbourg, 5 floréal an VIII de la Rép. franç.

Le général Eblé est enfin venû icy. Ma destination est au *Corps de réserve de l'armée*. Comme je crois que notre tranquilité réciproque tient à ne nous rien cacher, je dois te prévenir de ne te pas faire illusion sur cette dénomination de corps de réserve. Il sera ni plus, ni moins actif que tous les autres. Ce qu'il a qui le distingue, c'est qu'il ne fait partie intégrante ni de la droite, ni de la gauche, ni du centre, qu'il n'est aux ordres d'aucun des lieutenants du général, et reçoit ceux qui le concernent, de Moreau lui-même, ce qui le fait appeller aussi

(1) Inquiétude pour son frère, consul, qui se trouvait alors en Egypte.

par quelques-uns, le corps de Moreau. Le quartier général de ce corps est, pour le présent, à Basle, et le parc d'artillerie à Huningue. Ces deux villes sont très près l'une de l'autre. Si notre position ne change pas, je serai tantôt à l'une, tantôt à l'autre; ce qui n'apportera, au surplus, aucun retard dans notre correspondance. Mon adresse devra être dorénavant au: *Général Laclos, commandant l'artillerie du corps de réserve de l'armée du Rhin; au quartier général du dit corps*, *Armée du Rhin*. Toute autre désignation seroit plus nuisible qu'utile, en ce qu'elle pourroit faire envoyer mes lettres où je ne serois plus.

Si, comme je l'espère, j'ai mes chevaux, je me mettrai en route après demain, ou le jour suivant; de manière à arriver en même temps qu'eux. Il leur faudra au moins quatre jours, en sorte que je seroi rendû au plus tôt le 10. Il est d'autant plus essentiel que tu saches mon itinéraire, qu'il est vraisemblable que tu apprendras bientôt que d'aujourd'huy à deux ou trois jours, il y aura eu des hostilités reprises sur un ou plusieurs points, et que tout ce qui pourra se faire d'icy au 10 me sera personnellement étranger. Tu devines bien que tout cela, en ce qui me concerne, est approuvé par le général Eblé et le général Moreau, qui savent que je ne puis pas être rendû plus tôt, en ne perdant pas un moment.

L'aile gauche, où je me trouve maintenant, commandée par le général Sainte-Susanne, mais où est le général Moreau en personne, a passé le Rhin cette nuit, ou plutôt ce matin à quatre heures. J'ignore ce qui s'est fait ailleurs, parce que je n'ai le secret de personne; mais à la manière dont m'a parlé Eblé avant hier, et le général Moreau hier, je ne crois pas que le corps de réserve ait fait de mouvements. Le général Eblé est retourné hier à Colmar, où est encore le quartier général de l'armée, considérée en masse.

J'écris par ce même courrier, à Le Coulteux Canteleu (fbg.

Honoré, n° 56) pour le prier de faire annuler la souscription que j'avois faite, il y a cinq ou six mois, d'une action de la Banque, et je crois que cela ne souffrira nulle difficulté. Cependant, pour tout prévoir, je lui demande subsidiairement, et si cet engagement étoit de rigueur, de me faire obtenir du temps. Néanmoins, je persiste à croire qu'il n'y a d'autre peine pour ceux qui ne continuent pas leurs payements (car les 1000 fr. devoient être en trois termes) que de perdre ceux déjà faits; et comme je n'en ai pas encore fait aucun, le risque n'est pas grand. Je suis fondé à penser que tu n'entendras plus parler de cette affaire. S'il en étoit autrement, il faudroit que tu visses Le Coulteux (1), à qui je demande, au surplus, de te faire savoir, par un mot d'écrit, ce qu'il aura fait à cet égard.

J'écrirai sûrement au ministre Talleyrand, relativement à mon frère, mais je crois convenable de ne lui écrire que lorsque je serai rendû à mon poste, d'autant que rien ne presse. Mon opinion est que tous les consuls du Levant reviendront en France attendre la paix, et qu'ils y jouiront de la moitié de leur traitement. Je suis bien aise que tu aies enfin le certificat. Les dernières nouvelles que tu me donnes de notre ami Saint Rémi ne sont rien moins que rassurantes. Je te prie toujours, autant que tu le pourras, de m'en donner dans toutes les lettres, et dans le cas prévu, de ne pas négliger la lettre au général Clarke. Quand même il ne seroit plus à Paris, tu la feras toujours remettre chez lui, comme ignorant son départ; on la lui feroit passer; tu joindras ton adresse à ta signature.

J'ai encore à t'apprendre que j'ai dîné avant-hier, moi vingt

(1) Jean Bart Le Coulteux de Canteleu donna dans les idées de la Révolution, mais s'occupa spécialement de questions financières. C'est lui qui fit le rapport relatif à la vente des biens du clergé. Il fut régent de la Banque de France, ce qui explique le passage de cette lettre.

ou trentième (le général Eblé y étoit) avec Mlle Contat(1). Après quelques reproches de sa part sur les deux soupers refusés d'il y a douze ans, nous avons fait la paix, et elle m'a fort bien traité; elle a poussé la politesse jusqu'à prétendre qu'elle m'avoit reconnû au spectacle. Je lui ai rendû du mieux que j'ai pu, cette cajolerie par beaucoup d'autres.

Strasbourg, 8 au soir pour partir le 9 floréal an VIII.

J'ai enfin, de cet après midi, deux de mes trois chevaux, on m'a promis le troisième pour demain matin; si on me tient parole, ils partiront après-demain, et moi le jour suivant. Ce retard d'un jour, pour ma personne, vient de ce que mes chevaux ne peuvent arriver à Basle qu'en trois jours et que j'y serai facilement en deux jours. Je ne perdrai pas un moment, car je suis très contrarié du retard forcé que j'éprouve. Mais que pourrois-je faire sans chevaux ? Aussi le général Eblé m'a-t-il autorisé à rester icy jusqu'à ce que j'en aie trouvé; mais tu sens que je dois désirer d'être à mon poste.

Tu sais déjà sans doute, télégraphiquement, que l'armée a passé le Rhin. Le passage a réussi; et pour t'en dire tout ce qui t'intéresse dans les détails, l'artillerie de l'aile gauche, la seulle où je sache ce qui s'est passé, n'a perdû ni officiers ni soldats, quoique l'affaire ait duré assez longtemps.

Les deux chevaux que j'ai ont parû assés bons aux personnes qui les ont vûs. Celui qui m'est personnellement destiné, ne manque pas de figure, est sage, et a l'allure douce. Il me coûte trente louis; l'autre est le cheval de suite, un double bidet, il paroit fort et robuste; il me coûte cent écus. C'est donc quarante-deux et demi louis les deux. Le troisième, qui sera mon second, ira de vingt à vingt-cinq. J'en sortirai donc à moins de soixante-dix louis. Si je ne suis pas trompé sur

(1) Contat Louise, la grande actrice, qui avait excellé dans le rôle de Suzanne, du « Mariage de Figaro ». Elle aussi avait été emprisonnée sous la Terreur.

la qualité, le prix n'est pas trop fort par le temps qui court.

Quant à mes domestiques, je continūe à être content de Tilleman. Tu jugeras que je ne puis pas encore avoir d'avis sur mon postillon, et je ne saurai que demain si j'emmène un cuisinier, oui ou non. Sur tous ces objets, je ferai de mon mieux, mais je t'en prie, ne t'inquiètes pas. Je m'enquerre à chacun, et j'attrape ce que je peux, pour ma gouverne. Au surplus, je te promets de ne te rien cacher, mais je t'en prie, calme ton imagination, trop active pour te créer des peines.

Ce que tu me dis de S... (1) et B... ne m'étonne pas. Il ne falloit pas moins qu'un 18 brumaire. Mais il le falloit à tant d'autres ! et je ne suis pas fâché de devoir mon salut à la même cause que celui de toute la France.

Je ne suis pas surpris qu'on parle encore de paix à Paris, nous sommes icy quelques rêves creux qui pensons de même, malgré la reprise des hostilités. Nous avons sû hier, par transmission télégraphique, nos succès, tout fait présumer que nous en obtiendrons aussi de ce côté cy; et deux victoires de chaque armée appuieroient bien les négociations. Je suis fâché de la maladie de Talleyrand, et je crains qu'elle ne soit très grave, car il la couve depuis longtemps. Ainsi que je te l'ai mandé, je lui écrirai, relativement à mon frère, dès que je serai rendû à mon poste.

Je regrette Méra, mais je trouve heureux qu'elle soit morte avant que je l'aie connūe. Je la croiois bien sauvée quand je suis parti. Quant aux petits serins, je compte que d'icy à deux mois, cette perte sera réparée.

Le 9 floréal.

J'ai mon troisième cheval, prix vingt louis, la selle d'hazard, un louis, total soixante-deux louis et demi, avec les petits atti-

(1) Siéyes et Bonaparte.

rails, le tout n'ira pas à soixante-cinq. Adieu, je t'embrasse et t'aime comme hier soir.

Neuf-Brisach, 11 floréal an VIII de la Rép. 7 heures du soir.

Tu vois, ma chère amie, par la datte de ma lettre, qu'enfin je ne suis plus à Strasbourg. Je suis parti ce matin. Je couche icy, je serai demain à Huningue ou à Basle, et après demain à ma destination; c'est-à-dire au quartier général du corps de réserve. Je ne te nomme pas l'endroit où il est, parce que je ne le sais pas positivement; mais je l'apprendrai demain d'une manière certaine. A moins d'événements extraordinaires, je ne t'écrirai plus que rendû à mon poste, où il me tarde beaucoup d'être arrivé; et nonobstant, je ne peux pas aller plus vite, bien heureux si je n'éprouve pas de nouveaux retards. Mon séjour de Strasbourg, comme auberge, m'a coûté 150 francs. Mais on n'a pas idée des mille et une autres dépenses ou emplettes, encore, sans jamais être sûr d'avoir ce qu'il faut; et dans le fait, en n'ayant rien.

Au surplus, si j'en crois ce que tout le monde dit, il me reste suffisamment d'argent, et plutôt un peu plus qu'un peu moins; ainsi, sois tranquile à cet égard, je ferai mon possible pour ne rien dilapider, et pour ne me laisser manquer de rien : mais véritablement, je suis bien neuf en ce genre. Je ne me trouve de ressource que dans mon talent d'interroger qui me réussit assés bien. Je n'ai pas besoin de te dire que je n'entends parler icy que de mon économie domestique; sur le reste, il me semble que je suis au courant comme si je n'avois jamais interrompû.

Je te transcrirai sur l'autre feuille, une consultation à faire auprès du docteur Scheffer, pour un de mes camarades dont j'ai eu infiniement à me louer, et qui me paroît avoir grand besoin de savon végétal. Comme je ne te crois pas de grandes relations, en ce moment, avec le docteur, je te demande d'em-

ployer Mme Pourrat, comme intermédiaire; de sorte que la consultation soit demandée en son nom, sans que cela empêche qu'elle ne le soit aussi au mien, mais je prie nomément Mme Pourrat de l'obtenir le plus promptement possible. Tu lui diras que je ne crains pas du tout d'abuser de ses bontés, d'autant que je n'ai pas d'autre moyen de les reconnoître. Quand tu auras cette consultation, tu la feras remettre à la mère de mon camarade; *à la citoyenne Saint-Laurent, rue de l'Université, maison Meaupou, n° 927*, et tu m'en informeras. Je mets beaucoup de prix à cette commission, parce que je dois véritablement de le reconnoissance à mon camarade Saint-Laurent, pour son obligeance envers moi pendant mon séjour à Strasbourg. C'est en surplus, un sujet recommandable sous tous les rapports, et notament par sa piété filiale; ils sont trois fils au service, et tous aident d'une partie de leurs appointements, leurs père et mère ruinés par la Révolution. Il sont amis de Saint-Rémi.

Quand je te dirai que j'ai un cuisinier, ce n'est te rien dire puisque je ne sais pas si j'ai fait une bonne ou une mauvaise emplette. Les témoignages sont très bons, mais qu'est-ce que des témoignages? Quant au talent, je lui en crois plutôt trop que pas assez.

Huningue, 13 floréal an VIII.

J'ai été obligé de séjourner icy, n'y ayant pas trouvé prêt le fourgon que j'avois demandé qu'on m'y préparât. Ce n'est donc que demain que je me mettrai à courir après le quartier général. Je dis courir après; car l'armée jusqu'icy marche presque aussi vite qu'on peut le faire avec des chevaux. Quand je suis arti de Strasbourg, on y croioit le général à deux ou au plus quatre lieues en avant de Basle; (Basle ou Huningue sont la même chose comme distance) aujourd'huy nous venons d'apprendre que toujours avançant, il est à Schaffouse, et peut-

être demain sera-t-il plus loin. J'ai trouvé icy le directeur de mon parc d'artillerie, ce qui fait que je n'ai pas tout à fait perdû ma journée. J'ai pû prendre quelques renseignements. Quoique Huningue ne soit guère plus grand que les trois maisons réunies du C. Boquet, j'ai tant fait d'allées et de venües pour me mettre en état de partir demain que je suis réellement fatigué! Je t'écrirai donc peu longuement.

Je crois devoir te prévenir que prévoyant que j'aurois beaucoup de signatures à donner, j'ai changé la mienne, comme trop longue et trop difficile à faire en courant, comme on est obligé de le faire quelquefois ; maintenant donc, je signe ainsi :

Laclos.

Sçaffouse, 16 floréal an VIII.

Ma dernière lettre, ma chère amie, étoit écrite d'Huningue, le 13 de ce mois, pour partir le 14. Je comptois alors pouvoir rejoindre le quartier général en deux ou trois jours ; mais, jusqu'icy, il marche aussi vite que peuvent le faire mes chevaux que pourtant je ne ménage pas. Il est parti d'icy le 14 pour aller à Stokak (1) qui n'est guère qu'à cinq lieues d'icy, mais tout fait présumer qu'il s'est porté hier plus en avant, et peut-être encore aujourd'huy. C'étoit mon opinion, et c'est aussi celle du général Le Clerq, l'un des généraux de division au corps de réserve, que j'ai trouvé icy retenû au lit par suite d'une chûte de cheval, faite le 13 en courant de la droite à la gauche de sa division. Tu te rappelles que le Général Le Clerq est beau-frère du général Bonaparte.

Tu auras sû bien avant la réception de cette lettre, les succès de l'armée du Rhin, dans la journée du 13. Je regrette de n'avoir pas été à même d'y concourir.

Le seul événement personnel dont j'ai à te rendre compte,

(1) Stokach.

est que j'ai versé hier, entre Séchinguen (1) et Lanferbourg, sans autre accident que de très légers dommages à ma voiture, qui ne m'obligent même pas de m'arrêter pour les faire réparer; des cordes et des courroies ont remédié à tout, et suffiront jusqu'à ce que j'aie du temps et des facilités. De ce que j'ai versé, n'en concluds rien contre l'adresse du postillon que j'ai pris, car ce n'est pas lui qui me mène. Il est jusqu'icy exclusivement chargé de la conduite et du soin de mes chevaux, ce à quoi il paroit s'entendre fort bien. Il paroit surtout aimer les chevaux, qualité qui n'est pas rare chez les Allemands, mais qui a son mérite.

Je continüe à être content de Tilleman; son service est exact et uniforme, ce qui me convient beaucoup. Je l'ai mis à cheval, où, quoiqu'en dise Monsieur Dupuis, il n'a pas du tout l'air neuf, et j'ai pris dans ma voiture mon cuisinier qui est le gros seigneur des trois. Quant à celui-là, c'est mon enchantement. Je ne sais pas s'il sait mettre le pot au feu, je ne l'ai point éprouvé sous ce rapport; mais il est mon secrétaire et mon interprète. Il a, à l'ortographe près, où il y a bien quelque chose à dire, une très jolie écriture et il parle l'allemand comme le françois. De plus il a fait deux campagnes avec des généraux, de sorte qu'il a le démené et qu'il connoit les usages. C'est toujours lui qui m'accompagne, pour mes billets de logement qui jusqu'icy, depuis mon départ d'Huningue, sont aussi des billets de nourriture. C'est lui qui écrit nos bons de fourage, etc., etc..., en vérité, je n'aurai jamais de cuisine à faire, qu'il ne voleroit pas ses gages, il les gagne par l'utilité dont il se rend; mais je crains toujours que, comme cuisinier, il ne soit beaucoup trop fameux pour moi. Voilà, ma bonne amie, tous mes détails de ménage. Je n'en ai pas d'autres à te donner, ce qui me contrarie toujours. Heureusement, je ne suis pas à

(1) Seckingen et Laufenbourg.

beaucoup près, le seul qui courre encore après le quartier général sans avoir pû le rejoindre; mais enfin je voudrois y être, ce n'est plus que là que je pourrai avoir de tes nouvelles et ce n'est pas une des moindres raisons de mon impatience.

J'ai été voir cet après midi la belle cataracte du Rhin, fameuse dans les voyages en Suisse, et qui est à une petite demi lieue d'icy; c'est une charmante promenade, et un superbe spectacle. J'y ai beaucoup pensé à toi, et t'y ai beaucoup désirée, voire même nos trois enfants, que cela auroit au moins amusés. Encore une fois adieu, bonne et chère amie.

Saulgau ou Saulgen, 19 floréal an VIII.

Enfin, bonne chère amie, et à ma grande satisfaction, je suis depuis hier au soir arrivé à mon poste. J'ai vû le général Moreau et le général Eblé; car comme commandant l'artillerie du corps de réserve, je ne suis pas dans le cas de les quitter d'un seul jour. Maintenant prends ta carte et pars d'Huningue ou de Basle, tu trouveras en remontant le cours du Rhin, Seckingen, Waldshut, Schafausen (c'est-à-dire Schafouse), puis en remontant sur le Danube, Stokach, Phulendorf (1) et Saulgen (2); telle est la route que je viens de faire, en courant toujours après le quartier général. Aussitôt cette lettre écrite, je me remets en route pour Biberach où nous nous transportons ce soir. Il paroit donc évident que nous nous dirigeons sur Ulm, que tu trouveras en descendant le cours du Danube. De là à Vienne il y a cent lieues, et c'est encore le Danube qui y passe. Tu vois donc qu'arrivés à Ulm nous n'aurons plus qu'à nous laisser aller au courant.

(1) Pfullendorf.
(2) Saulgau.

A Illertissen. Quartier général du général Moreau.
26 floréal an VIII de la Rép. *Armée du Rhin.*

Si tu consultes ta carte, tu trouveras *Illertissen* ou *Illerdissen* entre le Danube et l'Iller, à peu près sur la ligne d'Ulm à Augsbourg, un peu plus bas. Si ta carte est à trop petit point pour que cet endroit y soit, ce que je ne crois pas, tu trouveras *Memingnen* et *Wasser-hornn*, et nous sommes à peu de distance des deux endroits, c'est-à-dire de deux à quatre lieues. Je t'écris de chez le curé du village, chez lequel je suis logé, et qui entend et parle un peu le françois. Quoique nous soyons toujours en Souabe, c'est l'Électeur de Bavière qui est seigneur de ce village, et de cette terre, qu'il a achetée, il y a peu de temps.

Mon cuisinier est bon, quant au talent; quant à la fidélité des emplettes, je ne puis rien t'en dire, les subsistances se prenant par voie de réquisition. Puisqu'il a déjà fait plusieurs campagnes avec des généraux, il savoit bien que cela se passoit ainsi; et c'est au moins une sorte de préjugé en sa faveur; car pour peu qu'il volât, la plus mauvaise baraque en France lui vaudroit mieux que ma condition et lui donneroit moins de peine. Cependant je le trouve bien seigneur pour être honête. Il est, au surplus, d'un service agréable, et je désire qu'il me reste. Mon postillon me paroît véritablement un fort bon sujet; mes chevaux prospèrent entre ses mains, au moins jusqu'icy. Tilleman va toujours de même; exact et soigneux, je le crois très fidèle, mais ce n'est pas un sujet de première classe. Il me paroît plus exempt de vices que pourvû de qualités. Au surplus son service me convient et me suffit.

Je te donne ces détails de ménage parce que je sais que tu as la bonté de t'y intéresser. Je compte bien aussi que je trouverai dans tes lettres tous les détails de ton intérieur. C'est le moyen d'être séparé le moins possible; considérés sous ce point de vüe, ils me deviendront bien précieux.

Je vois par les journaux que le Ministre Talleyrand est toujours malade au point de ne pas remplir ses fonctions, cela me fâche.

Wibelingen, à une lieue d'Ulm, quartier général du général Moreau, 28 floréal an VIII.

J'ai éprouvé une grande satisfaction en apprenant que ta santé et ton courage se soutiennent. C'est me dégager de toute inquiétude d'esprit, et il n'y a pas de mal que je puisse employer toutes mes forces à soutenir la fatigue d'une vie aussi active que celle que nous menons. Je n'éprouve d'autre inconvénient que mon inhabitude du cheval; elle est pénible à vaincre, mais j'espère que j'y parviendrai. Je suis bien résolû de faire sur ce point, comme sur tout autre, tout cequi ne sera pas absolument au dessus de mes forces physiques, et j'espère qu'elles suffiront à tout. Ma santé et mon appétit se soutiennent en bon état. Je dors même très passablement, quoique dans les lits détestables, et tous beaucoup trop courts (1).

Ce que je t'ai mandé de mes gens et de mes chevaux doit te rassurer sur les craintes que tu me témoignes à cet égard. Il est parfaitement inutile que tu me fasses passer de l'argent; je n'en ai aucun besoin, et le moins qu'on en peut avoir avec soi est le mieux, car les équipages d'une armée ne sont pas des coffres forts bien sûrs. La vie que nous menons n'est pas couteuse; les gages de nosgens sont la seulle dépense un peu considérable que nous ayons à faire: or, les charetiers compris, cela ne va pas à 150 francs par mois. J'attends la première occasion d'acheter des chevaux pour ma voiture. On me fait espérer que j'en aurai à bon marché; après cela il ne me manquera plus rien. Jusque là je vais avec des chevaux de réquisition, ce qui est moins agréable, plus embarassant, et plus incertain; mais il faut faire comme on peut. Je suis faché que

(1) Laclos était très grand. On en a ici la confirmation.

Mme Pourrat soit partie, c'est au besoin une bien bonne amie de moins. Les nouvelles que tu me donnes des généraux Saint Rémi et Clark m'affligent sensiblement. Fais mes compliments à Combe et à le Page quand tu les verras. Je te remercie de tes démarches pour mon camarade Saint Laurent. La Cuée le *neveu* (1), l'aide de camp de Bonaparte, nous est arrivé hier de la part de son général. Il repart aujourd'huy. Selon ce qu'il m'a dit, le général Bonaparte passera le Pô, le deux ou le trois du mois prochain. C'est à ses succès, et non pas aux autres, que tient la paix.

Nous ne sommes icy qu'une simple amusette pour occuper quatre-vingt mille ennemis, que, sans nous, on lui opposeroit de plus.

Babenhausen, quartier général du général Moreau,
3 prairial an VIII.

Je t'écris d'une chambre qu'a occupée, il y a quelque temps, le fameux Suwarof, et qui est mon logement de ce jour. Suivant ce qu'on raconte icy de lui, c'est véritablement une sorte de fol.

Babenhausen, 6 prairial an VIII de la Rép.

Voilà, bonne chère amie, le quatrième jour que nous passons icy. Le quartier général n'avoit pas encore joui d'un aussi long repos depuis son entrée en campagne. Je crois que nous en partirons demain.

J'ai reçû tes deux lettres des 27 et 29 et par celle-cy la triste nouvelle de la mort de notre ami. Quoiqu'en partant j'eusse emporté bien peu d'espoir sur son compte, cette perte m'a sensiblement touché. Je vois aussi qu'elle t'a affectée beaucoup, et,

(1) Lacuée, comte de Cessac, écrivain militaire, membre du Comité de Salut public, général de division et ministre de l'administration de la Guerre sous l'Empire, n'était aucunement parent des Bonaparte ni des Beauharnais. Il faut donc entendre ici neveu dans le sens latin de *nepos*, favori.

si je l'ose dire, peut-être trop : non pas, sans doute, sous le rapport des regrets qu'il mérite, mais sous celui de ta tranquilité physique et morale. Songes, je t'en prie, que ta santé est plus que jamais une dette sacrée que tu as contractée envers moi. Je ne doute pas que tu voies Mme Saint-Remi le plus qu'il te sera possible. Si tu en trouves l'occasion, fais lui mention de moi, et de tout l'intérêt que tu sais bien que je prends à elle.

Je n'ose pas lui écrire dans ces premiers moments. Je désire pourtant qu'elle sache que personne ne partage plus vivement et plus sincèrement ses justes regrets.

L'opinion générale icy est que cet événement ne fera aucun mouvement dans l'art^ie^, attendu qu'il existe encore quatre généraux de division de cette arme, en dehors. Bien loin donc que cela fasse une place vacante, il restera encore trois surnuméraires à pourvoir. Quelques personnes croient cependant que Marmont pourroit bien obtenir à la fois le grade et la place, en effet il est placé pour cela.

Tout ce qu'on dit, à Paris, de la journée du 15 est faux, sinon qu'il est vrai qu'on a battû l'ennemi ; mais tous les détails qu'on ajoute sont controuvés.

Toujours à Babenhausen, le 9 prairial an VIII.

Si ce n'étoit pas, bonne chère amie, chaque jour seulement qu'on parvient à savoir si l'on changera ou si l'on ne changera pas de domicile, j'aurois eu le temps de faire une sorte d'établissement icy, où même (ce qui est assés rare) je suis passablement et proprement logé. Mais comme il faut toujours être prêt à partir, on est encore en l'air lors même qu'on est en repos.

Ce qui me convient le mieux, quant au phisique, de ce séjour prolongé, c'est les facilités que cela me donne de faire chaquejour une promenade à cheval qui me rend un peu d'habitude, sans trop de fatigue. Malgré cela, je ne suis pas encore

fameux. Ce n'est pas que mes hémoroïdes me tourmentent, je ne les sens point et ma santé est bonne sous tous les rapports, mais je perds encore facilement le fond de la selle et même les étriers, pour peu que les mouvements soient vifs. Cependant j'ai fait hier mes deux lieues toujours au trot sans éprouver cet inconvénient. De mes trois chevaux j'en ai deux doux d'allure, et fort sages; ce sont les deux seuls que je monte. J'ai fait de mon troisième mon cheval de suite, et mon postillon travaille à le rendre sage. Il le seroit pour presque tout le monde, mais il ne l'est pas assez pour ma maladresse et mon inhabitude.

Quant au moral, ce qui me convient mieux encore, c'est que j'y reçois très exactement tes lettres.

Excuses moi auprès de Soulange du retard de ma réponse; fais lui ainsi qu'à Étienne, bien des amitiés de ma part. Je t'adresse encore cette lettre à Paris, parce que ton voyage à Fontainebleau peut être facilement retardé par quelque événement qu'on ne prévoit pas 10 jours d'avance.

Adieu, bonne chère amie. Je t'ai gardée pour la bonne bouche, et c'est à toi seulle que je le dis, je t'aime et embrasse mille et mille fois et du meilleur de mon cœur.

Laclos.

J'ai signé pour que tu visses ma jolie petite nouvelle signature.

Meminguen, 14 prairial an VIII.

Voilà trois jours, bonne chère amie, que nous sommes à Meminguen, petite ville assez jolie, et même assez propre pour une ville de Souabe. Nous en partirons vraisemblablement aujourd'huy ou demain. Ces différents séjours ont bien eu leur utilité, en ce qu'ils nous ont épargné des routes par des temps affreux; car depuis dix à douze jours nous sommes dans des

pluies continuelles. D'aujourd'huy, le soleil reparaît et la journée se dispose à être belle ; si elle se soutient, j'en profiterai si nous ne partons pas, pour monter à cheval ; et si nous partons, j'y monterai quelque temps qu'il fasse. Si j'avois repris suffisament l'habitude du cheval je ne désirerois plus rien. Je crois que sans ces pluies continuelles, je l'aurois déjà pas mal. Ma route de Babenhausen icy m'a fait voir que j'avois fait quelques progrès. Je me suis donné un manteau de drap à un louis l'aulne, 4 1/2 aulnes et sa façon douze francs, voilà une dépense de cinq louis, mais un manteau est indispensable à cheval quand il pleut. Les redingotes n'y servent à rien du tout. De ce que j'aurai mon manteau ce matin, j'en concluds que nous n'aurons plus de pluie.

Avant de retourner la page, j'ai été interrompû par le tailleur qui m'a apporté mon manteau. Il est bien et il ne coûte que six francs de façon.

J'apprends que le Général en chef va monter à cheval. Je vais chez lui savoir si je serai pour quelque chose dans cette course. Je ne le pense pas, mais il faut s'en assurer. Adieu donc, je t'aime et embrasse de tout mon cœur. Embrasses pour moi Étienne, Soulange et le gros Charles. Tu me manderas si M. de Billy continüe à être content d'Étienne, et si toi, tu es contente de son dessin depuis qu'il l'a repris. Adieu encore une fois, je vous embrasse tous.

On doit savoir à présent ce que produira le quatrimestre des charbons (1). Ecris en à Madame Pourrat, ou au commis de Le Coulteux dont je t'ai donné le nom.

(1) Ces charbons ne sont autres que les mines d'Anzin, dont Laclos fut un des premiers actionnaires.

Toujours Meminguen, 17 prairial an VIII.
A mon retour cinq heures du soir.

J'ai reçû avant hier, bonne chère amie, ta lettre en datte du neuf de ce mois; mais je n'ai reçû qu'hier une autre lettre de la même datte, et du Ministre de la guerre, qui me donne avis qu'il m'a nommé commandant en second de l'Équipage de siège de l'armée de réserve. Cet équipage se forme à Grenoble et est commandé par le général La Combe Saint-Michel; c'est donc à Grenobleque je vais me rendre, moi, mes voitures, mes gens, et mes chevaux; et jusqu'à nouvel avis, tu m'adresseras tes lettres, au G[al] Laclos, Commandant en second de l'Équipage de Siège; chez le G[al] La Combe Saint-Michel, à Grenoble. Ce changementde destination me fera faire une longue route, en traversant toute la Suisse; car il me semble que je passerai par Constance, Zurich, Berne, Genève, Chambéry et Grenoble; sauf de meilleurs renseignements, mes fonctions seront à la fois plus tranquiles et plus importantes, et je serai avec mon ami;cela me coutera plus cher, et ne me vaudra pas plus d'argent: voilà le bien et le mal de la chose.

J'ai lieu de me louer de la manière dont on m'a traité pendant mon séjour icy, et des regrets qu'on me témoigne de mon départ. Je n'excepte pas le général Moreau qui m'a donné l'exemple et des bons traitements, et des regrets témoignés.

On ne m'a point envoyé de route d'urgence, d'après quoi je me rendrai avec mes chevaux, mais sans perdre un jour. Je me serois même mis en route aujourd'huy, s'il n'y avoit eu hier au soir, un engagement assés sérieux qui avoit fait croire à tout le monde qu'il y auroit aujourd'huy une affaire générale; or, il eut été indécent de partir le jour d'une affaire prévüe de la veille. Nous étions donc aujourd'huy à cheval à cinq heures du matin; mais un peu avant midi, et après les reconnoissances faites, il s'est trouvé que les Autrichiens s'étoient reti-

rés, et tout s'est terminé par huit lieues de trot de cheval que j'ai fort bien soutenu. Je t'écris au retour, avant de me mettre à table, et je ne me sens pas fatigué. Nous avons pris hier huit pièces de canon à l'ennemi, beaucoup de caissons, et fait de mille à douze cents prisonniers, parmi lesquels un officier général. Cette affaire n'a occupé que deux divisions, contre plus de vingt mille hommes, et elle est véritablement importante, surtout pour la moralité des deux armées.

Du château de Wurzach, 18 prairial an VIII.

Comme cela arrive presque toujours, chère bonne amie, je suis parti un jour plus tard que je ne comptois et je ne suis qu'à ma première journée de route; je vais te copier mon itinéraire, au moins tel que je l'ai projeté, afin que tu puisses continuer de consulter ta carte.

Le 18 à Wurzach.

19 à Ravensburg.

20 à Constance, après s'être embarqué à Mersbourg pour traverser le lac.

21 à Frauenfeld.

22 à Zurich.

23 séjour pour voir Zurich.

24 à Arau.

25 à Willissau.

26 à Berne.

27 séjour à Berne.

28 à Fribourg.

29 à Moudon.

30 à Lausanne.

1er Messidor à Genève.

2 séjour à Genève.

3 à Annecy.

4 à Chambéry.

5 à Grenoble.

Tu vois que c'est véritablement un voyage en Suisse que je vais faire.

Le général Moreau a mis le comble à ses honêtetés pour moi en me disant lorsque j'ai été prendre les derniers ordres : « Si je ne trouvois la mission que vous allez remplir beaucoup plus importante que les fonctions que vous avez icy, je ne vous laisserois pas partir ». Tu verras aussi par la copie que tu trouveras cy contre de la lettre du général Eblé, pour autoriser mon départ, que j'ai été fort bien traité par les chefs de l'armée et ce qui me touche bien autant, les officiers qui étoient sous mes ordres m'ont aussi témoigné beaucoup d'amitié ! Je te raconte ces choses non par orgueil, mais parce que je sais qu'elles te feront plaisir. A présent je désire de faire un siège, d'y employer mes boulets creux et puis qu'on fasse une prompte et honorable paix qui me ramène à toi et à mes enfants.

Adieu, bonne chère amie, je t'écrirai de ma route et compte qu'il y aura une lettre de toi, pour moi, chez Saint-Michel, à Grenoble, le deux messidor, car peut être irai-je sans faire de séjour nulle part. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur ainsi que nos enfants.

Tourner pour la lettre d'Eblé.

Copie de la lettre du général Eblé au Gal Laclos, au quartier général à Mémingue le 18 prairial an VIII.

Eblé, général de division, Commandant en chef l'Artie au général Laclos.

Ayant rendu compte au Général en chef de l'ordre que vous avez reçû du Ministre de la guerre, mon cher Général, de vous rendre à Grenoble, il m'a chargé de vous témoigner tous les regrets qu'il a de vous voir partir ; et combien il est fâché qu'un plus long séjour à l'armée ne lui ait pas permis de vous prouver tout le cas qu'il fait de vous.

Le général Dessalles, interprète du Général en chef, s'est joint à lui, et cette réunion de sentiments que vous avez inspirés, est un témoignage bien flatteur de l'attachement que l'un et l'autre vous portent.

S'il y avoit eu à l'armée moins de généraux d'artillerie, et qu'il m'eut été permis de faire l'organisation qui me paraissoit convenir, j'aurois été enchanté de partager la besogne avec vous. Votre expérience et vos lumières auroient doublé l'activité que je suis susceptible d'employer, et le service y auroit infiniment gagné. J'ai moins de regret de vous perdre en songeant qu'à l'armée d'Italie, on saura mieux apprécier vos talents, et qu'on vous y placera d'une manière convenable pour les appliquer.

Conservés-moi, je vous prie, mon cher général, et votre amitié, et votre estime, et comptés sur un retour bien sincère.

Tu sauras que le général Dessalles est le chef de l'état major de l'armée.

Tu sauras encore qu'Eblé auroit voulû qu'il n'y eut d'officiers généraux d'artillerie que lui et moi. Voilà tout.

Zurich, 24 prairial an VIII de la rép.

Je t'ai écrit, ma chère amie, de Wursach, le 19 de ce mois, jour de mon départ de Méminguen pour Grenoble; mais comme au dit Wursach il n'y a point de bureau de poste, je n'ai pû que laisser ma lettre à l'officier qui commandoit dans l'endroit, en le priant de la remettre au courier de l'armée, le seul qui passoit par cette route : de sorte que j'ignore si l'officier aura été exact, si le courrier l'aura été, et si, enfin, cette lettre te sera parvenüe. Nous avions déjà, depuis près de quinze jours, des pluies continuelles; elles n'ont pas cessé depuis que je suis en route, en sorte que je perds presque tout l'agrément de mon voyage qui me fait traverser l'un des plus beaux pays de l'Eu-

rope. Par la même raison, je n'ai encore pû monter à cheval qu'une seule fois, et l'espace de trois lieues; et quand les pluies cesseront, il faudra encore quarante huit heures de beau temps pour que les chemins ne soient plus une mer de boue, dans laquelle on ne pourroit trotter dix minutes, sans se couvrir de crote, de la tête aux pieds. Cela me contrarie un peu, mais à cela près, ma route va fort bien jusqu'icy, tant pour moi que pour mes chevaux et mes voitures. Je dis mes voitures, parce que j'ai aussi un fourgon avec moi. Cela me fait un train de moi, Tilleman, mon postillon Michel, quatre soldats du train ou charretiers d'artillerie, et onze chevaux, dont sept à moi; savoir, quatre de traits, et trois de selle; et de plus, quatre chevaux d'artillerie pour le fourgon. Tu remarqueras que dans cet état de ma maison, ou de ma suite, il n'y a plus de cuisinier. Je l'ai cédé à un général de l'armée du Rhin; non que je ne continuasse à en être content: mais d'abord, parce que l'utilité dont il m'a été qu'il parlât allemand, m'a fait sentir l'utilité dont il me seroit que mon cuisinier futur parlât italien; ensuite, parce que pendant mon séjour en France, c'est-à-dire à Grenoble, je ne compte pas tenir de maison, cela seroit trop cher; troisièmement et enfin, parce que, tout content que j'en étois, je m'apercevois tous les jours davantage qu'il étoit trop gros seigneur pour espérer de le fixer dans notre ménage, qui, en fin de cause, est toujours le but de tous mes arrangements.

Je n'ai point couché à Constance, comme le portoit mon itinéraire que je t'ai envoyé, ou de Méminguen ou de Wursach. Le défaut de barque m'a empêché de traverser le lac le jour où je m'y suis présenté. Je suis donc resté à Mersburg, où j'ai couché à l'évêché; non que l'évêque y fût; mais en s'en allant, il avoit laissé son *grand maréchal*, chargé de faire les honneurs du palais épiscopal aux généraux françois, qui prendroient cette route: attention dont les généraux françois ont

beaucoup profité, et je suis du nombre. Il faut savoir qu'en Allemagne, et même encore chez nos amis les Suisses, nos billets de logement sont aussi des billets de subsistance, ce qui rend les routes peu chères jusqu'à la rentrée en France.

Cela procure aussi quelquefois des scènes intéressantes; par exemple, hier, j'ai rafraichi ou diné à Winterthur, entre Constance et Zurich, chez une femme véritablement intéressante, avec sa fille de dix-sept ans, bonne suissesse bien franche et bien fraiche, dont la sœur morte depuis six mois avoit épousé un homme, qui étoit aussi du dîner, et qui est très instruit. Il a là un établissement où il fait, comme on fait à Paris, toutes les eaux minérales artificielles, et nous avons bû, pendant tout le repas, de l'eau de Seltz dans notre vin, en place d'eau commune. Il m'a montré une petite expérience que je lui ai promis de te communiquer, sur le champ, en ta qualité de buveuse d'eau de seltz. Dans un verre ordinaire, mettre un cinquième de vin (de préférence du vin blanc), les quatre autres cinquièmes en eau de seltz; mêlez y une forte cuillerée à café de sucre en poudre; remuez fortement, avec une petite cuillère; ce mélange mousse comme du champagne, et en a un peu le goût, et fait, en tout, une boisson fort agréable; au moins l'ai-je trouvée telle. Adieu, bonne chère amie.

Payerne, 29 prairial an VIII de la Rép.

Je ne t'ai pas écrit de Berne, ma chère amie, dont je suis parti de matin, après avoir séjourné hier: mais le jour de mon arrivée et celui de mon séjour ont été tous deux également remplis ; le premier par un dîner chez le Général de division qui y commande les troupes françoises, une visite à notre ministre Rheinhart (1), et quelques courses pour connoître la ville ; le

(1) Rheinhart (1761-1837), diplomate français, allemand de naissance; entra dans la diplomatie par la faveur de Dumouriez, puis de Talleyrand,

second, par un conseil de guerre que j'ai été obligé de présider, faute d'autre général de brigade ; un dîner chez le commissaire des guerres dont, par parenthèse, la femme est la seconde fille de Boze, le peintre de Mirabeau ; et une partie de campagne l'après dîner, dont l'objet étoit d'aller voir une collection d'oiseaux très bien conservés, rassemblés par un savant du pays fort aimable encore, quoiqu'âgé de 80 ans. Tu vois que même en route il y a de bons comme de mauvais jours. Tu vois aussi que je deviens mari léger, sacrifiant sa femme à ses plaisirs,..... hé ! bien, point du tout ; c'est seulement que le plaisir de causer avec toi est celui que je tiens en réserve pour me rendre du courage quand l'ennui me suffoque.

Berne est, comme tu sais, le Paris de la Suisse. Il n'est pourtant pas à comparer à nos villes de troisième ordre ; mais il y règne un air d'aisance qui fait plaisir. Toutes les façades de maison y sont en pierre de taille, en sorte que, s'il y a de la misère, au moins ne l'aperçoit-on pas. De plus il y a des arcades dans toutes les principales rues; elles ne valent pas celles du Palais Égalité, ni même celles de la place Royalle ; mais elles sont mieux entendües, sous un rapport ; c'est celui d'être élevées de deux ou trois pieds au-dessus du niveau de la rue, en sorte qu'on n'y est pas gagné par la boue. La ville offre aussi une promenade en terrasse, petite mais qui a une vüe charmante. Voilà tout ce que je sais de Berne.

Mon itinéraire change assés souvent d'après les informations que je prends dans le pays. Je n'ai point passé par Arau pour venir de Zurich à Berne, et je ne passe point par Fribourg pour aller de Berne à Lausanne. J'ai pris ma route par Morat, petite ville située au bord du lac du même nom, que tu trouveras sur ta carte, un peu à droite entre Berne et Lausanne. Je compte être demain dans cette dernière ville. Déjà à Payerne,

fut ministre en Suisse en 1800. Il fut, sous la Monarchie de Juillet, ministre en Saxe et membre de la Chambre des Pairs.

d'où je t'écris, le peuple parle françois, ce qui m'épargne beaucoup d'embaras et d'ennuis. On me fait espérer que je serai demain à Lausanne, et après demain à Genève, mais cela ne me paroît pas bien sûr. On croit dans ce pays qu'il est de la politesse de dire aux voyageurs que les journées qu'ils ont à faire sont courtes et faciles, mais il ne faut pas s'y fier. Cependant depuis Baden, quatre lieues après Zurich, les routes sont ou belles ou passables, et cela dure jusqu'à Genève d'où nous rentrons dans les routes de France dont tu connois l'état... c'est-à-dire jusqu'aux frontières. Je te prie de me faire passer, le plus tôt possible, à Grenoble, la mesure exacte d'un de tes gants ; longueur du bras, grosseur au haut et au poignet, longueur des doigts, enfin tout le mieux que tu pourras ; ce seroit une véritable cause de divorce qu'un mari qui auroit été à Grenoble et qui n'auroit pas envoyé de gants à sa femme ; et puis je crois qu'on y trouve de véritables gants de peau de chien. Je ne me néglige pas non plus dans ma toilette. Je me suis fait faire à Berne six douzaines de calottes pour mettre sous ma perruque. Cette coquéterie m'a couté 3 l. 12 s.

LIVRE DEUXIÈME

A L'ARMÉE D'ITALIE

A L'ARMÉE D'ITALIE

Grenoble, le 6 messidor an VIII.

Je suis arrivé d'hier soir, ma bonne amie, j'ai reçû, de suite, ta lettre du 26 prairial, adressée au Général Lacombe Saint-Michel, et ce matin, deux autres en datte de 14 et 17, renvoyées de l'armée du Rhin. Je vais répondre à ce qui me paroîtra le plus nécessaire dans les trois, et répondre en courant; car le courier part ce matin, et j'ai beaucoup de visites indispensables à recevoir et à faire. Je vois dans ta lettre du 14 que tu as enfin touché ma gratification de campagne, et que tu la tiens à ma disposition. Je te répète que je n'en ai, ni ne prévois en avoir aucun besoin. Si je trouve des chevaux qui me conviennent mieux que les miens, je les achèterai; mais les miens sont bons et tranquiles, et viennent de faire une route très fatiguante qu'ils ont fort bien soutenüe. Mon cheval que j'appelle de bataille, parce qu'il ne s'effraie de rien, boite un peu en ce moment, mais ce n'est qu'accident de ferrage, et les experts m'assurent que ce ne sera rien dans deux ou trois jours. Je l'ai conduit tout en boitant, depuis cinq ou six jours, à la vérité non monté, mais faisant ses dix à douze lieues par jour. Au surplus, sur cet objet comme sur tous les autres, sois bien assurée que je ne me refuse rien de ce qui peut m'être nécessaire, ou même agréable, ainsi sois tranquile.

Ma santé se soutient parfaitement bonne; mais si je devenois malade icy, j'y serois soigné par la maîtresse de l'auberge

où je suis logé, comme si j'étois son fils. Il est vrai que moi dixième, et j'étois à la tête, nous avons pris son mari, cuisinier sans maison, pour en faire notre aubergiste, il y a quinze ou vingt ans; que déjà avant que le régiment de Toul quittât Grenoble, il étoit devenû auberge des chefs de corps, et qu'aujourd'huy il a deux maisons à lui, a marié et dotté trois filles et est l'auberge la plus renomée; mais il est vrai aussi que depuis ce temps, le mari et la femme n'ont cessé de dire à qui a voulû l'entendre qu'ils me devoient leur fortune, et mon arrivée chez eux a vraiment été une scène fort touchante. Ainsi blessé ou malade, si je reviens sur les derrières pour raison de santé, tu pourras, dès que tu me sauras à Grenoble, être tranquile comme si j'étois chez moi.

Je vois que tu as pris de l'inquiétude dans la crainte que voyageant avec mes chevaux, je n'arrive trop tard. Tranquilises-toi à cet égard. Je suis encore icy selon toute apparence pour huit ou dix jours au moins; et puis, ma chère amie, il faut que tu saches qu'il est de toute impossibilité de faire la guerre sans chevaux; de sorte que quand je serois venû, de ma personne, en poste, si l'équipage de siège fut véritablement entré en campagne, avant l'arrivée de mes chevaux, je n'en aurois pas été plus avancé, à moins d'en trouver et d'en acheter d'autres, ce qui est un parti violent. Saint-Michel est icy bien avant moi, ses chevaux n'arriveront que dans cinq ou six jours, c'est moi qui suis prêt et non pas lui.

Tranquilises-toi sur l'activité. Il en faut beaucoup moins pour la guerre de siège que pour celle de campagne; et quand on a suffi à l'activité de Moreau, on peut n'en craindre aucune autre.

Si la guerre continüe, nul doute que je ne préfère de beaucoup mes nouvelles fonctions à celles que j'avois précédemment.

Tout ce que tu me mandes de mon frère me fait beaucoup

de peine. Fais moi passer ses deux lettres. Je verrai si je ne dois pas en écrire à Talleyrand; et peut-être trouverois-je l'occasion, par la suite, d'en parler au Premier Consul, quand je serai en Italie : or il faut que j'aie les matériaux.

Voilà, bonne amie, une bien longue lettre sans un mot de causerie; mais c'est le véritable inconvénient des routes. Elles vous mettent en retard sur tout, et dérangent la tête autant que les effets. La première fois, je serai, j'espère, plus rassis et plus à moi, par conséquent plus à toi.

Grenoble, 8 messidor an VIII.

Par les renseignements que j'ai pû prendre icy, il me semble que c'est Marmont qui a désiré que je fusse employé où je suis à présent. Est-ce bonne volonté pure et simple, est-ce qu'il auroit crû que j'y pouvois être utile ou même nécessaire? C'est ce que j'ignore: mais comme dans les deux cas, je n'ai autre chose à faire qu'à justifier l'opinion ou le sentiment qu'il a conçû, ma conduite devant être la même, je m'inquiète peu d'en savoir davantage.

Je ne t'ai rien répondû dans ma dernière lettre, sur tout ce que tu me dis d'aimable sur l'ivrognerie sentimentale de mon fils Charles, mais je n'y ai pas été moins sensible pour cela; et en tout, je fais souvent cette remarque que jamais je ne rencontre un petit enfant suivant sa mère, que je n'éprouve une assés forte et encore plus douce émotion.

Je suppose que d'icy à six à huit jours, dix au plus, nous nous mettrons en route pour l'Italie. D'icy là nous saurons, vraisemblablement, la réponse de l'Empereur; mais quelque pacifique qu'elle puisse être, je ne pense pas qu'elle rompe notre voyage : car je suppose qu'on tiendra les armées sur un pied hostile, tout le temps des négociations, et qu'on voudra qu'en cas de rupture, nous puissions, dès le lendemain, ouvrir la tranchée devant quelqu'une des places qui leur restent.

Je n'ai encore revû icy que deux de mes anciennes connoissances, toutes deux hommes. Presque tout le monde est à la campagne; et comme je n'avois laissé icy aucune véritable affection, mais seulement d'aimables connoissances, je ne mets pas à les retrouver un empressement tel que je veuille ajouter beaucoup de petites routes à la grande route que je suis en train de faire.

J'ai retrouvé le ménage La Combe tel que tu l'as laissé et je t'avoüe que c'est un grand agrément pour moi, et une grande facilité pour mon service. Au surplus, mon séjour à Grenoble sera beaucoup plus cher que mes courses en Allemagne, mais heureusement il ne sera pas long.

Je ne crois pas t'avoir parlé de la partie de ma route de Genève à Lausanne. C'est le roman de Julie mis en paÿsage. Tout y rappelle les souvenirs de cet ouvrage délicieux. Oh! combien je t'ai désirée dans ma voiture! Est-ce donc que jamais nous ne ferons ensemble un voÿage en Suisse?

Adieu, bonne chère amie. Pour aujourd'huy je t'ai écrit sans avoir rien à te dire, et seulement pour mon plaisir. C'est comme cela que c'est véritablement une occupation, ou plutôt un délassement délicieux.

Grenoble, 12 messidor an VIII de la Rép. Françoise.

Ta colère contre l'inepte insouciance des habitants de Fontainebleau m'a véritablement intéressé, par la fidélité d'expression avec laquelle tu me l'as rendüe. Assurément, je partage ta patriotique indignation; mais leur conduite, en cette occasion, n'est qu'une preuve de plus, ajoutée à mille autres, qu'on se tromperoit toujours en voulant calculer la conduite des hommes d'après leur intérêt plutôt que d'après leurs passions.

Sois bien assurée que les esprits bornés qui sont entrés dans l'ornière de la haine de la Révolution ne redoutent rien tant que l'époque où ils en ressentiront les bienfaits; où tout autour

d'eux déposera du bonheur public, et même du leur en particulier. La prospérité de la France est la plus grande punition qu'ils puissent subir, et c'est aussi la seulle qu'il convienne de leur faire supporter. Je suis dans le ravissement de voir toute la conduite de Bonaparte prendre cette heureuse direction. Qu'il vive seulement, et les premiers fondateurs de la liberté seront à jamais, je ne m'abaisserai pas à dire justifiés, mais honorés et bénis.

On mande icy de Milan, que l'Empereur a déjà quitté Vienne et s'est retiré à Bude et que Thugut (1) est disgracié. Si cette dernière nouvelle est vraie, c'est bien un préliminaire de la paix. Comme tu dis, si la paix arrive, il faudra bien y sacrifier l'expérience en grand des boulets creux, mais arrivera-t-elle aussitôt qu'on le croit? Ne juge-t-on pas encore icy la conduite des hommes d'après leur intérêt et non d'après leurs passions ? C'est ce que nous saurons dans peu de temps. En attendant, nous préparons tout icy pour nous mettre en mesure d'attaquer Peschiera, Ferrare ou Mantoüe.

Toi-même tu crois encore un peu à la guerre, puisque tu me parles encore avec une si touchante sollicitude de tout ce que tu crois qui me seroit nécessaire: mais sur cet objet, je ne peux que te répéter d'être tranquile, et tu le seras si ton active tendresse ne t'exagère pas mes besoins. En ayant sept chevaux, j'en ai un de plus que ne m'en accorde l'ordonnance; et si j'en avois autant que tu parois le désirer, non seulement ils me seroient inutiles, mais je ne pourrois le plus souvent, en campagne, même à prix d'argent, ni les loger ni les nourrir.

Tout ce que tu me dis des domestiques italiens s'appliqueroit de même aux domestiques allemands; et dans la belle retraite de Moreau, les habitants de l'Allemagne ne se montrèrent pas moins dangereux que n'ont fait les Italiens dans la désas-

(1) Thugut, ministre autrichien, 1739-1818, détermina la coalition contre la France. La paix de Lunéville (1801) l'éloigna définitivement des affaires.

treuse campagne de l'année dernière. C'est par cette raison que je n'ai que des charretiers d'artillerie pour conduire ma voiture et mon fourgon. Quant à mon cuisinier, je le regrete aussi sous beaucoup de rapports mais outre, qu'il étoit, comme je t'ai dit, trop grand seigneur pour moi, il auroit été beaucoup trop cher pendant mon séjour icy, où je suis sûr d'en trouver un suffisamment bon. Je ne l'ai pas encore, ainsi je n'en suis pas encore amoureux; mais je n'en crois pas moins que s'il est tel que mes hôtes me l'assurent, il nous conviendra même dans notre ménage Au surplus, tu sais bien qu'une fois dans mes foyers, c'est toi qui es la surintendante de ma maison.

Adieu, bonne chère amie ; je n'ai point reçû la lettre d'Étienne, ainsi je ne peux pas y répondre. Grondes le, pour ton compte, puisqu'il se néglige, embrasses le pour le mien ainsi que la menue Soulange et le gros Charles, et garde pour toi les plus tendres baisers de l'amour et de l'*identité*.

Grenoble, 17 messidor an VIII de la Rép.

Hier, bonne chère amie, à 9 1/2 heures du matin, j'allois me mettre à t'écrire, lorsqu'on est venû m'avertir de me mettre en grand uniforme pour assister à l'installation des tribunaux, et voilà la lettre au diable. C'est à cette cérémonie que pour la première fois, j'ai porté l'écharpe que je me suis enfin décidé à faire, et qui, sans être belle, me coûte encore soixante-six francs. Si je passe à l'armée d'Italie, ou plutôt quand j'y passerai, il faudra quitter cette simplicité de toilette qui caractérise l'armée de Moreau; car ce que j'appelle mon grand uniforme, et qu'à l'armée d'Italie on n'honore pas de ce nom qui ne s'accorde qu'aux habits brodés, est le seul, ou le moindre qu'on permette d'y porter. Au moins le dit-on comme cela icy.

C'est ce que nous saurons mieux en y arrivant.

J'ai reçû, avant hier, ta lettre du huit où tu te moques de ton vieux mari, en feignant de le prendre pour un galantin; mais

cette lettre est d'ailleurs si aimable qu'il faut bien que je te pardonne, et que je suis presque tenté de te remercier. Tu ne fais donc point cas des gants de Grenoble ? Hé ! bien, Madame, vous avez tort, et pour vous en punir, vous n'en aurez point.

Icy on mange ses appointements, mais aussi ils suffisent, même pour vivre honorablement, ainsi ne t'inquiètes pas ; j'ai déjà donné mon dîner d'apparat, et il a été trouvé très bien. Ce qui t'étonnera peut-être, c'est que Tilleman qui renversa si bien sur ta robe la sauce du premier plat qu'il mit sur notre table, est devenû depuis mon dîner, le maître d'hôtel de tous ceux où je me trouve ; même encore hier chez le préfet. La vérité est qu'il met bien sur table, et le dîner d'hier étoit de trente personnes. Le mien n'étoit que de dix huit, mais très élégant. Il m'a coûté environ deux cents francs. Je ne compte pas en donner un par décade, mais il faut compter sur un par mois, tant que je serai icy. Tu vois que je continüe tous mes détails de ménage. Passons à ceux de famille. Je n'ai pas encore reçû la lettre d'Étienne. Celle de toi, à laquelle je réponds, contenoit celle de Soulange. Dis-lui que je l'en remercie, et que je lui répondrai à mon premier moment de loisir. Elle me paroit fort contente d'être à Fontainebleau, mais je ne t'engage pas moins à retourner à Paris si Fontainebleau t'ennuie. Si la Décade Philosophique arrive dans cette ville, tu trouveras dans le numéro de la première décade de messidor la meilleure manière de faire la gelée de groseille, donnée par Cadet de Vaux (1), le même qui t'a empêchée de boire à Versailles, pour te guérir de la migraine.

Je ne crois pas que Bonaparte me destine à rien autre chose qu'à faire la guerre, jusqu'à la paix ; et peut-être a-t-il raison.

Je sais bien du reste que jusques là je ne formerai ni projet, ni demande.

(1) Cadet de Vaux, frère de Cadet de Gassicourt, collaborateur de Parmentier et fondateur du *Journal de Paris* (1773-1826).

Grenoble, 21 messidor an VIII.

Il me paroit, par ta lettre, qu'on croit à la paix où tu es; je la désire comme tout le monde; mais tant que je ne verrai pas l'armistice s'étendre à l'armée du Rhin, j'en conclurai qu'il n'y a encore aucune base convenüe sur laquelle on puisse négocier. C'est là mon seul guide et mon seul présage, et comme il ne m'annonce encore rien, je nous vois toujours en guerre. Ce que je ne vois pas aussi clairement, c'est ce que nous allons devenir Saint-Michel et moi. On vient de réunir, comme tu sais, l'armée de réserve à celle d'Italie, sous ce seul et dernier nom, et sous le commandement de Masséna. Comme cette armée d'Italie avoit ses officiers généraux et état major d'artillerie, Marmont, Gassendi et les autres qui formoient l'état major d'artillerie de réserve sont rentrés dans l'intérieur, et cela me paroît annoncer qu'on nous y laissera aussi. De plus, comme ils ont trouvé dans les places conquises ou cédées, plus d'artillerie qu'il n'en faut pour former un équipage de siège, et qu'ils sont là trois officiers généraux d'artillerie, ce qui est bien assez, je ne crois pas qu'on nous y appelle : en sorte que je nous vois sans destination. Ce n'est pas que notre mission ne dure encore, car nous n'avons reçû aucun avis ou ordre contraire; mais il me paroit clair que c'est par oubli; et il se pourroit qu'aussi par oubli, les hostilités recommençant, nous ne fussions, ni Saint-Michel, ni moi, en activité réelle. Dans ces circonstances Saint-Michel,a pris le parti d'en écrire à Marmont, et moi à Clarke. Chacune de nos lettres que nous nous sommes communiquées, traite en commun l'intérêt de tous deux. Si les hostilités ne doivent pas recommencer, quoiqu'il vaille mieux vivre en pays ennemi que chez soi, pécuniairement parlant, j'aime tout autant, pour mon compte, me reposer icy que courir les brûlantes campagnes d'Italie; mais il étoit nécessaire de se mettre en mesure pour le cas où les hostilités recommenceroient. En attendant, nous allons notre train, et

préparons tout icy comme si l'équipage de siège devoit partir demain; et s'il ne vient pas d'ordre nouveau, que nous ne demanderons pas, aussitôt que nous serons prêts, nous nous dirigerons sur Milan.

Je suis bien fâché que tu n'aies pas cédé à la tentation d'aller à Paris pour l'arrivée de l'Immortel Général. C'est une triste économie que celle du plaisir; et en vérité, sous tous les rapports, nous devons bien à Bonaparte de ne pas plaindre un peu d'argent pour aller l'admirer de plus près, et tu en étois digne.

Grenoble, 27 messidor an VIII de la Rép.

Je reçois à l'instant, bonne chère amie, ta lettre du 24. Ce que tu me mandes de notre héros, qui est aussi celui de la France, de l'Europe, et du monde entier, m'afflige sans doute, mais m'étonne peu et ne m'inquiète pas du tout. Il a pour lui tous les bons citoyens, les armées, et lui-même; que pourroit-il craindre ? Ou plutôt que pourrions-nous craindre? Car c'est contre nous, bien plus que contre lui, que conspirent, véritablement, tous ces machinateurs de troubles. Que j'aime ta colère en cette occasion ! Comme elle est à la fois, digne de ton bon cœur et de ton bon esprit ! Vas, tu seras toujours celle qu'il faut aimer par dessus tout. Je te reconnais bien encore au motif de ton prompt retour. Dis à celui qui en est l'objet qu'en voyant dans les journaux la nouvelle qui le concerne, je lui ai rendû la justice de n'avoir pas la plus petite inquiétude ; sans que cela m'ait empêché, toutes fois, de prendre une part bien sincère au désagrément qu'il éprouve. Au moins, son ministre le soutient-il ? Tiens moi, je te prie, exactement au courant de la tournure que prendra cette affaire, et fais mille amitiés, de ma part, à notre ami.

Je compte qu'enfin vers les premiers jours du mois prochain, nous saurons à quoi nous en tenir sur notre destination ultérieure. Quelque doive être la décision, je la désire avec impa-

tience. L'état précaire dans lequel nous nous trouvons, jette une sorte de découragement qui fait que je me déplais ici; quoique je ne puisse nier que ce temps de repos ne m'ait véritablement refait. Je me trouve plus fort et mieux portant que je n'avois été depuis longtemps, et bien avant que je n'eusse quitté Paris. Mais il me faut une destination. Peu m'importe laquelle, mais j'en veux une. Tu devrois bien, puisque te voilà de retour à Paris, demander à ce sujet, une audience à Clarke, tu sais qu'il te recevra bien, et il n'est pas effrayant. Je me rappelle que je n'ai pas affranchi la lettre que je lui ai écrite, et je crains qu'il n'ait pris le parti, comme tant d'autres, de ne pas recevoir les lettres non affranchies. Une visite de toi, faite tout de suite, remédieroit à cela.

L'objet de ma demande est double :

1° D'avoir pour Saint-Michel et moi, une destination active.
2° d'être mis en dedans du Corps, c'est-à-dire d'y avoir un emploi, selon mon grade. Il doit y avoir, en ce moment, ou bientôt, deux inspections vacantes, et quelques commandements d'arrondissements. Je suis susceptible, par mon grade, de ces deux genres d'emplois. Le premier me plairoit beaucoup davantage; mais je serois encore content du second, parce qu'alors mon sort futur auroit, au moins, quelque chose de certain.

Quant à la destination active, Saint-Michel a demandé directement au Premier Consul dans le cas où notre équipage de siège seroit licencié, de retourner commander l'artillerie en Hollande ; commandement auquel il étoit nommé, lorsqu'il a préféré un service qui le rapprochât davantage du Premier Consul, Il demande, en même temps, d'y amener avec lui son état-major actuel. Tout cela me convient, et je crois que le général Clarke y pourra beaucoup, tant auprès du général qu'auprès du ministre. Saint-Michel en a écrit au général Marmont, et à Lawriston, notre ancien camarade, l'un des aides de camp du Premier Consul. Clarke peut donc s'entendre avec eux.

Adieu, bonne chère amie, soignes bien tes nerfs, soignes les surtout par le plaisir et les distractions.

Grenoble, 1er thermidor an VIII de la Rép.

De peur de l'oublier comme dans ma dernière lettre, je te prie, d'abord, bonne chère amie, d'envoyer vingt-quatre francs pour le monument à élever en l'honneur du Général Desaix, et de faire inscrire de la part du Général Laclos, commandant en second l'équipage de siège de l'armée de réserve. Tu verras s'il convient d'en faire autant pour ton compte, et dans ce cas, tu feras mettre à part, et à la suite, sur la même liste, ton nom et ton adresse.

Plusieurs femmes et nottament Madame Pourrat y sont inscrites. Je crois que tu ne ferois pas mal de t'y mettre aussi, si l'état de tes finances le permet.

Ta lettre du 25 m'est arrivée hier décadi. Ce que tu me dis d'une formation de l'armée de Mayenne m'étonne un peu relativement au Général Augereau, car Sainte-Suzanne (1) commande là avec succès. Quant à Andréossi (2), il remplacera le Général Sorbier de chez nous, qui quitte le corps de Sainte- Suzanne pour prendre le commandement de l'artillerie de la nouvelle armée de réserve. Il suit au reste de ces dispositions que nous avons bien l'air d'être oubliés icy ; mais sous peu de jours nous en saurons vraisemblablement davantage. La Combe Saint-Michel n'a négligé aucune démarche à ce sujet tant pour lui que pour moi. Je ne compte pas plus que toi sur

(1) Sainte-Suzanne (Gilbert, Joseph, Martin de Bruneteau, comte de) né à Mothé-lés-Poivre (Aube), mort à Paris le 26 août 1830. Officier avant la Révolution, se distingua au siège de Mayence, et en Vendée, à Cholet ; Général de brigade en 1795 à l'armée du Rhin, se distingua à Ettingen. Divisionnaire en 1796. Commanda en 1799 l'aile gauche de l'armée du Danube et exécuta, après Erbach, une retraite admirée par tous les tacticiens. Quitta l'armée par infirmités. Comte de l'Empire du 3 juin 1808. Il avait épousé Dorothée Zorn de Bulach.

(2) Andréossi (1761-1828), général d'artillerie, petit-fils de l'ingénieur qui collabora au canal du Midi.

la bienveillance de C....t (1) ni sur celle de G......i (2), mais j'ai confiance dans le Premier Consul et dans le Général Aboville (3).

Je crois que tu ferois bien de voir ce dernier, pour ce qui me concerne et cela te seroit facile, en lui écrivant pour lui demander le jour, l'heure et le lieu où tu pourrois le voir. Il ne demeure plus à l'Arsenal. Si tu ne sais pas la nouvelle demeure, il faudroit adresser ou faire remettre à la main son billet chez le Ministre de la Guerre. L'objet à traiter avec lui est de lui demander de me mettre en dedans du corps, c'est-à-dire de m'y donner un emploi relatif à mon grade, soit arrondissement, soit inspection. Cet objet est vraiment important, et ce n'est pas du tout une grâce. C'est une stricte justice, et l'exécution pure et simple de la décision du Consul qui porte que je suis réintégré dans mon grade, *dans l'arme de l'artillerie.* Or, pour être dans l'arme de l'artillerie, il faut y avoir un emploi; et ce qui n'empêche pas qu'on n'ait toute autre destination en temps de guerre.

Il passe icy pour constant que le comte de Saint-Julien, général autrichien, a passé il y a deux jours à Lyon, se rendant à Paris pour y traiter de la paix. Il était accompagné par un aide de camp du général Masséna. Si cette nouvelle est vraie, j'imagine que les journaux ne la laisseront pas ignorer.

Je ne crois pas du tout au départ de Bonaparte pour l'armée du Rhin. Je le verrois avec peine aller encore s'exposer, et je

(1) Carnot. La lettre finale est un t : de plus le nombre de points correspond à celui des lettres. Cette coïncidence est bien intentionnelle, comme on peut le constater pour le nom de Gassendi ; enfin la lettre du 19 thermidor où, à propos des mêmes négociations, on retrouve Carnot et Gassendi, ne peut laisser aucun doute, d'autant que le nombre des points correspond cette fois encore au même nombre de lettres.

(2) Gassendi, général d'artillerie (1748-1828), qui s'était distingué au passage du Saint-Bernard, et devint ensuite conseiller d'État.

(3) D'Aboville (1730-1817) général d'artillerie, né à Brest, fit toutes les guerres de Louis XV, de la Révolution et l'Empire.

crois sa présence sinon nécessaire, au moins utile à Paris, où est toujours et nécessairement le centre de toutes les machinations contre le gouvernement. Tu serois bien contente de Lyon. Il n'y a pas un de ses cent mille habitants qui ne se jettat dans le Rhône ou ne se mit au feu pour lui. C'est un véritable enthousiasme. C'est ce qui devroit être dans toute la France; et je persiste à croire que c'est aussi ce qui est partout, à l'exception d'un bien petit nombre d'incorrigibles dont une partie est bien méprisable et l'autre bien odieuse.

Grenoble, 5 thermidor an VIII de la Rép.

La bataille de Marengo a tué notre mission qui eut été la plus brillante de toutes celles de l'artillerie.

Je ne connois pas un journal du soir passable. Le meilleur des journaux actuels, au moins de ceux que je vois, et j'en vois quatre, est le Journal des hommes libres, qui est dans le meilleur esprit, et qui a de l'esprit. Il a été excellent surtout sur le 14 juillet, contre le collège de Navarre, et aussi contre les cinq ou six déterrés qui se qualifient d'Académie françoise.

Grenoble, 19 thermidor an VIII de la Rép.

Je réponds à la fois, bonne chère amie, à tes deux lettres des 11 et 13 de ce mois, l'une arrivée hier, et l'autre aujourd'huy, mais je suivrai moins l'ordre des dates que celui de l'importance des objets. Je commence donc par traiter de ma destination future, d'après les renseignements que t'a donnés Madame St. R.

Ce n'est pas, sans y avoir beaucoup réfléchi, que je suis décidé à ne faire pour moi ni demande, ni sollicitation. D'une part, je suis employé activement et selon mon grade, ainsi je n'ai, pour le moment, aucune réclamation à faire; de l'autre, toute demande de ma part aboutiroit nécessairement à Gas. (1).

(1) Gassendi.

et à Car... (1)et ne changeroit rien aux projets qu'ils peuvent avoir. Cela n'auroit d'autre effet que de leur faire préparer à l'avance les réponses qu'ils croiroient les plus favorables à leurs vües, et enfin, comme la lettre la mieux faite ne peut répondre à la plus mauvaise objection faite contre le meilleur raisonnement, on trouve toujours moyen d'éluder. Au lieu de cela, je fais faire mes demandes par St. M. et c'est dans l'ordre de la hiérarchie militaire. Elles auront leur succès, ou ne l'auront pas. Dans ce dernier cas, je me présente en personne, et je réclame, même auprès du Premier Consul, l'exécution de son arrêté qui porte que je serai réintégré dans mon grade dans l'arme de l'artillerie.

Nous venons de recevoir l'ordre d'envoyer à l'armée d'Italie tout ce que nous avions icy en troupes et en chevaux. Je ne puis encore rien te dire sur cet objet, sinon que l'ordre ne nous dit pas de les amener. Je te dis le fait nû, les commentaires ne viendront que plus tard.

Je ne vais point courir après mes anciennes connoissances qui sont toutes la fine fleur de l'aristocratie. J'en ai revû deux parce qu'elles étoient icy, et cela s'est passé très poliment, mais c'est tout (2).

Grenoble, 21 thermidor an VIII de la Rép.

SECRET.

Saint M. étoit à la campagne, bonne chère amie, quand nous avons reçû l'ordre dont je t'ai fait part dans ma dernière lettre de faire passer en Italie tout ce qui appartient à l'équipage de

(1) Carnot.

(2) C'est la seconde fois que Laclos parle de ses anciennes connaissances de Grenoble et, pas plus cette fois que l'autre, ce n'est pour lui un prétexte de parler des *Liaisons dangereuses*. Le fait est d'autant plus à remarquer qu'il revient assez volontiers sur son chef-d'œuvre et qu'on a voulu chercher dans la bonne compagnie de Grenoble les personnages de son roman.

siège. Plus pressé de le lui envoyer que de le réfléchir, je te l'ai assez mal rendû, et c'est parce que je m'en doutois que je n'y ai ajouté aucune réflexion. Saint M., en y réfléchissant, a très bien conclû que lui et son état-major faisoient partie de tout ce qui appartient à l'équipage de siège, et s'est en conséquence décidé à nous faire passer, et à venir de sa personne en Italie. Il y a donc toute apparence que d'icy à huit ou dix jours nous nous mettrons en route. Nous nous dirigerons d'abord sur Turin, le matériel de l'équipage de siège devant se prendre dans les places du Piémont dont, comme tu sais, Turin est la capitale. Cependant pour des raisons qu'il est inutile de te détailler, je te préviens que cette détermination doit être tenüe secrète pour tout le monde. Je te demande donc de n'en parler absolument à personne. Tu ne seras censée le savoir que quand je te manderai, nous partons demain, etc... Continües de m'écrire à l'adresse accoutumée à Grenoble, jusqu'à nouvel avis de ma part. Je t'avertirai à temps pour être privé le moins de temps possible de ta correspondance. Tu peux bien t'en fier au plaisir que me font tes lettres. Elles sont exactement le seul que je goûte, et si l'on en excepte celui de te voir et nos enfants, je n'en regrette aucun autre.

Expliques moi donc pourquoi, puisque tu es si maussade, comme tu le dis si bien dans ta lettre du 15 reçüe aujourd'huy, incluse dans celle du 16. Expliques moi, dis-je, par quel aveuglement, tous ceux qui te connoissent aiment tant à te voir, ou t'entendre, lorsque tu consens à causer. Ma bonne amie, quittes cette méfiance de toi-même qui ne te dépare pas, mais qui te tourmente; je t'ai souvent dit que tu étois aimable et je m'y connois aussi bien qu'un autre, or ce jugement est tout à fait autre chose que mon affection. Tu pourrois très bien ne pas être aimable du tout, sans que je t'aimasse moins, et tu pourrois aussi l'être encore plus sans que je t'en aimasse davantage; ainsi ce que je te dis de ton amabilité n'a aucun trait à

mon amour. C'est un jugement que je porte et non un sentiment que j'exprime. Ainsi décides toi à croire que tu es aimable, et même qu'on te trouve telle, ou à penser que je n'ai pas le sens commun, ce que je te préviens que je ne suis pas du tout porté à le croire.

Adieu, bonne chère amie. Embrasses nos enfants pour moi. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur, malgré la maussaderie dont tu te vantes. Cela me rappelle au reste ce que j'ai dit souvent que les femmes avoient surtout la prétention des qualités qui leur manquoient. Mais encore une fois adieu. Oui, adieu *gros-bet.*

Grenoble, 26 thermidor an VIII de la Rép.

« Cruel état que l'absence, où l'on ne vit que dans le passé, où le présent n'existe point encore. » Jamais, ma chère amie, je n'avois si bien senti la vérité de cette phrase de Rousseau qu'à la nouvelle que tu me donnes de la maladie de notre pauvre Charles. Oui, la rougeole est bien une maladie et trop souvent une maladie bien dangereuse, et encore une maladie qui se gagne ; que de sujets d'inquiétude ! Et il y a sept jours, aujourd'huy, que ce danger existoit ! Et comment savoir, comment deviner ce qui a pû se passer en sept jours ? Peut-être au moment où je t'écris... non je rejette cette affreuse idée ! Oh ! quel indicible tourment que l'absence ! Recevrai-je une lettre de toi demain ? Je n'ose pas l'espérer. Je me dis bien que même les soins qu'exige ton enfant, ne t'en laisseront pas le loisir ; mais qui me dira aussi que toi-même tu n'es pas atteinte du même mal ? A la campagne on a difficilement un médecin, on ne l'a pas au moment où il le faudroit. Ce pauvre Charles ! Il n'y a pas de jour où je ne parle de lui icy. Les étrangers permettent plus facilement ces détails de l'enfance, en sorte que j'en ai fait, en quelque manière, le prête nom de tous les objets de notre

affection, et il m'en est devenû plus cher. Oh! pourquoi faut-il qu'aujourd'huy 26 thermidor, je ne puisse véritablement exister qu'à la datte du 20? Et je crois que de Luciennes, les couriers ne partent que tous les deux jours. Dans ce cas, et dans la supposition la plus heureuse, voilà quarante-huit heures à passer sans nouvelles. Quelles longues journées! Laissons ce sujet désolant et tâchons de nous occuper de notre amie.

J'ai lû et relû ce que tu me dis de son affaire; je ne la vois pas si en noir que tu me la présentes. 1° L'avis de Jollivet eut été le mien. Le Conseil d'État n'a pas le droit de ne pas suivre une loi non rapportée; il falloit donc demander le rapport de la loi, ou se déclarer compétent; 2° les onze membres qui ont voté différemment, n'ont pû le faire que parce qu'ils étoient mûs par la bonté du fond de la cause, et il me paroit certain que leur voix sera favorable: moi je connois l'avis de Jollivet sur le fond, et il fera la majorité en faveur de notre amie: ajoutés à cela que le Conseil d'État a un grand intérêt à ne porter que des décisions justes. C'est icy que s'applique, avec beaucoup de justesse, tout ce que tu me dis sur l'effroi que cela causeroit à toute association telle que la Banque de France, etc., etc., mais c'est aussi une considération qui n'échappera point au Conseil d'État. L'ancien gouvernement étoit spoliateur par avidité et par ignorance; être jugé par lui alors, c'étoit avoir perdû; celui-cy me paroit suivre, et même avec quelque affectation, une marche contraire; je ne crois pas son jugement à redouter. Je ne concevrois pourtant pas que Le Coulteux ne revint pas à Paris dans cette circonstance, cecy me ramène au nom de son commis, que tu me demandes. Je ne m'en souviens pas: mais si tu es encore à Luciennes, Mme Pourrat le sait; si tu es à Paris, tu as ce nom dans ton secrétaire, avec les papiers des charbons: je te l'y ai fait mettre, avant mon départ. Pariset sait aussi le nom du commis.

Mon Dieu, que de chagrins a notre si bonne et si intéres-

sante amie ! Comme en songeant à elle, je rougis de mon peu de courage dans ceux que j'éprouve. Je n'ai pas même celui de lui écrire aujourd'huy comme j'en avois le projet. Je n'ai que Charles et toi dans la tête.

Grenoble, 29 thermidor an VIII de la Rép.

Je me dis bien, je me répète sans cesse, bonne chère amie, que,si la santé de notre Charles t'avoit donné de véritables inquiétudes tu te serois empressée de m'en instruire et de déposer tes peines dans mon cœur: mais je me dis aussi que peut-être l'excès même de ton inquiétude t'aura ôté la faculté de m'en faire part; et enfin que peut-être aussi toi même es atteinte de cette malheureuse maladie dont la contagion n'est que trop connüe, car on a la rougeole plusieurs fois, et en cela elle est peut-être plus redoutable que la petite vérole. Enfin, je ne te cache pas que je désirois ardement une lettre de toi aujourd'huy, que je l'espérois même et que j'ai été un peu peiné de n'en pas recevoir. Je t'en prie, ne prends pas cela pour un reproche. Je te raconte naturellement les impressions que j'éprouve, et je ne crois pas que jamais entre toi et moi, un reproche puisse trouver place, tel petit fut-il; parlons donc d'autres choses.

J'ai même à te parler de choses assez importantes.

Ce matin à deux heures, le général Lacombe Saint Michel est parti pour Paris, où il arrivera le 4 au soir. Il descendra à l'hôtel d'Arbois, rüe Traversière, le même où tu l'as vû. Si par hasard il n'y trouvoit pas de logement, on y sauroit où il loge et ce seroit dans la même rüe. Voicy l'objet de ce voyage. Tu y reconnoîtras du G... (1) et du C... (2).

Nous avons reçû l'ordre de faire passer en Italie et à la disposition du *général la Martilière* tout ce que nous avions de

(1) Gassendi.
(2) Carnot.

rassemblé, en hommes et en chevaux. Quant au général, personnellement, on ne lui donne aucun ordre, mais on l'autorise, dans le cas où il tiendroit à continuer son activité à l'armée d'Italie, à y passer pour y servir sous les ordres du général La Martilière, et, dans le cas contraire, à attendre à Grenoble, une destination ultérieure. Du reste de son état major (et nous sommes quatre nommés par le ministre), on ne lui en dit pas un mot, pas plus que si nous n'existions pas.

Le général qui, suivant ton heureuse expression, ne se laisse pas jetter des pelletées de terre sur le visage, a pris son parti sur le champ. Il a pris vingt-quatre heures pour ranger ses papiers, il m'a donné l'ordre de prendre le commandement et provisoire, pour l'exécution des derniers ordres du Ministre, il est monté en voiture pour aller plaider auprès du Premier Consul, sa cause et la nôtre.

Il arrivera le quatre au soir, verra Marmont le cinq à six heures du matin, peut-être toi à onze, s'il en a le temps, et sera à midi à la parade du Premier Consul. Il faut que tu saches que le Premier Consul et Marmont l'ont jusqu'icy parfaitement traité. Il va donc demander une destination pour lui et pour nous, ensemble ou séparément.

Si tu veux être au courant de ce qui se sera passé à cette première entrevûe, tu iras voir Mme Saint-Michel le cinq, après midi. Je suis autorisé à t'informer de ce voyage, quoiqu'il soit encore, même icy, un secret pour tout autre que le chef de l'état major et moi. On le croit seulement parti pour Lyon, pour affaire de service.

Grenoble, 1er fructidor an VIII de la République.

Enfin, bonne chère amie, j'ai reçû ta lettre du 25, Charles est guéri et ni toi, ni Soulange, vous n'avez la rougeole; j'avoûe que cette bienheureuse lettre m'a ôté un poids de cent livres de dessus l'estomac. A présent, revenons à nos affaires.

Je t'aurai fait faire une course inutile à l'hôtel d'Arbois, rue Traversière où tu n'auras pas trouvé St-M. et où il n'arrivera pas, car jamais lanterne magique ou ombres chinoises n'ont varié avec autant de promptitude que ne le fait notre situation. Tu vas reconnoître l'heureuse étoile de mon général. L'excessive chaleur qu'il fait le force à s'arrêter environ une heure à la poste avant Lyon. Il y trouve, ou plutôt il y voit arriver un courier du général Brune qui l'invite à attendre son maître qui, lui dit-il, sera fort aise de lui parler. En effet, ce général arrive, et annonce qu'il est nommé général en chef de l'armée d'Italie; et sans désemparer, il donne, en cette qualité, ordre *impératif* au général St. M. de faire filer l'équipage de siège et de s'y rendre de *sa personne et avec son état-major*, pour y continuer ses fonctions de *Commandant en chef de l'équipage de siège.*

Il ajoute qu'il ignore la désignation du général Masséna, mais que, si la Martilière le suit, comme il y a apparence, lui Brune demandera fortement St. M. pour Commandant en chef de l'artillerie de toute l'armée. Il est remarquable que Brune et St. M. ne s'étoient jamais vûs.

Il suit de là, ma chère amie, que me voilà rendû à ma destination, et que nous partirons incessamment pour l'Italie.

Grenoble, 7 fructidor an IX de la Rép.

Aujourd'huy même, sept fructidor, nous partons, chère bonne amie, avec nos derniers détachements pour nous rendre en Italie. Nous serons le dix-neuf à Turin. C'est là que me seront renvoyées tes lettres; et c'est là que tu dois m'écrire jusqu'à nouvel ordre.

Ne te reproches plus, je te prie, de m'avoir informé de la rougeole de Charles. Promets-moi même, bien solennellement, de ne jamais me laisser ignorer la moindre maladie soit de toi, soit de nos enfants. Tu sentiras facilement que, sans cette con-

vention rigoureuse, je serois dans de perpétuelles inquiétudes. J'avoüe bien que j'ai passé trois jours dans une situation assés pénible, par la rougeole de Charles ; mais c'est le prix, bien modique, de la sécurité que j'ai eüe tout le reste du temps écoulé depuis notre séparation, toujours fondée sur ta promesse que tu ne me cacherois rien sur l'état de ta santé et de celle de nos enfants. Je te réitère donc ma demande, ou ma prière, sur cet objet et j'attends ta promesse qui est nécessaire à ma tranquilité. Cela m'inquiète trop, dis-tu. Oh! vraiment oui, mais si l'on pouvoit avoir le bonheur de ses affections sans en avoir les peines, on ne seroit plus sur terre, on seroit en paradis.

Je vois avec plaisir, par ta lettre, que le Général Clarke ne m'a pas tout à fait oublié. Il ne m'a pas répondû, mais ce n'est que paresse. Tu as au surplus dit à l'aide de camp tout ce qu'il falloit dire. « Ai-je bien fait mon maître?

« Oui, Gros bett. »

Tu ferois bien encore d'écrire au Général Clarke un petit billet portant : « Mon mari me charge, Citoyen Général, de vous informer qu'il est parti le sept de ce mois pour se rendre à l'armée d'Italie, employé dans son grade à l'équipage de siège. Voilà donc le premier et celui de ses vœux auquel il mettoit le plus d'importance, heureusement accompli. Il ne désire plus que d'être enfin placé dans son corps, où il est toujours en dehors, et, comme ce vœu est exactement conforme à la décision du Ier Consul qui l'a réintégré dans son grade dans l'arme de l'artillerie, j'ose espérer que vous obtiendrez facilement cette justice, à quoi tient la solidité de son état. Croyés que je partage bien sincèrement sa reconnoissance de l'intérêt que vous voulés bien y mettre et recevés l'assurance de mes sentiments les plus distingués. » Et tu signeras ; et tu n'auras peut-être point de réponse, mais cela n'y fait rien.

De Corp, le 9 fructidor an VIII de la Rép.

Parti de Grenoble le sept, bonne chère amie, ainsi que je te l'ai mandé par ma lettre du même jour, nous avons couché à Vizil; hier, à Lannes; et nous sommes aujourd'huy à Corp. Ce sont trois très mauvois logements, mais tu sais que je me trouve toujours à peu près bien, et ma santé se soutient bonne. Je comptois écrire aujourd'hui à Étienne, pour le féliciter de ses succès qui me font grand plaisir, mais je n'avois chez moi aucune commodité pour écrire, et je suis venû au bureau de l'État Major pour te tracer à la hâte ces quelques mots, avec de l'eau noircie plutôt que de l'encre, ainsi que tu pourras bien t'en apercevoir: or, ce n'est pas ainsi que je traite un jeune homme qui s'est distingué en remportant un accessit.

Cette lettre n'a absolument d'autre objet que te donner de mes nouvelles, et de t'accuser réception de ta lettre du deux de ce mois, qui m'a été apportée hier par un officier qui n'est parti que vingt-quatre heures après nous. Cela m'a fait d'autant plus de plaisir que c'est la seulle que je pourrai recevoir jusqu'à mon arrivée à Turin, où je ne serai que le dix-neuf, mais je pourrai t'écrire, et plus au long qu'aujourd'huy, parce que nous ne serons pas tous les jours dans d'aussi mauvois gites, quoi qu'il y en ait peu de bons dans ces routes de montagnes. J'ai aujourd'huy ma journée à cheval et je compte en faire plus de cette manière qu'en voiture : d'abord, pour reprendre l'habitude, ensuite, parce que les routes sont assez mauvoises et très dures. Ma voiture soutient cela fort bien jusqu'icy. Assurément si je la ramène à Paris saine et sauve, elle aura été suffisament éprouvée.

Sois sûre que j'écrirai à M. de Billy et à M. Hébert, très incessament. Le succès d'Étienne me fait trop de plaisir pour que je ne les en remercie pas. Je pense comme toi qu'il est bon qu'Étienne voye un peu les spectacles pendant les vacances.

Qu'il les passe à se bien amuser, sans perdre pourtant l'habitude du travail, et l'année prochaine, il nous donnera encore plus de satisfaction que celle-cy, en ayant même moins de peine. Je n'oublie pas non plus que je dois aussi deux réponses à Soulange. Je paye mal mes dettes, mais je ne les nie pas, et j'espère m'acquitter bientôt. Il n'y a que Charles à qui je n'écrirai pas : mais je lui rends tous les jours son toast avec du Kirss-Wasser, dont j'ai rempli mes deux flacons de la cave verte, avant de partir, et pour ma route. Quoique le verre soit petit, tu te doutes bien qu'il s'y trouve une grande place pour toi. Je t'y campe au beau milieu et nos trois enfants autour de toi, et puis j'avale. Adieu, bonne chère amie. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur, et te prie d'embrasser nos enfants pour moi, comme je les aime, c'est-à-dire bien fort.

Au quartier général à Turin, le 21 fructidor
an VIII de la Rép.

Je t'écris, bonne chère amie, sur du papier d'état major, parce que mon établissement n'est pas encore tel que je puisse écrire de chez moi, et que je ne trouve pas icy d'autre papier.

Nous ne sommes arrivés à Turin que le dix-neuf, malgré ce que j'avois mandé à Soulange, parce que ce que nous voulions voir à Fénestrel et Pignerol nous a occasionné vingt-quatre heures de séjour. Dans ces différentes courses, nous avons visité le païs du Vaudois que rien n'égale peut-être, dans le monde entier, pour la perfection de la culture, la bravoure des habitants, et la pureté des mœurs.

Le courier étoit parti quand nous sommes arrivés le dix-neuf et il ne part, comme il n'arrive, que tous les deux jours; en sorte que je n'ai pû t'écrire qu'aujourd'huy vingt et un. J'ai trouvé à mon arrivée icy tes deux lettres des sept et neuf de ce mois. Je suppose que le courier de ce jour m'en apportera encore une, ou même deux.

J'ai trouvé à mon arrivée icy un mandat de deux mille quatre cents francs provenant d'une gratification accordée par le G[al] Moreau aux généraux de brigade de son armée; et quoique parti, il m'a fait comprendre sur l'état. J'avoüe que j'ai été infiniment sensible à cette faveur ou justice de sa part, en ce qu'elle prouve qu'il a été content de moi pendant mon court séjour à l'armée du Rhin. J'en suis bien aise aussi en ce que cela me met plus à même de te faire passer l'argent qui paroît t'être nécessaire. Malheureusement le mandat est sur le payeur de l'armée du Rhin, et je suis à l'armée d'Italie. Je saurai aujourd'huy ou demain si le payeur de cette armée veut s'en charger, et le troquer contre une lettre de change de même valeur sur Paris, dans ce cas, je te la ferois passer de suite. Mais s'il refuse, il faudra que je fasse recevoir ce mandat à Strasbourg, par un de mes camarades, et que je le charge de t'en faire passer le montant, ce qui entraînera, comme tu sens, beaucoup de longueur. Ainsi, si tu as besoin d'argent, comme tu sembles le prévoir, mandes le moi, et je te ferai passer de six cents francs à cent pistoles pour te mettre dans le cas d'attendre.

Si M[me] St Rémi n'est plus en campagne, elle peut me rendre un service auprès de Gassendi. Je ne la charge pas de demander pour moi soit une inspection, soit un arrondissement; mais seulement, dans le cas où je serois compris dans ceux qui doivent avoir un arrondissement, de me faire donner de préférence celui de la première et seizième division militaire, dont le chef lieu est Douai. Par beaucoup de raisons bien inutiles à te détailler, celui là me conviendroit mieux qu'un autre. Au reste cela n'est pas si important qu'il faille te tourmenter si tu n'as pas le moyen de le faire solliciter.

Saint Michel est parti ce matin pour se rendre à Milan, et prendre les ordres du général Brune sur l'emplacement et le rassemblement de l'équipage de siège. Je me trouve donc icy

commandant par intérim, ce qui augmente ma besogne. De plus, c'est une grande et lourde affaire que de se loger icy, quoiqu'on y soit dans de superbes hôtels ou même dans des palais. Je suis pourtant logé, je crois, définivement ; mais je cours encore pour le logement de Saint Michel qui sera de retour icy sous deux ou trois jours, et qui a laissé sa femme et ses effets.

Le Général Brune vient de réformer de son armée cinquante-six tant généraux de division que généraux de brigade, ou adjudants commandants ; c'est une désolation générale. On ne leur a dit autre chose que de les inviter à retourner dans leurs foyers. — Presque tous ont fait toute la guerre avec la plus grande distinction.

Adieu, bonne chère amie ; je t'aime et embrasse de toute mon âme, ainsi que nos enfants. — Il paroît que les hostilités recommenceront.

Au quartier général de Turin,
le 23 fructidor an VIII de la République françoise.

Toujours du bureau de l'état major et sur papier idem.

Les affaires ne vont pas toujours aussi vite qu'on le désire, bonne chère amie. Ce n'est que ce matin que je sais la marche à suivre pour tenter d'être payé, à l'armée d'Italie, du mandat du général Moreau, sur le payeur de l'armée du Rhin. Il faut écrire au payeur général de cette armée cy, lequel est à Milan ; et les uns disent qu'il acquittera le mandat, les autres qu'il ne l'acquittera pas et qu'il faudra se faire payer à l'armée du Rhin, ce qui seroit à n'en pas finir, et fort cher pour faire parvenir cette somme jusqu'icy. Quoiqu'il en soit, je cours au plus pressé, qui est d'éviter que tu ne te trouves dans l'embaras. Je prends donc le parti de t'envoyer par la poste, et par le courrier de ce jour, un sac de douze cents francs dont tu trouveras la reconnoissance dans cette lettre. Ce sera ton titre pour toucher cette somme à la grande poste de Paris. J'ai pris ce

moyen comme le plus prompt, le plus sûr, et peut-être même comme le seul praticable. Il est un peu cher, puisqu'il coûte soixante francs, mais, en vérité, des quelques fantaisies que j'ai pû me passer depuis que je suis en campagne, c'est celle qui me causera le plus de satisfaction, puisque je te saurai tranquile et que je le serai moi-même sur ta situation pécuniaire. Sois le aussi sur la mienne ; un mot suffira pour cela. Les douze cents francs partis,je resterai encore avec mes mille écus, qui, à la vérité, ne seront guère dépassés que de cent cinquante à deux cents francs. Dans ce moment nous ne sommes pas payés, mais on assure qu'on le sera bientôt, et cela est bien vraisemblable, puisque les hostilités recommenceront le vingt-six. C'est dans cette circonstance que je me félicite bien de ma mission actuelle, et voicy pourquoi : c'est que quelque chose qu'on fasse, ou je ne ferai rien, ou je serai chargé d'une besogne importante et qui roulera sur moi, telle qu'une attaque de siège. Dans le premier cas, je n'aurai pas les fatigues de la guerre ; dans le second, j'aurai au moins une occasion de gloire. De plus, comme on ne fait pas toujours des sièges, il y a des intervales de repos pendant lesquels on se refait. Ma situation est donc meilleure et plus agréable qu'à l'armée du Rhin. Quant à l'agrément du service, tout le monde se loüe du Général Brune à cet égard ; mais en outre, je n'ai presque de relations qu'avec le général Saint Michel, et tu sais comme nous sommes ensemble. Ainsi, ma chère amie, sois bien tranquile, et dis toi non seulement queje suis à ma place, mais encore à la meilleure place. Bien entendû que je parle d'une place pendant la guerre, car je n'en connois qu'une véritablement désirable à la paix ; c'est celle à côté de toi, et si près, si près, que rien, ni personne ne puisse être entre les deux.

Quand tu auras touché les douze cents francs, je te prie de les porter sur ton petit livret : « *reçû de mon mari* », afin

que nous puissions savoir un jour ce que nous aura coûté ou valû l'honneur de servir la République. Au reste ne prends cette réflexion pour un propos d'humeur ; car je suis prêt à déclarer que je me trouve parfaitement bien traité depuis ma rentrée au service

Turin, 26 fructidor pour partir le 27 id. an VIII de la République.

C'est, je vois, aujourd'huy ou demain que les hostilités (non pas recommenceront), mais peuvent recommencer. Quant à nous, avant que nous entrions en danse, il faut qu'on nous déblaye le terrain. Nous pensons que notre première place sera Peschiera ; ce qui ne sera pas un siège fort important ; mais il faut commencer par quelque chose.

Fais moi connaître tes besoins pécuniaires, toujours plus tôt que plus tard, et sois assurée que je ne te laisserai pas dans l'embaras. Donnes donc sans craindre un maître de mathématiques à ta fille. Si elle peut mordre à cette science, j'en suis fort aise et cela sera fort utile pour régulariser sa tête, et calmer son imagination un peu trop vive. Je lui écrirai, ainsi qu'à Étienne, dès que je le pourrai ; mais il faut qu'ils sachent que cela ne m'est pas aussi facile qu'à eux, et qu'ils ne se fachent pas si je les fais attendre. J'ai reçû, incluse dans ta lettre, celle de Soulange. Je te prie de l'en remercier. Sa lettre est fort bien, mais d'une assés mauvaise écriture. Il faudroit qu'elle la soignât un peu, de manière à se faire une écriture propre, jusqu'à ce qu'elle reprenne un maître. Je te dirai, à ce sujet, que j'ai été content de l'écriture, et même de l'ortographe d'Étienne ; cela me prouve qu'il y a mis de l'attention, et je lui en sais gré. Dis le lui, et invites le, de ma part, à en faire autant pour tout le reste. C'est bien souvent le deffaut d'attention qu'on prend pour le manque de facilité ; c'est aussi lui qui le plus souvent nous fait faire quelques sottises, ou nous donne

quelque tort, dont on ne s'aperçoit que trop tard : mais je traiterai quelque jour ce sujet avec lui. Il grandit, il doit sentir que sa conduite et ses connoissances doivent grandir avec lui ; sans quoi il auroit beau prendre des années, il resteroit toujours un enfant. J'espère que sa tendresse pour toi, et le désir de te rendre en bonheur ce que tu lui prodigues en soins, sera pour lui un tel stimulant, que je n'aurai jamais que des félicitations à lui faire.

Oui, sans doute, tu étois bien bavarde le dix-huit fructidor et je t'en remercie mille et mille fois. Tu as bien raison de dire que malgré les dix-sept ans de mariage l'amour subsiste encore sous quelque nom qu'on le désigne. Il ne s est même pas partagé avec nos enfants, il s'est seulement répandû sur eux. C'est bien de toi et d'eux que je tiens mon bonheur, j'espère que cette idée fera aussi le tien et le leur.

Je suis bavard aussi, et plus bavard que toi ; car voilà trois bien grandes pages remplies, et il me semble que je n'ai rien dit du tout. En t'écrivant, je sens beaucoup et pense peu, cela ne fait pas bien au style, et surtout cela nuit au parler affaires.

Adieu, bonne chère amie. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur ainsi que mes enfants. Dis à Charles qu'il aura une lettre de moi dès qu'il saura en entier son *Ba Be Bi Bo Bu,* jusqu'à la fin de l'alphabet.

Turin, 30 fructidor, pour partir le 1er complémentaire
de l'an VIII de la Rép.

Depuis ma dernière lettre, j'en ai reçû une de toi sur laquelle je ne comptois guère. Elle est dattée du *20 prairial* et addressée à l'armée du Rhin. Une notte, mise au dos, m'a donné le mot de l'énigme. Cette notte porte : « prise, décachetée, et renvoyée par l'ennemi ». Tu vois que tu as aussi ta part dans les dangers de la guerre. Cette lettre est celle où tu m'annonçois ton arrivée et ton établissement à Fontainebleau ; elle contient,

en outre, la première lettre d'Étienne que j'avois bien raison de m'obstiner à nier d'avoir reçüe. C'étoit véritablement le jour des lettres retardées, car j'ai reçüe aussi un duplicata de mon mandat de Moreau, sur le payeur de l'armée du Rhin. Cela me prouve qu'il est plus facile d'avoir deux ordres de payement que d'en faire effectuer un; car je n'ai pas encore de réponse, sur cet objet, du payeur de l'armée d'Italie: mais enfin, tôt ou tard, il faudra bien que cela vienne, et, dans le fait, il n'y a pas encore de temps perdû de sa part.

Le *Moniteur*, arrivé icy hier, nous a appris la nomination du général Marmont au *Commandement en chef de l'Artillerie de l'armée d'Italie*. J'ignore ce qu'on fait du général la Martilière qui la commande en ce moment, mais il a soixante-dix ans, c'est bien l'âge du repos.

Nous ignorons aussi si cela changera quelque chose à notre commandement d'équipage de siège de la même armée; mais je me flatte, en mon particulier, que puisque c'est Marmont qui m'a fait venir icy, il ne m'en renverra pas. Le temps éclaircira nos doutes. Sa route directe est par Turin ; il a quelques parties de sa besogne à y faire, ou plutôt à y voir; nous supposons qu'il s'y arrêtera vingt-quatre heures et que nous saurons, de lui-même, à quoi nous en tenir. Je t'en instruirai aussitôt.

Et toi aussi, ma bonne amie, soit dit sans reproche, tu as passé deux couriers sans m'écrire; et cependant vous êtes trois qui, au besoin, pouvés tenir la plume. Assurément, je préfère beaucoup les jours où tu la tiens toi-même; mais quand, par hazard, tu ne le peux pas, il faut qu'Étienne ou Soulange te supplée. Songes donc que je n'existe que par notre correspondance. Le courier passé, le courier futur, voicy ma vie : le reste n est que de la végétation Rien ne fait mieux sentir que l'absence, l'inanité du temps présent. Ce n'est véritablement que la séparation entre le passé et le futur. Le passé, c'est la lettre reçüe, il faut qu'elle conduise au futur qui est la lettre à

recevoir; et quand la route est plus de quatre jours, elle paroit longue.

Adieu, bonne chère amie. Le plaisir que me font tes lettres est, à la fois, le motif et l'excuse de ce paragraphe qui a un petit air de grognerie; mais que veux-tu? Il faut bien pardonner un peu d'humeur à celui qui est séparé de toi, et qui voudroit ne te jamais quitter. Je ne t'en aime pas moins et ne t'en embrasse pas moins du meilleur de mon cœur. Embrasses nos enfants pour moi.

Turin, 1 vendémiaire an IX de la Rép. une et indiv.

Ou ta lettre du 24 fructidor a été mise à la poste trop tard ou (ce que je croirois plus volontiers) il y a eu négligence à la poste d'icy; mais j'aurois dû la recevoir le 1er complémentaire, et je ne l'ai reçûe que le 3. Quoiqu'il en soit, les quatre que tu me mandes m'avoir addressées, jusqu'à cette époque, à Turin, me sont parvenûes, savoir: une en datte du 12, une du 18, une du 20 et la dernière du 24.

Tu auras vû que j'ai pris occasion et texte du petit retard de ta dernière lettre pour écrire à Étienne dans le sens que tu désirois; je crois, au moins, l'avoir saisi, et avoir pris la manière qui doit faire le plus d'effet sur lui, tu me manderas d'abord si c'étoit là ce que tu voulois, ensuite si cela aura produit quelque bon résultat. Il ne faut pas, au reste, se dissimuler qu'il entre dans l'âge difficile, celui ou quoiqu'encore incapable de se conduire, on commence à désirer l'indépendance.

Le général Marmont est arrivé icy le troisième jour complémentaire. Le général St Michel lui a demandé, de suite, si sa nomination changeroit quelque chose à la destination de lui Saint-Michel; à quoi l'autre a répondû que l'équipage de siège ressortiroit du commandant général de l'artillerie de l'armée d'Italie, mais qu'il seroit fort aise qu'il voulut en garder, à ces conditions, le commandement particulier, ce que

Saint-Michel a accepté, en y mettant même de la grâce, et Marmont en a parû flatté.

Dans la même soirée je lui avois demandé si je pouvois compter rester employé dans mon grade, à l'armée; à quoi il m'a répondû qu'il n'y avoit aucun doute — quelle seroit ma destination ?.... celle qui me conviendroit le mieux, ayant le plus grand désir de faire ce qui me seroit agréable. Je me trouvois alors placé entre la politesse qui vouloit que je lui demandasse de me rapprocher de lui le plus possible, et ce que je devois à Saint-Michel qui désiroit me garder; je m'en tins donc à des remerciemeuts de cette bonne disposition pour moi, et je traitai de suite, assés légèrement faute de temps, ma mise en dedans du corps : à quoi il répondit que cela ne pouvoit pas souffrir de difficulté, dès qu'il y auroit lieu, mais qu'il n'y avoit pas de place vacante. Il ajouta que cela n'auroit peut-être lieu qu'à son retour, parce que j'avois un ennemi dans G.... (1) et qu'il avoit, par sa place, de l'influence sur le personel du corps : enfin sur ce que je lui représentai qu'il pouvoit arriver une vacance pendant son absence et que, l'emploi une fois donné, on lui répondroit de même qu'il n'y avoit pas d'emploi vacant, il ajouta encore « au reste depuis quelque temps G..... me traite fort bien; je vous promets de lui en écrire, ainsi qu'au Général d'Ab.... (2), » là finit cette conversation.

Le lendemain matin il *déjeunoit-dinoit* chez Saint Michel qui l'alla chercher et s'y rendit avant moi, à dessein de lui demander, plus librement, si je resterois avec lui : à quoi il répondit : « Je vous le laisserai sûrement, si je ne trouve pas à le placer plus avantageusement pour lui, et de manière à le mettre plus en évidence. » Instruit de cette conversation, et qu'il avoit le projet de former plusieurs commandements particuliers

(1) Gassendi.
(2) d'Aboville.

dépendants du sien, je lui dis (d'accord alors avec Saint-Michel) que je préférois, parmi ceux-là, celui qui me rapprocheroit le plus de lui, et je lui exposai que, par mon ancienneté comparative aux autres officiers généraux d'artillerie de l'armée, cela pourroit se faire sans déranger l'ordre de service. Il a parû très bien saisir cette idée, qui ne pouvoit pas s'exécuter sur place, et il nous a quittés en nous disant que tant sur cet objet que sur les autres destinations dont il étoit convenû là, nous aurions de ses nouvelles incessament après son arrivée au quartier général. A présent, tu en sais autant que moi. Je te quitte pour monter à cheval pour la fête de 1er vendémiaire, ou de la République. Je te souhaite de bien bon cœur, une bien heureuse année, ainsi qu'à tous nos enfants. Embrasses-les pour moi et reçois pour ton compte les plus tendres baisers de l'amour. Adieu, bonne chère amie.

Turin, 7 vendémiaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Je te gronde de t'être étonnée de mon empressement à t'envoyer de l'argent, ce seroit bien ma plus douce jouissance de le faire souvent, et puis je te gronde encore de t'être reprochée de m'en avoir demandé trop tôt, car si je n'étois pas persuadé que tu m'avertirois toujours plus tôt que plus tard, je n'aurois pas un moment de tranquilité. Je préviens Choder que s'il en a besoin je tiendrai à sa disposition, au 1er avis de sa part, de 50 à 100 louis; en conséquence, quand j'aurai touché le mandat de Moreau, j'en garderai le montant jusqu'à ce que je sache les besoins de mon frère. Je pense que tu approuveras cet arrangement; tu pourras, au surplus, lire la lettre que je lui écris, et que j'ai crû devoir laisser ouverte pour que le ministre sache ce que j'écris et ce qu'il se charge de faire parvenir en pays ennemi. Ce paquet que je t'adresse pour lui, te seroit une belle occasion de lui demander de le voir, en le prévenant que tu as un paquet de moi pour lui qui porte sur l'enveloppe,

à lui-même. Cependant si cela te contrarie, il suffira que tu l'envoyes à sa porte. Je ne lui parle pas d'Étienne; d'abord parce que je ne crois pas qu'il ait la 1re instruction nécessaire pour entrer dans une carrière quelconque, et que je pense qu'il faut laisser développer davantage ses tardives facultés; ensuite parce que je lui recommande Choder, et puis encore moi, pour la carrière diplomatique (1), si, comme on le croit icy, la paix est prochaine et les préliminaires signés, ce dont nous n'avons pourtant encore point de nouvelle officielle; je n'ai pas crû devoir le charger à la fois de toute la famille. Il faut voir ou comme il te recevra ou comme il me répondra. Si tu prends le parti de le voir, ne le quittes pas sans lui demander s'il répondra à ma lettre ou qu'il veut te charger de me répondre de sa part.

N'oublie pas de cacheter, d'un pain à cacheter, le paquet pour le Ministre.

Adieu, bonne chère amie, je vous remercie tous du déjeûner de famille, et je vous porte tous dans mon cœur en tout temps et en tous lieux.

Turin, 11 vendémiaire an IX de la Rép. une et ind.

Ta charmante lettre du 2 de ce mois m'a confirmé, bonne chère amie, deux nouvelles que je savois déjà, mais qui sont si bonnes qu'on les apprend toujours avec un nouveau plaisir, l'une est la signature des préliminaires de paix, l'autre est la continuation de tes sentiments pour moi. Celle-ci ajoute du prix à l'autre, et ce n'est qu'embélie par elle que j'abandonne

(1) Laclos revient à diverses reprises sur ce projet d'avenir, dont ses relations avec Talleyrand lui permettaient d'espérer la réalisation. Lettre de M. Choderlos de Laclos, consul, en date du 27 prairial an XII, à Me de Laclos « à raison de l'amitié qu'il (Talleyrand) avait pour votre mari ». Il n'était, du reste, pas novice en matière de diplomatie. Voir à ce sujet le remarquable article de M. Lucien Lison, dans les *Annales des Sciences politiques*, 15 septembre 1904, « Un précurseur de Talleyrand : Choderlos de Laclos et l'alliance anglaise ».

sans regret, non pas, comme tu le dis, la jouissance de la gloire, à laquelle j'ai depuis longtemps cessé de prétendre pour l'avoir toujours vüe placée trop loin de moi, pour pouvoir l'atteindre, mais la jouissance plus réelle et plus sûre, d'avoir justifié aux yeux de tous, et surtout aux miens, l'opinion favorable qu'un petit nombre de personnes ont bien voulû prendre de moi et qu'ils n'ont pas craint de manifester dans l'occasion. A cela près, je dis bien comme toi, une médiocre aisance, telle que la famille puisse subsister, sans privations réelles, et notre réunion non interrompüe, voilà le vrai bonheur dont tout autre, quoique plus brillant peut-être, ne seroit au plus qu'une copie imparfaite et jamais l'équivalent.

Ces préliminaires nous conduiront-ils à la paix? C'est ce que le temps seul nous apprendra. Bonaparte, qui n'oublie rien, n'a pas manqué de nous préparer dans la lettre du Ministre de l'Intérieur, à la reprise des hostilités, même au cours de l'hiver, mais je crois qu'au fond de son âme il n'y croit pas, et qu'il pense comme moi que si l'Empereur n'avoit pas eu la volonté déterminée de faire la paix, il n'auroit jamais consenti à l'occupation, par nos troupes, de Philisbourg, Ulm et Ingolstad.

Mais dans la supposition la plus heureuse, celle de la paix, je ne vois pas mon retour à Paris possible avant 3 ou même 4 mois.

Nul doute qu'on ne tienne les armées toujours prêtes à agir, et dans ce cas tu dois sentir qu'il faut que je reste. C'étoit bien toujours mon avis et mes précédentes lettres en font foi; mais il se renforce de tout le discours de G^di à M^de S^t R^i que je ne devois avoir aucune inquiétude, étant aux armées; en effet, j'ai toujours pensé qu'à la paix la réforme tomberoit, de préférence, sur les officiers qui ne seroient pas alors en activité de service. Je veux donc n'avoir rien à me reprocher à cet égard. Il ne dépend pas de moi d'empêcher qu'on ne me fasse une injustice, mais je me dois de faire tout ce qui m'est possible pour en donner l'occasion ou le prétexte.

Au surplus, malgré quelques mauvoises volontés, que je connois fort bien, j'avoüe que je ne crois pas être mis totalement de côté. Je t'entretiens de tout cela, parce que c'est vraiment une affaire de ménage, car sous tout autre rapport, je suis surtout ce qui peut arriver, à cet égard, de la plus parfaite indifférence. Je ne sais assurément pas comment je serai traité, mais quelque soin que puisse prendre Bonaparte, je suis déjà bien sûr que beaucoup de gens qui valent mieux que moi le seront moins bien et quelques-uns qui valent moins le seront mieux. Ainsi a été, va, et ira le monde, il est bien plus commode de s'y résigner que de perdre son temps et sa peine à vouloir le changer.

Je te fais mes remerciements des vœux de famille dont tu t'es rendüe l'interprète, et je te charge de témoigner à nos enfants combien j'y ai été sensible. Tu peux ajouter, sans craindre d'exagérer, qu'aucun jour de l'année ne se passe sans que j'en fasse de bien sincères pour leur bonheur. Deux d'entre eux sont déjà en état de sentir que l'accomplissement de ce vœu dépend bien plus d'eux que de moi, et je désire qu'ils ne perdent jamais de vüe cette vérité que beaucoup de gens ont connüe trop tard.

Je voudrois que tu achetasses la vie et les œuvres posthumes de Franklin, 2 vol. in-8 (cela ne doit pas coûter plus de 4 ou 6 fr. et a, je crois, été imprimé chez Buisson, et se trouve chez tous les libraires) et qu'après les avoir lûs en 2 vol. tu les donnasses à ton fils, avec invitation de ma part de les garder et d'en faire sa lecture habituelle. Franklin est un des hommes qui a vécû le plus heureux; il a fait son bonheur lui-même et par des moyens qui sont à la portée de tout le monde. Enfin il a été toujours sage et vertueux, c'est un bon modèle à suivre ; c'est peut-être l'homme auquel je désirerois le plus qu'Étienne ressemblât, et on peut lui ressembler, même avec moins de talent.

Turin, 15 vendémiaire an VIII de la Rép. une et ind.

Je n'ai jamais perdû de vüe, bonne chère amie, que toutes les femmes dont les maris ont touché terre en Italie, avoient au moins un camée (1). Je savois aussi que les plus précieux étoient les antiques; j'ai donc cherché et trouvé l'occasion de te faire avoir un camée antique. Il est sur une bague fort simple. Je n'avois pas la mesure de ton doigt; si l'anneau est trop large, comme je le crois, tu le feras couper ou resserer, sans même, à ce que je pense, qu'il soit besoin de le souder. Ton petit bijoutier du boulevard te fera cette opération à merveille. La dite bague, dans son étui, partira par le même courier que cette lettre. Je crois qu'il sera nécessaire que le paquet soit chargé, ce qui t'obligera d'aller à la poste, en personne.

Quoique tu sois peu versée dans les connoissances numismatiques, je présume qu'entre toi et tes enfants, vous possédés assés votre histoire pour reconnoître quel est l'empereur que ce camée représente. Pour vous mettre tous sur la voie, voicy, pour mon compte, ce que j'en sais. Il sut, par des moyens doux, l'emporter sur ses concurrents, quoique peut-être il eut moins de droit que quelques-uns d'eux à l'empire que tous désiroient. Il l'a possédé près de 18 ans, s'occupant du bonheur de ses sujets, et trouvant le sien dans leur tendre affection pour lui, et quoique les événements extérieurs lui aient fait éprouver quelques traverses, il répétoit souvent que, grâce aux sentiments qu'il éprouvoit et qu'il inspiroit, il se trouvoit plus heureux que bien d'autres, qu'il reconnoissoit comme plus puissants que lui. Je t'en dirois bien davantage, mais ce seroit faire tort à ta mémoire. Tu sais cette histoire là *par cœur;* et tu l'as apprise à tes enfants. Charles même la balbutie déjà.

Adieu, bonne chère amie. Je vais de ce pas à la poste, pour

(1) Ce camée, dont il est reparlé plus loin, est en bois dur. L'empereur imaginaire qu'il représente n'est autre que Laclos lui-même. Ce portrait est actuellement la propriété de Mme Louis de Chauvigny.



LE GÉNÉRAL CHODERLOS DE LACLOS
d'après un camée de Bouzanigue



expédier mon envoi, et recommander les lettres qui m'arriveront à Turin. Embrasses nos enfants pour moi, et reçois pour ton compte, les plus tendres baisers de l'amour.

P. S. — Si pourtant personne ne reconnoit le camée, je t'enverrai le nom du souverain qu'il représente aussitôt que tu me lé demanderas.

LACLOS.

Milan, 18 vendémiaire an IX de la Rép. une et ind.

Hier à 2 heures après midi, chère bonneamie, je suis arrivé à Milan après une journée et demie de route, en poste. Mon voyage s'est fait sans aucun accident. Je me hâte de t'en informer parce que tu as pû voir, dans quelques journaux, que la route est peu sûre, ce qui est vrai, car il se passe peu de jours où on n'y dévalise quelques voyageurs; et j'avois oublié de te mander que je partois en compagnie et avec une escorte. Nous avons bien vû, en effet, 8 à 10 brigands, mais comme, de notre côté, nous étions aussi 10, ces Mrs, qui ne veulent jouer qu'à coup sûr, nous ont respectueusement laissé passer. A mon arrivée j'ai été voir le général Marmont; à 3 heures, j'ai été dîner chez lui; après dîner, il m'a présenté au général Brune; nous sommes ensuite revenûs prendre Madame, et nous avons été ensemble voir l'opéra-bouffon; voilà l'emploi de ma journée, et tout ce qui s'est passé, entre lui et moi,sauf quelque conversation de guerre et d'artillerie, semée par cy par là, mais sans qu'il y eut rien de relatif à mes fonctions particulières. Je n'aurai mes chevaux que le 21, car ils ne peuvent pas prendre la poste. Ma première occupation va être de me loger, ce qui ne sera pas chose facile. J'occupe en ce moment une petite chambre dans une auberge de second rang, et dans cette petite chambre nous sommes deux. Dès hier, j'ai commencé mes démarches pour être logé. Ce matin, depuis neuf heures, mon adjoint est en course pour le même objet.

Je serai bien servi par le commandant de la place, le généra Hulin (1), mon ancien camarade de prison, que tu peux t rappeler d'avoir vû chez moi à cette époque; et malgré cela tout le monde m'assure que je serai bien heureux si je suis log avant 4 ou 5 jours d'icy. Cela n'est pas gracieux, mais qu' faire ? L'armistice a fait affluer tout le monde icy, parce qu Milan offre toutes les ressources et tous les plaisirs d'une grand et florissante ville. Je crois, du moins on m'a dit à la munici palité, que nous y étions en ce moment 86 officiers généraux Bientôt, sans doute, ce nombre sera diminué, car on pouss les préparatifs de guerre, avec une incroyable activité; il m' parû même que chacun affectoit de ne pas croire à la paix, e cela ne m'a pas surpris, en ce que la guerre donne plus d'im portance que la paix aux fonctions dont chacun est chargé.

Milan, 20 vendémiaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

J'avois formé le projet, chère bonne amie, de ne pas t'écrir aujourd'huy ; d'autant que j'avois deux longues lettres qu doivent passer avant la tienne, une à Mme Pourrat, à qu j'aurois dû écrire depuis si longtemps ; l'autre à Saint-Mich à qui je le devois sous tous les rapports. J'avois de plus d grandes courses à faire, et pas mal d'occupations. Hé! bien il n'y a qu'heur et malheur, mes lettres sont écrites, mes cour ses finies et j'ai fait de ma besogne ce que j'en pouvois fair aujourd'huy, et il n'est que 3 heures ! Or, je ne dois dîner qu'à 5 J'ai donc du temps à donner à mes plaisirs ; et tout de suit me voilà devant ma petite table, griffonnant mon bavardage la bonne chère amie de mon cœur.

D'hier soir à 7 heures, je suis enfin logé, tout le monde m

(1) Hulin (1758-1841), comte de l'Empire, célèbre pour avoir présidé l conseil de guerre qui condamna le duc d'Enghien. Il était surnommé Bouff la-Balle, à la suite du coup de pistolet que Mallet, lors de la fameuse con piration, lui avait tiré dans la mâchoire.

félicite d'un si grand succès; il est vrai que je ne me suis occupé que de cela pendant 3 jours ; de telle sorte que pour me transporter de mon auberge à la maison où je suis, je parierois que j'ai fait plus de 10 lieues. Enfin me voilà établi, et passablement, quoique moins bien qu'à Turin. Ce n'est pas que mon appartement ne soit composé de 10 pièces, mais pour la construction ou la distribution des maisons en Italie, il y a bien toujours 6 à 7 pièces qui ne sont que des antichambres, ou pièces de passage; enfin mon adjoint est logé ; il n'y a véritablement à mon usage que la chambre où je couche et deux petits cabinets; mais dans le fait c'est encore plus qu'il ne m'en faut.

Le général Marmont paroit s'être décidé à me faire venir icy, uniquement pour m'avoir auprès de lui. Je m'en suis presque assuré avant hier. Je lui ai demandé ses ordres et quelles étoient mes fonctions; à quoi il m'a répondû qu'il avoit été fort aise de me rapprocher de lui; qu'il en avoit saisi l'occasion en m'attachant à son état-major, mais que je n'avois aucune fonction déterminée et qu'il me chargeroit de différentes besognes dans tous les genres, et en effet il m'en a donné deux différentes qui vont m'occuper quelques jours.

Au surplus, Marmont m'a dit qu'autant que cela me conviendroit, mon couvert seroit toujours mis chez lui. Je n'en ai encore ni abusé, ni même usé. Avant-hier, je n'y fus pas dîner, mais j'y alloi le soir, et quand j'en sortis, il me demanda si je ne viendrois pas dîner le lendemain qui était hier, j'étois engagé. Je le suis encore aujourd'huy; mais je compte décidément y aller demain, car si je ne veux pas me jetter à la tête, je ne veux pas non plus par trop refuser. Madame m'a traité, dans le peu que je l'ai vüe, beaucoup mieux qu'on ne pouvoit l'espérer d'une très jeune femme, quand on a 58 ans. Je ne me suis non plus ni livré ni refusé. Là, je mettrai de la coquetterie autant que je le pourrai; avec le mari, je mettrai du zèle et

même de l'abandon, comme je crois qu'on doit le faire vis-à-vis de quelqu'un à qui on a de premières obligations, et qui vous montre de la confiance.

Te voilà au courant de mes affaires comme si tu les avois vûes par toi-même. J'aimerois bien mieux que cela fût ainsi, et assurément ce ne seroit pas le prix du voyage qui m'arrêteroit, mais c'est l'incertitude des circonstances. Quoique, dans le fond, Marmont croie à la paix, il ne disoit avant hier, il y a une chance pour que les hostilités recommencent dans 15 jours. Ne seroit-ce pas une désolation qu'un tel voyage, pour me trouver, en arrivant icy, à l'armée active, où les femmes ne peuvent ni ne doivent aller, et où je t'avoûe que je ne voudrois te voir pour rien au monde. Mais si la paix se fait, et que, comme il est possible, l'armée occupe cependant encore le pays, plus ou moins de temps, alors, bonne chère amie, je stimulerai ton courage pour que tu oses passer les Alpes, et je pense qu'en cherchant une occasion pour avoir au moins un homme de confiance, ce que nous devons trouver en le cherchant à nous deux, je pense, dis-je, que tu pourras venir m'apporter le bonheur, qui ne peut exister pour moi tant que nous serons séparés.

Milan, 24 vendémiaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

J'imagine qu'à Paris comme icy, la retraite du ministre Thugut et le choix, tant de son successeur que du nouvel envoyé en France, auront beaucoup augmenté les espérances de paix. On la désire à l'armée aussi vivement qu'à Paris, mais on y est bien déterminé à l'aller chercher à Vienne, si on ne veut pas nous l'envoyer.

J'ai vu icy le payeur général, relativement à mon mandat sur le payeur de l'armée du Rhin. Il n'en a pas encore reçû de réponse, mais il persiste à croire, ou au moins à dire, que cela ne peut ni être long, ni faire de difficultés. Je le souhaite d'au-

tant plus qu'il paroit qu'on ne nous payera pas le mois de fructidor et qu'il sera mis à l'arriéré; c'est-à-dire on ne sait pas quand. Fais bien attention, bonne chère amie, que je ne te raconte cela que parce que c'est jusqu'à un certain point une affaire de ménage, mais que cela ne me donne encore aucune gêne, et ne doit surtout rien changer à ta manière d'être ni aux arrangements quelconques que tu aurois pû prendre. Quelques personnes, en mesure d'être instruites, assurent aussi qu'il y a dans les contributions du pays plus d'arriéré qu'il n'en faut pour faire face à l'arriéré de l'armée. Je le souhaite, je ne suis pas éloigné de le croire, mais j'aimerois mieux avoir mon mois de fructidor dans ma poche. Cependant ceux qui, comme moi, n'ont qu'un mois d'arriéré sont les plus heureux. Beaucoup d'officiers en ont 3 et 4; quelques-uns jusqu'à 6, 7 et 8.

Le premier article que nous cherchons toujours dans le *Moniteur*, est la nomination de nos plénipotentiaires au Congrés de Lunéville; mais jusqu'icy, nous l'avons toujours cherché en vain. Personne ne doute que Joseph Bonaparte ne soit le chef de cette légation; mais on voudroit connoître ses acolytes et surtout voir la légation nommée. Je n'ai vû nulle part qu'il fût question de l'envoi du Gal Clarke à Vienne; je suppose que cette nouvelle ne sera pas confirmée.

Nous avons icy, comme nous avions à Turin, un opéra-buffa où, comme à Turin, on va causer tous les jours, et bien fait-on d'y causer, car, à la réserve de 3 ou 4 morceaux qui se rencontrent dans une représentation qui dure près de 3 heures, il n'y a rien sous le ciel de plus mortellement ennuieux qu'un opéra bouffon italien, si ce n'est peut-être un opéra sérieux, dont nous sommes menacés pour l'entrée de l'hiver. Et ne crois pas que cet ennui tienne à ce qu'on n'entend pas l'italien, car les personnes qui l'entendent assurent que c'est encore pis, parce qu'alors il arrive souvent que la bêtise des paroles détruit le charme de la musique. Les ballets, sans être bons, ont leur

genre d'intérêt. Les décorations sont véritablement belles icy; elles font plus d'effet qu'en France et à moins de frais; les salles de Turin et de Milan sont aussi de beaucoup supérieures aux nôtres et tout le monde s'accorde à dire que celle de Naples surpasse encore celles-là.

Il est midi et demie en ce moment. Je me crois sûr que tu m'écris aujourd'huy, je me plais à penser que, peut-être, nous nous écrivons en même temps, et que nous sommes réunis d'action comme de sentiments.

Milan, le 28 vendémiaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Le cours que ton fils doit suivre de préférence, concurrement avec celui des mathématiques, est le cours de phisique; attendû que celui-là le ramènera sans cesse à son étude principale, lui en fera sentir la nécessité, et lui donnera l'occasion de s'y exercer; de plus, la phisique est la véritable introduction de la chimie: or mathématique, phisique, chimie et dessin, voilà ce que je crois le plus nécessaire à savoir.

Pendant que nous sommes sur l'éducation, je te dirai que je ne vois aucun inconvénient à lancer ta fille dans la carrière des sciences, si, comme tu le crois, elle y a de véritables dispositions. Je lui en dis quelque chose dans la dernière lettre que je lui écris. Je lui fais des conditions un peu difficiles, tu verras l'effet qu'elles produiront; si elle persiste et que ton état de finances le permette, tu ne risques assurément rien de lui donner un maître de mathématiques, pourvu qu'il soit assez honête pour te parler vrai sur ses dispositions, son application et ses progrès; mais quelque doive être l'événement, c'est toujours un grand bien de savoir son arithmétique par raisonnement et non par routine; et c'est l'avantage qu'elle retirera sûrement des 3 ou 6 premiers mois d'étude des mathématiques.

Tu me parles des progrès qu'a déjà faits ta fille, depuis 8 jours qu'elle va à son atelier; heureusement, tu me parles,

dans la même lettre, *d'yeux et de nez*, ce qui m'a fait voir qu'il s'agissoit d'un atelier de dessin. Tu ne m'avois point mandé avoir pris pour elle, ce party que j'approuve beaucoup.

Je désire savoir chez quel maître elle va, peut-être le connois-je de nom. Comme je suppose qu'il est bon, tu me feras plaisir de lui demander son avis sur le camée que je t'ai envoyé ; c'est-à-dire s'il le trouve bien ou mal fait.

Je n'ai été étonné ni de la mort de Mme Laclos, ni de ce qu'elle n'a pas testé ; il y a longtemps que je ne crois plus à toutes ces promesses vagues. Enfin Dieu veuille avoir son âme ; tu y gagnes au moins 2 ou 3 heures d'ennuy par an que tu n'auras plus à supporter.

Milan, le 30 vendémiaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Je te ruine en ports de lettres, bonne chère amie, et je me le reproche quelquefois ; mais que veux-tu ? Après le plaisir de recevoir de tes nouvelles, je n'en ai pas d'autre que celui de causer avec toi quand j'en ai le temps ; il faut donc bien que tu me pardonnes cette espèce de dilapidation de tes finances.

Il me semble que tu ne m'as pas bien compris, ou peut-être me suis-je mal expliqué. Il n'est pas du tout vrai que je préfère la guerre à la paix. Je suis bien trop bon citoyen pour cela, et en vérité je ne crois pas retirer de tels avantages personels de la continuation de la guerre que je puisse me faire un mérite d'en faire le sacrifice à une paix si désirable et si désirée. J'ai, dit-on, voulû dire simplement, deux choses, la 1re que j'aime mieux le temps de guerre que celui d'armistice ; et c'est tout bonnement parce qu'il est moins ennuieux, et qu'au moins les idées de gloire, ou au moins d'utilité, dédomagent des petites gênes ou contrariétés inséparables du service, au lieu qu'en temps d'armistice, il n'y a point de dédomagement ; la 2e c'est que je désire en effet finir cette guerre-cy, parce que je la regarde comme partie intégrante de la Révolution, et que

ses orages, que je ne prétends pas justifier, ne m'ont ni dégoûté de sa théorie, ni ébranlé sur les heureux résultats que j'en prévois pour la France, et, à la longue, pour l'humanité entière.

Ta sauvagerie t'a, je crois, fait illusion sur les difficultés de demander un rendés-vous au Ministre des Relations Extérieures. D'abord le pis aller étoit qu'il le refusât, ou au moins qu'il le différât trop longtemps, mais de plus tout Ministre des Relations Extérieures sait, et Talleyrand le sait mieux encore qu'un autre, qu'une partie essentielle de son ministère, est de donner audience, et même de faire en sorte qu'on se retire content, sinon du fond, au moins de la forme de la réponse. Enfin ce qui est fait est fait, on ne te refondra pas, et quand cela seroit possible, je ne le voudrois pas; car je ne conçois pas qu'on pût le faire mieux à ma convenance que tu n'es, en restant comme tu es.

J'ai lû avec plaisir les détails que tu me donnes sur le nouveau maître de dessin de ta fille. Je lui souhaite bien du plaisir à lire l'italien, mais, à moins que les opérations ne recommencent et ne me retiennent longtemps dans le cœur de l'Italie, nous ne parlerons pas italien ensemble. Tout le monde entend icy le françois suffisament et l'italien ayant très peu de bons ouvrages, à l'exception de quelques poèmes et sonnets, je ne suis pas curieux de l'apprendre. J'aurois mieux aimé que les circonstances eussent permis que Soulange continuât l'anglois. L'italien n'est qu'une langue d'agrément; l'anglois en est une d'instruction. Cependant ne concluds pas de là que je désapprouve cette nouvelle étude. Il faudroit lire dans l'avenir pour savoir ce qu'il convient le mieux faire apprendre aux enfants. Cependant je persiste pour que plus tôt ou plus tard, tu risques pour Soulange le maître de mathématiques.

Je suis bien aise que tu ayes eu l'occasion de retourner un peu souvent au spectacle. Je voudrois bien que tu pusses continuer ce genre de plaisir ou de distraction, qui est, je crois,

celui qui convient le mieux à tes gouts. Adieu, bonne chère amie, je finis par la seule raison que mes 3 pages sont pleines, car je bavarderois avec toi du matin au soir et du soir au matin.

Milan, le 4 brumaire an IX de la Rép. une et ind.

Du nombre des lettres retardées, sont celles de ta fille, que tu m'annonces écrites le 23, ainsi que celle où tu me dis que tu me parlois de l'infâme complot tramé contre notre héros et que j'ai sû par le bruit public et les journaux.

Si tu veux savoir le sujet de mon voyage à Pavie, c'est une revüe que le général Marmont alloit y passer, de l'équipage d'Art^{e} qui y est rassemblé. Elle s'est faite le 22, mais le 23 le général en chef Brune y est venû et nous lui avons donné une petite guerre, à deffaut de la véritable qui dort pour le moment. 4 ou 5 heures de cheval, quelques centaines de coups de canon et de fusil, d'assés bons déjeuners et de meilleurs dîners, voilà à peu près en quoi consistent ces sortes de spectacle.

J'ajoute que pour mon compte, j'étois logé chez l'Évêque qui s'est trouvé parler françois, qui a une assés bonne bibliothèque et avec lequel j'ai beaucoup causé, à tel point qu'il m'a donné une lettre de recommandation pour un savant d'icy, et que je lui ai promis de lui envoyer, (devine quoi), les *Liaisons dangereuses* qu'il désire tenir de l'auteur.

J'ai vû avec beaucoup d'intérêt mais trop vite comme cela arrive toujours, le Muséum de l'Université de Pavie ; il est véritablement très beau en phisique, en histoire naturelle et en anatomie. Il y a aussi un beau jardin des plantes.

Par quel hazard t'es tu purgée par précaution?

Je n'aime pas trop les talents d'amateur, mais surtout en médecine. Pourquoi n'as-tu pas consulté le docteur La Roche? Ma bonne amie, ne plaisantes pas, je te prie, avec ta santé. Songes qu'elle n'est pas à toi seule, mais les enfants la réclament en usufruit et propriété.

Lettre de Mme de Laclos

Le 25 au soir bien tard, même 26 bien de bonne heure.

Je ne pourroi jamais, cher bon ami, t'exprimer tout le plaisir que me fait le présent du camée que tu m'as envoyé. Oh! quel précieux cadeau. Combien il m'est cher! Il m'est un nouveau gage de tes tendres sentimens pour moi. Rien n'est plus aimable, de plus adorable, laisse-moi dire ce mot, souffre l'expression d'un sentiment que le temps et l'âge ne pourront détruire, que tu fortifies par l'attrait irrésistible de ta bonté, de tes vertus et le charme de ton esprit. Mon cœur t'avoit deviné dans l'histoire de ce prétendu *empereur*, un peu d'orgueil m'a fait chercher des noms d'hommes dont les vertus cependant avoient de l'analogie avec les tiennes. J'ai voulû montrer un peu de savoir dans le cas où j'eusse été déçüe de mes espérances ; mais avec quel ravissement je t'ai reconnû dans ce camée. Je l'ai couvert des baisers de l'amour et de la reconnoissance. Il faut que je rende hommage à l'artiste; il t'a fait d'une ressemblance étonnante, elle me fait la plus vive sensation, elle en a causé aux personnes à qui j'ai montré ce camée.

C'est une manière délicieuse de m'avoir donné ton portrait. Je souhaitois depuis longtemps l'avoir en mignature, celle-cy est d'une ressemblance qui passe mes espérances. Cette manière de camée est, dit-on, un biscuit. On a dû faire la matrice, tu dois l'avoir conservée. Si cela est ainsi, je te demande en grâce d'en faire plusieurs empreintes, j'en disposerai en faveur de tes enfants à mesure qu'ils s'en rendront dignes. Cette médaille sera pour eux d'un bien plus grand prix que toutes celles que la gloire accorde. Jamais ils ne recevront une aussi belle récompense du bien qu'ils auront fait. J'en ménagerai une pour Charles. Ces quatre médailles données par toi seront les liens indissolubles de notre bonne intel-





MADAME CHODERLOS DE LACLOS
d'après un pastel original
appartenant à Madame Louis de Chauvigny

ligence pour toute notre vie. J'en ferai hommage d'une à ton frère, l'autre sera mise en réserve. Je me charge de les faire monter quand je les donnerai. Je souhaite que mes intentions puissent être remplies et que nous possédions tous, l'image si fidelle d'un époux, d'un père et d'un frère que nous chérissons et qui mérite si bien notre amour, nos respects et notre amitié. Ce gage de ta tendresse pour tes enfants sera pour eux le talisman de la vertu.

Tu reconnoitras, cher ami, tout le plaisir que me fait ton présent par le désir que je manifeste que tes enfants puissent le partager avec moi. Si tu savois comme ces chers enfants t'aiment! Tu nous es toujours présent. Charles parle autant de toi que s'il te voyoit souvent dans la journée. Quand il m'a vû cette bague au doigt, il l'a baisée en sautant en disant *Papa;* ma fille en a eu une émotion qui l'a fait pâlir. Tu ne sais pas que ta fille a la taille et l'embonpoint d'une dame. Je n'ai pas un pouce au-dessus d'elle. Nous venons de lui donner un maître de danse à 3 fr. le cachet, elle a des dispositions à avoir beaucoup de grâces; comme elle s'annonce pour être très grande et très forte, elle ne peut soutenir aucune négligence dans le maintien. J'ai pris en conséquence un maître de grâces. Il me paroît bon. Nous n'avons eu que 3 leçons, il vient tous les jours. L'esprit de ta fille ne promet pas moins que sa taille, mais il a également le même besoin d'être réglé. Le meilleur des maîtres est à Milan. Nous attendrons son retour. Jusque là je continuerai d'épierrer le terrain. M. de Billy m'a promis tous ses soins pour ton fils et je crois qu'il a formé la résolution de les mettre à profit. Le temps peut faire éclore tout autant d'avantages précieux en lui que sa sœur en promet; nous sommes déjà sûrs de ceux d'un bon caractère et des qualités du cœur.

Je ne t'écris jamais, cher ami, des lettres de société que tu puisses montrer; il n'y a pas une nouvelle de politique, une

anecdote du jour; mais tu n'as pas besoin que je te fournisse de matériaux pour être bien accueilli et recherché dans le monde. Ne pouvant plus m'y montrer avec toi, je l'ai tout-à-fait quitté. Je n'entends rien, je n'ai rien à dire de ce qui le concerne. Je suis une stupide bête qui végette en bonne mère, en bonne femme, heureuse des sentiments que mon époux et que mes enfants me donnent. Je ne vais point prendre la peine de chercher à plaire à des ingrats, je n'ai ni leurs censures, ni leur approbation. Si mon inutilité ne me nuit point dans ton cœur, ne seroit-il pas absurde que je crusse que des visites et des grimaces dans le monde pourroient te pousser à la roüe de la fortune. Ah! si tes talents ne peuvent la faire tourner, il ne m'appartient pas d'y prétendre. Je t'abandonne ce soin sans remords.

Milan, 6 brumaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Il est donc vrai, chère bonne amie, que l'absence a aussi ses plaisirs? Tu me les a fait goûter bien vivement, par ta charmante lettre du 25 ou 26. Je me félicitois, en quelque sorte, d'être éloigné de toi, par l'occasion que cela t'avoit donnée de m'exprimer d'une manière si touchante des sentimens si tendres. Ah! tu es toujours toi; oui toujours adorable; et je peux bien ajouter toujours adorée. J'ai relû ta lettre au moins aussi souvent que j'ai pû relire la première que j'ai reçüe de toi et peut-être avec un sentiment de bonheur plus profond et un moins vif. J'en aime tout, jusqu'à l'exagération avec laquelle tu me peins en beau. Si l'on n'y retrouve pas la fidélité de l'histoire, on y retrouve celle de ton attachement pour moi, et il m'est bien permis, sans doute, de préférer celle-cy à celle-là. Combien je me félicite d'avoir eu l'idée de ce camée antique que tu as si bien sû rajeunir!

Si l'artiste étoit icy, je crois que je l'embrasserois. Au surplus, il doit y venir bientôt, et ce sera seulement alors que je pourrai m'occuper de ton quintuple désir qui nécessite quelques éclaircissements.

Ce camée n'est point en biscuit et n'a point eu de matrice. Il est en bois et fait d'ailleurs comme tous les camées, soit qu'ils soient en pierre précieuse, en écaille ou en ivoire. J'aurois pû le faire faire de cette dernière matière, mais d'abord l'ivoire jaunit, et jaunit souvent inégalement, en sorte qu'il vous vient par exemple, une tache jaune sur l'œil ou sur le bout du nez, ce qui ne laisse pas que de défigurer un portrait. Le bois n'a pas cet inconvénient. De plus, les camées en bois sont à peine connûs, et ceux sur pierre, sur écaille, ou sur ivoire, le sont trop, en ce qu'on les compare toujours aux camées vraiment antiques que nous n'égalerons pas; en outre les camées en bois vont, je crois, devenir à la mode, et voicy sur quoi je le présume.

Tu aurois pû entendre parler à Paris d'un certain Bouzanigue, artiste de Turin, qui a fait un morceau de sculpture en bois d'une si parfaite exécution (la composition n'en vaut rien) que le gouvernement françois avoit été en marché pour en faire emplette pour le Museum national. Ce Bouzanigue vend à Turin beaucoup de camées portraits ou sujets, mais il n'en fait plus lui-même, il les fait faire par différents élèves qu'il a formés, à qui il les paye un prix modique, sur lequel il gagne en les livrant sous son nom. J'ai sû cela et c'est le plus fort de ses élèves qui a fait mon portrait.

Cela m'a couté tout monté 60 l. de Piémont, ce qui fait 3 louis de France, prix convenu, à raison de 36 l. pour le camée et 36 l. pour la bague. Tu vois que mon cadeau n'a pas été ruineux.

J'ai imaginé que ce jeune artiste réussiroit très bien à Paris; mais il lui falloit des moyens pécuniaires pour s'y rendre, et des recommandations pour s'y faire connoitre. Je lui ai ouvert icy une souscription de 12 portraits, laquelle a été remplie, de suite, chez le général Marmont. Il viendra donc les faire à Milan, aussitôt qu'il aura fini à Turin ceux de la famille Saint-Michel et de tout l'état major de siège, et quand

il aura fait sa récolte à Milan, le général Marmont et sa femme le recommanderont à Paris, en y en envoyant leurs portraits faits par lui.

Tu vois, bonne chère amie, que, selon toute apparence, je serai dans le cas de remplir tes vœux pour nos enfants; mais j'espère bien aussi lui faire faire leurs portraits ou surtout le tien. Quand on songe que le plus mauvois portrait en miniature coute de 4 à 5 louis, ceux-là paroissent pour rien.

Au surplus, je t'invite à dire que tu ignores le prix de mon camée, si tu le montres à quelqu'un qui ait été en Italie, de dire aussi que tu ne sais pas le nom de l'artiste ou de nommer Bouzanigue, car beaucoup de gens jugent les choses sur les noms.

Tu sauras que l'artiste m'a tenû une première séance, environ une demi-heure pour me dessiner au crayon, de manière à avoir la masse et les contours ; ensuite je ne l'ai pas revû de deux jours et il est venû le 3ᵉ prendre sa dernière séance, pour retoucher d'après nature son camée qui étoit fini. Cette dernière séance a duré près d'une heure. C'est donc une heure. et demie de temps et 36 l. mais j'espère bien qu'à Paris il sera bientôt plus cher, excepté pour moi.

Adieu, bonne chère amie, voilà trois grandes pages sur mon petit camée, mais il a été l'occasion de tant de plaisir pour toi, et pour moi aussi par la lettre qu'il m'a procurée, que je ne pouvois pas le quitter. Embrasses nos enfants pour moi, et reçois pour ton compte les plus tendres baisers de l'amour (1).

(1) Sur le verso de cette lettre est écrit : Madrigal fait à Laïs, lorsqu'elle dépose son miroir dans le temple de Vénus :

« Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle,
Il redouble trop mes ennuis;
Je ne saurois me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étois, ni telle que je suis. »

ais donc la paix bien vite, la paix nous réunira pour la vie.

Milan, 10 brumaire an IX de la Rép. une et ind.

: suis bien sensible à tout l'amour que Charles me témoi-, et je t'en fais de bien sincères remerciements. C'est véritanent à toi qu'ils sont dûs, car assurément à son âge on n'a sentiments que ceux qu'on nous inspire. Tu juges que cette : donne un prix bien touchant et bien doux pour moi, à la lresse que cet enfant me conserve pendant une absence si gue pour son âge. Mais les enfants sont imitatifs et celui-. de bons modèles sous les yeux.

'imagine qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, tu verras s les journaux quelques événements qui viennent d'avoir icy et qui, heureusement, ont été déjoués pour les résultats. nme il n'y a rien là de personel à moi, je m'en tiens à ma hode ordinaire, de m'en remettre aux journaux pour tous événements politiques et militaires.

.près avoir eu un mois d'octobre superbe, hier, veille de ussaint, le temps s'est mis à la pluie, qui continue aujourd' et n'a pas l'air de cesser de si tôt.

:ela me prive de la promenade que je faisois tous les jours, uis 3 heures jusqu'à 5. Cette perte, quoique petite en appa-ce, se fait sentir dans un pays dénué de ressources pour :anger qui ne fréquente ni les tripots, ni les mauvais lieux. maison Marmont est la seulle où j'aille; joins y l'Opéra, uyeux par lui-même, par sa longue durée, et par son éter-e répétition, voilà quelles seroient toutes mes ressources ; un mauvais petit libraire françois qui a imaginé de louer lques livres. Il en a si peu que je crois que si je reste icy 2 s, j'aurai épuisé son magasin, mais enfin c'est toujours une nde ressource dans le dénuement où je me trouve. Je lis en moment les *Mélanges de Madame Necker*.

; voudrois que tu puisses les lire, j'en suis content et je

pense que tu le serois aussi. C'est d'ailleurs une lecture qui te convient à merveille, en ce qu'on peut la quitter quand et comme on veut, attendû que ce ne sont que des lettres assés courtes ou quelques pensées détachées. Au surplus il y a beaucoup d'esprit, et de bon esprit, ce qui te convient encore à merveille.

A propos de bon esprit, quittes donc ce découragement qui te gagne sur les moyens de plaire. Tu peux m'en croire, tu en as autant et plus que toute autre femme. Pour les mettre en usage, il te suffiroit de te livrer à la société. Je sens bien que ta situation actuelle ne t'en fournit guère les moyens, ni l'occasion, mais tu t'y refuses aussi un peu trop. Il nous faudra faire là dessus un petit travail à mon retour; en attendant te contrarieroit-il de te remettre à lire 2 heures par jour ? Tu as presque tous les bons théâtres, presque tout Voltaire et quelques bons romans. Madame Pourrat aura aussi quelques livres à te prêter. Si tu te tiens seulement un mois à ce régime, tu verras que tu reprendras de la facilité à l'attention.

Si deux heures sont trop d'abord, commences par une; si une est encore trop, coupes la entre le matin et le soir. Je lis à présent autant de voyages que j'en trouve, c'est un passe temps fort doux. Madame Pourrat doit avoir l'Histoire des voyages par Laharpe; ce seroit de la lecture pour toi pour 2 ou 3 mois, car je crois qu'il y en a bien 30 volumes. Tu vois que voilà une véritable consultation sur ton état; j'ajoute le spectacle, autant que tu le pourras, et surtout quelques visites pour te réaccoutumer à l'ennui du monde; apprentissage qu'il faut recommencer pour retrouver quelque plaisir; mais ce qu'on y trouve dès le 1er jour, c'est de se retrouver mieux chez soi; notre esprit a besoin de passer du monde à la solitude et de la solitude au monde, comme notre corps du mouvement au repos et du repos au mouvement.

Adieu, bonne chère amie, j'écrirai un de ces jours à Etienne.

Tu m'as fait grand plaisir en mandant qu'il t'avoit parû décidé à profiter de la bonne volonté du C. Billy. Je tâcherai de le maintenir dans ses bonnes dispositions. J'espère aussi que Soulange s'appliquera de manière à te donner de la satisfaction et à te dédomager du sacrifice que tu fais pour elle. Embrasses la de ma part,ainsi que le gros Charles qui ne sait pas encore son Ba be bi bo bu,en sorte que je ne peux pas lui écrire, ce qui me contrarie beaucoup. Adieu encore, je t'aime et embrasse du meilleur de mon cœur.

Milan, 12 brumaire an IX de la Rép. une et ind.

Tu me mandes que tu as envoyé par ton fils mon paquet au ministre Talleyrand ; cela m'assure au moins que celui-cy l'a reçû, quoique je n'en ai pas eu de réponse, comme au surplus je m'yattendois ; car des 2 objets queje traitois, avec lui,l'un, de faire passer une lettre à Livourne, n'en exigeoit pas ; l'autre, qui traitoit de mes intérêts personels, n'étoit guère susceptible que d'une réponse verbale, et même assés vague.

Tu me parles dans cette même lettre du départ de ton fils, et il paroit par ce que tu m'en dis, qu'il y a mis plus de courage que toi... J'espère que dans ce courage là tu n'as pû remarquer aucune diminution de tendresse pour toi, et je le présume à la manière dont tu me parles de lui. Quant à ton courage, à toi, je l'avois deviné d'avance, ainsi que tu l'as pû voir par une de mes lettres, ou malgré tes petites bravades à cet égard, je m'en tenois à te demander de tâcher que ce départ n'altérât pas ta santé.

Tu me parles encore dans la même lettre, de l'argent trouvé chez Mme Laclos et de ton mécontentement de ce que Déseffeuillés ne s'est pas trouvé à la levée des scellés ; je t'avoue que je ne puis mettre aucune importance à tout cela. Je n'ai pas besoin de faire mon deuil de cette succession, je n'y avois jamais compté. Il y a longtemps que je sais qu'il ne faut compter que

sur ce qu'on tient et qu'on ne tient que ce qu'on se procure par soi-même. Si, comme j'ai tout lieu de le croire, je suis conservé à la paix dans mon grade et dans mon arme, nous ne serons pas riches, mais nous vivrons et nous élèverons nos enfants. Souviens-toi de l'origine de Charles, *il ne sera pas plus pauvre que les autres*, disions-nous. Il est sûrement plus commode, mais souvent il n'est pas plus heureux d'être riche surtout pour les jeunes gens.

Nous avons appris icy avec plaisir l'arrivée du Cte de Cobentzel (1) à Lunéville. Cela me fait croire que les hostilités ne recommenceront pas, malgré la scandaleuse envie qu'en avoient quelques personnes. Je compte beaucoup pour l'accélération de la paix sur le grand intérêt que doit bien sentir qu'a le Cte de Cobentzel de retourner vite à Vienne, où il est sûrement travaillé de main de courtisan. Mais s'il fait la paix en deux mois (et cela est possible) je le vois aussi puissant, et pour autant de temps que Thugut l'a été. Pour moi, qui vois dans la paix la prospérité de la France, une nouvelle carrière de gloire pour Bonaparte, et mon retour auprès de toi tu peux juger si j'en ai le vif désir! Ce qui ne m'empêche pas de répéter que la plus ennuyeuse chose possible, quand on est à l'armée, c'est une armistice.

Milan, 14 brumaire an IX de la Rép. une et ind.

Puisque tu me parles ménage, je suis bien tenté de faire le mari en te donnant un ordre; mais j'espère cependant qu'une invitation suffira et j'essaie de ce moyen plus doux. C'est au sujet du domestique mâle que tu désires ajouter à ton immense train de maison. Voici mon calcul à cet égard. Dans l'ancien régime on trioit sur le volet parmi les meilleurs domestiques, en leur donnant 60 fr. par mois pour gage, nourriture et entre-

(1) Cobentzel, diplomate autrichien, négocia le traité de Campo-Formio en 1797 et la paix de Lunéville en 1801.

tien. Je suppose que depuis, ce prix soit doublé, c'est donc 120 frs par mois. Choisis donc au plus tôt, je t'en prie, un domestique qui te convienne, qui frotte *et qui rase*, je songe aussi à moi et cette qualité nous donnera le choix à mon retour. Aussitôt que tu l'auras arrêté, fais-le moi savoir et je te ferai passer 360 frs ce qui suffira pour que, pendant trois mois, tu ne puisses t'apercevoir de ce petit surcroit de dépense. D'icy à 3 mois la paix sera décidée ou manquée, et alors, si je ne suis pas à Paris, je t'enverrai 360 autres francs pour les 3 mois suivants. Quand j'aurai touché mon mandat de Moreau, je serai plus riche et peut-être plus généreux; jusque là et surtout dans l'incertitude de l'arrivée et des besoins de Choder, je pense devoir m'en tenir aux choses indispensables, parmi lesquelles je range *impérieusement* le domestique mâle que j'*exige* que tu prennes : car je sens que, surtout l'hiver, c'est une denrée de Ire nécessité pour toi dans ta situation.

Mme Marmont part avec son mari et ce voyage sera de 12 à 15 jours. Je fais profiter de l'armistice indéfini à mon adjoint, pour le renvoyer jusqu'à nouvel ordre, à Chambéry, où il est marié.

Je vas me trouver en tête à tête avec l'opéra buffa, cela n'est pas gai, surtout avec le mauvais temps continuel que nous avons, mais je loue des livres..., et si j'avois plus de courage, j'en ferois; mais je suis si bête que je n'ai pas la moindre idée. Je suis, comme toi, absorbé dans celle de ma famille, et je m'y trouve si bien que je n'ai pas le courage d'en sortir.

Milan, 18 brumaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Je t'écris, chère bonne amie, au retour d'une grande parade qui a eu lieu en l'honneur du 18 brumaire. Ce jour rappelle de grands et heureux souvenirs; en mon particulier, je ne puis oublier qu'il a fait cesser l'espèce de proscription dans laquelle l'ancien gouvernement s'obstinoit à me tenir. C'est sans doute

pour qu'il n'y ait jamais de bien sans mélange que c'est aussi par une suite de cette justice, ou de cette faveur, que je me trouve éloigné de toi : mais j'espère que la paix nous réunira avant l'époque semblable à laquelle nous nous sommes séparés, et alors le 18 brumaire brillera de tout son éclat et mon bonheur particulier se rattachera à la félicité publique.

Que de si heureux présages t'arrachent donc aux affections vaporeuses qui paroissent prendre tant d'empire sur toi et que je reconnois principalement à cette tristesse vague qui te tourmente et plus encore à cette déprisation de toi-même, si l'on peut parler ainsi, qui est vraiment une sorte de maladie de ton esprit.

Que tu n'ayes pas l'amour du monde, je le conçois, mais que tu t'y croies déplacée au point de craindre d'y paroitre, c'est véritablement une erreur trop singulière et trop forte pour être tout à fait naturelle et je me crois sûr qu'il entre un peu de vapeurs dans ton opinion. Tu sais bien que les distractions sont le seul remède à ce mal et je te demande en grâce non seulement de ne pas t'y refuser, mais de te forcer même à en prendre. Promets-moi, bonne chère amie, d'essayer de ce remède. Tu y trouveras au moins le plaisir de m'accorder une demande que je te fais, en vérité, bien vivement, et au succès de laquelle j'attache un prix infini.

Je t'ai mandé l'absence du général Marmont, qui est en tournée à Florence et Livourne; mais je ne crois pas t'avoir dit qu'à son départ il m'a *choisi* pour le remplacer icy. Je dis *choisi*, parce que c'est l'expression de la lettre qu'il avoit laissée icy pour moi et parce qu'en effet il y a dans l'armée plusieurs officiers généraux d'artillerie plus anciens ou plus en grade que moi; il y en a même un à Milan, quoiqu'il en soit, c'est moi qui donne tous les ordres et toutes les décisions et qui répond en conséquence à toutes les lettres de service qui lui sont adressées des différentes parties de l'armée. Je désire

m'en acquitter à sa satisfaction ; alors je ne regreterai pas le petit travail que cela me cause, je m'en féliciterai même. Tu vois que je suis prédestiné à faire souvent de la besogne sous le nom des autres (1). A propos de cela le journal de Milan annonce que le général Servant (2) est à Paris et qu'on le désigne pour ministre de la guerre. A la bonne heure. Ce qu'on paroit croire icy c'est que le général Berthier va, de nouveau, avoir un commandement d'armée. Tu vois que si tu me mandes des nouvelles de l'armée d'Italie, moi je te mande celles de Paris. N'est-ce pas là un moyen d'être bien instruit sinon de tout ce qui est, au moins de tous les radotages du monde?

Milan, 20 brumaire an IX de la Rép. une et ind.

Tu dis donc qu'on s'attend à Paris à la proclamation de la paix, pour le 18 brumaire. Dieu entende et exauce les Parisiens ! Mais si leur idée peut être juste, leur expression au moins ne me paroit pas exacte.

Bonaparte, à la vérité, nous a accoutumés aux miracles, et tu sais que je ne manque pas de foi en lui; mais il me semble que c'en seroit déjà un bien prodigieux, que de s'être mis en état de proclamer le 18 brumaire, que le traité fait avec l'empereur seroit envoyé ce jour à la ratification : et quand elle auroit eu lieu, il resteroit encore les arrangements de l'Empire à régler ou au moins à effectuer; car je conçois que si la France l'Autriche, l'Espagne et la Prusse sont d'accord, on pourra dire à tout le reste délibérés, rien n'est plus juste; mais délibérés telle chose, rien n'est plus nécessaire, ce qui ne laisse

(1) Cette allusion est de la plus haute importance et éclaire tout le passé de Laclos.

(2) Servant ou Servan de Gerbay, capitaine en 1772, rédacteur du *Soldat citoyen* (1781), fut nommé ministre de la guerre par Louis XVI qui le révoqua le 12 juin 1792. Il fut réintégré par l'Assemblée, emprisonné par la Terreur et sauvé par le 9 thermidor. Ami de Laclos, avec lequel il s'occupa de diverses affaires financières et industrielles.

pas que d'abréger les congrès, et c'est, je crois, le meilleur parti à prendre, d'où je présume qu'on le prendra.

Je vois avec une grande satisfaction que Bonaparte rappelle à Paris l'élégance et l'urbanité françoise, c'est aussi là une carrière de gloire et il les parcourra toutes. Puisse-t-il, seulement, toujours reconnoître ses amis et ses ennemis.

Je n'ai approuvé ni désapprouvé l'étude de la langue italienne pour Soulange. La méthode la plus facile pour bien savoir la sienne est d'en apprendre une autre, et sous ce point de vûe, c'est toujours bien, mais je fais peu de cas non pas des ouvrages, mais du genre d'ouvrages italiens. Je ne désapprouverai pas non plus la musique, quand tu le jugeras à propos; mais j'observe que si Soulange n'est pas née pour le gracieux, en la voulant rendre telle, on n'en tirera que des grimaces. (Il faut bien que tu me pardonnes cette infâme roupie, qui vient de tomber, si j'avois pû me déterminer à te quitter, je me serois mouché à temps.) Je ne suis que trop porté à penser que Soulange a plus de facilité que de disposition; cependant il ne faut pas se décourager, elle est bien jeune et il n'y a point de terrain, si bon soit-il, qu'il ne faille labourer, si l'on veut y moissonner un jour. Je suis bien aise que tu persistes pour l'avenir à lui faire continuer l'anglois; il auroit parû bien ridicule de lui donner, au lieu d'un maître d'italien, un maître d'allemand, et cependant, quand on sait l'allemand et le françois, on sait l'anglois en trois mois de temps. J'avoue que si Étienne avoit le temps et l'occasion d'apprendre l'allemand, j'en serois bien aise, mais il a trop à faire d'ailleurs, et il ne faut pas, je crois, le détourner de ses occupations actuelles.

C'est donc la santé de la famille, le gros Charles, qui en est toujours le malade ? Au reste, c'est peut-être un bien, que ces fréquentes éruptions, puisqu'il n'a pas encore jeté de gourme. Toutefois j'aimerois mieux qu'il se portât bien que d'avoir toutes ces maladies, prétendûes de santé. Mais comment feras-tu

›our le purger ? Je te plains bien, s'il n'a pas changé à cet gard. Il y a de quoi t'en rendre malade et c'est vraiment une le mes inquiétudes.

Adieu, bonne chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon œur. Je te remercie de tout ce que tu me dis d'aimable au ujet de mes fréquentes lettres. Embrasses Soulange pour moi, t Charles aussi, s'il n'est pas trop galeux.

Milan, 22 brumaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Sans doute, bonne chère amie, tu auras sû bien avant l'arri- ée de cette lettre que voilà les espérances de paix encore éloi- nées. Hier 21 à la suite d'un courier arrivé de Paris le 20 au oir au général en chef, celui-cy a fait dénoncer l'armistice u Général autrichien en sorte que le 1er frimaire, pour tout élay, nous serons en état d'hostilités, ce qui ne veut pas dire u'on se battra ce jour-là, mais que de ce jour-là on pourra se attre. Tu juges que dans ce moment où je me trouve icy, emplaçant le général Marmont, je ne suis pas sans affaires, nais comme il faut autant qu'on peut,y mêler un peu de plai- ir, je prends le temps de t'écrire comme à l'ordinaire.

J'ai répondû avant hier soir à ta lettre du 10 arrivée le 29, et e n'en ai point reçû de toi hier, ainsi celle-cy ne répond à rien. 'ai reçû hier la réponse de Mme Pourrat. Sa lettre est char- nante comme tout ce qu'elle dit ou écrit, mais elle est remar- uable en ce qu'au moment où tout Paris paroissoit ne pas outer de la paix et ne soupirer qu'après elle, on y trouve plus e doute que d'espoir à cet égard et encore la crainte que ce op grand désir de paix nous fasse perdre quelques avantages.

Voicy maintenant ce qui dans sa lettre te regarde et t'inté- esse plus particulièrement. « J'espère voir souvent votre aimable emme cet hiver, je me flate quelquefois d'être en harmonie vec son cœur si affectueux et son âme si élevée ; je sais qu'elle de l'amitié pour moi, et je la lui rends de tout mon cœur. »

Je t'invite, bonne chère amie, a te procurer le livre l'indication suit :

« Correspondance de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans « Louis XVI, la Reine, Montmorin, Liancourt, Biron, La Fa « etc., publiée par le C. R. »

« A Paris chez le Rouge, passage du Commerce, co « Rohan, et *chez de Braye, libraire, palais du Trib* « *gallerie de bois.* »

Tu vois que cela se trouve au Palais Royal, où on a tou l'occasion d'aller.

Je n'ai pas été peu surpris de rencontrer ce recueil que prêté icy le frère du Général Suchet, qui est l'un de ses de camp. Je peux t'assurer que toute la correspondan Londres est parfaitement exacte, à quelques phrases ou ques mots estropiés près, comme cela arrive presque tou quand il n'y a pas d'auteur qui surveille le prote d'imprin or il n'y avoit ni l'auteur de droit, ni celui de fait.

Je désire, quand tu auras cet ouvrage, que tu le fasses co tre au C. Feydel (1), demeurant *rue Honoré, la porte co après les Jacobins* en venant du Palais Royal. S'il en comme moi, ce recueil peut fournir un excellent article s degré de confiance que mérite l'opinion publique et sur l férence qu'il faut faire entre les matériaux d'histoire e mémoires du temps.

Quant aux lettres qui se trouvent à la suite et un journ fils, je n'ai pas les mêmes preuves ou plutôt la même consc de leur autenticité, mais j'y crois.

J'ai pourtant encore trouvé là un fait que je crois fau sont les rideaux du lit, tout tachés de vin. M. d'Orl.... sujet à de fréquents étouffements, couchoit toujours dan lit sans rideaux, cependant comme il place ce lit dans un

(1) Feydel, ancien constituant que Laclos avait connu à la Socié Jacobins.

loir que je ne connois pas et dont je ne soupçonne pas même e lieu de l'existence, il se peut qu'il y eut des rideaux à ce it-là et puis les rideaux ni le vin ne font rien à l'affaire, et ce recueil n'en sera pas moins précieux pour l'histoire. Je savois bien qu'il avoit été porté au Comité de Sureté générale mais je e croyois passé de là aux Relations Extérieures. Au surplus je ne crois point du tout aux minutes de ma main (1), toutes ont été brulées, au moins je m'en crois sûr. Tout le registre doit être de la main de Clarke et si cela n'est pas ainsi, il me sera démontré qu'il y a une infidélité et qu'on a imprimé sur des copies livrées du lieu, quel qu'il soit, où existe l'original. Si j'avois été à Paris, j'aurois été m'en assurer chez le Rouge qui, comme tu le verras, offre de montrer l'original jusqu'au Ier brumaire an IX, mais peut-être n'a-t-il fait paroitre le livre qu'après cette époque passée.

Voilà bien du bavardage sur une chose dont je ne m'occupois plus depuis longtemps, mais cela me prouve, de plus en plus, que le temps amène toujours la vérité; c'est dommage qu'il ne l'amène pas toujours à temps.

Milan, 28 brumaire an IX de la Rép. franç.

Nous sommes encore à Milan, bonne chère amie, mais sûrement pour bien peu de jours. Ce n'est pourtant, à ce qu'on assure, que le 2 frimaire, à minuit, qu'expire l'armistice.

Je mettrai à la poste, en même temps que cette lettre, un paquet chargé à ton adresse, ne contenant rien autre chose qu'une lettre de change de 2.400 fr. à ton ordre, tirée par le payeur général de l'armée sur les C. Delfy frères, banquiers, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 9, à Paris. C'est le payement du mandat de Moreau.

Si je m'en souviens bien, j'ai emporté en argent, à mon

(1) Ce passage a trait au rôle joué par Laclos, à Londres, en 1790, comme secrétaire du Duc d'Orléans.

départ, 3.600 l. sur quoi je t'ai fait payer 1.200 l. de Turin, ce qui avec 2.400 l. de cet envoy remplace les 3.600 l. mais je t'observe que cette fois, au lieu de 2.400 livres je t'envoye 2.400 *francs* ce qui, à raison de 25 l. par 100 l. ou de 12 l. 10 par mille livres, fait bien 30 livres de plus. Or, Madame, je n'entends pas du tout que vous profitiés de ces 30 l. là. Mon intention est donc (si toutes fois tu l'approuves) que ces 30 l. soient partagés entre Soulange et Charles, par égales parties, que des 15 l. de Soulange tu lui en achètes un chiffon quelconque, ou bonnet ou chapeau, ou fichû, ce qui lui plaira le mieux et que tu jugeras le plus convenable. Quant aux 15 l. de Charles, ils doivent être rigoureusement employés en gâteaux dans le courant des 3 mois en ôse, c'est-à-dire des 3 mois d'hiver: aussi bien la lettre de change étant du 21 brumaire, à 40 jours de datte, tu n'en toucheras l'argent que le 29 frimaire, au plus tôt. Il est bien entendû que soit gâteaux, soit bonbons, Charles, qui est bon en tout, ne mangera pas tout, tout seul comme un goulû et qu'après avoir constaté sa propriété pour un ou deux *à moi, à moi*, il en offrira à sa maman et à sa sœur, car il sait bien ce qui fait que j'aime tant mon gros Charles, c'est que lui-même aime beaucoup, beaucoup, sa sœur et surtout sa maman. A présent que voilà cette grande affaire arrangée, je reviens à ta lettre.

Je suis bien aise que tu m'apprennes que l'armée est à Rome. Vivent les journaux, s'ils sont prophètes. Quant au quartier général, transféré à Véronne, la prophétie n'est pas encore accomplie; mais qui sait ce que le temps amènera?

Tu as mieux deviné que les journaux que le changement de quartier général, ou plutôt l'entrée en campagne, détruiroit nos projets de camée. L'artiste ne devoit arriver icy que vers le milieu du mois prochain, d'où il suit qu'il ne se mettra pas en route pour y venir. Je me félicite d'en avoir fait faire un à Turin. Eh! oui, sans doute, je m'en félicite! d'abord par le

plaisir qu'il t'a fait et ensuite par le bonheur qu'il m'a procuré grâces à tes si tendres remercîments.

Si tu retrouves les manuscrits, soit de *la Matrone*, soit d'*Ernestine* (1), tu peux bien en faire tout ce que tu voudras, mais je ne conseille à personne de perdre là sa musique. Ce n'est pas que ces deux ouvrages soient *bêtes*, mais je ne les crois pas coupés pour le théâtre. Au surplus tu peux les livrer au C. Bruny, pourvu qu'il ne me reproche pas de lui avoir fait perdre son temps.

Autant que j'ai pû m'en assurer chez les libraires de Turin et de Milan, *les Liaisons dangereuses* ne sont point traduites en italien. Elles y ont été beaucoup lües en françois; voilà tout ce que j'en sais.

Quoique je te plaisante sur les nouvelles de ton journal, tu me feras plaisir de me les mander quelquefois; car les bruits de Paris, vrais ou faux, font toujours nouvelle, puisque c'en est une que de savoir qu'on dit telle chose à Paris.

Adieu, bonne chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur; — embrasses pour moi Soulange et Charles. Soulange fait-elle des progrès dans le dessin et en général dans ses études ? Quant à Charles, que tu me mandes qui a tant d'avidité de savoir ce qu'il y a pour lui dans ma lettre, c'est un sorcier de gourmand qui devinoit qu'un jour il s'y trouveroit des gâteaux.

Milan, 29 brumaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Je t'ai écrit hier, bonne chère amie, en réponse à ta lettre du 17, la dernière que j'aie reçüe de toi. Je t'écris aujourd'huy, quoique le courier ne parte que demain, mais c'est que

(1) Ces manuscrits ont été détruits ou perdus, sans aucun doute. Ils ne sont pas mentionnés dans le don fait à la Bibliothèque Nationale par Mme de Carrey d'Asnières et ils ont disparu des archives de famille. *Ernestine* est une pièce de théâtre, d'après le roman du même nom de Me Riccobini ; elle fut jouée, sans aucun succès, du reste.

demain, nous partons aussi pour Brescia, où se transporte le quartier général qui doit y être, au complet, le 2 frimaire au plus tard. Beaucoup de personnes croient encore que les hostilités ne recommenceront pas. Pour qu'elles aient raison, il faut que le contre-ordre se dépêche d'arriver ; c'est au surplus une opinion que je ne partage pas. Plusieurs disent aussi que les Russes reviennent, et dans ce cas, il seroit, en effet, bien important de tâcher de bien battre les Autrichiens, avant l'arrivée de leurs amis. Mais je ne crois pas plus à cette nouvelle qu'à l'autre. Je pense, tout simplement, que l'astuce et la fierté de l'Autriche nous ont obligés d'en appeler encore une fois aux baïonnettes françoises. Puissions-nous appuier la négociation par quelque grande victoire ! Ce devroit être le vœu de toute l'Europe, car nos victoires seroient pacifiques et nos défaites éterniseroient la guerre.

Dans ma grande affaire de gâteaux, réglée par ma lettre d'hier, je crois avoir oublié une condition bien essentielle *et de rigueur*, c'est qu'il n'en sera mangé, provenants de ces 15 l. là, que les jours où tu seras bien contente de Charles. Quant à Soulange, j'espère qu'une pareille condition seroit inutile pour la petite emplête à lui faire. J'aime à penser qu'elle met ses soins et son plaisir à te contenter chaque jour et qu'elle n'a pas besoin pour cela d'autres motifs que le désir de te plaire et sa tendresse pour toi. Elle est assez formée pour devoir sentir que c'est particulièrement quand il arrive quelques événements contrariants, tels que cette prolongation de séparation, que c'est alors, dis-je, que chacun doit chercher à faire de son mieux pour adoucir la peine commune. Je ne doute pas qu'elle ne se ressouvienne que je l'ai chargée, dans une de mes lettres, d'une partie de ton bonheur qui consiste à voir prospérer le soin que tu donnes à son éducation. Je te prie de lui communiquer cet article de ma lettre, afin qu'elle voie que, si je ne lui écris pas, je ne cesse cependant point de m'occuper d'elle.

Brescia, 2 frimaire an IX de la Rép. une et ind.

Après 3 journées de route, d'environ 5 lieues chacune, me voilà rendû, chère bonne amie, à Brescia, et mon premier soin est de t'en informer. Tu sais que Brescia qui fait aujourd'huy partie de la République Cisalpine,étoit auparavant dépendant de la République de Venise.Nous avons donc quitté l'ancienne Lombardie, pour nous transporter devant les cy-devants États Vénitiens. En ne te mandant rien sur nos opérations ultérieures, je t'en dirai autant que j'en sais et qu'en sait presque tout le monde. Jusqu'icy le secret du général est bien gardé ; mais nous avons repris position hostile, et vie active; nous ne déballons plus, nous sommes enfin en état de guerre, au moins y serons-nous ce soir, à minuit, terme où finit le délai de la dénonciation de l'armistice.

Je ne peux que te répéter que l'armée est superbe et dans le meilleur état, tout fait donc espérer du succès. Les pluies ont cessé depuis 3 jours, il a gelé à glace aujourd'huy,mais il fait, au moment où je t'écris, une superbe journée de printemps. Hier et aujourd'huy j'ai quitté ma voiture à 2 lieues, environ, de mon gîte pour finir la route à cheval ; il faisoit si beau aujourd'huy que j'y ai trouvé du plaisir, malgré mon peu de goût pour cette allure. Je suis toujours content de mes chevaux, ils sont sages et bien portants; cela fait honneur aux juifs de Strasbourg. Le Général Marmont n'arrive icy que ce soir ; tu devines bien la raison qui l'a fait quitter Milan le plus tard possible; au surplus il a donné à l'armée d'Italie, une artillerie plus nombreuse, mieux organisée et en meilleur état qu'elle n'a jamais été.

Quand tu verras Mme Pourrat je te prie d'abord de lui dire mille choses aimables de ma part, sur son aimable lettre, et ensuite que j'ai lû au Général et à Mme Marmont l'art. de cette lettre qui la concernoit. Ils m'ont parû très sensibles à son

tendre souvenir et Mme Marmont a dit avec l'air et le ton que Mme Pourrat lui connoît : « Mon Dieu il faut bien que je lui écrive, à Mme Pourrat car je l'aime bien », et je le crois, car elle n'aime pas tout le monde.

J'ai fait avant-hier une perte à laquelle je n'ai pas laissé que d'être sensible. C'est un certain cordon vert, en laine, qui me servoit à passer mon habit et que tu peux te rappeller ; comme je le portois toujours dans ma poche, je suppose qu'il en sera tombé à l'opéra de Milan où j'ai fouillé dans cette poche là. Ce n'est pas grand'chose, mais il t'avoit servi et je l'aimois.

Tu vois, bonne chère amie, que cette lettre est toute pleine de moi sans qu'il soit du tout question de toi ; mais c'est te servir à ta manière et à ton gout. J'ajoute encore que ma santé se soutient fort bonne, sans même ressentir mes petites incommodités. A présent je reviens à toi, pour te dire ce que tu sais depuis longtemps, c'est que je t'aime de toutes les facultés de mon âme, ou autrement, comme je t'ai toujours aimée.

Brescia, 4 frimaire au soir pour partir
le 5, an IX de la Rép. françoise.

Tu vois, bonne chère amie, par la datte de ma lettre que je suis dans les vrais principes, écrire quand on en a le temps et cela nous convient d'autant mieux que, pour nous, écrire c'est seulement causer de choses et d'autres, comme cela vient au bout de la plume.

Je ne t'en dirai pas plus que je ne t'en ai dit sur ce que j'ai appelé nos événements de Milan ; je t'en ai parlé fort dans le vague parce qu'ils n'étoient pas publics et puisqu'ils ne le sont pas devenûs, c'est que sans doute le gouvernement n'a pas voulû qu'ils le fussent : or, comme ils n'ont eu ainsi que je te l'ai mandé, aucun résultat, on peut bien les regarder comme non avenûs. Tout ce que je me permettrai d'ajouter, c'est qu'ils

n'étoient peut-être pas étrangers aux évènements de Turin et en général aux malveillants.

Je reste aussi dans le vague sur le voyage de Lucien, mais je dors sur l'une et l'autre oreille plein de confiance dans le génie et la fortune de Bonaparte.

Tout en état de guerre que nous sommes, nous ne savons pas encore si nous attaquerons, ni si nous serons attaqués ; on fait toutes les dispositions hostiles et beaucoup de gens croient encore à la paix ; pour moi je dis comme ce paysan à son confesseur : je ne crois ni ne décrois ; quand je n'ai pas les données, je ne m'occupe pas de résoudre le problème ; nous sommes prêts, voilà tout ce que j'en sais ; en attendant j'irai très pacifiquement, après avoir fini cette lettre, dîner chez le Général en chef à 6 heures et de là à la Comédie Italienne où je n'entends pas un mot, mais où on voit du monde et où l'on cause.

J'apprends avec plaisir que Charles est devenu un garçon instruit qui sait son Ba be bi bo bu. Hélas! il fut un temps où Voltaire et Rousseau furent moins savants que lui et tous deux aussi sont morts sans savoir leur Ba be bi bo bu sur beaucoup de choses, dont peut-être ils s'étoient fort occupés. Charles peut donc prendre courage, le voilà presque comme tout le monde. Je remarque pourtant que pour avoir voulû devenir trop tôt homme de lettres, il n'a fait que perdre son encre, malheur que bien d'autres ont éprouvé avant lui. Il ne sait pas que cette encre qu'il a versée auroit suffi, peut-être, pour assurer l'immortalité à tel qui l'eut sû bien employer, mais pourvû qu'il sache t'aimer, c'en est assés dans ce moment pour votre bonheur à tous deux et quand on est heureux qu'a-t-on besoin de gloire ? Le bonheur est le but, la gloire n'est qu'un moyen.

3 frimaire.

Il n'y a rien de nouveau. Le Général en chef a fait hier une reconnoissance de partie de sa ligne, ce qui nous a fait l'at-

tendre jusqu'à 8 heures de soir ; à son retour, nous nous sommes mis à table, pour dîner; après le dîner, il s'est encore établi un pari que dans 10 jours nous aurions l'avis du préliminaire signé. Quant à moi je ne parie ni pour, ni contre ; je fais des vœux pour la paix et me résigne à la guerre.

Adieu, bonne chère amie ; il est assés joli de t'écrire en deux volumes, cela fait qu'on t'embrasse deux fois au lieu d'une ; fais en de même à nos enfants.

Brescia, 7 frimaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Nous n'abandonnons pas la Toscane; insi, si Choder peut y arriver, il s'y trouvera comme en France ; seulement nous, nous nous en éloignerons, si nous marchons en avant, je dis *si*, car tout est encore dans l'incertitude, au moins pour nous; et je suis porté à croire qu'on attend quelque réponse jusqu'à l'arrivée de laquelle on fera plus de démonstrations de guerre que de réelles opérations. Je crois aussi que cette réponse, quelle qu'elle soit, ne peut plus se faire attendre longtemps et qu'avant l'arrivée de cette lettre à Paris, la paix ou la guerre sera décidée, ce que vraisemblablement tu sauras aussi tôt ou plus tôt que nous.

Je n'entends pas ce que tu me mandes : « Voilà Lunéville bien brillant et Clarke bien récompensé ».

J. Bonaparte et le Cte Cobentzel sont à Lunéville, mais il ne seroit brillant que dans le cas où tous les autres plénipotentiaires y seroient réunis en congrès et je ne vois pas que cela soit encore. Quant au Général Clarke, il est employé dans son grade, il commande dans le lieu du Congrès, mais je ne sache pas qu'il y ait aucune mission. Si en effet il a obtenû quelque autre place importante, tu me feras plaisir de me le mander, car je m'intéresse toujours beaucoup à tout ce qui pourroit lui arriver d'utile ou d'agréable; mais je suppose qu'il aimeroit tout autant être à Paris qu'à Lunéville, s'il n'y a

d'autres dispositions à son égard que celles qu'annoncent les journaux.

J'ai quelques raisons de croire, mais sans en être sûr, qu'en effet Clarke et Bonaparte ne sont plus aussi bien ensemble que par le passé.

Tu auras sû avant nous le départ de la Garde Consulaire. Cela nous fait espérer que, si la guerre a réellement lieu, nous verrons icy le Ier Consul. Il se fait déjà précéder par un bon renfort, sous la conduite du général Murat. Si Bonaparte vient de sa personne, j'évalue sa présence comme 30 mille hommes de plus. Au reste l'armée est digne de lui, superbe et très bien disposée. Tout fait espérer que nous aurons du succès éclatant, si l'on nous force à en avoir d'autre que le plus désirable de tous, celui de la paix.

Brescia, 11 frimaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Nous sommes toujours à Brescia, bonne chère amie, et toujours dans la même inaction, car on ne peut pas compter la rencontre de quelques patrouilles, qui vont réciproquement en reconnoissance et qui échangent quelques coups de fusil. Il y a eu de 30 à 40 prisonniers faits, de part et d'autre, et voilà jusqu'icy, à quoi se borne la reprise des hostilités. Quelle est la cause qui nous fait temporiser ainsi ? Il peut à mon sens, y en avoir deux : la Ire qu'on attend une réponse de l'Empereur, mais il me semble qu'elle tarde bien à venir ; la 2e que Bonaparte soit décidé à venir et qu'il ne veuille pas qu'on commence sans qu'il soit sur les lieux, pour diriger l'ensemble des opérations. On demandera peut-être, si les Autrichiens, qui nous laissent si tranquiles, attendent aussi l'arrivée de Bonaparte, mais quelle qu'en soit la raison, il nous paroit démontré icy qu'ils ne veulent pas attaquer, et selon moi, dans toutes les suppositions, c'est toujours le véritable jeu de l'Autriche qui gagne ainsi, à moins de frais, les subsides que lui paye l'Angleterre.

Au surplus, de tous ces beaux raisonnements il n'y en a peut-être pas un de bon, mais dans le désœuvrement où nous sommes, il faut bien politiquer un peu.

Je t'invite à te rassurer sur la maladie qui règne en Espagne. Je ne vois aucune raison pour que la contagion s'en étende en Italie. Il y a bien loin des Pyrénées aux Alpes. Il n'y auroit donc que les communications maritimes, mais sans doute on prendra dans les quelques ports que nous occupons les mêmes précautions que partout ailleurs. Cette circonstance de peste aura-t-elle consolé notre ami Alquier de son rappel? Si, comme on le débite à Paris, on en fait un Ministre de l'Intérieur, ce sera, je crois, un bonheur pour la chose; mais si comme d'autres le disent, on en fait un sénateur, ce sera bien le véritable bonheur pour lui, car il n'aura rien à faire; fonction qu'il préfère à toutes les autres.

J'écris aujourd'huy à La Combe Saint-Michel, pour lui apprendre la nouvelle que tu me donnes du nécessaire d'armes qu'on fait pour lui. Cela, sans doute, lui fera plaisir, mais ce n'est qu'un remplacement de celui qu'il a perdû, quand il a été fait prisonnier par les barbaresques. Quant à moi, je n'ai aucun droit à un pareil cadeau et je n'en ai pas la prétention. Finir cette guerre, et suivre, à la paix, la carrière de l'artillerie, qui m'a été rouverte, voilà tout ce que je peux espérer à moins d'événements que le hazard seul peut amener. Ce n'est donc pas la maison plus ou moins forte que tu pourrois avoir à tenir par la suite, qui m'a fait t'inviter à te livrer davantage, et dès à présent, aux distractions du monde; c'est seulement que dans les circonstances actuelles, je les crois utiles à ta santé. Je désire que le retour de Mme Pourrat à la ville te détermine à suivre ce conseil. Je crois que c'est par elle et sa société que tu trouveras plus de facilité à revoir un peu de monde. Peut-être aussi avons-nous un peu d'intérêt à ce que tu la cultives en ce moment. Tout annonce qu'à la

paix ce sera le général M. (1) qui fera mon sort : or il a véritablement de l'amitié et de la considération pour Mme Pourrat, et j'ai découvert que Mme Hocquart et Mme M. sont aussi assés liées pour s'écrire. La dite Mme M. me traite toujours fort bien ; mais il n'y a pas mal de se tenir à portée, au besoin de faire agir nos amis. Toutefois, bonne chère amie, tout ce que je te dis là est toujours subordonné à ce qui te conviendra le mieux, car, pour que je sois heureux, il ne me faut qu'une seule chose, c'est que tu sois heureuse. Sur tout le reste je suis bien sûr de prendre facilement mon parti, tel que l'exigeront les circonstances. Voilà aussi une longue lettre qui n'est pas trop une ettre de famille; je ne finirai pas, cependant, sans te prier l'embrasser pour moi Soulange et Charles et de dire quelque chose de ma part à Étienne, quand tu lui écriras. Quant à toi c'est toujours la même chanson ; je t'aime et embrasse de tout mon cœur, mais cette chanson-là, ce ne sont pas des chansons, c'est bien l'impression la plus vraie des seuls sentiments qui m'animent. Adieu, bonne chère amie.

Brescia, 15 frimaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Je n'ai pas pû t'écrire par le courier du 13 parce que la journée a été emploiée de 7 heures du matin à 7 heures du soir pour une revue, passée par le général en chef, de 7 mille hommes le cavalerie et de 60 pièces de canon d'artillerie à cheval. Sur es 12 heures, je compte mon lever et une bonne partie de la oute, aller et venir, que nous avons faite en voiture, en sorte ue nous n'avons été que 6 heures à cheval. Le coup d'œil étoit uperbe, mais le temps et le terrain étoient assez mauvais, ependant j'ai peu souffert du froid et n'ai pas ressenti la plus égère fatigue. Bien nous en a pris encore d'avoir choisi ce our, où nous n'avons eu que de la neige et seulement par inter-

(1) Marmont.

vales, car tout hier et la matinée d'aujourd'huy, il a plû à torrent. Cette grande pluie éloigne forcément la reprise sérieuse des hostilités, car ni l'un ni l'autre parti ne se soucie d'abimer son armée par un si mauvais temps et de si détestables chemins ; cependant tout fait croire que la guerre recommencera tout de bon. Il est arrivé icy, aujourd'huy, un aide de camp du Premier Consul (le C. Maroy) ; sans doute il n'étoit pas porteur de dépêches très pressées, car il a mis onze jours en route et 2 couriers partis de Paris, après lui, sont arrivés avant. Néanmoins, nous présumons qu'il porte les dispositions du Premier Consul, pour l'ouverture de la campagne, et si le temps se remet, on doit croire qu'elle se fera incessament.

Je te remercie de tes vœux, je les prends pour des augures et j'y crois. Sur ce que tu me demandes, de savoir où tu pourrois me rejoindre dans le cas où je serois blessé, je ne peux guère te rien dire de positif; mais le cas arrivant, tu en serois bientôt instruite, car tu n'en aurois pas moins de mes nouvelles, par moi ou par le C. Lespagnol, mon aide de camp. Permets donc que, pour le moment, je m'en tienne à te remercier de tes bonnes offres; si tu veux savoir à quel point j'y ai été sensible, tu peux hardiment laisser aller ton imagination; je te jure que, toute vive qu'elle est, elle n'ira pas au delà de la réalité.

Brescia, 19 frimaire an IX de la Rép. franç. une et ind.

Les retards des couriers ont pour principale cause le débordement des rivières, suite des pluies continuelles que nous éprouvons. Je crois que c'est la même cause qui nous retient depuis si longtemps dans une inaction dont l'armée brûle de sortir. Cette louable impatience s'est encore accrüe hier, en apprenant l'éclatante victoire remportée le 12 (1) par l'armée du

(1) Hohenlinden.

Rhin, si bientôt nous en faisons autant, ce que tout doit faire espérer, ces négociations-là seront peut-être plus efficaces que celles de Lunéville.

Je suppose que tu as vû, comme moi, dans tous les journaux, que l'aide de camp du Ier Consul (Maroy) étoit parti pour Vienne.

Hé bien, Maroy est icy, et de plus il y reste ; au moins est-il à présent à la recherche de chevaux pour faire la campagne ; cela nous annonce peut-être la visite du Ier Consul.

Je vais être attaché à la réserve de l'Artillerie de l'Armée, dont le commandement va être vaquant, pour que le Général Sugny, Général de division, qui l'a à présent, passe inspecteur de l'Artillerie de la marine. J'y serai seulement en second jusqu'à son départ, qui aura lieu sous peu de temps, et à cette époque je le garderai en chef. C'est assurément le plus beau poste que je pouvois avoir. Je commanderai 54 bouches à feu réunies, dont 30 d'artillerie à cheval et 24 d'artillerie à pied. Une telle force doit décider toutes les batailles. Je voudrois que le Général Sugny fut parti avant la première affaire; mais dans tous les cas j'y serai au moins en second. Cette disposition du Général Marmont me prouve que ce n'étoit pas une simple politesse de sa part, lorsqu'à mon arrivée à Milan, il me dit : « Je vous ai appelé auprès de moi, pour vous donner, au moins, « un service agréable, jusqu'à ce que je vous trouve un poste « *digne de vous.* » Le Général Sugny et le Général Saint-Michel étant tous deux ses anciens, il ne pouvoit les déplacer pour moi ; c'étoit bien assez qu'il les commandât.

ARMÉE D'ITALIE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ

Au Quartier Général de Chiari,
le 24 frimaire an IX de la République Françoise
pour partir de Brescia le 25.

Laclos, Général de Brigade Commandant l'Artillerie en Réserve de l'Armée.

Je ne t'écris pas tous les jours, chère bonne amie, sur du papier de si grande cérémonie; c'est seulement aujourd'huy, pour t'apprendre que, de ce jour, j'ai le commandement de la réserve d'artillerie. Telle est la véritable expression et non pas de *l'artillerie en réserve*, comme l'a fait imprimer notre chef d'État major, fort bon officier d'ailleurs, mais assés médiocre grammairien. La réserve d'artillerie n'est pas non plus l'artillerie de la réserve. Mon commandement consiste en 54 bouches à feu qui ne font pas partie de l'artillerie de la ligne, mais qui sont destinées à se porter partout où on a besoin d'un grand effet. A coup sûr, tout cela te seroit bien égal si cela ne me concernoit pas, mais c'est bien la moindre chose que tu saches à quoi je m'occupe.

Tu me mandes bien que tu rempliras mes intentions pour les 15 l. de gâteaux de Charles, mais tu ne me mandes pas si Charles sait que son papa lui envoye 15 l. pour des gâteaux. Cependant je pense bien que tu ne lui en as pas fait un secret et je parierai que cette nouvelle l'aura plus intéressé que toutes celles des journaux.

Il faut, bonne chère amie, que je te reprenne sur une erreur d'expression qui se trouve dans ta lettre. Les 15 l. que tu crois que j'aurai *de dessus les rogations*, tu as voulu dire de *surérogation*, cherches ce mot dans ton distionnaire de l'Académie, tu verras que c'est lui qui rend ton idée. Cela est bien

égal de toi à moi, mais tu serois peut-être fâchée de l'avoir écrit à un autre; voilà pourquoi je t'en parle.

La nouvelle d'un nouvel armistice me paroit avoir courû toute la France, mais elle n'est pas venüe aux armées. Moreau l'a bien prouvé le 12, et si nous n'avons encore rien fait, c'est parce que nous attendons que l'armée des Grisons, que commande Macdonald, soit en mesure pour agir avec nous et que les mauvois temps et les mauvois chemins retardent ses opérations.

Il ne me reste plus qu'à te remercier de tout ce que ta lettre du 10 contient d'aimable et de tendre; sois assurée que j'en sens bien le prix et que tu n'éprouves pas un sentiment que je ne le partage et te le rende bien. J'ai joui même du plaisir que j'ai supposé que tu avois eu à Versailles en y voyant le bonheur de nos enfants; mais on aura beau leur faire de petites fêtes, leur plus grand bonheur sera toujours de t'avoir pour mère, comme le mien de t'avoir pour femme, pour maîtresse, pour amie, pour tout.

Adieu, bonne chère amie,je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que Soulange et Charles. Je te prie de t'acquitter de cette commission envers eux et je les prie de s'en acquitter envers toi. Bonsoir toute la famille.

Castelgne Dolo, 28 frimaire an IX, 4 milles en avant de Brescia.

Ma dernière lettre, chère bonne amie, étoit dattée de Chiari, 5 milles en arrière de Brescia; depuis ce temps,j'ai été à l'Ospitaleto, à Brescia et je suis à Castelgne Dolo, sans savoir si j'y serai encore demain. Ces voyages ne sont pas longs, mais l'embaras est assés grand, quand on traine à sa suite plus de 100 voitures, et environ 1000 chevaux, et 14 à 15 cents hommes, et qu'il faut maintenir tout cela en ordre et toujours prêt à tout évènement. Je te répète donc de ne pas t'inquiéter si quel-

quefois je ne t'écris pas, car quelque plaisir que j'y trouve, tu ne peux passer qu'après mon service. J'ai reçû tes deux lettres du 14 et j'ai fait, tout en courant, ce que j'ai pû pour le neveu de mon respectable ami et pour le désir de Mlle St-Remi. Elle peut faire partir ce neveu pour l'armée; il sera en arrivant, pourvû d'un brevet de sous-lieutenant de cavalerie, nommé par le Général en chef, sur la présentation du Général commandant la cavalerie de l'armée. Il ne faut pas cacher à Mlle St-Remi qu'il est *rigoureusement* possible que le Ministre ne maintienne pas cette nomination; mais il faut aussi lui observer qu'elles sont nombreuses et bien faites, que le Général en Chef y tient beaucoup, et que tout porte à croire qu'elles seront maintenües. C'est si bien mon opinion que je me réserve quand j'aurai plus de loisir de traiter avec toi la question de savoir si nous ne prendrons pas le même parti pour Étienne mais je diffère pour d'autres considérations. Au surplus, assures bien Mlle St-Remi que je ne peux que cela.

Je vois avec bien du plaisir qu'enfin tu te sais aimée; mais tu me permettras de te dire qu'il y a plus de 18 ans que tu dois en être bien sûre, et les motifs de cette confiance, tu dois les trouver bien plus encore en toi qu'en moi. Oui, chère amie je t'aime à tel point que je peux bien te dire, avec vérité, que je ne connois de bonheur ou de malheur qu'à raison de ce que je peux te croire heureuse ou malheureuse; je ne me vante pas de ces sentiments, ce n'est qu'une dette bien juste que j'acquitte, mais j'ai le mérite de la payer avec grand plaisir.

Je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

Castel Nuovo, 7 nivôse an IX de la Rép.

L'armée a enfin commencé ses opérations avant hier, nous avons passé le Mincio sur plusieurs points et partout avec avantage. L'ennemi se retire et nous le suivons. Sous peu de jours

nous aurons passé l'Adige. Je n'ai encore rien fait pour mon compte qu'échanger quelques coups de canon qui n'ont influé en rien sur ma santé, qui se contient fort bonne, quoique je dorme peu, parce que nos routes sont fréquentes et longues, en sorte qu'on se couche tard et se lève matin, surtout avec l'Artillerie. Nous avons jusqu'icy un temps très propice, ni chaud, ni froid. Ce qui m'occupe le plus, est de faire subsister environ 2 mille hommes et autant de chevaux, dans un pays si épuisé, et dans une saison si difficile. Voilà, bonne chère amie, le tableau de mes occupations, quant à celui de mes idées et de mes sentiments, regardes toi et tu en auras l'exemplaire le plus correct. Je ne t'écris pas plus longuement parce que je vais manger un morceau et me mettre au lit.

Castel Nuovo, 10 nivôse an IX de la Rép.

Si je sais bien compter, nous sommes aujourd'huy le 29 décembre, vieux stile. Je ne sais si je pourrai t'écrire plus près de l'ancien jour de l'an ; et comme ce jour est anciennement consacré aux vœux pour les personnes que nous aimions, je te prie de recevoir les miens : tu sais s'ils sont vifs et sincères, je te prie de les recevoir et de les répandre sur nos enfants ; répétés par toi, ils auront plus de prix.

Sous peu de jours, nous aurons passé l'Adige. Personne ne doute du succès et je crois que tout le monde a raison. On recommence à parler de paix icy. Marmont me disoit ce matin : « Nous passerons le carnaval à Venise ou à Paris, mais plus vraisemblablement à ce dernier. » Adieu bonne chère amie, je vais me mettre à déjeuner ; après quoi je monterai à cheval pour faire une reconnoissance, puis je reviendrai dîner vers 7 heures du soir, et cette nuit je me mettrai en route avec ma réserve, pour me transporter à Bussolengo. Te voilà instruite de mes actions comme moi-même. J'ai ouvert ma maison depuis mon nouveau commandement ; j'ai tous les jours 10 à

12 couverts à déjeuner et à dîner; ce n'est pas par luxe, c'est pour le bien du service.

Quartier général de Pescantina, le 13 nivôse an IX de la Rép.

Le 11 nivôse étoit un beau jour, bonne chère amie; l'armée a passé l'Adige, et j'ai reçu 2 lettres de toi : celle du 19 où tu me rends compte de ta visite à Talleyrand, et celle du 23, où tu me donnes des détails sur la famille. Cette lettre servira de réponse à toutes deux, sans répondre peut-être à rien de ce qu'elles contiennent; car son unique objet est de te donner de mes nouvelles et de causer avec toi, comme au coin du feu.

Nous avions fait les dispositions les plus redoutables pour notre passage à l'Adige; la réserve d'artillerie étoit dans la position la plus favorable et nous espérions faire des merveilles; mais l'ennemi a trahi cet espoir par la mollesse de sa deffense. Il s'est retiré, dès le premier coup de canon, pour Vérone où nous allons le chercher; et tout fait croire que nous y serons établis sous très peu de jours.

Pendant notre canonade du passage de l'Adige, il est venû un parlementaire annoncer qu'il y avoit armistice à l'armée du Rhin et proposer d'en faire un pour l'armée d'Italie; mais ce n'étoit pas notre jeu et Brune a refusé, comme cela se devoit. Le même parlementaire a dit, et le général Bellegarde a écrit depuis, que la paix devoit être faite à présent, et des prisonniers, faits hier, nous ont dit qu'avant hier on avoit illuminé dans Vérone, en réjouissance de la paix. Nous irons bientôt nous en assurer par nous-mêmes, car n'ayant aucune nouvelle de paix du gouvernement françois, nous devons continuer nos opérations et elles nous sont nécessaires pour faire vivre l'armée dans un pays épuisé depuis si longtemps. Voilà bien assés de politique, rentrons dans la famille.

J'espère que, quand même Choderlos seroit connû, la cour de Naples respecteroit les passeports anglois dont il est muni.

Je suis fâché que Soulange ne prenne pas plus de goût pour les lectures utiles; elle devroit déjà comprendre que les parures de l'esprit embélissent bien autant que celles du visage; invites-la de ma part à lire l'Histoire générale ou Essai sur les mœurs des Nations par Voltaire, cela est très agréable à lire et donne à peu près tout ce qu'il faut de connoissances historiques à une jeune personne. Tu l'as, je crois, en double dans ton armoire à livres.

Je suis satisfait de ce que tu me mandes d'Étienne et mandes lui de ma part que j'attends de lui qu'il fera tous ses efforts pour nous donner une satisfaction égale à la tendresse que nous avons pour lui.

Dis à Charles que si je le trouve bien brave à mon retour, je le ferai promener sur un beau cheval.

Embrasses les aussi tous trois de ma part et assures les que je les aime tous également et beaucoup.

Quant à toi, bonne et chère amie, tu sais bien que depuis longtemps et pour toujours, tu es l'unique objet de mes sentiments, de mes affections et de mes pensées.

Au quartier général à Vérone, le 15 nivôse
an IX de la Rép.

Le jour même où je te mandois que nos troupes étoient entrées dans Vérone, j'ai reçû l'ordre de m'y rendre avec la réserve d'artillerie. J'y suis donc depuis avant hier au soir 13 et selon ce que je présume, jusqu'à demain matin.

J'ai reçû hier ta lettre du 27 frimaire à laquelle celle-cy répond. Quelque soin que je mette à t'écrire, et quelque plaisir que j'y trouve, il m'est impossible d'être sûr de ne pas être quelquefois plus de 4 jours sans t'écrire; puisque, d'une part, il y a beaucoup de jours où les bureaux de la poste militaire n'ont pas le temps de s'établir et où, par conséquent, on ne peut faire partir aucune lettre, et que, souvent, aussi, je suis

trop loin du lieu où elle se trouve pour pouvoir y envoyer.

Je te conjure donc de ne pas t'inquiéter, si tu étois plus de 4 jours sans avoir de mes nouvelles et de te rappeler que s'il m'arrivoit quelque accident, je t'ai prévenüe que tu en serois informée de suite, soit par moi, soit par quelqu'un des officiers qui sont avec moi ; ainsi tu ne peux jamais rien présumer de fâcheux du retard de ma correspondance, puisque ce silence seroit, au contraire, une preuve qu'il ne m'est rien arrivé de remarquable et surtout de fâcheux.

Nous avons icy des gelées peu fortes mais à glace, et le temps est beau d'ailleurs, au point d'en étonner les gens du pays.

L'armée de Moreau est en armistice ; la nôtre n'y est ni ne veut y être ; elle continüe ses opérations. Il paroit que nous nous dirigeons sur Venise. Nous n'avons point reçû les couriers pacifiques du Ier Consul, comme on le dit à Paris.

Adieu, bonne chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur ainsi que nos enfants. Nous savons M. le comte de Merfeld à Paris.

Au quartier général de Montebello, 18 nivôse an IX de la Rép. françoise.

Le plus difficile, bonne chère amie, n'est pas de t'écrire, mais bien de te faire parvenir mes lettres. Depuis que les opérations de l'armée ont sérieusement commencé, nous marchons à peu près tous les jours et souvent toutes les nuits et dans ces déplacements perpétuels, souvent la poste n'a pas le temps de s'établir. Il faut donc t'armer de patience et de résignation, je dirai presque de raison, si le touchant motif de tes trop vives inquiétudes permettoit une expression qui pût avoir l'air d'un reproche, tandis qu'il m'inspire que gratitude et satisfaction.

Je ne t'entretiendrai pas de l'horrible événement qui a pensé nous coûter Bonaparte ; tes sentiments à ce sujet sont les miens. Il vaudroit cent fois mieux mourir que d'éprouver un tel

malheur. J'avois sû par le Général Marmont les détails tels que tu les rectifies dans ta lettre du 5, mais ce que je voudrois apprendre ce seroit qu'on eut découvert non seulement les agents mais les véritables fauteurs. J'avoüe qu'en ce moment je voudrois voir Alquier à la police, je ne connois que lui en état de suivre jusqu'au bout le fil de cette odieuse trame.

Quoique nous fassions en ce moment une guerre assés active, tout le monde s'attend incessament à une cessation d'hostilités, préléminaires d'une véritable paix. C'est même, à ce que je crois, ce qui nous a fait nous presser d'occuper du pays en avant, afin de pouvoir nourrir l'armée pendant l'armistice.

On doit commencer aujourd'huy ou demain le siège de Peschiera. Ç'auroit été ma besogne à l'équipage de siège. C'est une partie de ma réserve qui fait celui du château de Vérone, je l'ai laissée derrière pour cette opération et j'ai passé en avant avec la plus forte partie. Je compte que nos troupes seront demain au plus tard à Vérone.

Au quartier général de Citadella, 22 nivôse an IX de la Rép.

Cette lettre, bonne chère amie, sera le supplément de celle que je t'ai écrite de Vicenza, au moment de mon départ. Depuis cette époque, l'armée a passé la Brenta, sous la protection du feu de mon artillerie à cheval, réunie à celle de l'avant-garde. 6 pièces de celle-cy et 25 des miennes. Nous avons eu assuré ce passage près d'une heure avant que nos troupes fussent arrivées ; car il n'y avoit pas avec nous plus de 300 hommes, tant infanterie que cavalerie. On pourra bien ne pas insérer ce fait dans le rapport officiel, car il y avoit faute, mais le fait n'en est pas moins certain. Quoique nous ayons tout fait, nous n'avons pas fait grand'chose. La canonade n'a guère duré qu'une demi-heure, après quoi les 3 ponts étoient à nous, et l'ennemi s'est retiré, et m'a laissé en fort bonne santé.

Nous nous éloignons chaque jour, ce qui ne laisseroit pas de

me contrarier si je n'étois persuadé que le chemin le plus court pour retourner à Paris est de passer par Vienne. Dieu nous y conduise donc promptement.

J'étois fort bien établi à Vicense ; depuis j'ai passé 2 nuits de suite dans des maisons pillées et dévastées où l'on ne trouvoit ni draps ni couvertures, ni rien pour manger. Aujourd'huy, je suis fort bien établi, et de fort bonne humeur; reste à savoir si j'y resterai jusqu'à demain. Au surplus, que ces détails ne t'inquiètent nullement, car tous les jours je suis cependant parvenû à manger assés bien et à dormir de même. Il est extrêmement rare que mon cuisinier et mes provisions de bouche ne me suivent pas exactement.

Tu me fais un vrai plaisir par l'enthousiasme avec lequel tu me parles de Bonaparte. C'est ton héros, c'est aussi le mien; il doit être à jamais l'amour de tous les François et le sujet de l'admiration de tout le monde.

Adieu, mon bon cœur, je continûe d'espérer que la paix viendra bientôt nous trouver icy, et que par la paix j'irai bientôt te retrouver là-bas. Ce sera alors que je trouverai la route bien longue.

Au quartier général de Padernelo (près Trévise),
26 nivôse an IX de la Rép.

Après 3 jours de marches pénibles et fatiguantes qui souvent se sont prolongées dans la nuit; après n'avoir, pendant ce temps, trouvé pour gîte que de mauvaises cabanes de paysans, tour à tour incendiées, dévastées et pillées par les Autrichiens et les François, me voilà, chère bonne amie, établi depuis hier soir 3 heures, dans un superbe château, un peu démeublé à la vérité, mais où il y a des chaises pour s'asseoir et de bons lits garnis de draps. J'y ai ma voiture, mes fourgons, tout mon monde.

Nous avons bien soupé et bien dormi et je me porte à mer-

veille. Je t'écris à 8 heures du matin; je déjeunerai à 9 et, après déjeuner, je monterai à cheval pour me rendre, de ma personne, à Trévise (cinq milles de distance), où est établi le grand quartier général.

Nous suivons toujours l'ennemi qui se retire sans être entamé. On diroit, à sa conduite, qu'il ne veut faire ni la paix ni la guerre. Les uns disent pourtant qu'il nous attendra derrière la Piave, et les autres que nous allons avoir une armistice, et qu'hier on a parlementé. Le seul fait certain à ma connoissance est qu'il y a eu hier une armistice qui a dû finir ce matin à 4 heures. J'ignore s'il aura été prolongé. Les nouvelles politiques ne viennent pas jusques dans mon village.

Je n'ai reçû ni lettres ni journaux depuis ma lettre du 22, la dernière que je t'ai écrite, et de laquelle j'ignore l'époque de départ. Voilà, bonne chère amie, tout ce dont j'ai à t'instruire; et en général, quand je t'ai dit, je suis à tel endroit, je me porte bien, ma lettre est finie.

Seulement j'ajoute, non pas pour te l'apprendre, mais pour le plaisir que je trouve à le répéter, que je t'aime tendrement et pour la vie. Par quoi je te dis adieu, bonne chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur ainsi que nos enfants. La table où je t'écris va devenir la table à manger; je finis ma lettre pour laisser mettre le couvert. Je boirai à ta santé, *mentalement*, pendant le déjeuner. Tu vois que ma tendresse s'exprime comme celle de Charles.

Castel Franco, 29 nivôse an IX de la Rép. franç. une et ind.

En arrivant à Trévise le 26 de ce mois, pour y mettre à la poste ma dernière lettre en datte du même jour, j'ai appris, bonne chère amie, l'armistice que venoit de conclure le général Marmont et comme je te le mandois, je n'ai pas rouvert ma lettre pour t'en informer, bien sûr que tu l'apprendrois par les journaux bien avant l'arrivée de ma lettre. J'espère qu'on

trouvera que les conditions en sont aussi favorables que celles de l'armistice de l'armée du Rhin, et comme notre position étoit moins favorable, cela me paroit devoir faire beaucoup d'honneur au général Marmont, ce dont je suis fort aise.

Comme toi, chère amie, je trouverai toujours trop long le temps qu'il me faudra pour te rejoindre, car mon voyage sera de près d'un mois, après que j'aurai eu permission de partir et je ne l'aurai peut-être pas immédiatement après la paix signée, car le général Marmont partira de suite et je crains qu'il ne me charge de la besogne qui restera à faire icy. Cependant je compte lui demander de m'expédier le plus promptement possible; mais il faut avant tout que la paix soit signée.

Demain, je pars, avec ma réserve, pour l'établir à Porto-Legnago. Ma route sera de 3 jours. J'y séjournerai un jour ou deux ; après quoi je compte me rendre de ma personne au quartier général du Général en Chef qui sera alors selon toute apparence, à Vérone ou peut-être même à Milan. Jusqu'à ce que nos établissements soient stables, notre correspondance sera peut-être fort interrompüe, mais l'armistice doit finir les inquiétudes et d'ailleurs te voilà prévenüe.

Nous avons icy des gelées assés fortes, mais il est remarquable que depuis le jour où nous avons recommencé les hostilités il n'y a pas eu un seul jour, un seul moment de pluie. En vérité, en vérité, je vous le dis, depuis le 18 brumaire, Dieu est redevenû patriote.

Adieu, bonne chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants. J'espère qu'à l'arrivée de cette lettre, Charles aura déjà mangé pour plus de 6 l. de gâteaux. Dis à Soulange qu'à la Ière occasion, et si tu es contente d'elle, j'acquitterai la dette de 15 l. qu'elle a contractée pour placer les 15 autres livres que je lui avois envoyées.

ARMÉE D'ITALIE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ

Porto-Legnago, 8 pluviôse an IX de la Rép. une et ind.

On te dira peut-être que l'endroit où je suis est mal sain, et cela seroit bien vrai si nous étions en été, mais comme nous ne manquons icy, pour le moment, ni de neige ni de glace, l'air y est aussi bon que partout ailleurs. C'est au reste un assés vilain trou, qui, tout au plus, vaut la Fère, avec cette différence qu'il n'y a icy ni ombre ni promenade, mais des fortifications tant bonnes que mauvaises. Nous avons encore icy un détachement autrichien pour l'évacuation des objets qu'ils doivent emporter d'après les conditions de l'armistice. Le major qui les commande et qui a diné chez moi est assez aimable, et paroit croire à la paix comme à un article de foi. Quoiqu'à tout prendre, j'y croie aussi, ma foi n'est pas si ferme que la sienne.

Tu sauras le dénouement de ce grand drame bien avant moi; en attendant je vois dans les journaux qu'on en applaudit les acteurs, cela console. Bonaparte me paroit toujours un prodige dans l'art de conduire les hommes. Puisse-t-il toujours bien les juger.

Porto-Legnago, 10 pluviôse an IX de la Rép.

J'apprends avec plaisir que tu as enfin reçû ma lettre du lendemain du passage du Mincio. Tu en recevras ou tu en as déjà reçû, de même, une après le passage de l'Adige, et une après celui de la Brenta; mais je te l'ai déjà observé, il est impossible qu'elles aillent aussi vite, par la poste, que vont les couriers extraordinaires surtout quand ils portent de bonnes nouvelles; et de plus je ne suis pas toujours à même d'écrire le lendemain, ou au moins de faire partir ma lettre. Si les hoslités reprennent ce que je ne crois pas, je te demande courage

et résignation. Crois au reste que les dangers de la guerre ne sont pas si grands de près qu'ils paroissent de loin. Quant aux fatigues, celles des officiers généraux ne surpassent pas mes forces, et tu as à présent l'expérience que je les supporte bien.

Remercie de ma part toutes les personnes qui, dans cette occasion, t'ont témoigné de l'intérêt pour moi, et par dessus tout la tant aimable et tant bonne Mme Pourrat qui, au reste, a bien besoin de nous aimer beaucoup si elle ne veut pas être ingrate.

Si j'étois à Paris, tranquile au coin du feu, je lirois *Elisa Dumesnil* (1) avec intérêt, et j'en rendrois compte dans quelque journal, en signant l'article.

Tu es toujours dans l'enchantement de Charles, en sorte que tu me le fais tous les jours aimer davantage, et comme il faut être juste en tout, j'aime aussi toujours davantage son frère et sa sœur, et encore sa mère qui a toujours la plus grande part dans mes affections.

Je ne vis que de ces sentiments, je les savoure, je les digère, et ils me procurent encore et souvent des plaisirs bien vifs et bien doux ; — même à Porto-Legnago où le plaisir doit être bien étonné de se trouver.

(1) *Elisa Dumesnil* est un roman de Mme de Montalembert (Londres, 1798. Paris, 1800). Mme de Montalembert, née Marie de Comarieu, mourut à Paris, à 82 ans, en 1832. Elle était la femme du général de Montalembert, l'un des inventeurs du système polygonal et du tracé qui porte son nom. Laclos avait été son collaborateur.

ARMÉE D'ITALIE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ

Au quartier général de Porto-Legnago, le 12 pluviôse
an IX de la Rép. françoise.

Laclos, Général de Brigade Commandant l'Artillerie en Réserve de l'Armée.

Tu apprendras sans doute avec plaisir, bonne chère amie, qu'aujourd'huy 12 pluviôse, j'ai enfin reçû une lettre de ce bon Choder, en date de Livourne, le 26 nivôse an IX. Je ne conçois pas trop comment ni pourquoi elle a mis tant de temps à me parvenir, mais enfin je l'ai reçüe et je sais mon frère hors de peine et d'embaras. C'est, je te l'avoue, un grand soulagement pour moi. Il me mande qu'il se dirige vers Milan, où il me roit encore. Je lui réponds ce même jour, que je suis à Porto-Legnago, et que c'est sur Vérone qu'il doit se diriger, s'il veut que nous puissions nous rejoindre; mais je doute beaucoup, d'après le contenû de sa lettre, que la mienne le trouve encore à Livourne, ce qui me console un peu c'est que Milan est à peu près sa route, dès qu'il comptoit revenir par terre, comme il ne le marquoit. Cependant je regreterai toujours, si cela n'a pas lieu, que nous ne puissions pas nous rejoindre icy, y attendre la paix et nous acheminer ensemble vers Paris à l'époque de la paix que je me plais à croire toujours prochaine.

Ce même jour 12 qui étoit un jour de bonheur, j'ai encore reçû ta lettre de 29 nivôse dans laquelle est une mention de Charles et celle en datte de Fontainebleau du 25 du même mois, écrite par Étienne et qui contenoit un petit mot très aimable de Soulange; en sorte qu'au même moment j'ai eu des nouvelles de toute la famille. C'étoit en vérité un trop grand bonheur pour pouvoir le supporter sans une vive émotion, mais enfin elle s'est calmée, et n'a plus laissé que la douce impression du plus tendre sentiment.

Porto-Legnago, 15 pluviôse an IX de la Rép.

Je commence, bonne chère amie, par te dire que notre famille est augmentée d'une demoiselle. Ma *Cocote*, après avoir partagé avec moi les fatigues et les périls de la campagne, a profité de l'armistice pour se débarasser d'une jolie petite fille qu'elle a confiée à mes soins. Ne t'épouvantes pas; ma Cocote est la jument dont je t'ai si souvent fait l'éloge; on l'avoit très imprudemment laissé saillir, elle étoit devenûe pleine et elle vient de mettre bas. J'avois résolû de faire tuer le poulain, afin de n'en pas être embarassé, mais le temps d'armistice donne lieu à plus de réflexions. Lorsqu'on est venû m'annoncer cette heureuse délivrance, je ne sais par quelle fatalité s'est représenté à mon esprit ce jour et ce moment où, dans la vieille rue du Temple, et allant chez notre horloger, nous remimes Charles à Me Lallemand en le confiant à sa généreuse amitié. Je me rappelai tout ce que j'eus à souffrir, tout ce que tu dus souffrir toi-même, et je ne trouvai plus le courage d'ôter un enfant à sa mère.

J'ai donc dit qu'on laissât vivre le poulain, et s'il y a une possibilité, il ne sera point ravi à ma *Cocote*. Je le destine à faire le cheval de Charles, car c'est à lui à qui il doit la vie, et c'est bien la moindre chose qu'il lui rende quelques services en échange de celui-là.

Adieu, chère bonne amie, je t'aime et embrasse mille et mille fois. Embrasses pour moi Soulange et même Charles, quoiqu'il m'ait ennuié de ce maudit poulain que je prévois qui me causera mille embarras et quelque dépense.

Porto-Legnago, 19 pluviôse an IX de la Rép.

J'ai reçû hier, bonne chère amie, ta lettre du 7 de ce mois, qui m'apprend que tu sais enfin l'armistice conclû entre les 2 armées d'Italie, françoise et impériale. J'y mettois du prix,

ırce que j'en tire la conséquence que tu seras plus tranquile qu'il est triste que les sentiments qui font mon bonheur ssent ta peine. 'Je vois par les journaux que cette nouvelle armistice a mis 8 jours à parvenir, c'est beaucoup et cela me ppelle que nous sommes bien loin, bien loin l'un de l'autre. faut espérer que la paix nous rapprochera bientôt, et comme suis loin de me croire assés de crédit pour être employé soit l'expédition de Naples, soit à celle de Portugal, j'en concluds ıe j'en serais plus heureux, puisque je serai auprès de toi. Le beau père Perregaud (1) a raison; j'ai eu beaucoup à me uer des procédés de son gendre et de sa fille. Reste à savoir ut ce que cela produira à la paix. Je suis très purgé d'ambion, mais je voudrois que mon état me mit à même de te faire vre avec quelque agrément, et de donner à mes enfants une lucation convenable. Tous mes souhaits se bornent là, quelıe carrière que je doive courir. Cela me mène à celle diploatique. Al. (2) ne m'y trouvera point à côté de lui; il court s grandes ambassades et moi je préférerois d'être, au plus, inistre plénipotentiaire auprès de quelque petit prince. Une ace quelconque de retraite et que personne ne vous envie, :t tout ce que je désire. Sois donc bien sûre, bonne chère nie, que si j'ai désiré de servir, si je le désire encore, c'est our le motif 1° de faire mon devoir d'officier; 2° de faire aussi lui de père de famille, sans quoi il ne faut, à mon avis, ni endre du service, ni se marier et faire des enfants.

Au surplus, ce sera Bonaparte qui fera mon sort et ce qu'il ıra sera bien fait; je suis au moins résolû à le trouver tel.

Je n'entends pas du tout ce que tu me dis du *revers de la édaille* sur les *auteurs* du *complot* du *3 nivôse*. Le *Moniteur* ul journal que je lise, ne dit rien qui y soit relatif, au moins ısqu'à la datte du 7. D'après ce que tu me mandes, je pré-

(1) Père de Mme Marmont.
(2) Alquier.

sume qu'on a reconnû les véritables auteurs, et que ce ne sont pas les prévenûs qui, néanmoins, ont été condamnés à la déportation. A la bonne heure, mais qui que ce soit, je fais des vœux pour qu'ils soient connûs et sévèrement punis.

Quant on est volé, il est heureux de l'être de 21 l. Je te félicite de ton aventure, cependant il eut mieux valû mettre 21 l. en gâteaux pour Charles. Dis lui que je l'aime toujours beaucoup, et que je me trouverai bien heureux de pouvoir lui offrir le plus beau gâteau existant chez les pâtissiers du boulevard Poissonnière, mais qu'il faut qu'il attende la paix.

Porto-Legnago, 21 pluviôse an IX de la Rép. franç.

L'évacuation de Mantoüe a eu lieu hier; on dit icy que c'est en vertû d'une nouvelle armistice, conclüe à Lunéville, encore pour un mois. Quant à l'évacuation le fait est certain ; quant à l'armistice, c'est seulement le bruit qui court. Je regarde cette nouvelle cession comme un indice de paix de plus, et en cela elle me fait plaisir ; mais autrement je n'y attacherois pas autant de prix que vous paraissés en mettre là bas. A mon sens, les 14 mille hommes qui en composoient la garnison, pouvoient facilement être bloqués avec 10 mille ; cela auroit donc occupé 10 mille hommes de plus aux ennemis qu'à nous. Au lieu de cela, il nous faudra bien y tenir une garnison de 6 à 8 mille hommes, que nous aurons de moins à notre armée, et ils en auront 14 mille de plus, balance 20 à 22 mille. Je crois ce calcul à notre désavantage. A la vérité et pour tout dire, cela épargne le sang des hommes, puisqu'il auroit fallû un sacrifice, plus ou moins grand, quand on en auroit fait le siège ; mais aussi l'hôpital dévorera bien une bonne partie de la garnison aux prochaines chaleurs.

Je trouve donc que cette cession de Mantoüe est moins favorable que contraire, dans la supposition de la reprise des hostilités, mais je conviens aussi qu'elle nous met dans une situa-

tion plus avantageuse, s'il ne s'agit que de négocier ; car, en négociations, on part volontiers du point où l'on est.

Voilà, bonne chère amie, bien du bavardage politique et c'est la première fois que cela m'arrive. C'est le fruit du désœuvrement et de l'ennui qui composent notre existence à Porto-Legnago, grande leçon pour les gouvernants ! Voulés vous gouverner tranquilement. Occupés et amusés le peuple, et le peuple, c'est tout le monde.

Porto-Legnago, 23 pluviôse an IX de la Rép. franç.

Je m'en tiendrai à te dire que je me porte bien et t'aime encore mieux. Au reste une courte lettre me conviendra beaucoup, car j'ai écrit aujourd'huy la valeur de 12 grandes pages de ma petite minute, et j'en ai la main fatiguée, voire même un peu la tête.

Il faudra qu'un jour toutes tes lettres m'arrivent icy et ce sera un jour de bonheur qui me dédomagera de tant de jours d'ennui, et quelquefois même d'une sorte d'inquiétude, car je ne réfléchis pas toujours assez vite au boulvari des bureaux de poste. Cependant je me plais à croire que toute la famille est en bonne santé, et toi particulièrement.

Je suppose aussi que la paix doit nous arriver pour le 1er mars, vieux stile, et cet espoir me fait bâtir cent châteaux en Espagne *que nous habitons ensemble.*

C'est là mon seul plaisir, et dans toutes les circonstances ce seroit toujours ma réserve la plus agréable.

Milan, 2 ventôse an IX de la Rép. franç.

Comme tu peux le voir par la datte de ma lettre, je t'écris de Milan, bonne chère amie. Mon arrivée en cette ville a été marquée par deux événements heureux : le Ier, la paix avec l'Empereur; le second ma réunion avec mon frère qui étoit arrivé

vû partir ni sans regret, ni sans envie, mais il étoit juste que celui qui a le plus et le plus longtemps souffert, fut enfin le premier heureux. Les apparences toujours de plus en plus pacifiques, aident aussi un peu à ma résignation. On regarde icy comme certain qu'il y a une armistice de 40 jours avec Naples; si cela est vrai, voilà encore une paix conclüe. Celle du Portugal ne peut pas tarder, et enfin le changement du ministère anglois peut faire espérer la paix générale.

Dans ces circonstances, je continüe d'espérer que, dans un mois ou 6 semaines, je pourrai aussi me mettre en route pour Paris : alors tout germinal ne se passeroit pas sans que nous fussions réunis, ou au moins sans que je fusse en route pour nous réunir. Cependant je me répète souvent, quoiqu'avec peine, et plus péniblement encore, je te répète à toi-même, qu'il ne faut encore regarder tout cela que comme des probabilités que mille événements peuvent déranger.

J'ai vû dans les journaux que les actions de la Caisse des rentiers, après être retombées jusqu'à 66 l. à la bourse du 27, s'étoient relevées à celle du 29 jusqu'à 77. Tant que je les verrai se soutenir ainsi à plus de 30 points au dessus de leur valeur primitive, j'en conclurai que le plus grand nombre pense, comme moi, que l'opération est bonne en elle-même ; car enfin, les acheteurs savent, comme les vendeurs, qu'il n'y a point de dividende.

Il me paroit, par le tableau de la bourse, qu'au moment même de la publication de la paix, il y a eu un effort des malveillants pour faire tomber les effets publics, et que peu à peu ils se relèvent. Les malveillants auront beau faire, la prospérité de la France et la gloire de Bonaparte iront toujours croissant, et feront, j'ose le prédire, la plus brillante époque de l'histoire de tous les siècles. Dans tout cela assurément, je ne désire aucune faveur pour mon compte; mais si on m'annuloit entièrement, je ne pourrois pas me défendre de quelque

sentiment de regret, de ne concourir en rien du tout à cet accomplissement de tous mes vœux

Dans mon impatience, je ne peux pas m'empêcher de calculer qu'à compter de ce jour 10 nivôse il y a possibilité à ce que la ratification de l'Empereur arrive à tout moment; néanmoins je persiste à croire, ou peut-être à craindre, qu'il n'y ait retard jusqu'au 20, qui est le terme de rigueur. Tu sauras tout cela avant moi, et je ne t'en parle que par l'habitude de te confier toutes les idées qui m'occupent.

Ecris-tu quelquefois à M. de Billy ou à M. Hébert ? Sais-tu enfin comment vont les études d'Étienne ? Il y a longtemps que tu ne m'en as parlé, non plus que de celles de Soulange. Son oncle baragouine un peu l'italien, et sera peut-être un véhicule pour elle. Et son dessin, comment va-t-il ? Je désire savoir tout cela. Je ne suis vraiment tranquile que sur l'instruction de Charles que je vois se perfectionner tous les jours dans l'art de boire et de manger. Au surplus, on peut, à ce qu'il me paroit, lui appliquer ces jolis vers du Devin de Village :

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien?

Adieu, bonne chère amie, j'ai fini là par une citation qui doit te rendre bien indiférente sur ta fortune.

Milan, 11 ventôse an IX de la Rép. franç. pour partir le 12.

Je viens de recevoir, bonne chère amie, ta lettre du 1er ventôse. Celle que j'ai reçüe avant hier étoit du 15 pluviôse; tu vois que d'un courier à l'autre, j'ai gagné 15 jours de fraîcheur de date. Cela vient de ce qu'enfin cette lettre m'a été remise sans aller me chercher à Vérone, où sans doute, courent encore tes lettres intermédiaires. Ne t'étonnes donc pas si peut-être dans mes réponses, tu trouves quelques disparates avec tes lettres prises dans leur ordre naturel. Celle du 1er ventôse à

laquelle je réponds traite trop sévèrement ma *Cocote* qui s'est si bien arrangée pour allier ses plaisirs et ses devoirs, qu'elle n'a mis bas qu'après l'armistice signée. Au surplus quelque parti que je prenne pour la mère et pour l'enfant, il ne peut influer en rien sur l'époque ni la durée de ma route, quand il me sera permis de la faire. Mes chevaux, si je les garde, viendront par route d'étape, sous la conduite de mon postillon, et moi, sûrement, j'arriverai en poste et encore faudra-t-il 15 jours de route. Ce sera bien encore assés d'impatience à avoir. Si c'étoit pour te quitter, à la bonne heure, je marcherois avec mes chevaux, à moins d'ordre contraire, mais pour te rejoindre, je ne saurois m'accoutumer à cette allure de tortüe. Quant au petit poulain réservé pour Charles, c'étoit une pure plaisanterie ; comme cet animal promet, je suis quelquefois tenté de le garder, en supposant toutes fois que je trouve à l'élever presque sans frais, ce qui seroit possible ; plus souvent je compte m'en défaire aussitôt qu'on pourra le sevrer sans danger pour la mère : mais, dans tous les cas, Charles ne monteroit ni un poulain, ni même un jeune cheval, dont on ne peut jamais être assez sûr pour lui confier un enfant.

C'est à cette même lettre du 1er ventôse qu'étoit joint le petit papier contenant ta dissertation sur les Actions de la Caisse des rentiers. Je l'ai déjà résolüe, pour ce qui me concerne, dans mes précédentes lettres, en te mandant que ce que tu ferois seroit bien fait ; ce que je te confirme par celle-cy. A présent je vais en causer avec toi, sans y mettre d'autre importance que d'éclaircir la question pour ton usage, si tu es encore à l'époque de la rupture de cette lettre, dans le cas de te déterminer.

Suivant ce que tu me mandes, ce ne sera que dans 7 ans que les actions vaudront 130 l. mais alors 269 actions feroient donc un capital de 40 mille frs, et dans 7 ans ce capital te sera peut-être plus nécessaire qu'à présent. Je dis *te* sera, car tu sais

e c'est à toi que, dans mon intention, ces actions appartien-
nt. Ensuite, il paroit que leur valeur augmentera d'année
année; en les vendant aujourd'huy, au prix de frs 90,.. tu
n retirerois que 24 mille francs, et en supposant que tu le
içasses pour 3 ans, en hypothèque sur cette maison, à 12
ur cent, placement bien extraordinairement avantageux, il y
oujours l'inconvénient que cela rentreroit dans l'ordre natu-
de nos biens, et que tu n'y serois qu'à partage suivant les
iditions de notre contrat de mariage. De plus, dans l'impos-
ilité de prévoir l'avenir, un fonds toujours disponible a bien
i avantage. Je sais que le prix de ces actions peut tomber,
is je suppose qu'elles tombent même à 60, c'est toujours
mille francs qu'à besoin, on trouve d'un jour à l'autre, et
nous avions jamais besoin de tout ou partie de cette somme,
nment et à quelles conditions la trouverions-nous, quand,
me sur hypothèque, on paie encore 12 pour 100?
Je t'en conjure, bonne chère amie, ne va pas induire de là, si
as vendû, que je blâme, ni même que j'en sois jamais au
ret; mais je t'offre ces considérations pour que tu les pèses,
u n'es pas encore décidée. Je tiens surtout à ce qu'en cas
vénement (car en fait tout le monde est mortel) ces valeurs
ponibles et qui seroient bien facilement à toi seule, amélio-
oient ton sort, ou au moins le rendroient plus supportable.
Pour finir tout de suite sur ces idées qui ont quelque chose
triste, je t'invite à brûler cette lettre après l'avoir lûe. Dans
un cas, il ne faut qu'elle puisse se trouver sous des scellés.
surément, je te répète d'une part, que tout ce que tu aurois
t ou tout ce que tu feras, sera toujours bien fait, et de l'au-
, que je compte vivre encore 100 ans : d'autant que ma santé
meilleure que jamais et que je vois la paix générale s'avan-
à grands pas. Je ne fais presque pas de doutes que, sa rati-
ation arrivée, on ne procède à la dislocation de l'armée et
ie vois alors rien qui puisse m'empêcher d'aller te retrouver

à Paris; la raison principale qui m'empêche de me livrer à cet espoir, c'est que toutes les fois que cela m'arrive, l'impatience de l'époque me rend réellement malheureux, au lieu que quand je me considère comme étant à l'armée où mon devoir me retient, je trouve assez facilement de la résignation. Adieu, bonne chère amie, cette lettre te contrariera peut-être, cependant je suis si sûr de l'intention dans laquelle je t'écris qu'en te demandant de la bruler, je te demande aussi de conserver quelque souvenir du sentiment qui l'a dictée.

Du 12 nivôse le Général Brune part après demain pour Paris,où il paroit qu'il est rappelé.C'est le Général Moncey qui commande l'armée.

Milan, 16 ventôse an IX de la Rép. franç. une et ind.

J'ai reçû à la fois, bonne chère amie, une lettre de toi du 26 pluviôse et ta lettre du 3 ventôse.Celle du 26 pluviôse est presque entièrement remplie de ton projet de vendre ce que tu as d'actions de la Caisse des Rentiers; je ne reviendrai pas sur cet objet, au moins quant au fond, et après t'avoir communiqué, dans mes précédentes lettres, mes observations, je te répète encore que tout ce que tu auras fait ou feras, sera toujours bien fait. Seulement je vois avec peine que tu ayes pris assés d'inquiétude avant de te décider, pour t'en être rendüe malade; il y a là,permets-moi de te le dire, défaut de confiance en toi et moi; mais la nature qui, quoique parfaite, ne produit rien de parfait, ta donné la méfiance de toi-même pour te sauver de la perfection; aussi, bonne chère amie, résignons-nous et ne nous en aimons pas moins.

C'est aussi dans cette lettre du 26 que tu me marques que les Ch^ons^ ont valu 5200 fr. (1); pour cette affaire là nous n'en sommes pas au regret, 5200 fois soit bénie Mme Pourrat.

(1) Charbons des mines d'Anzin. C'est à peu près le cours actuel, mais les

Je ne compte pas plus que toi sur les *bienfaits* du gouvernement, mais je compte sur sa justice. Bonaparte a un amour trop éclairé de la gloire pour ne pas être juste, et pourvû qu'on ne me fasse pas d'injustice, mon sort sera toujours passablement bon. Si quelquefois je me surprends à désirer d'être à même de déployer le talent dont j'ai la conscience, plus souvent je me répète que l'obscure médiocrité a aussi ses avantages et ses plaisirs; et celui qui a sû vivre si longtemps impassible au milieu des injustices, n'ira pas prendre de chagrin de ce qu'il n'a pas ou n'aura pas de faveur.

Je savois à peu près tout ce que tu me dis, d'après le *Journal des Débats*, mais je n'en écris rien et en cause le moins que je peux. Bonaparte est là pour juger, et les connoissances militaires ne lui manquent pas. Il apprécie le général et l'armée. Quant à moi, j'ai mon opinion, mais, comme elle n'est nécessaire à personne, je la garde.

Le général Marmont me traite toujours fort bien. Mme Marmont en fait de même. Je leur suis fort attaché à tous deux, mais je crois t'avoir dit cela, il y a longtemps, et comme il n'y a aucun changement à cet égard, je ne t'en parlerai plus.

Tu auras vû, par mes précédentes lettres, que je pensois, comme toi, que s'il ne s'agissoit que d'une centaine d'écus à donner à S. (1) cela ne valoit pas d'être refusé. Sur cette affaire comme sur celle des actions Gabion, je répète encore et pour toujours ce que tu feras sera bien fait. Au reste je pense comme S. qu'on peut facilement y retrouver son capital, et même quelque bénéfice.

Tu vois que je t'écris aussi des lettres d'affaires, sans un seul petit mot pour le cœur.

Aussi je sentois, en écrivant celle-cy, des impatiences d'être

actions primitives ont été divisées en centièmes, ce qui permet d'évaluer assez exactement le bénéfice réalisé par les premiers souscripteurs.

(1) Servant.

à la fin, pour avoir au moins l'occasion de te dire adieu, bonne chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

Milan, le 22 ventôse an IX de la Rép. franç. une et ind.

Je suppose que cette lettre trouvera décidément Choder à Paris. Je vous en félicite tous deux. Je voudrois bien y être en troisième, et je conserve l'espoir de voir ce vœu réalisé dans le courant de germinal. Cependant je ne m'y livre encore qu'avec ménagement et j'attends chaque courier la nouvelle de la ratification de la paix et celle de la dislocation de l'armée sans voir arriver ni l'une ni l'autre, d'où je concluds que la ratification n'étoit pas connüe le 15 à Paris, car nous l'aurions icy à présent. Tu apprendras sans doute, par les journaux, l'arrivée du général Brune à Paris.

J'aimerois bien mieux que tu apprisses la mienne, par la fenêtre. Adieu, bonne chère amie, je t'aime et embrasse mille et mille fois de toute mon âme.

Milan, 24 ventôse an IX de la Rép. franç. une et ind.

Ta petite lettre du 12 ventôse auroit dû, bonne chère amie, si la date en est exacte, me parvenir le 21 et je ne l'ai reçüe que le 23. Je présume que celle de 3 pages dont tu me parles dans celle-là, est la lettre remise à notre ami (1). Je n'imagine en aucune manière l'objet de sa mission, quoique tu me mandes qu'on la présumeroit si l'arrivée de sa personne étoit connüe, mais quelle qu'elle soit, je serai fort aise de le voir; sans doute j'aurai bientôt ce plaisir, car tu parois croire que peut-être il sera parti avant d'avoir ta lettre, et du 12 au 24, voilà 12 jours de passé : or, il faut être extrêmement paresseux pour mettre 15 jours dans ce voyage. Si je comptois passer encore icy 2 ou 3 mois, je regretterois bien que tu n'y fusses pas venüe avec

(1) Alquier, chargé d'une mission diplomatique en Italie.

lui, et nous serions revenus ensemble, mais j'espère bien qu'un mois ne se passera plus sans que je sois au moins en route pour te rejoindre, et si cet espoir s'accomplit, j'aime mieux que tu aies eu cette fatigue de moins ; car, à mon sens, pour ce que tu aurois vû de l'Italie, la peine auroit de beaucoup passé le plaisir.

Tu me parois beaucoup t'occuper de mon sort à venir ; et comme il est assés naturel, cette occupation te tourmente toujours et t'attriste souvent.

Pour moi je le vois à peu près fixé à une assez grande médiocrité et je me résigne. Si j'en crois le Général Marmont, il ne peut pas être douteux que je ne sois mis en dedans du corps ; mais comme je ne vois pas d'emploi vacant, je continüe d'en douter, et après tout, cela me seroit à peu près égal. Je ne suppose pas qu'on me renvoye ; ainsi si je ne suis pas employé, je serai en état de réforme. Employé, j'aurois 10 mille francs de traitement ; réformé, j'en aurois 5 mille, mais ces 5 mille de plus sont absorbés et au delà par les dépenses nécessaires. Je conviens qu'elles aident plus ou moins aux dépenses du ménage, mais, pour en obtenir cet avantage, il faut transporter sa famille dans le lieu de son emploi. Je crois bien que c'est le parti que nous prendrons, mais il n'est déjà si gai qu'il faille se désoler si on n'obtient pas la faveur qui y conduit.

Quant à la carrière diplomatique, je pense comme toi, que le ministre a trop d'amis présents pour s'occuper d'une simple connoissance absente ; et sûrement B. (1) a oublié depuis longtemps qu'il existe un Laclos dans le monde, et qu'il a été tenté, un moment, de le faire entrer dans cette carrière. Je reconnois au surplus que je n'ai aucun droit à y faire valoir ; seulement une fois la paix faite, je pense qu'elle me conviendroit mieux que la carrière militaire, et peut-être pourrois-je aussi

(1) Barthélemy.

y convenir autant que quelques autres. Tu me parles d'être ministre plénipotentiaire ? Assurément je m'en contenterai et de reste ; mais je l'espère si peu que je ne m'en occupe pas du tout. Voilà à mon tour une lettre qui n'est pas fort gaye, mais qui pourtant n'est pas du tout l'effet de ma tristesse.

Je réfléchis sur tout cela avec beaucoup de tranquilité et j'ai toujours la confiance que, de manière ou d'autre, je me tirerai d'affaire, non pas à faire fortune, il n'y a guère que les fripons qui réussissent, mais de manière à vivre sans trop de privations et à parvenir à élever mes enfants.

J'ai eu des nouvelles du passage de Choder à Chambéry le 16 de ce mois. La femme de mon aide de camp, qu'il a été voir, en a écrit à son mari tout de suite. Elle étoit encore toute en émoi de ce qu'il lui avoit parlé d'une expédition à Naples et d'une pour la Turquie. Rien de tout cela nous regardera ; au moins y a-t-il plus de mille contre un à parier contre. Je calme ses inquiétudes en lui envoyant son mari qui part ce soir par le courier, et, pour cette fois, j'espère bien ne pas le faire revenir.

J'espère au contraire que germinal ne se passera pas, que je n'aie, moi-même, passé par Chambéry, pour aller te retrouver. Voilà la seulle idée de cette lettre qui mérite qu'on s'y arrête et c'est aussi celle dont je m'occupe du matin au soir et puis encore du soir au matin.

Milan, 28 nivôse an IX de la Rép. franç. une et ind.

J'ai eu nouvelle de l'arrivée du C. Alquier à Lyon, par Choder qui, comme tu le sais déjà sans doute, l'a rencontré à Lyon. J'ignore si le dit Alquier en est effectivement parti le 22, comme Choder me le marque, mais il n'est pas encore arrivé à Milan, ou au moins n'en ai-je pas encore connoissance, au moment où je t'écris. Je n'ai besoin, au reste, d'aucun motif d'utilité présumée pour le bien recevoir. Je l'ai toujours beaucoup aimé, et

même assés pour regreter que sa légèreté s'opposât à ce qu'on pût le compter comme un véritable ami ; mais ce sera toujours, et pour tout le monde, une très agréable connoissance.

Tu me parois fort effraiée de ce que je ne serai vraisemblablement point sur la Liste de Notabilité; mais je me suis attendû à cet événement depuis ma première lecture de la Constitution. Il s'ensuit de là que je ne pourrai être ni ministre, ni conseiller d'État, ni sénateur conservateur, ni tribun, ni membre du Corps Législatif, ni commissaire de la Comptabilité Nationale ; et je crois bien que, malgré le silence de la Constitution, on ne prendra non plus que dans la Liste Nationale, les ambassadeurs et les préfets : mais, bonne chère amie, on vit fort bien sans être rien de tout cela, et la Liste Nationale, ni aucune autre n'inflüe en rien sur la carrière militaire, qui est celle où je suis. Quelque résigné que je sois à n'être même sur aucune des trois listes, je n'en ai pas moins remis à mon frère une notte que j'ai jugé utile de faire remettre à la municipalité de mon arrondissement, pour qu'elle sache que le C. Choderlos Laclos, à qui elle a délivré, il y a environ 2 ans, une carte de citoyen, sous le titre d'employé (1), est aujourd'huy *absent pour le service public*, en qualité de général de brigade dans l'arme de l'artillerie. Je te serai obligé de veiller à ce qu'il n'oublie pas cette commission, et dans le cas où il ne pourroit pas la remplir lui-même, par quelque cause que ce soit, de la faire faire par quelqu'autre, et dans le cas où il auroit égaré la note que je lui ai remise à cet effet, j'ajoute icy que ma carte m'a été délivrée sous le nº 2244 fol. 588, le 26 prairial de l'an VII, renseignement utile pour faciliter les recherches.

Ainsi que te l'a dit Mme Pourrat et que Mme Marmont lui a mandé, celle-cy et son mari me traitent, en effet, fort bien, et j'en suis fort aise, parce que, de mon côté, je les aime aussi

(1) Il était alors conservateur des hypothèques.

beaucoup tous deux. Mme Marmont, quoique aimable dans la société, gagne cependant beaucoup à être connüe, parce qu'elle a véritablement des qualités solides. Elle est à la fois sensible et raisonnable; elle est bonne épouse, et il ne lui manque que des enfants pour être une excellente mère de famille. Et comment ne l'aimerois-je pas, quand elle possède tant de qualités communes avec toi? Je la regarde quelquefois comme ton portrait en miniature, quoique assurément vous vous ressembliés très peu toutes deux aux regards des passants.

Si, comme je l'espère, je reste dans le corps et que j'y sois mis en dedans au premier travail, nous ne serons pas loin d'atteindre les 20.000 francs que tu désires, mais il reste à savoir si cela ne me fixera pas ailleurs qu'à Paris. On assure icy que le même courier apportera la ratification de la paix, et la destination ultérieure des différents corps, militaires et officiers généraux; la mienne ne pourra guère être que d'aller chez nous attendre de nouveaux ordres, et c'est celle que je désire par-dessus tout.

Milan, 4 germinal an IX de la Rép. franç. une et ind.

Hier à 5 1/2 heures du matin, le canon nous a annoncé la nouvelle de la ratification de la paix, apportée par un courier arrivé dans la nuit.

Voilà toujours une bonne affaire terminée, mais malgré le dire ou la promesse du ministre Berthier, le même courier n'a apporté ni la nouvelle destination des corps, ni celle des officiers généraux, en sorte que nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant sur le grand objet de nos vœux, celui de notre départ. Ce qui nous fâche surtout c'est qu'il est fort possible que le ministre, qui ne partage pas notre impatience, envoie tout bonnement son travail par la poste, en trouvant que cela ne vaut pas les frais d'un courier; ce qui nous rejetteroit peut-être à 8 ou 10 jours avant de savoir notre sort.

Quelques demi-brigades, tant infanterie que cavalerie, ont seulement reçû leur destination, mais il n'y a eu ni organisation de l'armée de paix en Italie, ni nouvelle destination pour aucun officier général. Je persiste à penser que la mienne sera, pour le moment, de n'en point avoir et, en vérité, j'en serai bien aise, car ce que je désire avant tout, c'est de me retrouver pendant quelque temps sans avoir à m'occuper que de toi, de mes enfants, et de Choder : néanmoins, s'il leur plaît, là haut, de m'emploier sur le champ à quelque chose, je suis prêt et j'accepterai sans me féliciter, ni me plaindre. Au milieu de la contrariété que j'éprouve de tant et si longs retards, ce m'est pourtant une grande consolation que de savoir mon frère auprès de toi. Je dis savoir, et je devrois dire présumer, car je n'ai de nouvelles que de son départ de Lyon, et non de son arrivée à Paris, mais comme il a dû partir le 22, je le suppose avec toi depuis le 28 au plus tard.

A présent je ne te regarde plus comme isolée, je vois auprès de toi un autre moi-même, et il me semble que notre isolement ne pèse plus que sur moi, ce qui me le rend moins pénible. Ce sentiment, que je t'exprime peut-être mal, n'est pas du tout, tant pour ton compte que pour le mien, un moindre désir de se réunir, ni même un moindre regret d'être séparés de toute autre cause que nos mutuelles affections. La peine n'est pas moins vive, mais elle a moins d'âcreté ; elle serre le cœur, mais elle ne le corrode pas.

Si quelque chose pouvoit me consoler de ne pas me mettre en route dès à présent, ce seroit assurément le temps qu'il fait icy depuis trois jours. Choderlos pourra te donner une idée de la manière dont il pleut à Milan, et depuis trois jours cela surpasse tout ce qu'il a vû, et n'a pas discontinué une minute. Si le proverbe est vrai, et qu'après la pluie vienne le beau temps, je dois en espérer un bien favorable pour mon voyage. Je me surprends toujours à parler de ce voyage comme une chose sûre,

mais cependant, bonne chère amie, ni toi ni moi ne devons oublier qu'il n'y a encore que des vraisemblances, plus ou moins fortes; mais c'est que, lorsque je m'occupe de l'idée de te revoir, tout soupçon contraire me fait tant de peine que je l'éloigne de tout mon pouvoir. Sois plus sage que moi, bonne chère amie, et ne te livres pas trop à un espoir qui, pour être fondé, n'en est pas davantage une certitude. Seulement réunissons nos vœux pour que le jour de notre réunion soit aussi prochain que je le désire.

Milan, 7 germinal an IX de la Rép. franç. une et ind.

Dans ta lettre du 24 ventôse reçûe hier et à laquelle celle-cy répond, tu me demandes, bonne chère amie, si j'ai vû Alquier; cette question m'a fait souvenir que j'avois oublié de t'en parler dans ma dernière lettre; mais j'ai si peu de chose à t'en dire que cet oubli est bien excusable.

J'étois chez le Général Marmont quand Alquier y est venû; il étoit de 7 à 8 heures du soir; il s'est dit seulement arrivé depuis 4 heures après midi. Il a remis à Madame Marmont une lettre de M. Perrégaud, il m'a aussi remis la tienne, a fait une visite d'un peu moins d'une demi-heure et est sorti. Nous nous sommes embrassés. Je lui ai demandé où il logeoit il m'a répondû qu'il étoit descendû à l'Auberge Impériale, mais qu'il partoit le lendemain à 9 heures du matin. J'y ai été à 8 heures 1/2; on m'a répondû qu'il étoit sorti et qu'on ne savoit pas quand il rentreroit; j'ai laissé mon nom à son valet de chambre; et voici toute l'histoire finie.

Encore un mot sur les actions de la Caisse des Rentiers : si elles reviennent à 90 ou même à 87 l. 10 s, je suis très approuvant que tu les vendes, mais seulement sous la condition que tu en trouverois un placement plus avantageux, et en effets *au porteur*, afin que leur première destination ne change pas. Je crois que les rescriptions de receveurs généraux remplissent

tes ces conditions. Ton frère est bien à même de te le dire
:c certitude. Comme toi au surplus je me félicite de ce que
te occasion nous a fourni celle de nous renouveler l'assu-
ıce que nous gardions toujours les mêmes sentiments l'un
ır l'autre; ce n'étoit pas que j'en doutasse, mais c'est que
ıs j'en say, plus il est doux de me le rappeller.

Si j'étois arrivé à Paris la nuit, et que je ne t'eusse pas trou-
:, ce n'est pas au bal de l'Opéra que j'aurois été te chercher,
is je n'en suis pas moins aise que tu y aies été. Rien ne me
t plus de plaisir que de te voir un peu quitter ta trop grande
itude. Je sais bon gré à Despéroux de t'avoir reconnüe tout
suite; celui qui pourroit t'oublier ne seroit pas digne de
voir connüe.

Tu ne me dis pas quel est ce jeune homme presque galant
ır Soulange et qui n'habite point Paris. Je ne le devine pas
tout, ainsi tu me mets moins que tu ne crois au fait de tou-
les affaires du ménage. Heureusement cela me paroit peu
portant.

J'ai aussi quelque peine à comprendre ta manière d'arran-
· les dattes. Tu me mandes « nous attendons pour le 6 ton
re, je le suppose parti de Lyon le 10 » en sorte qu'il auroit
arriver à Paris 4 jours avant son départ de Lyon. Je ne con-
s que le diable qui puisse aller aussi vite, car on nous dit
ɜ Dieu ne peut pas faire ce qui implique contradiction.

Tu me mandes aussi que ta fille a un nouveau maître d'ita-
ı et que tu en es contente; mais tu ne me dis pas par quelle
son M. Piou vous avoit laissées. A-t-il obtenû quelque
ice, ou est-ce par faute d'avoir pû vous arranger ensemble?
:st-ce pas ce M. Piou qui se disoit tenté de traduire *les Liai-*
ıs dangereuses? Si j'en crois ce que me disent icy quelques
ıs de lettres du paÿs, ce n'est pas une besogne facile, et cela
t être ainsi, car les Italiennes n'ont aucune des grâces qui,
:z nous, embélissent les mauvaises mœurs; les femmes y sont

plus libertines que galantes. Voltaire a dit de l'amour : « Étoffe de la nature que l'imagination a brodée ; » les Italiennes font un grand usage de l'étoffe, sans faire aucun cas de la broderie. On cite ce mot de je ne sais quelle princesse qui, lisant, dans un de nos romans de Chevalerie, une longue conversation entre le héros et sa maîtresse, s'écria : « A quoi bon tous ces discours, puisqu'ils sont seuls ? » Surement cette princesse étoit italienne.

Cette lettre sera scellée d'un nouveau cachet que j'ai fait graver, portant C. L. D. Le D. ne veut pas dire *de*, mais bien Duperré.

Milan, 14 germinal an IX de la Rép. franç. une et ind.

Cette lettre, bonne chère amie, répond à la tienne du 4 de ce mois.

Je pense bien, comme toi, que le Ministre de la guerre sait, ou doit savoir, qu'il existe un Général Laclos, employé aux armées ; mais ce qu'il ne sait pas ou, au moins, ce qu'il n'est pas tenû de savoir, c'est que le Général Laclos soit marié et surtout que sa femme habite Paris. Dans l'ancien régime, il étoit d'usage que les femmes qui, en pareille occasion, avoient le droit et le désir d'être invitées, se fassent inscrire avec l'objet de leur demande, chez la personne qui donnoit la fête. Comme il me paroit impossible que Berthier, qui ne me connoit que par les rapports qu'il m'a vû avoir avec le Général Bonaparte, ait eu ni pû avoir l'intention de me donner un désagrément, en ta personne, je reste persuadé que, s'il ne t'a pas invitée, c'est pûre ignorance de sa part, peut-être de ton existence et surtout de ton habitation. Il t'auroit été bien facile de prévenir cela, en chargeant Després de s'assurer que tu fusses mise sur la liste d'invitation ; précaution que je t'invite à faire prendre par Choder, si le Ministre des Relations Extérieures donne aussi sa fête pour la paix.

Quoique j'aime à penser que Saiffert se trompe dans sa politique, et que nous nous reverrons plutôt qu'il ne le croit, ependant, comme le Général Oudinot, Chef de l'État major le notre armée, est, depuis hier, de retour de Paris, et comme l n'a apporté aucune disposition concernant l'armée, ainsi que out le monde le croÿoit ou l'espéroit, je prends le parti de 'envoyer par ce courier en lettre *chargée*, la lettre de change lont je t'ai parlé dans ma dernière ou avant dernière lettre. C'est le produit tant de ce que j'ai pû épargner dans ma campagne, que de la gratification qui a été donnée aux officiers généraux, suivant leur grade. Je te prie de m'en accuser éception. Je t'engage à te mettre le plus tôt possible en règle, pour le timbre et pour l'acceptation. J'espère ne pas être obligé le te redemander une partie de cet argent, puisqu'il m'est dû cy plus qu'il ne me faudra pour ma route; mais depuis quelque temps, on ne paye plus rien, pas même la solde du soldat. Je regrète bien autant que toi, pour le moins, que tu n'ayes pas profité de l'occasion d'Alquier; je me moquerois bien alors de tous ces délais qui me donnent tant d'humeur. Toutes fois je ne perds pas du tout l'espérance. L'aide de camp lu Général Marmont arrive aujourd'huy à Paris, nous aurons le ses nouvelles le 24, et Marmont espère encore avoir eu des ordres auparavant.

Milan, 16 germinal an IX de la Rép. franç. une et ind.

Par des raisons, ou plutôt des convenances, que tu ne pouvois savoir, que peut-être même tu ne sauras jamais et qui urtout peuvent se dire et non pas s'écrire, je tenois peu à ce ue tu fisses la visite à laquelle t'a engagée le *législateur de la façon*. Cependant il n'y a aucun inconvénient à ce que tu ayes faite, et, surtout, je te sais bien bon gré du motif qui t'a fait surmonter ta *faroucherie* pour une démarche que tu as crû devoir faire, rapport à moi.

Si on jette ou cherche à jetter de la défaveur sur l'armée d'Italie, on a tort ; c'est un paquet dont l'adresse est mal mise mais, même dans cette supposition, l'artillerie n'y pourroit pas être comprise, et je sais qu'elle ne l'est pas dans le lieu d'où dépend son sort. Je n'en crois pas moins qu'on y sera fort sobre de grâces, et surtout qu'on n'y fera point de promotions dans les officiers généraux ; et cela par la raison bien simple qu'il y en a plus qu'il n'en faut.

Qu'on me mette, à la première occasion, en dedans du corps, à mon rang, c'est tout ce à quoi je prétends, comme tout ce que je désire et je ne vois aucune raison pour ne pas l'espérer. Quant à tout le reste (1), depuis mon départ de Paris, je n'ai pas un moment d'espérance et qui peut savoir si ce n'est pas dans cette honête médiocrité que nous attend le bonheur.

Qu'elle me mette à même d'élever mes enfants et de te faire vivre dans l'aisance que peut désirer une femme raisonnable, (car je sais que cela suffit à tes désirs) voilà bien sincèrement où je borne mes vœux.

La liste de notabilité ne m'a occupé que pour y prendre ma place de citoyen, et tel a été l'unique motif de la notte que j'avois remise à mon frère, et que je te remercie d'avoir portée. J'ai au surplus obtenû ce que je voulois ; c'étoit d'avoir servi, pendant cette guerre, tout le temps où j'ai joui de mon grade.

Si la destination que j'aurai me laisse plus de loisir qu'il n'en faut à ma paresse, je sais d'avance à quoi l'employer. Depuis assés longtemps l'idée d'un roman germe dans ma tête, et j'ai presque pris hier l'engagement de m'en occuper. Cet engagement, je l'ai pris avec M. Dolomieu (2) qui est enfin

(1) Tout le reste, c'est-à-dire la perspective de jouer un grand rôle politique.

(2) Gratel de Dolomieu (1750-1802) avait fait partie, comme géologue, de l'expédition d'Egypte. Lors de son retour, il fut jeté par une tempête dans

hors de son cachot, et avec lequel j'ai passé hier la journée chez le Général Marmont. Le motif de l'ouvrage est de rendre populaire cette vérité qu'il *n'existe de bonheur que dans la famille*. Assurément je suis en fonds pour prouver cela, et je ne suis pas embarassé de savoir où je prendrai le sujet de mes tableaux, mais les événements seront difficiles à arranger et la difficulté presque insurmontable sera d'intéresser sans rien de romanesque. Il faudroit le stile des premiers vol. des *Confessions* de J.-J. Rousseau, et cette idée est décourageante; mais si je ne travaille pas pour le public, je travaillerai pour moi, et puis je sais bien encore pour qui. Ce sera une dette dont au moins j'aurai fait le billet, ne pouvant l'acquitter.

Les lettres particulières du Général Marmont lui annoncent qu'il recevra incessament ses ordres pour son retour à Paris. Dans ce cas, je me crois sûr que je le suivrai de près, mais tout cela est encore dans le vague et je repousse le *tourment de l'espoir* pour m'épargner ou adoucir celui du regret.

La paix de Naples fera-t-elle rassembler les corps constitutés pour la ratification? Il me semble que nos affaires vont fort bien en Egypte. Je serai surpris si Taleyrand va à Vienne. Il n'y a, selon moi, en ce moment, que deux grandes ambassades — la Russie et la Prusse.

Milan, 22 gal. an IX de la Rép. Franç. une et ind.

Ta dernière lettre, bonne chère amie, est du 8 de ce mois; c'est celle à laquelle répond la mienne du 18. Je comptois en recevoir une de toi hier 21, et cet espoir a été trompé; mais hier étoit aussi l'anniversaire de notre séparation, j'avois donc

le golfe de Tarente, (là même où Laclos devait aller mourir trois ans après) et fait prisonnier. En sa qualité de Chevalier de Malte, il fut soumis à la juridiction de cet ordre, avec lequel il avait eu jadis de graves démêlés, et transféré à Messine, où il subit les plus durs traitements. Laclos fait ici allusion à cette captivité.

déjà l'habitude de regarder ce jour comme étranger au bonheur et cette idée, sans rendre moins sensible la privation de la lettre que j'attendois, a pourtant fait que je l'ai supportée plus patiement. Déjà j'avois destiné ma matinée. Je m'étois donné une occupation commémorative de ce jour qui marque en effet dans notre destinée.

Je me suis occupé à parcourir presque toutes les lettres que tu m'as écrites, depuis cette époque, tantôt les suivant par ordre de dattes, tantôt les prenant au hazard,et trouvant toujours et dans toutes, de nouvelles raisons de t'aimer davantage. Tu vois, bonne chère amie, par quel charme également simple et puissant, j'ai sû calmer des regrets trop amers par le charme d'une douce mélancolie. J'ai crû te devoir compte de cette journée qui t'a été plus particulièrement consacrée qu'une autre et qui, par là, m'est devenüe plus précieuse.

Des lettres particulières, venües en 3 jours de Paris par l'occasion d'un courier extraordinaire dépêché officiellement au ministre Petiet ont apporté au général Marmont la nouvelle qu'il alloit reprendre ses fonctions de Conseiller d'État ordinaire, et qu'il étoit de plus membre d'une commission dont l'objet est la défense ou fortification des nouvelles limites de la République Françoise et des Républiques Alliées. Les mêmes lettres lui parlent, de plus, de son retour, comme devant être prochain, et je t'informe de cette espérance parce que les miennes s'y rattachent. Je persiste à penser que mon retour à Paris, suivra de très près celui du général Marmont : il faut cependant toujours ajouter, sauf les événements imprévûs.

Le général Macdonald qui est icy en ce moment, et chez equel je dine aujourd'huy, a reçû hier aussi, par un courier extraordinaire, l'avis officiel de sa nomination à l'ambassade de Dannemark.

Le moment et les circonstances rendent cette mission assés belle, et je le crois, à beaucoup d'égard, en état de la bien rem-

plir. Ta nouvelle du passage de T. à l'ambassade de Vienne prend icy de la consistance, c'est-à-dire qu'on l'a mandée à plusieurs personnes qui y croient; quant à moi, je persiste à m'en étonner. Le temps nous éclairera.

Milan, 24 germinal an IX de la Rép. franç. une et ind.

C'est bien uniquement pour t'écrire que je t'écris, bonne chère amie, car je n'ai rien du tout à t'apprendre. J'ai reçû ta lettre et celle de Choder, toutes deux du 14. Je ne me rappelle pas assés les dates des miennes, pour savoir si celle de Choder est une réponse à celle que je lui ai écrite, il y a quelque temps, mais ce que je sais bien, c'est qu'elle répond à tout ce que je lui demandois par une lettre. Sa présence auprès de toi a en partie réparé l'inconvénient qu'elle a causé, car elle m'a sauvé de l'inquiétude que j'aurois éprouvée en ne recevant pas de lettres de toi par l'autre courier, mais je me suis dit Choder est là, s'il y avoit eu quelqu'événement il m'en auroit informé, l'inquiétude a disparû, il ne me restoit que le regret et ma dernière lettre t'a fait connoître comment je suis parvenû à l'adoucir.

Il n'y a aucun inconvénient à ce que tu n'ayes pas trouvé le général Brune chez lui; tu l'aurois trouvé qu'il en eut été de même; je ne fais aucun cas de ces visites d'étiquette. Tu as fait comme toutes les autres, tu as bien fait.

Quoique le séjour à la Malmaison ait rendû sans effet la démarche de Choder pour voir le général C... (1) je suis toujours bien aise qu'il l'ait faite. D'abord, cela le met en mesure pour lui écrire au besoin, et de plus mes amis lui doivent au moins une marque de souvenir, pour l'intérêt qu'il a pris à moi.

A la place du dit Choder, je ne craindrois pas du tout de demander un rendés-vous à Monge. Ma visite n'auroit d'effet

(1) Clarke.

que de l'assurer de la continuation de ma reconnoissance.

C'est Monge qui le premier l'a nommé à un consulat et c'étoit à celui de Cadix. Quant à moi qui lui ai aussi quelques obligations, c'est la marche que je compte suivre à mon retour.

Mais quand sera-t-il ce retour? C'est sur quoi nous ne savons encore rien de positif. Je dis nous, parce que mon sort, à cet égard, est absolument dépendant de celui du général Marmont. Celui-cy est parti hier pour Mantoüe qu'il vouloit revoir avant de quitter l'Italie, et cela, afin que rien ne le retardât, quand il auroit, enfin, l'autorisation suffisante pour son départ. Il sera de retour demain soir.

Le général Suchet est icy depuis quelques jours, et ne sait pas plus que nous l'époque de son départ qu'il désire, comme nous le nôtre, et qui, comme nous encore, pense que cela ne peut plus être éloigné.

Le C. Dolomieu part ce matin pour Paris où nous nous sommes promis de nous revoir. Je le désire, en effet, mais il demeurera bien loin.

Nous avons eu aussi quelques jours de beau temps assés doux, et même de tonnerre, mais sans qu'on ait cessé le feu nulle part.

La pluie est revenüe et l'on se chauffe toujours. Voici le climat de l'Italie, au moins jusqu'à l'Adige. J'entends dire et je crois en effet, qu'il devient plus beau et plus chaud à mesure qu'on s'enfonce dans la botte.

Je n'ai point trouvé Appiani chez lui, mais je l'ai rencontré au dîner du général Macdonald, où il m'a dit qu'il avoit fait tailler la pierre en crayons et qu'il alloit faire faire la boîte et l'embalage. J'y retournerai un de ces jours.

Ce que tu me mandes d'Étienne me contente assés et me fait espérer qu'il pourra prétendre à l'École Polytechnique, dans un an. On y reçoit je crois, jusqu'à 18 ans et je ne désire pas qu'il y entre plus tôt.

Je suis bien aise de ce que tu me mandes de ta santé, et même de ton embonpoint. De toi, bonne chère amie, plus il y en a et mieux c'est.

Je ne suis pas fâché qu'on ait préféré les Champs-Élisées à Longchamp; c'est selon moi,un symptôme d'amélioration dans l'esprit public.

Milan, 28 germinal an IX de la Rép. franç. une et ind.

Je réponds, bonne chère amie, à ta lettre du 18 germinal qui, malgré ta croyance, a encore trouvé le Général Marmont icy, ce dont ni lui, ni sa femme, ni moi, ne sommes plus contents que de raison. Il y a lieu de croire cependant, que son départ n'est plus éloigné; mais il n'y a encore rien de fixé, et il compte, au moins, jusqu'à ce moment, faire d'abord le voyage de Gênes, pour faire voir à sa femme cette ville qu'on dit être une des plus belles d'Italie. Il ne tiendroit bien qu'à moi de faire cette course avec eux, mais je trouve que voir des rües et des maisons, voire même des palais, ne vaut ni tant de fatigue, ni tant de dépense. Mon imagination bâtit, 10 fois par jour,des villes cent fois plus belles que ne peut être Gênes, et cela sans que je sorte de ma chambre, ni ne dénoüe les cordons de ma bourse. Il n'y a plus qu'un moyen de me faire semer de l'argent sur les grands chemins, sans que je le regrette, c'est que le grand chemin aboutisse à toi.

Tu n'es pas aussi dépourvüe de moyens que tu le penses pour la Liste Communale. Le premier, comme le Principal Bulletin, se fait de noms choisis hors de la série et pris dans toute la commune; c'est-à-dire pour Paris, dans les 4 sections qui composent chaque municipalité : or la section de la Butte des Moulins est de notre municipalité, et tu as là Feydel et Pampelonne (1), si l'un ni l'autre ne sont délogés et tous deux ont de l'influence sur leurs nombreux amis. S'ils veulent s'en occu-

(1) Constituant que, comme Feydel, Laclos avait connu aux Tuileries.

per, je crois qu'ils peuvent me servir utilement et tu as bonne grâce à leur en parler. Tu as le temps, car cette lettre te parviendra le 6 ou le 7 floréal, et le scrutin pour les listes communales ne s'ouvrira que le 1er prairial. Le bulletin dans lequel il importe d'être compris, est celui dont il est question art. XXV où chaque citoyen *ne pourra inscrire que des noms de citoyens présents ou absents, pris hors de sa série*, car ce n'est que subsidiairement qu'on ira chercher d'abord dans les bulletins particuliers de chaque série, et de plus, mais seulement dans le cas où il n'y auroit pas dans le nombre des élus un 10e d'absents, dans le troisième bulletin, entièrement composé d'absents. Pour finir sur cet article, tout citoyen habitant l'une des 4 sections de notre municipalité peut me porter sur deux des bulletins; savoir celui mentionné art. XXV et qui est le véritable, puis celui exclusivement formé de noms d'absents. Les 150 personnes qui composeront notre série peuvent me porter sur les 3, mais ce seroit à mon sens une chose bien étonnante, surtout dans Paris, qu'on fût obligé d'avoir recours à ces seconds bulletins. Tu te rappelles que Feydel demeure rue Honoré à côté des Jacobins et Pampelonne rue de la Loi près le Théâtre de la République.

J'aurois crû que Choder n'auroit pas eu besoin de s'éloigner jusqu'à la rüe Caumartin, pour trouver un logement à sa convenance, mais, enfin, sa volonté est faite.

Milan, 2 floréal an IX de la Rép. franç. une et ind.

Je suis assurément, bonne chère amie, profondément touché de la chaleur que tu mets à tout ce que tu penses qui puisse influer sur le bonheur ou la dignité de mon existence; mais souffres cependant que je te conjure de vouloir tout cela avec plus de modération, sans quoi tu risqueras que le sentiment le plus louable ne devienne cependant plus nuisible qu'utile à notre commun bonheur. Qu'y aura-t-il donc de si étrange que

je reste comme les 9/10 de la Nation, ou pour mieux dire, des citoyens qui s'y trouvent? Car enfin il n'y aura qu'un dixième d'entre eux porté sur la Liste Communale. Il n'y en aura de même qu'un centième sur la Liste Départementale, et enfin un millième sur celle ditte Nationale. Dans celle-cy encore il y aura beaucoup d'appellés et peu d'élus,et je ne sais pas s'il ne vaut pas autant pour l'amour-propre, ou même peut-être mieux, ne pas être susceptible de telle ou telle place que d'être toujours sur les rangs et de n'y arriver jamais. Mais remarques de plus, que si le gouvernement veut me continuer quelque confiance, l'exclusion, ou plutôt la non admission, de toutes les listes, ne ferme aucune des carrières que je puis parcourir, celle du militaire et celle des Relations Extérieures. Or sois bien assurée que ceux qu'on y refuseroit sous ce prétexte,qu'un effet de la loi ne fournit pas, l'auroient été pareillement sous quelque autre. Cependant je ne disconviens pas qu'il ne vaille mieux être que n'être pas sur la Liste Communale, et cela n'est pas aussi difficile que tu le crois; je présume, au moins, que les choix divergeront tellement que 15 ou 20 voix suffiront: or pour avoir 15 ou 20 voix il doit suffire de 4 ou 5 personnes qui s'en occupent, surtout quand on peut prendre ces voix dans 4 sections de Paris. Ainsi, bien savoir les 4 sections qui composent notre municipalité et trouver quelques personnes qui y demeurent ou qui y connoissent quelqu'un, voilà ce que tu peux faire. Mme Pourrat peut même t'y servir. Il faut songer que la série des personnes de l'arrondissement dont nous ferons partie est la moins importante.

Jouvan et de Sennes peuvent t'être utiles, mais en général et dans tout Paris, tous les gens qui connoissent un habitant des 4 sections, par exemple Désefeuillées. Au surplus, si, comme tout porte à le croire, le général Marmont prend une grande consistance dans l'artillerie, je présume que j'y resterai fixé, parce que nos idées s'accordent sur les changements qu'il con-

vient d'y faire. En revenant à la Liste Communale, ce que p
y faire le Préfet de Paris, c'est de recommander à la foule
gens qui, plus ou moins, dépendent de lui, et qui habite
dans la municipalité, où est le protégé. En tout cas, c'est ce
marche qu'il faut bien avoir dans la tête et qu'on peut rédui
à cette phrase: « Êtes-vous de la municipalité du deuxièm
arrondissement? — Oui. Hé bien! Je vous demande de mett
un tel sur votre liste du premier bulletin. »

Selon moi, ce qui me nuira le plus auprès des personnes q
me connoissent un peu, sera que les uns me désigneront so
le nom de L... d'autres sous celui de Ch... et d'autres so
les 2 noms réunis, et qu'on fera de ces trois dénominatio
trois personnes différentes. Il faut donc toujours dire: L.
général de brigade, absent pour le service public.

A propos d'absence, à moins qu'il ne survienne des ordr
contraires (j'entends des ordres qui me comprendroient da
les officiers généraux employés en Italie), à moins de cela, di
je, je prévois pouvoir me mettre en route à la fin de cette d
cade. Il n'y a cependant encore rien d'assés déterminé pour q
je puisse fixer une époque précise à mon départ, ni surtout
mon arrivée.

Je prévois que j'emploierai environ 15 jours, tant dans m
route que dans mes séjours.

Je te préviendrai sûrement du jour de mon départ et cel
de l'arrivée, qui est le véritable, viendra quand il pourr
mais jamais assés tôt pour mon désir.

Milan, 4 floréal an IX de la Rép. franç. une et ind.

Nous ne pensons pas icy que la mort de Paul Ier chang
rien à l'état de nos affaires. Son successeur Alexandre pass
au contraire, pour plus sage et surtout plus ami des Françoi
Nous savons déjà que M. Kalitschew a reçû la confirmation d
ses pouvoirs.

Ce qui prouve que cette opinion est bien établie icy, c'est que le Général Marmont est parti hier soir pour Gênes, où il compte passer deux jours seulement et se mettre de là en route pour Paris, sans repasser par Milan. En revenant de Gênes, il passera à Pavie où est ma réserve, et où je me rends demain de ma personne. Le Général Marmont y sera le 7 ou le 8, au plus tard ; nous y traiterons définitivement l'objet de mon départ.

Pavie, le 7 au soir, c'est-à-dire après midi, pour partir le 8 floréal an IX de la Rép. franç.

Lorsque cette lettre partira de Milan, bonne chère amie, elle et moi, nous serons chacun de notre côté, en route pour nous rendre à Paris : mais nous n'y arriverons pas en même temps, à beaucoup près, car la lettre ira sans séjourner, et moi, je me coucherai et séjournerai à Turin, à Chambéry, à Lyon, et à Fontainebleau. Je ne compte donc pas arriver beaucoup avant le 25, et encore faut-il calculer qu'il y aura peut-être quelque séjour forcé, pour réparation de voiture ; car on ne fait guère 250 lieues en poste impunément. Mais enfin, c'est le cas de dire, ou jamais, tout floréal ne se passera pas que nous ne soyons réunis. Tu ne saurois croire avec quelle émotion je t'écris cette lettre ; et j'ai, moi-même, peine à comprendre pourquoi quelques larmes me roulent dans les yeux. Le bonheur est-il donc plus difficile à supporter que la peine? Me voilà un peu rasséréné et je commence à causer avec toi. Je ferai route avec le Général Marmont, pour la traversée d'Italie, jusques et compris le Mont Cenis. Là, nous nous séparerons, parce que nous ne trouverons plus assés de chevaux aux postes ; et puis encore, c'est qu'ils courront presque toujours, jour et nuit, ce qui ne convient plus à mon âge, quand on n'y est pas obligé. En outre, nous nous serions toujours séparés à Lyon, car je tiens imperturbablement à passer par Fontainebleau, pour

voir notre bon Étienne, et eux prennent la route par la Champagne, la seulle des trois qui n'y passe pas. Leur motif est que, sur cette route, se trouve le domicile de M. Marmont, père du Général, chez lequel ils s'arrêteront quelques jours, de sorte qu'ils ne seront pas ou qu'ils seront de bien peu à Paris avant moi.

Je ne sais pas si je t'ai mandé que j'avois enfin envoyé *les Liaisons dangereuses* au digne évêque de Pavie (chez lequel par parenthèze je dine aujourd'huy); j'ajoute, dans tous les cas, que l'Évêque dit à ce qui veut l'entendre que c'est un ouvrage très moral et très bon à faire lire, particulièrement aux jeunes femmes.

Ou je ne sais aucune nouvelle, ou je ne me rappelle d'aucune; cela vient peut-être de ce que véritablement je suis un peu troublé, et ce trouble vient, je crois, de l'état de doute où j'ai été jusqu'à ce moment; car tu sauras qu'il m'a fallû faire tous mes préparatifs de départ, et même faire partir mon fourgon, au risque de faire courir après lui, ainsi que mes chevaux, sans pouvoir être sûr de partir moi-même.

Mais si cette lettre te parvient, il n'y aura plus aucun doute sur mon départ, car elle ne partira qu'après moi. J'ai aussi quelques ordres à donner encore, relativement au commandement que je quitte. Pour toutes ces raisons, je ne ferai pas cette lettre plus longue. J'ajoute cependant qu'il est possible que je ne t'écrive pas de ma route, car celle qui rapproche n'est pas comme celle qui éloigne. Je te prie donc de ne pas t'inquiéter si tu n'as pas de mes nouvelles.

Lyon, 15 floréal an IX de la Rép.

Je t'écris, bonne chère amie, en descendant de voiture, entre 9 et 10 heures du matin. Je reste aujourd'huy à Lyon, je compte, sans en être sûr, en partir demain. Ma route sera de 5 1/2 ou 6 1/2 jours. Je dis toujours *et demi* parce que je

m'arrangerai pour coucher à Fontainebleau, d'où je repartirai pour aller diner chez toi. Nous nous sommes séparés, le Général Marmont et moi, à Lanslebourg, après le passage du Mont Cenis, tous bons amis, et bien portants. Je vas faire faire ma barbe et me mettre en course. Je ne t'écrirai pas plus longuement, car depuis que je me sens en route pour aller te revoir et causer avec toi, t'écrire ne suffit plus à mon bonheur. Mme Marmont disoit que ma figure s'épanouissoit à chaque poste ; si cela étoit vrai, ma figure étoit bien l'image de mon cœur. Il y a pourtant cette différence que celle-là a perdû 2 ou 3 dents, qui la changent un peu, tandis que mon cœur est resté toujours le même, je ne lui remarque pas encore une seulle ride.

LIVRE TROISIEME

DE PARIS A TARENTE
LETTRES DE LACLOS A SES ENFANTS



I

DE PARIS A TARENTE

Mardi, je crois 13 floréal an XI.

Quoique je t'ai dit, bonne chère amie, que je ne t'écrirai que de Lyon, je trouve que Lyon est encore trop loin et je t'écris de Briare; 43 ou 44 lieues de Paris. Nous arrivons dans le moment où il n'est pas 8 heures, mais il faudroit faire 4 postes de plus pour trouver un autre gîte, et cela nous ennuiteroit trop, puisqu'il seroit près de minuit. Tu juges, bien, j'espère, que depuis mon départ, je n'en ai pas moins été beaucoup plus faubourg Poissonnière n° 6 que sur les grands chemins.

Je sais bien pourquoi je retiens si peu dans mes voyages, c'est que je m'occupe plus de mes affections que des points de vue. Quand je suis chez moi, mes chateaux en Espagne se batissent assés facilement au dehors; mais quand je suis hors de la famille, toutes mes idées m'y ramènent sans cesse. Si tu savois de combien de façons je t'ai déjà fait arriver en Italie, tu serois étonnée de n'y être pas rendue avant moi. Baste, le temps présent est gros de l'avenir.

Lyon, vendredi soir, 16 floréal an XI.

Je t'écris seulement un mot, bonne chère amie, pour te dire que malgré les chemins détestables de cette journée, ni ma voiture, ni moi ne sommes en pièces et que ma santé continüe

d'être bonne. Joseph, malgré son courage, n'a pas pû cor
de courir; ce matin il a été obligé de demander grâce, il
place sur le coffre de devant et est porteur de 2 large
chures aux fesses qui ne lui permettent de s'y asseoir
côté. Il faut espérer qu'une autre fois il pourra aller plu
Au surplus il va plus suffisamment à cheval pour la gu
je me console du reste. Lespagnol se porte bien, voilà
les nouvelles du voyage et je ne puis t'en donner d'autre
recevrai seulement de toi à Milan. Là aussi je saurai
être le comment et le pourquoi de mon voyage: tout ce
sais à présent, c'est que les Anglois quittent Lyon et r
nent à Paris. Toi, tu sais peut-être déjà s'ils y rester
s'ils iront plus loin. Je me disois ce matin, dans mes rê
que tu devois avoir commencé à organiser tes jou
pour la solitude où tu te trouves. Je supposois que tu
davantage; enfin je désirois que tu combatisses l'ennui
mieux.

Amuses-toi souvent à me donner de tes nouvelles,
vaincre à la fois ton ennui et le mien, parles moi aussi
enfants, c'est un sujet qui ne te déplait pas à traiter. Sou
travaille-t-elle bien et Charles est-il purgé? Je voudrois
jusqu'au moindre détail de la famille. Dis leur à tous co
je m'occupe d'eux et embrasses les pour moi : pour toi,
chère amie, tu es toujours la première dans l'ordre de me
sées, comme dans celui de mes affections ; il est huit
passées, j'ai faim, on me dit que mon souper est prêt,
veux porter ma lettre à la poste. Adieu donc, je t'ai
embrasse de tout mon cœur.

Verceil (entre Turin et Mila
jeudi, je crois, mais 12 ma

Je serai demain à Milan, bonne chère amie, et je cor
d'abord ne t'écrire que de cette dernière ville, mais d'une

:rains que tu ne t'inquiètes du passage du Mont Cenis, et de ıtre j'aime mieux ne t'écrire de Milan que quand j'aurai vû Général Murat; je te grifonne donc quelques mots, pendant 'on m'apprète un souper italien,et sans autre objet que de te e que notre voyage se continüe sans accident, sauf l'ennui i est pour moi un accident inséparable de tout voyage.

Je me disois ce soir dans mes rêveries de voiture: Oh ! comn on s'ôte de jours de sa vie, quoiqu'on se plaigne toujours n avoir trop peu.

J'ai dîné hier chez Menou (1) à Turin, c'étoit un petit jour. ı appartement plus beau que celui de Bonaparte, la livrée du uvernement, des tabourets au salon et à table comme chez naparte, un dîner meilleur que celui de Bonaparte,je n'ai vû e cela, tout est mieux les grands jours.

Il m'a dit qu'il alloit écrire à Duperré pour lui proposer de ıir dans son administration intérieure avec 2.000 écus ıppointements et (a-t-il ajouté) les agréments qu'il trouvera ez moi ; il m'a demandé s'il auroit de l'argent pour faire route et sur ma réponse négative il a repris : Hé bien, je i en enverrai ; je t'invite à ne rien dire de tout cela à ton ɛre, car il n'en arrivera peut-être rien,mais peut-être aussi.D. feroit-il pas mal de lui écrire dans un ou deux mois, si d'icy il n'entend pas parler de lui. Je t'observe que je ne lui pars pas de D. et que c'est Menou qui a entamé la conversation r cet objet. J'ai vu le Général Dupont; il est toujours simple je le crois toujours mon ami. Au surplus Menou m'a traité merveille et m'a fait promettre qu'à mon retour je descenai chez lui.

Milan, mercredi, je crois 28 floréal an XI.

Ainsi que je te l'avois mandé de Verceil, je suis arrivé icy, ère bonne amie, vendredi dernier.

(1) Alors gouverneur du Piémont.

dans une administration; et en revenant à mon sujet, comment, avec des matinées qui ne commencent qu'à midi, comment, dis-je, avoir le temps d'écrire 3 lettres, outre les écritures nécessaires? Je prends donc le parti de partager ma lettre en 3 morceaux et de la disposer de manière que chacun puisse avoir le sien en partage, ainsi les lettres de tes enfants seront aux dépens de la tienne. Ce n'est pas la 1re fois que tu te seras otée, comme on dit, les morceaux de ta bouche pour les leur donner.

Grâces aux bains, aux chopines de petit lait et aux lavements que je prends régulièrement chaque matin, mon ébullition continue de sortir avec une merveilleuse abondance, sans me causer d'autre incommodité que de grandes démangeaisons.

Du reste je conserve un très bon appétit et un aussi bon sommeil que le permettent les démangeaisons. Je fais mes affaires, mes visites, mes promenades, sans autre inconvénient, et sans d'autre précaution, exigée par le médecin, que de me tenir bien vêtû et d'éviter l'air du soir.

Quand je vois l'abondance de mon ébullition, je reviens à penser comme mon médecin, que cela me sauve d'une véritable maladie dont j'avois le germe en moi à mon départ de Paris; à présent, à l'ébullition près, ma santé est véritablement bonne.

D'après les apparences de guerre, notre destination est déjà changée, ce ne sera plus à Bologne, ce sera à Rimini que nous irons. Ce lieu de rassemblement est l'extrême frontière de la République Cisalpine, du côté du royaume de Naples.

On suppose, ou on sait, que, si les hostilités commencent, nous irons occuper Tarente et autres petits ports napolitains.

Nos nouvelles sont à la guerre et c'est le général Gouvion Saint-Cyr, conseiller d'État, qui vient commander le corps où je suis attaché. Il vient comme lieutenant général du général en chef Murat. C'est un excellent officier, avec lequel j'étois fort bien à l'armée de Moreau, où il commandoit une aile.

Le nouveau né du général Murat est à la mort et presque sans espérance.

Milan, mercredi *25 mai* (je ne sais pas l'autre date).

Pour cette fois, bonne chère amie, cette lettre est pour toi, sans partage, et ce sera une véritable causerie, car je n'ai rien de nouveau à te mander. J'ai devant moi tout mon petit trésor, je veux dire les 4 lettres que j'ai reçües de toi, depuis mon départ (celle du 18, celle du 19 et les 2 du 23). Je vais les relire encore et y répondre en détail, autant que besoin sera, mais je me doute que tu veux d'abord savoir des nouvelles de ma santé. — A la bonne heure, ma santé est toujours bonne et beaucoup meilleure qu'elle n'étoit à mon départ de Paris; cependant l'ébullition va toujours son train, avec à peu près la même force; ce n'est pas que tous ces petits boutons ou petites élevures ne sèchent et ne disparaissent en 3 ou 4 jours, mais c'est qu'il en arrive de nouveaux ou de nouvelles tous les jours. Cependant, comme j'ai encore vraisemblablement 6 à 8 jours à rester icy, il y a lieu de croire que cela sera fini avant mon départ. Toutes fois je suis déjà convenû avec mon médecin que, le cas du départ arrivant, il remplaceroit les bains par des bouillons rafraichissants que je pourrai prendre partout et qui, à ce qu'il m'assure, feroient le même bon effet, c'est-à-dire favoriseroient également la sortie de l'ébullition, jusqu'à ce que tout fut dehors, seulle chose, assure-t-il, qu'il y ait à faire, afin de profiter complètement de ce bienfait de la nature. Le tout se terminera, quelque part que je sois, par ma médecine ordinaire. Tu vois donc que tout se passe et se passera en règle, et il ne seroit pas raisonnable d'avoir la moindre inquiétude.

Tu me mandes avoir vû le Général Marmont. On répand icy qu'il va avoir un commandement d'armée. J'en serai bien aise parce que je sais qu'il le désire, mais je regrèterai de ne pas être son commandant d'artillerie. Je ne prévois pas que

nous ayons à faire grand chose icy. Au reste qui sait encore s'il y aura paix ou guerre? Depuis deux jours les nouvelles d'icy sont à la paix. On répand que l'Empereur de Russie a accédé au traité d'Amiens, en ce qui le concerne; si cela est vrai, ce sera un grand sujet de réflexion pour l'Angleterre.

Le général Murat attend d'un jour à l'autre un courier qui nous apportera, sans doute, l'ordre d'aller en avant, ou celui de rétrograder; malgré le départ de l'ambassadeur, tout me paroit encore sous le voile.

J'ai pris le parti, comme régime, de refuser tout dîner dehors, même le Général Murat et le vice-président Melse, ce qui ne m'empèche pas de les voir chez eux, en visite. J'ai trouvé icy, même auberge que moi, un M. Lefébure chez lequel tu peux te rappeller que j'ai dîné deux ou trois fois avec les Sévernes, du temps de nos projets de banque. Ce M. Lefébure est beau-frère du célèbre banquier Vanderberg, le plus riche particulier des Pays-Bas et chargé dans ce moment des vivres de la marine.

Ce M. Lefébure, lui, est administrateur des Messageries Nationales en France et est icy, en outre, comme inspecteur des vivres pain pour les troupes françoises en Cisalpine. Nous vivons ensemble et nous faisons une chère meilleure et plus saine qu'on ne peut l'espérer icy, surtout dans les auberges; mais celle-cy a un cuisinier françois et le d. Lefébure jouit de considération dans cette maison, et moi, je profite de tout cela; nous avons, chose remarquable, tous les jours d'aussi bonne soupe et aussi franche que chez toi.

Fais mon compliment à Soulange sur sa prochaine élévation au grade de dessinatrice d'après nature; cela lui a déjà valû de la considération auprès d'Appiani et du jeune Delor, celui qui a remporté le Ier prix de peinture cette année.

Celui-cy m'a dit que c'étoit à cette époque qu'on pouvoit commencer à se créer un talent à soi. Ce jeune homme me

paroit avoir bien le germe de son talent. Il a de plus une jolie figure et a eu une bonne éducation.

A l'époque où je t'écris cette lettre, tu es donc séparée déjà depuis quelques jours de ce pauvre Charles. Ç'aura été un grand chagrin pour tous trois, je ne puis malheureusement que le partager et non pas l'adoucir. La seulle réflexion consolante est que c'est pour son plus grand bien.

Milan, 8 prairial an XI.

Je t'écris un mot, bonne chère amie, pendant qu'on apprête et qu'on charge ma voiture; et aussitôt que cela sera fini, j'y monterai pour aller de suite, et en poste, joindre à Rimini ce qu'il y a de rassemblé, tant bien que mal, de mon équipage d'artillerie pour entrer de suite et avec les troupes qui y sont, sur le territoire de Naples, passant par les États du Pape.

Heureusement ma santé est bien rétablie,et tu peux être tranquile à cet égard. Sois donc sans aucune inquiétude; j'insiste d'autant plus sur ce point qu'au milieu des affaires que je vais avoir les premiers jours après mon arrivée, il m'est impossible de savoir si j'aurai un moment pour t'écrire; de plus, il faut que tu saches que les postes italiennes, qui vont seulles servir ma correspondance, partent rarement, et de plus sont d'une telle inexactitude que sur 3 lettres il s'en perd souvent deux. — Pour toi, continües de m'écrire à Milan *poste restante*. Mes arrangements sont pris pour qu'elles me parviennent où je serai et au moins elles arriveront sûrement,et affranchies pour 3 sols, jusqu'à Milan.

Quant à mes lettres, elles seront excessivement chères, mais cela ne m'arrêtera pas, sachant bien que tu ne regreteras pas cette dépense.Je crois fermement que nous serons reçûs comme amis, ainsi point d'inquiétude à cet égard.

Mais sur quo je te demande du courage, c'est sur cette grande et longue séparation. Je te le demande d'autant plus

que j'éprouve par moi-même que ce n'est pas une chose facile. Je ne le trouve que dans la certitude de ta tendre et constante affection ; et si tu le cherches dans les mêmes idées, la matière au moins ne te manquera pas. Oui, bonne chère amie, sois bien assurée que toi et nos enfants vous êtes les uniques et constants objets de mes plus tendres sentiments. Je te prie de le dire à Soulange et à Charles, en les embrassant bien tendrement pour moi, et aussi de l'écrire à Étienne.

Pour toi, bonne chère amie, tu sais depuis bien longtemps et pour toujours, que tu es la souveraine de toutes mes pensées comme de tous mes sentiments.

Adieu, bonne chère amie, tout est prêt, il est temps que je te quitte, aussi bien ne vois-je plus ce que j'écris et tu en devines bien la raison. Je t'aime et t'embrasse mille et mille fois et de toute mon âme.

Mardi, 11 prairial, de Rimini sur le bord de l'Adriatique.

Je t'écris, avec l'écritoire de mon hôte qui, comme tu peux voir, n'est pas en fort bon état, tout neveu qu'il est d'un grand Pape (Ganganelli) connû sous le nom de Benoit XIV. Les premières trouppes se mettront demain en marche pour entrer sur les terres du Pape. Je compte, pour mon compte, ne m'y mettre que dans deux ou trois jours, peut-être 4 avec le quartier général. St.-Cyr n'est pas encore arrivé, quoique parti le 2 de Paris, mais c'est qu'il y a loin. Il y a lieu de croire que je t'écrirai une fois d'icy, comme essai, cela n'est pourtant pas sûr, car je ne sais si j'en aurai le temps. Mon ébullition qui commençoit à décroître à mon départ, ne paroit presque plus, tout sèche et s'éteint ; elle me démange encore un peu, mais assés peu pour ne plus nuire à mon sommeil. Je me crois sûr que, dans 3 jours, il n'y aura plus rien du tout.

Si tu veux avoir des renseignements sûrs sur tous les lieux où j'ai passé et sur tous ceux où je pourrois me trouver en

Italie, fais chercher à Paris un ouvrage en françois et imprimé à Florence, la seconde édition, en l'an VIII, sous le titre *d'Itinéraire d'Italie ;* c'est un assés fort in octavo, avec beaucoup de petites cartes. Il m'a couté à Plaisance, environ 7 l. 4 s., tu y trouveras tout ce que j'ai vû ou pû voir, et jusqu'aux auberges où j'ai couché. Avec ce livre tu me suivrois au doigt et à l'œil et c'est d'ailleurs, une assés agréable notice sur toutes les villes d'Italie.

Pezzaro (Etats du Pape), 17 prairial an XI. *Lundi* midi.

Je suis icy depuis 3 heures environ, et j'y suis seul de ma personne, avec Lespagnol ; mon artillerie n'arrivera que demain. J'ai déjà vû Mgr le Gouverneur, qui, comme partout dans ce païs, est un évêque, mais celui-cy est aimable et instruit. Il parle assés bien françois ; nous avons causé longuement, ensemble de la Révolution, des *Liaisons dangereuses* et de M. de Vaudreuil (1) ; il paroit très bien connoitre ces trois objets.

Je traverse en ce moment de fort beaux païs, et je suis en général somptueusement logé mais non commodément. Voilà jusqu'icy tout l'agrément que je reconnois à un voyage d'Italie.

D'ailleurs les auberges y sont détestables, les villes, hors les principales, petites et vilaines ; les routes deviennent mauvaises dans la partie où je suis, elles le seront davantage dans les Appenins que j'aurai à traverser.

J'ai enfin, depuis hier un cuisinier, ce qui m'assure que je ne mourrai pas de faim. On m'en a dit beaucoup de bien où je l'ai pris, en probité et en talent, et il est jeune et a l'air tranquile, il m'a fait hier un diner mangeable, voilà jusqu'à présent tout ce que j'en sais.

(1) Le Cte de Vaudreuil (1740-1817) fit la guerre de Sept ans avec Soubise et jouit d'une grande faveur à la cour. Il prit part à toutes les intrigues royalistes sous la Révolution.

Le Général Saint-Cyr n'est pas encore arrivé, on suppose qu'il doit partir aujourd'huy de Milan, mais on n'en sait rien. Si la supposition est juste, il sera icy sous peu de jours, jusque là nous sommes dans l'ignorance la plus complète et la plus universelle sur ce que nous ferons ; nous désirons tous que le roi de Naples nous reçoive en *ennemis* mais nous n'en avons pas l'espoir. Mandes moi les nouvelles, ne fût-ce que celles des journaux, car nous ignorons tous tout ce qui se fait et se dit en France.

Voilà bien du bavardage, mais il me semble que cela doit être ainsi, car depuis que je suis absent, je voudrois savoir jusqu'aux plus petits détails de famille, et je vis bien plus faubourg Poissonnière que dans aucun endroit de l'Italie.

Adieu, bonne chère amie, écris quelquefois à Étienne, embrasses pour moi Soulange et Charles, dis leur, répète leur, à tous trois que je les aime bien et que je pense souvent à eux.

Pour toi, tu peux bien te dire et te répéter à tous les instants du jour et encore à beaucoup de ceux de la nuit, *il* pense à moi. Je t'aime et embrasse comme de coutume et de tout mon cœur.

Tarente, 23 prairial an XI.

Je t'envoye cette lettre sous le couvert du général Marmont, qui a ses ports francs, et je le prie de te faire savoir si je peux sans indiscrétion user quelquefois de ce moyen. Il assureroit un peu l'exactitude de la poste et t'épargneroit quelques ports de lettres.

Je l'informe, mais sans y joindre aucune réflexion, que nous sommes icy *sans traitement et même sans solde*.

Le premier médecin de notre petite armée est venû hier me faire sa visite. J'en ai profité pour le consulter. Il approuve en tout ma conduite et mon régime et m'a dit que je lui paroissois

en parfaite santé. Sois donc, je t'en conjure, sans inquiétude à cet égard.

Sois bien assurée que je ne perds pas un moment de vüe la possibilité de nous réunir. Je n'ai pas besoin, j'espère, de te répéter que je le désire autant que toi.

Ancône, 24 prairial an XI.

Plus je vais en avant, bonne chère amie, plus je prends d'informations et plus j'acquiers la triste certitude que notre correspondance sera difficile, inexacte et lente. Nous partons le 1er messidor, nous serons environ un mois en route, avant d'être rendûs à Tarente, et nous allons parcourir un paÿs où, non seulement il n'y a ni poste aux lettres, ni poste aux chevaux, mais où il n'y a même pas de chemins; ce ne sera pas une petite affaire que d'y faire passer de l'artillerie, mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète; il faudra bien s'en tirer, et nous nous en tirerons, mais pendant tout ce temps, je n'espère guère trouver moyen ni de te faire parvenir, ni de recevoir de toi une lettre.

Je suis avec le général Gouvion Saint-Cyr depuis 3 jours et j'espère que nous serons bien ensemble. J'ai du moins eu l'occasion de lui rendre un petit service. Je lui ai parlé de mes affaires d'intérêt personel et il m'a fort bien écouté; mais tout cela s'est résolû (comme au surplus cela devoit être) en promesses pour le temps où nous serions tous établis sur le territoire de Naples. Il va aller de sa personne dans cette ville, pour y régler le sort de l'armée. Il en est jusqu'icy, tant pour lui que pour sa suite et ses chevaux, pour 16 mille francs de son argent, et on l'a fait partir avec 16 cents francs de frais de route.

Ancône, 25 prairial an XI.

Ancône est une ville fort commerçante, bâtie sur trois collines, en sorte qu'il y a plus d'escaliers que de rües. J'ai par

exemple 100 ou 150 marches à monter pour arriver à la porte de mon logis, et quand je veux visiter ma remise et mon écurie, je monte au 3e étage de la maison, où je trouve une autre cour et celle-là communique bien à une rüe carrossable, mais si rapide qu'il faut y enrayer pour la descendre. Les François sont détestés icy ; ce qui prouve que les habitants y ont de la mémoire. Cette haine n'empêche pas que les autorités ne nous fassent force politesses, inspirées par la crainte, autre effet de la même mémoire.

Aujourd'huy tous les généraux icy présents dînent chez Monseigneur le Dolégat, Prélat et gouverneur, comme à Pezzaro, moins aimable que ce dernier, mais aussi fin. Voilà toutes mes nouvelles.

Adieu, bonne chère amie, ma santé est bonne. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur.

Embrasses nos enfants pour moi, parlés de moi ensemble et plaignés moi de concert d'être éloigné de vous tous.

Ancône, 29 prairial an XI de la République
françoise pour partir le lundi 1er messidor.

Je pars après demain 1er thermidor pour être rendû à Tarente du 25 au 30 du même mois. Ce ne sera que là que nous saurons comment nous serons traités ; car jusqu'icy nous avons tout fait à nos frais, sans aucun traitement, et il s'en faut de beaucoup que nos médiocres appointements y suffisent, quoique je n'aye encore donné un verre d'eau à personne.

On nous fait espérer que nous serons dédomagés par la suite, je le souhaite ; mais, dit le proverbe, un bon tient vaut mieux que deux tu l'auras, et le bon tiens n'est pas venû.

Le courier d'hier ne nous a pas plus porté de lettres que tous les autres et je compte toujours depuis mon départ de Milan, sans avoir aucune nouvelle de toi ni de nos enfants, ce qui, comme tu peux penser, ajoute beaucoup à l'ennui de l'absence,

et jette sur toutes les habitudes de la vie une assés forte teinte de tristesse. L'idée qui me tourmente le plus, est la crainte que mes lettres n'aient le même sort que les tiennes, car tu ne saurois à quoi attribuer cet éternel silence, au lieu que moi, du moins, j'en connois la cause ; en sorte que je m'en afflige plus que je ne m'en inquiète. Je tâche de me persuader que tu as raison, quand tu te vantes de ton impérissable santé, et je me courbe sous la dure loi de la nécessité.

Cette lettre sera encore expédiée par la voie de notre commissaire des Relations Commerciales icy, de notre ministre à Rome et du Chef de D^on^ Dermann. Je la préfère quoique plus longue, parce que je la crois plus sûre, mais pour ne négliger aucune occasion, j'écrirai ce même jour à Soulange et à Charles, par la voie de Milan, grâce à un courier qu'on y expédie et que je chargerai de mettre cette autre lettre à la poste. Ce jour passé, je ne prévois aucun moyen de t'écrire jusqu'à mon arrivée à Tarente (du 25 au 30 messidor) ; à quoi il faut joindre le temps que ma lettre mettra à te parvenir, ainsi tu dois compter sur un intervale de six semaines au moins, à compter de la datte de cette lettre.

En affaire de ménage, je te dirai que je continüe d'être content de tout ce qui m'entoure. Mon cuisinier n'est pas bon, mais il est tranquile et de bonne volonté et je le crois honête, de plus il ne fait pas son embaras. Tu serois bien étonnée de me voir chaque matin m'occuper de mon menû et discuter avec lui son mémoire de la veille. Si cela continüe, j'espère qu'à mon retour je serai la plus forte commère du quartier.

Te voilà, bonne chère amie, tout aussi au fait que moi de mes occupations ; car, à celle de ménage près, je n'en ai guère, je passe presque tout le jour à arpenter mon vaste appartement, qui seroit assez agréable si les puces ne me le disputoient pas ; mais elles sont en Italie sur leur terrain ; attendû que tous ces beaux et grands palais ne sont guère balayés que

deux ou trois fois par an, n'étant habités que dans les grandes occasions; aussi les meubles sont-ils le patrimoine de quatre générations. C'est par un effet de mémoire que je me suis rappelé avoir vû dans ma jeunesse, chez quelques frippiers sans pratiques, encore un ou deux fauteuils de la forme de ceux de mon ameublement et le damas cramoisi qui les couvre en est passé, mais d'ailleurs encore tout neuf.

Voilà du bavardage, bonne chère amie, faute de nouvelles, j'ai pourtant trouvé icy, dans les gazettes italiennes, le manifeste du roi d'Angleterre et une lettre, vraie ou fausse, de lord Wilvort au lord Ankesbury, dans laquelle il lui rend un compte officiel d'une longue conversation qu'il a eüe avec le Ier Consul. Tout cela a-t-il parû dans vos journaux? Quand la poste militaire sera établie, je te redemanderai mon *Moniteur*; non pour le passé mais pour le courant.

Adieu, bonne chère amie, ma santé est fort bonne.

Lanciane, mardi 9 messidor an XI.

J'ai eu hier un moment de plaisir vif, quoique peut-être ce soit un vrai plaisir d'enfant. J'ai trouvé icy un plan de Paris chez mes hôtes; je me le suis fait apporter et j'y ai cherché bien vite la rue du Faubourg-Poissonnière, là je suis resté près d'un demi quart d'heure à considérer le petit espace compris entre le Boulevard et la rue Bergère. Je conçois à présent que mon fidèle Baptiste arrivant pour la Ire fois à Lyon ait négligé d'aller voir la ville pour rester toute la soirée à la fenêtre d'une auberge qui donnoit sur la Saône, et d'où il voyoit couler l'eau qui avoit passé devant la porte de la chaumière qu'habitoient ses parents. Cependant, bonne chère amie, quelque chagrin que j'éprouve d'être séparé de toi et de nos enfants, il n'y a pas de jour ou je ne me félicite de ne t'avoir pas menée avec moi, vû la route que nous tenons à présent. Je n'aurois pas résisté à mes inquiétudes, et toi à la fatigue indispensable à

prendre, car on ne peut,sans imprudence rester en voiture aux montées, ni aux descentes et hier, par exemple, nous avons bien fait 4 lieues à pied, or, avec la chaleur de ce pays, comment y aurois-tu résisté ? Les Apennins sont toujours assés rudes à traverser, même par les grandes routes, mais on ne s'en fait pas d'idée quand on n'y fréquente, comme nous faisons en ce moment, que des communications de village, faites pour des chars à bœufs. Heureusement ma qualité de commandant d'artillerie met beaucoup de moyens à ma disposition, et je suis, de toute l'armée, le plus assuré de ne pas rester en chemin ; mais sans le secours que j'ai pû fournir à quelques-uns d'entre nous, ils ne seroient surement pas arrivés jusqu'icy. Je te dirai, à ce sujet, et à la louange de notre sellier, que je n'ai pas encore eu un cloud à remettre à ma voiture, quand toutes les autres sont de plus ou moins à réparer chaque jour. Joseph s'est foulé le pouce de la main droite, cet accident n'aura aucune suite; il m'a fait découvrir que mon petit cuisinier fait assés bien le service de la chambre; seulement il ne rase pas, ce qui me livre aux barbiers du pays qui ne sont pas fort propres. Dans 4 jours nous serons rentrés dans des routes carossables et nos peines seront finies; sois au surplus, sans inquiétude pour ma personne, je ne m'expose à aucun accident. Si mes lettres t'arrivent, tu es au courant de mes actions comme moi-même.

Les cousins et les puces me persécutent, voilà tout le danger que je prévois; s'il n'est pas effrayant, il est au moins fort incommode.

Tarente, 22 messidor an XI.

Je suis icy, bonne chère amie, depuis avant hier au soir et j'y suis en très bonne santé. J'ai éprouvé en y arrivant un plaisir bien vif, je pourrois dire un grand bonheur, on m'a remis 2 lettres de toi ; et comme un bonheur ne va jamais sans l'autre,

hier j'ai reçû encore deux autres lettres, l'une de Soulang Charles, avec la marge de toi, et l'autre du 27 prairial réponse à ma lettre de Rimini, remise au général Charpent Il ne paroit pas que Dutaillis, l'aide de camp du Ministre, mis la même exactitude à te faire passer le petit billet don l'avois chargé pour toi, car il me semble que tu aurois d recevoir au moins aussitôt. Au surplus il ne contenoit rien des nouvelles de ma santé.

Je compte toujours sur l'arrivée de mes deux lettres d'A cône, expédiées par la voie du Ministre de Rome et sous le c vert de Dermann. J'en ai risqué une, du même lieu, pa poste ordinaire, écrite à Soulange et à Charles. J'expédie celle-cy de même par la poste et ce ne sera que la suivante je tenterai de te faire parvenir par la voye d'Alquier. Tu p aussi m'écrire de temps en temps par la voie de Milan, p que j'en ai bien reçû 4 et que par l'ordre des dattes il ne pa pas qu'il y en ait eu de perdues ou tout au plus une.

Je reviens à ma santé. Je te demande, chère bonne an une grande confiance dans tout ce que je te dirai sur cet jet. C'est principalement pour l'établir que je t'ai informé cette ébulition dont j'aurois bien pû te sauver l'inquiétu puisque jamais elle ne m'a empêché de t'écrire et ne arrêté sur rien de mon service; mais j'ai pensé que pour a le droit d'être crû, il falloit être sincère en tout. Je récl aujourd'huy le prix de cette sincérité, quand je t'assure ma santé est très bonne. Un bénéfice de nature qui m'a c 12 heures, et qui est heureusement venû un jour de séjour, e sueurs abondantes que m'ont causées les chaleurs, pendan jours de marche, m'ont beaucoup mieux valû que n'auro pû le faire deux médecines prises au milieu des chaleur plus sèches et de l'échauffement inséparable d'une aussi lon route. J'ai bon appétit et bon sommeil, je me sens dispo tête et de corps, je te répète donc que je me porte bien.

Tu ne désires surement pas plus d'être icy que je ne désire que tu y sois, mais hier même, que j'en parlois encore au Général Saint Cyr, il me répondit: « Il n'est pas encore temps, « nous ne savons pas encore si nous sommes icy en paix ou en « guerre; nous le saurons au plus tôt après la réponse du Ier Consul »; en effet le Roi de Naples refuse toute espèce de subsides et il faut savoir si la France fera les frais de notre armée ou si nous recevrons l'ordre d'aller chercher notre solde à Naples. Le Roi a déjà déclaré que, dans ce cas, il quitteroit son royaume, et une frégate angloise croise toujours à la vue de Naples pour cette fuite éventuelle. En attendant nous sommes icy sans traitement et même sans solde. Cet état qui ne peut durer doit finir dans une quinzaine de jours.

Aussitôt que nous en saurons davantage, je t'en instruirai, et si nous sommes pacifiés, tu te mettras en route dès que tu auras pû rassembler de six à huit mille francs. Tu viendrois alors par Rome et Naples à Tarente, car pour la route que nous avons prise, il faut tous les moyens d'une armée pour oser l'entreprendre. Je t'aiderai pécuniairement de tout ce que je pourrai quand j'aurai touché 2 mois d'appointements qui vont m'être dûs. Lespagnol enverra alors de l'argent à sa femme, mais il faudra encore en trouver le moyen. Je crois que je serai obligé de recourir à Alquier pour qu'il m'indique un banquier à Naples. On m'a pourtant parlé icy d'un négociant qui pourroit me fournir ou me procurer peut-être des traites sur Paris. Je m'en informerai d'icy à ce que l'argent nous arrive

Adieu, bonne chère amie. Je crois t'avoir dit le principal, car il faudroit 12 ou 15 pages pour tout dire. J'ajoute donc seulement ce que tu sais depuis longtemps, c'est qu'on ne peut pas plus aimer quelqu'un que je ne t'aime.

Tarente, 1er thermidor an XI.

Nous sommes toujours icy, bonne chère amie, avec un commandement disputé, sans savoir où nous irons et sans traitement, ce qui ne forme pas une position agréable : mais au milieu de tout cela, si pourtant, faut-il que tu vives; en conséquence, j'ai pris le parti de t'envoyer tout l'argent qui ne m'est pas nécessaire pour la dépense courante. Cela ne forme pas une grosse somme, mais cela t'aidera toujours.

Le 1er courier ne m'a point apporté de lettres de toi, ce qui est une grande privation. Heureusement Lespagnol en a reçû 2 de sa femme et elle lui dit dans la plus nouvelle que tu as été chez elle la veille, ce qui a suffi pour calmer l'inquiétude que j'aurois pû avoir. Je ne doute donc pas à présent que tu ne m'ayes écrit et peut-être aussi 2 lettres, mais Dieu seul sait si et quand elles arriveront.

Cette incertitude des couriers n'est pas une des moins tristes circonstances de notre situation. L'établissement que je croyois sûr, de la poste militaire, n'est pas encore certain : cependant écris moi toujours par Milan, mais ne fais pas encore partir le *Moniteur*, s'il en est encore temps. Ecris moi aussi par Naples par les soins d'Alquier. Si nous restons quelque temps dans la même situation, j'établirai peut-être notre correspondance par la voie de mon hôte.

Elle sera plus lente et plus chère, mais aussi plus sûre. Nos lettres iroient à Naples, de Naples à Marseille et de Marseille à Paris ; c'est ainsi qu'il fait ses affaires en France, parce que les principales sont à Marseille. L'hôte dont je te parle là est celui de mon nouveau logement, où je suis bien logé et où je reçois jusqu'icy, beaucoup de politesses.

J'attends Danglemont (mon chef d'état major) sous peu de jours ; il a dû partir de Milan le 8 de ce mois, mais Milan n'est guère qu'à la moitié des 554 lieues qui me séparent de

toi. On publie icy que led. Danglemont est raccomodé avec Saint Michel, et avec Mme Danglemont, et qu'il mène celle-cy avec lui. Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer de rien.

Tarente est une assés vilaine ville dans un assés vilain pays, mais qui se ressent un peu moins que les Abruzzes et la Pouille de la profonde misère qu'entraîne un mauvais gouvernement. La pêche y nourit la plus grande partie de la population; le poisson y est très abondant, mais peu varié, au moins dans cette saison.

Tarente, 5 thermidor an XI.

Le courier que nous attendions pour expédier le nôtre, chère bonne amie, est enfin arrivé hier soir 4. Il m'a porté une lettre de toi en datte du 24 juin. Je ne parle pas de l'autre datte (27 messidor) qui est évidemment une erreur. Je vois avec peine que tu te livres à des inquiétudes qui ne peuvent qu'aggraver la situation pénible où nous nous trouvons sans pouvoir y remédier. Cependant je te sais un gré infini de la confiance qui t'a portée à me les communiquer. Tu verras, de ton côté, que je n'avois pas attendû ta lettre pour pourvoir au plus pressé, le moyen de vivre.

Quant à notre Étienne, avant que je puisse prendre un parti à cet égard il me paroit indispensable que tu parviennes à vaincre ta timidité et qu'au retour du ministre, tu lui demandes un rendés vous où tu puisse lui parler à cœur ouvert, et lui demander, non aucune place, mais de te dire franchement ce que nous pouvons espérer. Mais tu lui rappelleras aussi la promesse qu'il a bien voulû me faire, et tu ajouteras, en mon nom, que la mission honorable que je remplis me coûte déjà 8 mille francs de mon argent et me laisse bien peu d'espoir qu'on me les rende. Comme cela passe icy pour constant, et que je fais en effet par là que me mettre au taux des autres, tu ne risques rien à faire cette assertion.

Le même courier m'a apporté une lettre du Général Marmont qui me prévient qu'il vient de demander pour moi, au Ministre, un traitement mensuel de 1.000 fr.; quoique je ne compte pas sur le succès de cette demande, je te prie de le voir à ce sujet et de lui faire nos remerciements.

Ce n'est pas que je ne lui écrive aujourd'huy, mais c'est une lettre de service dans laquelle je ne veux rien mêler de personel, et j'ai tant de choses à lui dire confidentiellement que le temps me manqueroit, en sorte que je remets au courier prochain.

Danglemont n'arrivera que dans quelques jours, mais ses journaux sont déjà icy, c'est *le Journal des Débats;* cela m'a valû le plaisir de faire au moins une lecture en commun avec toi.

Adieu, bonne chère amie, le port de cette lettre va te ruiner, mais c'est mon seul plaisir de causer avec toi. Je t'aime et embrasse du meilleur de mon cœur, ainsi que nos enfants. Tu peux assurer Charles que je soigne ma santé; depuis que je suis icy, je m'en occupe en effet très sérieusement.

Tarente, 11 thermidor an XI.

Lorsque nous nous sommes promis, bonne chère amie, une inaltérable sincérité, c'est que nous avons senti qu'elle seulle pouvoit fonder une inaltérable confiance; en tenant de mon côté ce traité fidellement, j'ai droit d'exiger que tu le tiennes de même, ainsi lorsque je vais te dire tout, je te conjure de régler ton imagination, et de croire ce que je te dis, tout ce que je te dis, rien que ce que je te dis.

Le jour même où je t'écrivois, à la deuxième datte je me sentois un peu barbouillé. Le soir je tombai réellement malade, et je l'ai été trois jours dangereusement. Forte dissenterie, privation absolüe de force; heureusement point de fièvre, tel étoit mon état. Dès le quatrième jour les accidents ont cessé, il me reste bien encore la maladie, mais elle est absolument

sans danger. Il y a seulement lieu de croire que les forces reviendront lentement, par l'effet de la saison, car les chaleurs de ce mois sont telles icy, tous les ans, qu'elles ôtent les forces même aux habitants du pays en état de santé.

Par un véritable miracle j'ai réuni icy tout ce que pouvoit désirer un malade. Je suis logé chez des personnes qui passent la moitié de la journée à s'informer, tant auprès de moi que de mon médecin, de tout ce dont j'ai besoin ou désire, et l'autre moitié du jour à me le procurer, c'est-à-dire à me le donner. De plus j'ai un médecin du pays qui parle françois, qui a de l'esprit, et qui connoit parfaitement ce genre de maladie, et son climat, lequel doit influer beaucoup sur le traitement, enfin j'ai une garde-malade supérieure aux meilleures gardes de femmes en couche, à Paris. Cette garde-là c'est Lespagnol. Du moment que j'ai été malade, il s'est fait faire son lit chaque soir à côté du mien et je ne fais aucun mouvement qu'il ne soit sur pied pour me donner ce dont j'ai besoin; c'est de même le jour. Je ne dirai pas qu'il ne me quitte point, il faut dire qu'il ne me perd pas un moment de vüe. Le fils le plus tendre, le plus intelligent, et le plus attentif, ne feroit pas mieux pour son père. Je ne puis assés te dire combien j'en suis touché. Je lui croÿois bien quelque attachement pour moi, mais dans cette occasion, cet attachement s'est élevé jusqu'à la vertû, car c'est sûrement qu'il a senti combien ses soins m'étoient nécessaires.

J'ai reçû ta dernière lettre du 16 par le dernier courier arrivé. J'y répondrai quand je serai plus fort. Danglemont est arrivé aujourd'huy.

Adieu, bonne chère amie, je retranche une page pour ne pas me trop fatiguer, sois sûre que je t'écrirai tous les couriers et que je te parlerai toujours vrai; mais dis toi bien que ma plus grande souffrance est dans les inquétudes que je crains que tu ne prennes trop fortes. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur embrasses de même nos enfants pour moi.

Tarente, le 18 thermidor de l'an XI.

Madame,

Ne vous effrayez pas, si au lieu de recevoir une lettre votre mari, que vous attendiez probablement, vous en avez de moi. Le général va autant bien que cela peut aller, il pas de fièvre, mais il est très foible et les médecins l'ont eng à ne pas écrire, en lui représentant que cela le fatigueroit tr

Son état de foiblesse ne doit, Madame, nullement vous quiéter, car avant hier, tourmenté de voir le malade aussi ble, j'ai réuni pour une consultation, son médecin avec médecins et chirurgiens en chef de l'armée, qui, d'une v unanime, ont proclamé qu'il n'y avoit aucun espèce de dang

Je ne vous dirai pas, Madame, que je soignerai le géné aussi bien que vous, cela seroit mentir, car rien ne peut é ler les soins d'une épouse envers son mari. Mais ce que je p vous assurer, c'est que j'aime le général, autant que le meill des fils aime son père et qu'il recevra de moi tous les so qu'on peut espérer de la tendresse filiale et de la sincère ami

Vous devez, Madame, d'autant moins vous inquiéter, q faut 20 ou 22 jours à cette lettre pour qu'elle vous parvien qu'il peut fort bien arriver, et c'est même très probable, le général soit rétabli dans cet espace de temps.

Veuillez, Madame, croire aux sentiments d'amitié et dévouement que je porte, à vous et à toute votre aima famille, et agréer mes hommages respectueux.

LESPAGNOL.

Mille choses honnêtes, s'il vous plaît, à Mlle Soulange, j'e brasse mon ami Charles.

J'écris par ce courrier à mon épouse.

Le général me charge de vous dire qu'il vous aime et v embrasse de tout son cœur et il vous prie d'embrasser enfants comme de coutume.

J'ai été interrompu toutà l'heure par l'arrivée des médecins et j'en suis très content. Car cela me donne l'occasion de vous dire que le malade a encore été trouvé mieux d'un degré, ne vous chagrinez doncpas.

Tarente, le 25 thermidor,
de mon lit.

Bonjour, bonne chère amie, je t'aime et embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants. J'ai bien peu de forces, mais c'est quelque chose d'en avoir assés pour vous aimer tous et pouvoir vous en assurer.

Lespagnol te dira le reste.

Je ne vous dirai pas, Madame, que le général va mieux. Les trois lignes tracées cy-dessus le prouvent.

Mais ce que je peux vous dire, et ce, de la part de votre époux, c'est que le général Saint Cyr et lesmédecins ont décidé que le maladedevoit allerrétablir sa santéà Paris. Connoissant toute la tendresse que vous portez au général, et ce que cette tendresse peut vous faire faire, je ne crois pas inutile de vous recommander et ce, de la part du général votre époux, de ne venir au devant de lui, que lorsque vous aurez reçu avis de notre départ; alors nous vous manderons où vous recevrez les embrassements du meilleur des époux. Je ne peux vous fixer au juste l'époque du départ ; cela dépendra des forces du général. Les médecins ne sont pas d'accord sur cette époque. L'un dit que cela sera dans 3 semaines, l'autre dans un mois et le 3e dans un mois et demi. Mais dans tous les cas vous l'embrasserez bien certainement plus tôt que vous ne l'avez jamais crû.

Je ne vous répéterai pas, Madame, que je donne le plus de soins qu'il m'est possible au général, vous seriez jalouse de mon bonheur.

Daignez agréer, Madame, mes hommages respectueux.

LESPAGNOL.

Veuillez je vous prie, dire mille choses honnêtes de ma part à Mlle Soulange, et embrasser Charles pour moi.

J'écris par ce courier à la petite Madame Lespagnol qui, sans doute, ne sera pas au désespoir de ce retour inattendu. Je me fais une fête de la rosser pour des reproches non fondés qu'elle m'a faits dans quelques-unes de ses lettres et qui m'ont fait de la peine.

Tarente, de mon lit 2 fructidor.
(il est mort le 18 fructidor)

Il y a du mieux dans mon état. Je n'ai reçû que par le dernier courier ta lettre remise à Mde Saint Michel. Je ne peux me rappeller ni qui, ni quoi concerne l'anniversaire du 24 juin (1), mais celui du 27 thermidor 15 août (2), je me suis réuni de cœur et d'âme à toute la famille pendant la matinée, et quoique j'y aie versé quelques larmes, cette matinée a été douce. Je te fais envoyer copie de ma lettre à Marmont, tu y verras ma situation et tu te conduiras suivant ta sagesse.

Adieu, chère et bonne amie. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur. J'en fais de même pour Soulange et Charles. O le beau jour que celui où je vous reverrai tous!

Vous voyez, Madame, par le nombre de lignes cy-dessus que notre cher malade va encore mieux de jour en jour. Ses forces augmenteront, et nous espérons (les médecins et moi) que le général sera bientôt en état de supporter la route. Nous ferons maintenant le voyage par terre. Dans le Ier moment la faculté avoit décidé qu'il falloit s'embarquer à Tarente pour aller débarquer à Marseille, où le Général avoit le projet de vous embrasser; mais on a reconnu beaucoup d'inconvénients

(1) C'etait le mien, celui de son plus jeune fils.
(2) 15 août, celui de ma mère.
Note de M. Charles de Laclos.

à ce transport par mer, et il est arrêté maintenant que nous irons par Naples et Rome.

Vous trouverez cy-joint, Madame, copie de la lettre que j'ai écrite ce matin au général Marmont, sous la dictée de votre mari.Je suis persuadé que le général Marmont s'empressera d'adresser la demande au Ier Consul et qu'il vous en annoncera bientôt le succès.

Adieu, Madame, ne vous chagrinez pas, abandonnez vous plutôt à la douce idée d'embrasser bientôt votre tendre époux et le meilleur des pères.

Faites moi je vous en prie, Madame, l'honneur de me croire le plus respectueux et le plus sincère de vos amis.

LESPAGNOL.

LIBERTÉ — ÉGALITÉ

REPUBLIQUE FRANÇOISE

Artillerie.

Au quartier général de Tarente, le 9 fructidor de l'an XI de la République Françoise.

Le Général Laclos, Inspecteur Général de l'Artillerie.

DICTÉE PAR LE GÉNÉRAL.

Je préfère, chère amie, d'employer le peu de force que j'ai à dicter une lettre pour toi (au moyen de laquelle j'espère qu'enfin nous nous entendrons), au parti que j'avois pris jusqu'icy de te retracer chaque fois, en quelques lignes, des sentimens dont sûrement nous ne doutons ni l'un ni l'autre.

Je te déclare donc, je te jure même sur tout ce qu'il y a de sacré entre nous, que,depuis le moment de ma nomination au Commandement de l'artillerie de l'armée de Naples, mon vœu le plus cher comme le plus constant a été de te faire faire, ainsi qu'à ta fille, le voyage complet d'Italie ; je voulois savoir

d'abord et précisément, si l'Italie étoit bien notre seulle et véritable destination, ensuite si nous entrerions dans le royaume de Naples, comme amis ou comme ennemis, enfin te donner, comme j'avois lieu de l'espérer, les moyens de faire le voyage convenablement et même agréablement.

Lespagnol pourroit bien te certifier, combien dès notre route, de Paris à Milan, cela a été souvent le sujet de nos entretiens avec lui.

J'ajoute que, quoique les circonstances ayent tourné moins favorablement que je ne l'espérois alors, je persiste dans ce même vœu, et que ce que tu peux faire de mieux pour mon bonheur, est de venir m'attendre ou me rejoindre à Naples, où les médecins assurent qu'il est absolument nécessaire que j'aille passer plus ou moins de tems et où ils me flattent que je pourrai aller dans environ 40 jours. Mais comme l'époque est nécessairement encore très incertaine, je t'invite à te tenir prête, et à attendre un avis plus positif donné par moi-même, et tu peux être sûre que je ne te ferai pas perdre 24 heures. Surtout et dans aucun cas ne viens à Tarente. La terreur que j'aurois de t'y voir tomber malade, toi ou ta fille, ou toutes deux, détruiroit tout le bonheur que ta présence m'apporteroit.

J'ai reçu d'Alquier une lettre charmante et toutes les propositions de l'amitié, depuis celle d'azile et des soins jusqu'aux offres pécuniaires. Je lui répondrai par ce courier que j'accepte le tout pour toi, et pour moi; entends-toi avec lui à ce sujet.

Je te conseille, en partant, de donner ta procuration, pour recevoir et placer au besoin, à Monsieur Errard qui a intérêt de nous contenter et dont c'est véritablement l'état. Tu te chargeras aussi de voir M. Groslai de chez M. Canteleu; car sans cela tu n'entendras jamais parler d'eux.

Tu chargeras Errard de payer la pension de Charles et quant à Étienne, M. Perregaud ne te pressera pas, pendant le tems de ton voyage, surtout si tu le vois pour le lui demander.

Quant au parti à prendre, s'il faut qu'Étienne quitte la carrière politique, ce seroit de t'adresser au général Marmont qui m'a souvent engagé à lui faire suivre la carrière militaire, et de voir si on pourroit lui obtenir une sous lieutenance de cavalerie, ou tenter de le faire entrer dans l'artillerie, sans passer par l'École Polytechnique.

Si pourtant le Ministre Talleyrand, à son retour des eaux, vouloit faire quelque chose pour lui et le placer sous quelqu'un de sévère, je préférerois ce parti ; si, comme cela est encore possible, nous nous trouvons en état de le soutenir.

Adieu, ma chère amie, sois bien sûre que le premier moment de bonheur que j'aurai eu depuis notre séparation, sera celui où je te reverrai. Je vous embrasse tous, toi, Soulange et Charles, autant que je vous aime.

P. S. — J'approuverois beaucoup le choix de M. Elie, pour ton compagnon de voyage. Dans le cas de ton voyage, je suppose que tu garderois ton appartement ; il me semble qu'alors tu n'aurois rien de mieux à faire que d'y établir Madame Lespagnol.

Je crois, Madame, qu'il n'est pas inutile de vous dire que le peu de force du général vient d'une grande transpiration, qui fait beaucoup de plaisir à moi, aux médecins et à tous ceux qui s'intéressent à votre mari. Au reste le général va mieux de jour en jour et sa dissenterie est presque réduite à rien.

Soyez sûre, Madame, que j'éprouve toujours un nouveau plaisir à donner des soins au Général.

Je suis, avec respect et le plus sincère attachement, votre très humble serviteur.

LESPAGNOL.

Tarente, le 16 fructidor.

Madame,

Dans la fâcheuse correspondance que j'ai l'honneur d'avoir avec vous, il est de mon devoir d'être vrai ; en conséquence, je

ne dirai que la vérité et rien que la vérité; ainsi, Madame, veuillez je vous prie, en recevant mes lettres et en les lisant, les croire et ne rien voir de plus.

Depuis le dernier courier le Général a souffert un peu, de douleurs dans toutes les parties du corps, elles paroissent cependant un peu appaisées depuis ce matin. Je vous avoüe franchement, Madame, que le malade est un peu plus mal qu'il n'étoit au départ du dernier courier, mais nous allons redoubler de soins, les médecins, ceux qui s'intéressent à lui (et il y en a beaucoup) et moi.

Vous apprendrez sans doute, Madame, par la voie du *Journal des Débats*, qu'il est arrivé un aide de camp du Général Saint-Cyr à Paris. Il a dû partir hier de cette ville, pour porter des dépêches et il a passé chés le Général pour savoir, s'il vouloit faire parvenir une lettre. Le Général a refusé parce que ordinairement ces envoyés sont plus longs que le courier et sont, pour bien sûr, plus inexacts.

Le Général vous embrasse de toute son âme, ainsi que Mlle Soulange et Charles.

Je suis avec respect.

LESPAGNOL.

Copié de la main de Mlle Soulange de Laclos.

Le Général Laclos, Inspecteur d'artillerie à son Excellence le Citoyen Alquier, Ambassadeur de la République françoise près Sa Majesté le Roi des deux Siciles.

Si j'avois seulement une main hors de la fosse, je m'en servirois, avec empressement, mon cher Ambassadeur, pour répondre moi-même, à votre tant aimable lettre; mais croyés moi, quoiqu'on publie à Naples que j'en suis dehors jusqu'aux talons, j'y suis bien encore au moins jusqu'aux coudes, ou peut-être même jusqu'au cou. Dans ces circonstances, c'est le Citoyen Lespagnol, capitaine d'artillerie à cheval et mon aide

de camp, qui veut bien me prêter la main, en écrivant sous ma dictée, et c'est aussi lui que j'accrédite auprès de vous, pour le cas où je ne pourrois ni dicter, ni signer.

Dans le triste état où je suis, je ne croyois guère être susceptible d'éprouver un plaisir vif. C'est pourtant ce qui m'est arrivé en trouvant dans votre lettre tant de marques d'amitié présentées avec tant de grâces. Je n'ai à ma disposition qu'un seul moyen de vous prouver ma reconnoissance de toutes vos offres obligeantes, c'est de les accepter toutes, depuis l'azile jusqu'aux offres pécuniaires, mais avec les modifications que les circonstances devront y apporter.

Si, par exemple, et ce qui me paroit le plus probable, mon séjour à Naples devoit se prolonger plusieurs mois, je vous prierois de me trouver pour ma femme, ma fille et moi, un logement modeste, qui nous sauve de l'auberge, et une cuisinière qui sache faire du bouillon, du rôti et du grillé ; si au contraire je ne passe à Naples que peu de jours, il en sera sur tout comme vous voudrés.

Si jamais nous nous revoyons, je vous soumettrai les raisons qui m'ont empêché de vous écrire depuis ma destination pour le Royaume de Naples, vous les jugerés. Mais bonnes ou mauvaises, elles sont bien étrangères à notre ancienne et inaltérable amitié, car elles sont toutes purement diplomatiques. J'écris par le même courier à Mme Laclos et je lui fais connoître en gros le contenu de votre lettre et celui de ma réponse. Je la prie de s'en entendre avec vous. Je souhaite bien vivement qu'elle et ma fille viennent me retrouver à Naples. Etre réuni aux objets de ses affections n'est assurément pas un moyen pour ne pas mourir, mais au moins c'est celui, et c'est le principal, de vivre jusqu'à la fin de sa vie.

Adieu, mon cher Alquier, je finis sans autre protocole que l'assurance bien sincère de mon inviolable amitié.

D'après ce que je vous mande relativement au Citoyen

Lespagnol, je l'invite à joindre dans cette lettre sa signature à la mienne.

LACLOS.

Copie de la lettre écrite au général Marmont par le Capitaine Lespagnol, sous la dictée du Général Laclos.

Général,

Je suis si près du désespoir absolu et ma situation est en effet si affreuse que je crois avoir une sorte de droit à vous en importuner, non comme 1[er] Inspecteur, mais comme général Marmont, bon et sensible, ayant de l'amitié pour moi et pour les miens.

Vous savés déjà comme quoi le commandement que vous m'avés fait avoir,et pour lequel vous pouvés vous souvenir que ma seule considération étoit que ce fût pour faire la guerre, vous savés, dis-je, qu'il est devenu tel que, sans aucune espérance de gloire ni d'avantage d'aucune espèce, il se borne à tenir garnison à 550 lieues de ma famille et de mes amis, dans le climat le plus malsain de l'Italie, pour être considéré ensuite comme n'ayant pas servi activement dans la guerre présente.

Dans les nombreuses victimes qu'a déjà faites l'insalubrité du pays, je suis compris, pour une maladie telle que les médedecins espèrent seulement me mettre en état d'aller respirer l'air de France, sans lequel ils prétendent que je ne puis me rétablir entièrement, et où je prévois qu'il me faudra des soins longs et couteux.

Déjà ces médecins ont fait leur rapport au Général Saint-Cyr et celui-ci est disposé à autoriser mon départ, quand j'en aurai la force, mais voilà ma situation :

Après avoir mangé, dans ce voyage, environ 6.000 l. de mon argent, tant en frais de poste qu'en achat et revente de chevaux, établissement de maison, etc.,je me trouve ici, vis-à-vis d'une trentaine de louis au courant de mes appointements,

ayant à payer les frais d'une maladie qui iront au moins à 3 ou 4 mille francs, en payant mal, tout, et tout le monde; de plus ayant à faire une route de plus de 250 postes dans laquelle les médecins assurent que je ne pourrai faire plus de 10 à 12 lieues par jour, ce qui fait la dépense de 60 à 70 jours d'auberge, en sorte qu'il faut que je meure à Tarente, si je n'y reçois pas un secours de 12.000 l. au moins.

Quel autre que le Ier Consul peut me rendre ce service? Quel autre que vous peut le lui demander pour moi? J'ai laissé à Paris ma femme chargée de ses 3 enfants et sans ressources pécuniaires; elle vendroit tout son mobilier qu'elle n'en retireroit pas de quoi me tirer d'icy..... je ne croyois pas en partant de Paris que l'issue de ce voyage seroit de venir à Tarente pour y demander l'aumône.

Je suis bien malheureux; les larmes me gagnent: Adieu, général, je me recommande à votre amitié pour moi.

LETTRES AU PREMIER CONSUL

Général Premier Consul,

J'ai l'honneur de vous adresser la dernière lettre que m'ait dictée le général Laclos.

Après un voyage de 600 lieues, épuisé de fatigue, en arrivant au quartier général de l'armée de Naples à Tarente, malgré sa foiblesse et son âge, le général Laclos a voulu visiter, sans prendre de repos, la côte et tous les différents établissements d'artillerie. Ce service étoit bien au dessus de ses forces dans ce moment. Aussi y a-t-il succombé, et après une maladie de 54 jours, il est mort victime de son zèle et de son dévoûment pour sa patrie.

J'ai l'honneur de vous saluer très respectueusement.

LESPAGNOL.

Général Premier Consul,

Je profite de quelques instants qui me restent encore à vivre pour dicter les derniers vœux de mon cœur. Je désire, Général, qu'ils vous soient connus.

Le bonheur de ma patrie, le succès de vos armes, le sort de ma malheureuse famille, voilà ce qui m'occupe dans ce moment où tout va finir pour moi.

La triste position de mon épouse et de mes trois enfants que je laisse absolument sans ressource, m'afflige, mais l'espoir, dans lequel je vis, que vous les secourerés me fait mourir plus tranquile. Cette consolante idée, qui me ranime un instant en ce moment, me donne encore la force de vous assurer de toute la sincérité, du dévouement et de l'admiration que j'ai eue et que je conserverai pour vous jusqu'à mon dernier soupir.

J'ai l'honneur de vous saluer très respectueusement.

LACLOS.

II

LETTRES DE LACLOS A SES ENFANTS

Paris, 11 ventôse an VIII de la Rép. franç.

Tu désires donc, mon cher Étienne, que je t'écrive quelquefois. Tu sais bien que je ne passe guère mon temps à écrire des lettres; mais j'ai trouvé juste de te contenter, au moins une fois, puisque tu mets, de ton côté, un soin constant à contenter ta mère et moi. Il me paroit que ta dernière composition doit te prouver que quelques succès suivent toujours un travail soutenû avec courage, et que la véritable disposition aux sciences et aux arts, c'est la disposition à bien étudier, surtout quand on a le bonheur d'être bien montré.

Assurément tu n'as rien à désirer à cet égard, ainsi le reste dépend de toi. Si tu n'as pas de facilité, tu ne manques pas de raison, elle doit être assés développée maintenant, pour te fair sentir la vérité de ce que je t'ai dit souvent, qu'il n'y avoit de richesses impérissables que celles qu'on porte avec soi, et dont personne ne pouvoit vous dépouiller : or, ces richesses là ne sont autre chose que l'instruction et la probité, si, même, cette dernière ne dépend pas en grande partie de l'autre, car tu reconnoitras avec le temps, que rien n'est utile que ce qui est honête, et qu'en analysant bien une mauvaise action, on y trouve toujours plus de bêtise que de méchanceté.

A présent, mon ami, il faut que je t'apprenne que le Ier Consul

Bonaparte vient de me rappeller dans l'arme de l'artillerie, dans mon grade de Général de Brigade. Je ne sais pas encore quelle sera ma destination, il seroit possible qu'elle me fit bientôt quitter Paris; mais dans ce cas, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour t'aller voir avant mon départ.

Adieu, mon cher Étienne, je laisse de la place à ta mère qui veut aussi t'écrire.— J'ai pourtant encore à te recommander de soigner davantage ton ortographe, surtout celle qui tient à la grammaire. Tu devrois bien consulter quelquefois le C. Hébert sur cet objet. Tes lettres sont très bien quant à ce que tu dis, mais la manière dont tu le dis, ne laisse pas de les déparer, et quelquefois même il faut deviner ce que tu veux dire. Si tu trouvois dans ton loisir à lire quelques recueils de lettres familières, cela te seroit utile.

Adieu, encore une fois, je t'aime et embrasse de tout mon cœur. Fais bien des compliments, de ma part, aux Citoyens Billy et Hébert et assures les de ma reconnoissance des soins qu'ils te donnent.

Turin, 3e jour complémentaire de l'an VIII de la Rép. franç. une et invid.

Je compte, mon cher Étienne, recevoir aujourd'huy une lettre de ta mère, et à son deffaut, de Soulange ou de toi. S'il en étoit autrement je commencerois à prendre quelque inquiétude; car la dernière lettre de ta mère est du 18 fructidor, reçüe icy le 25, d'où il suit que je n'en avois pas une aujourd'hui, ta mère auroit été 8 jours sans m'écrire, ce qui n'est pas vraisemblable. Je suppose cependant que si elle étoit malade, ou que toute autre cause l'eut mise dans l'impossibilité de m'écrire, tu n'aurois pas manqué de m'en instruire et de la remplacer dans cette correspondance, autant que cela t'auroit été possible. Je te dirai même que cette idée est celle qui m'a le plus sauvé de toute inquiétude. En tout, je suis bien

e de te savoir auprès de ta mère. J'aime à croire que la
dresse que je t'ai connüe pour elle ne fait qu'augmenter,
nesure que tes facultés se développent et te mettent plus à
me de l'apprécier. J'en concluds que tu ne négliges aucune
asion, aucun moyen de lui être agréable, que tu les recher-
s même ; et qu'enfin, en cela, tu me remplaces autant qu'il
en toi de le faire. Tu n'as sûrement besoin d'aucun motif
ur te déterminer à te conduire ainsi, ton cœur doit suffire et
m'en rapporte bien à lui ; mais je ne crains pas d'ajouter
e, de tout ce que tu peux faire, les tendres soins que tu rendras
a mère, seront toujours ce qui me causera le plus de satis-
tion. Tu sais qu'un des plus sûrs moyens de lui plaire, est
continuer à travailler avec cette assiduité qui t'a valû déjà
succès, malgré ton peu de facilité. Je t'invite à ne pas te
gliger là dessus et à ne pas perdre, même pendant tes
cances, l'habitude d'un travail réglé. J'entends par là, de
mposer la loi de commencer ta journée par l'étude, et de ne
nger à ton plaisir que tu t'es assuré d'avoir rempli tes devoirs.
ois en ton père, mon ami ; c'est à cette habitude, contractée
bonne heure, que tu devras à la fois tes succès, et même tes
isirs ; car rien n'y ajoute davantage et n'en augmente plus
prix que lorsqu'on les goute avec le consentement de soi-
ême, sentiment délicieux que ni les choses, ni les hommes ne
uvent nous ravir, quand nous l'avons mérité ; mais aussi dont
cun pouvoir ne peut nous procurer la jouissance, quand nous
faisons pas ce qu'il faut pour l'obtenir.

Tu vas peut-être prendre cette lettre, un peu sérieuse, pour
sermon paternel, tu te tromperois en jugeant ainsi, c'est la
nple conversation d'un ami à son ami. A mesure que tu te
rmes, j'aime à te raprocher davantage de moi ; et je ne puis
faire qu'en cherchant, en quelque sorte, le niveau entre ta
ison, et la mienne. A présent disons un mot d'autre chose.
Je suppose que pendant ton séjour à Paris, tu fréquentes

quelquefois les spectacles. Je parle des bons, et non des ma nettes. Rends moi compte du plaisir qu'ils te font, ou l'e qu'ils te causent, enfin de l'effet qu'ils produisent sur t du jugement que tu en portes. Ne sois point arrêté par la dité, cela n'est pas difficile et je ne suis pas sévère. Je t avec plaisir que la dernière lettre que j'ai reçûe de toi est niment mieux que n'étoient les autres. Et soit que tu te fait aider, soit que ce succès soit dû à plus d'attention part, je te sais toujours bien bon gré du soin que tu as r me contenter à cet égard. Adieu, mon cher Étienne; embr bien tendrement, pour moi, ta mère et ta sœur, et sois persuadé que tu n'as pas de meilleur ami que ton père.

Dis à Soulange que je lui écrirai incessament.

Paris, 14 vendémiaire an X de la Rép. franç

Lettre à son frère en route pour la destinati de Consul général à Smyrne.

Depuis ton départ, mon cher bon ami, nous ne somme gais. La séparation de Charles, qui s'est effectuée le lende c'est-à-dire lundi dernier, a encore beaucoup ajouté, cc tu t'en doutes bien, au sentiment de tristesse et d'isole que ton absence nous faisoit éprouver. De tous les vı celui des affections est, à la fois, le plus pénible et le plu ficile à remplir.

Ma femme a beau se tenir à quatre pour ne pas l échapper sa santé, sa santé souffre visiblement, ou bie n'en a pas assés pour sa triple assistance; car à préser vit moins où elle est qu'à Marseille et à Sainte-Barbe. s'étoit bien levée ce matin de très bonne heure et avoit l'i tion de t'écrire; mais elle a été obligée de se recoucher e ce qui me rend pour cette fois le secrétaire de la famille.

On a beau dire du mal de ses ennemis, il est bien rare

nous causent autant de peine que nos amis ; et encore y perd-on de maugréer à son aise. Soulange a aussi connû, dans cette double occasion, et je pense, 'pour la première fois, les larmes qui viennent du cœur. C'est l'époque de sa puberté morale. Enfin que te dirai-je? Nous sommes tristes, bien tristes, et voilà tout. — Nous attendons avec impatience une première lettre de toi. Une lettre! Ce sont bien les miettes tombant de la table du riche; mais le nécessiteux affamé s'en nourit et croit faire bonne chère. Il faut attendre le reste de celui qui console et du donneur du bien. Ce sont les saints auxquels je me voüe, et je leur présente de la résignation, en offrande; mais parlons d'autre chose, car toutes ces réflexions sont d'un mauvais régime.

Ma femme te prie de dire à M. et Mme Fourcade que nous avons remis le cher Émile à Sainte-Barbe, lundi dernier, que, quoiqu'il ne fût pas malade, M. Laneau a jugé à propos de le faire entrer à l'infirmerie pour qu'on y soignât mieux sa légère ébulition; que nous en avons eu des nouvelles ce matin, par Lespagnol qui arrivoit de Sainte Barbe; que ledit Émile alloit fort bien, qu'il alloit, au moment même, prendre du chocolat avec Charles; et que demain, ou après au plus tard, il rentreroit à la salle commune.

Tu remercieras encore M. Fourcade, au nom de ma femme, du charmant Mercure qu'il lui a porté le jour de son départ. Elle a été surtout infiniment sensible à la si touchante attention qu'il a eüe de prendre la peine de venir lui-même, au moment de son départ : mais, moi, je le gronde bien de n'être pas entré chez moi : il devoit bien se douter que ce jour n'étoit pas celui du sommeil, et puis, quel sommeil pouvoit valoir le plaisir de le voir encore une fois.

Dis lui aussi que je me suis aperçû avoir encore à lui, *les Lettres américaines de Carly*, et que je le prie de me faire savoir où et à qui je dois les remettre.

Assures, au surplus, le ménage que notre plus tendre amitié le suivra jusqu'au fond de la mer Noire.

Faîs mille amitiés de notre part à Jassaud. Dis lui que ma femme a reçû sa dernière lettre, et qu'elle a été, ainsi que moi, très sensible à son obligeant souvenir. Ajoutes que son dessin est trouvé très joli et très ressemblant par tout le monde et que ma femme, Soulange et moi, attendons le pendant avec grande impatience.

Dis aussi un mot au modèle afin qu'il s'y prête de bonne grâce.

Adieu, mon cher ami,donnes nous des détails de ton voyage des chemins, des auberges, de la voiture, du domestique, enfin de tout ce qui tient à toi, ne fût ce que par un fil. Nous t'aimons et embrassons de tout cœur.

Paris, 30 messidor an X de la Rép. Franç. 19 juillet.

Tu te plains, mon cher Étienne (1), de ne pas recevoir de nos nouvelles assez souvent et en cela tu n'as pas tout-à-fait tort, car tu n'as dû avoir encore qu'une seulle lettre de nous, depuis ton arrivée à Dresde : mais c'est que, de notre côté, nous attendions celle de M. Bassange à Paris, telle que tu nous l'avois annoncée, c'est-à-dire beaucoup plus tôt qu'elle n'a eu lieu, et d'un jour à l'autre, le temps s'est ecoulé dans cette attente, toujours remettant à t'écrire, malgré le désir que nous en avions. Cependant, et tandis que nous sommes sur cet article, je te dirai

(1) Etienne Fargeau Choderlos de Laclos avait été attaché à la légation de la cour électorale de Saxe, en qualité d'aspirant, par lettre ministérielle du 18 germinal an X. Comme on le verra plus loin, il n'avait pas d'aptitudes pour la carrière. Admis à l'école militaire comme élève du gouvernement le 12 novembre 1803, il servit avec distinction et fut tué d'un coup de feu le 18 mars 1814 au combat de Bac à Béry à l'âge de 29 ans. Il était alors officier de la Légion d'honneur, et chef de bataillon adjoint à l'état major du 6e corps d'armée. Il a laissé une correspondance assez intéressante et surtout des carnets de marche, tenus très régulièrement jusqu'au dernier jour de sa vie.

que vû la cherté des ports de lettres qui tombent en entier à ta charge, il est utile de mettre quelquc règle dans notre correspondance. Je juge qu'il faut la borner, tant de ta part que de la nôtre, à une lettre par mois, sauf les événements imprévus qui ne demanderoient un plus prompt avis et sauf aussi les occasions que tu pourrois trouver d'écrire *par occasion*.

Cette règle quc l'économie impose, ne veut pas dire que tu ne te mettras qu'une fois par mois à ton bureau ou à table pour nous écrire : j'aimerois au contraire que tu fisses tes lettres en plusieurs fois et à mesure que tu aurois quelque chose à nous dire. Tu y gagnerois de toute manière : d'abord de ne rien oublier de ce que tu désirerois nous faire savoir, et ensuite pouvoir soigner davantage ton écriture et ton stile. En effet tes lettres contiennent de bons sentiments et ne manquent pas d'assés bonnes idées, mais tout cela est souvent déparé par de mauvaises locutions, quelques mots oubliés et beaucoup de fautes d'ortographe ainsi que de grammaire, particulièrement dans la distinction des participes déclinables ou indéclinables, et des infinitifs : or, mon ami, mets toi bien dans la tête qu'on ne suppose jamais aucune instruction à quelqu'un qui ne sait pas sa langue. Mais quoique tu ne sois pas bien fort dans la tienne, plus des trois quarts des fautes que tu y fais sont des fautes d'attention, et il te sera bien facile d'éviter celles-là, quand tu n'écriras que peu à la fois ; et cependant à la fin du mois tu auras une longue lettre toute prête à partir.

M. de Bassange nous a parlé de toi avec un intérêt auquel ta mère et moi avons été bien sensibles, et nous avons reconnû, par sa conversation, que toute sa famille te témoignoit beaucoup de bonté, particulièrement Mme Bassange à laquelle nous te chargeons d'en témoigner notre vive et sincère reconnoissance. Nous ne pouvons que t'inviter à profiter des bons exemples et des bons conseils que tu reçois dans cette famille respectable.

Vois la donc beaucoup et autant que tu le pourras, d'abord sans les gêner et ensuite sans négliger tes études et tes devoirs. Au 1er rang de tes études il faut placer, en ce moment, celle de la langue allemande. Il faut non seulement y travailler beaucoup, mais encore rechercher toutes les occasions de parler allemand, d'en placer où tu pourras, ne fût ce qu'un mot. En fait de langue, plus encore qu'en toute autre chose, c'est le grand usage qui est le meilleur maître. Ne te laisses pas arrêter, surtout, par la petite et fausse honte de mal parler. On en rira sans doute, mais outre que personne ne trouvera étrange que tu ne saches pas une langue que tu viens exprès pour apprendre, ce qui porte à l'indulgence, sois sûr qu'on te saura bon gré, dans la société, des efforts qu'on te verra faire pour te mettre au ton de tout le monde. Cette attention de parler la langue de la nation chez laquelle on est, est peut-être la seulle chose qui manque à l'urbanité françoise, et en cela les étrangers valent beaucoup mieux que nous. Au surplus, le gouvernement actuel qui s'en est fort bien apperçû, met beaucoup de prix à présent à ce que les sujets qu'il emploie sachent plusieurs langues, et tu peux être assuré que c'est aujourd'huy le meilleur et peut-être le seul moyen de réussir. Je te le répète donc, mets la langue allemande au 1er rang de tes études, de même mets au 1er rang de tes devoirs de contenter M. de la Rochefoucault, de suivre religieusement les avis qu'il voudra bien te donner, et de mettre le plus grand zèle à bien faire tout ce dont il pourroit te charger. Songes que tu éprouves ses bontés bien avant de pouvoir les mériter et que le seul moyen que tu aies de les reconnoitre est de parvenir à t'en rendre digne. Aides-toi pour cela, des instructions de M. Dumoutier qui, si jeune encore, est parvenû déjà à jouir icy d'une véritable considération. Je te demande encore que ces 1ers devoirs ne te fassent pas négliger les autres; j'entends ceux qu'exigent la politesse, l'usage et l'étiquette. Je juge par tes lettres et par ce que m'a dit

M. Bassange, que cette sorte de gêne qu'on éprouve dans le grand monde, quand on n'en a pas l'usage, ne laisse pas que de t'ennuyer, mais tu t'appercevras avec le temps, mon ami, que ces témoignages réciproques de déférence ont leur utilité, et même leur charme, et que dans ces grands cercles qui paroissent d'abord si vides, on trouve, quand on sait les chercher, des hommes bien recommandables et l'on peut bien y appliquer ce vers d'un de nos meilleurs poëtes :

« C'est avoir profité que de savoir s'y plaire ».

Sois tranquile sur les différentes demandes que tu as faites à ta mère, elle réglera tout cela avec M. Bassange, et tu peux t'en rapporter à la tendresse maternelle. Mais n'oublies pas que nous ne sommes pas riches et n'ayes pas honte d'en convenir. Je dirai volontiers que c'est un malheur dont tout le monde ne peut pas aujourd'huy se vanter en France. N'oublies pas non plus que ta mère passe sa vie à se priver de tout pour ses enfants. La nature t'a placé le 1er. Pour acquitter cette dette, payes la donc en satisfaction, car c'est la seulle monnoie que tu ayes à ta disposition. J'espère que tu feras honneur à cette lettre de change que je tire sur ton cœur.

De toutes les commissions que tu donnes, il n'y a qu'une qui soit un peu de ma compétence, c'est celle des exemplaires des *Liaisons dangereuses*. Je te dirai à ce sujet que l'édition à estampes dont tu me parles, est la plus fautive des mille et une contrefaçons qu'on a faites de ce roman. Il ne reste pas un exemplaire des 2 seulles éditions que j'en ai faites. La moins mauvaise est actuellement celle où l'on a mis une correspondance entre M. Ricoboni et moi et quelques poësies fugitives, échappées à ma jeunesse. Mais comme cette édition n'est pas faite à Paris, je ne sais pas si j'en trouverai, ni par conséquent ce que je pourrai faire à cet égard.

Mandes-moi je te prie si ce M. Elliot, dont tu me parles, est le fils ou le parent du général Elliot qui défendit si honorable-

ment Gibraltar contre les forces réunies de l'Espagne et de la France et que j'ai eu l'avantage de voir assés souvent, lors de mon voyage en Angleterre en 1790.

Adieu, mon cher ami, comme j'ignore si ta mère ajoutera quelque chose à cette si longue lettre, je t'embrasse en son nom comme au mien et encore au nom de Soulange et de Charles ainsi que de ton oncle qui est nommé Commissaire général des Relations Commerciales à Smirne.

J'ai obtenû la commission de Capitaine pour ton ami Lespagnol qui te fait mille amitiés.

Cettelettre porte comme adresse :

au Citoyen E. LACLOS
Attaché à la Légation de Saxe;

Chez le Citoyen La ROCHEFOUCAULT
Ministre plénipotentiaire de la République françoise près S.A.E. L'Electeur de Saxe.
à Dresde (Empire).

Paris, 17 fructidor an X de la Rép. ranç., (pour partir le 18)

Je commence, mon cher Étienne, par te dire que je suis plus content de ta dernière lettre que des précédentes ; il y a plus d'ordre dans les idées, et aussi dans ton écriture, mais j'ajouterai que, quoiqu'elle soit mieux, il s'en faut pourtant encore qu'elle soit suffisament bien, et il y a surtout souvent des mots mis l'un pour l'autre, des masculins pour des féminins, plussouventdes infinitifs pourdes participes, et d'autresfautes qui, quoique moins importantes, ne se pardonnent pas à un homme, et moins encore à un diplomate qui doit, surtout, savoir exprimer ce qu'il veut, tout ce qu'il veut, et rien que ce qu'il veut. Il iroit mal à un ambassadeur d'imiter cette femme qui demanda, et reçût en effet 12 bonnes, ayant eu l'intention de faire venir 12 bonets piqués. Elle s'apperçût trop tard que l'orthographe est bonne à quelque chose, c'est parce que j'en

connois l'importance que je t'en parle si souvent, et si longuement.

Tu dois sentir aussi combien il est important que tu t'appliques sérieusement à l'étude de la langue allemande; ce ne sera que lorsque tu la sauras bien, que tu seras susceptible d'obtenir un traitement quelconque qui rempliroit, ou au moins diminueroit la dépense que tu nous occasionnes, et excéderoit nos facultés, si elle se prolongeoit longtemps. Tu vis maintenant des sacrifices de ta mère, ne perds pas cette idée de vüe, et je suis persuadé que tu feras tous les efforts pour en diminuer l'étendüe et la durée, tant par ton économie que par ton application à l'étude. Ton frère Charles, qui va entrer en pension, va encore augmenter notre dépense et nos revenus diminuent au lieu d'augmenter. Nous ferons sûrement tout ce que nous pourrons, mais je compte aussi que de ton côté tu ne négligeras rien pour te mettre le plus tôt possible, en état d'obtenir un état dans la carrière où tu entres et c'est la langue allemande qui t'en ouvrira la première porte.

Puisque tu travailles au bureau de l'Ambassadeur, j'imagine que tu trouveras à y prendre quelques éléments de diplomatie : tu n'as rien de mieux à faire à ce sujet que de tâcher de mettre à profit la bonne volonté que M. de Moustier (1) me paroit avoir pour toi. Ce n'est que par les progrès que tu feras que tu peux lui témoigner ta reconnoissance.

Je serai très content de toi, si l'on trouve quelque jour que l'élève est digne du maître. Rappelle-moi à son souvenir en le remerciant du sien,et prie le, de ma part,de te gronder le plus souvent qu'il pourra.

Je t'approuve beaucoup, au surplus, de chercher également à plaire à M.de la Rochefoucault et à lui ; tu dois de la reconnoissance à tous deux et tu n'es là pour juger personne. Ton

(1) Alors secrétaire de la légation.

affaire est seulement de tâcher que tous deux te jugent avantageusement ; c'est encore par ton application à l'étude que tu peux espérer d'y parvenir.

M. de Bassange ne perd pas tes intérêts de vüe et tu sais qu'il les plaide devant un tribunal qui ne demande pas mieux que de t'être favorable ; ainsi sois tranquile à cet égard : mais, en même temps, sois docile à ses avis, songes qu'il remplit envers toi les fonctions paternelles.

J'apprends que tu vas avoir bientôt et même avant l'arrivée de ma lettre, le beau spectacle d'un grand rassemblement de trouppes. J'espère que tu ne négligeras pas de le voir ; tout ce qui tient au militaire ne peut jamais être étranger à un François ; et quelque pacifique que paroisse ta destination actuelle, je pense que, le cas arrivant, tu serois aussi disposé que tout autre à combattre pour ton pays.

Paris, 21 vendémiaire an XI de la Rép. françoise.

Je vois avec plaisir, mon cher Étienne, que chaque fois que tu m'écris tes lettres gagnent quelque chose, tant pour l'écriture que pour le stile. Ta dernière du 4 complémentaire an X est sensiblement mieux que toutes les autres, et je me plais à te dire que ta mère et moi l'avons marqué avec satisfaction. J'espère que tu y trouveras un motif de plus pour t'appliquer de manière à ne pas laisser ralentir tes progrès à cet égard.

Je t'invite surtout à soigner ton ortographe. Je parle de celle qui tient à la connoissance des règles de la grammaire, et même des règles les plus simples, et que tu savois mieux qu'à présent, quand tu étois chez M. Coulon et même chez M. Suchet ; tu ne mettois pas alors des singuliers pour des pluriels, des masculins pour des féminins et des infinitifs pour des participes : or toutes les lettres sont pleines de semblables fautes, et encore de participes indéclinables pour des participes déclinables. Si ce sont des fautes d'attention, il faut en

avoir d'avantage; si c'est faute de savoir, il faut nécessairement que tu t'occupes de la grammaire françoise. Il est honteux pour tout le monde de ne pas la savoir passablement; mais dans l'état que tu essayes, il est absolument nécessaire de la bien savoir, on n'y juge les hommes que sur leur correspondance; et la première qualité du stile, celle sans laquelle toutes les autres ne sont comptées pour rien, c'est d'être correct. L'étude de la langue allemande doit te faciliter celle de la langue françoise, car pour bien savoir une langue, il faut nécessairement pouvoir la comparer à une autre. Je te demande donc et te recommande particulièrement de faire ta principale occupation de ces deux langues. Tu ne parles ni à M. de Bassange, ni à moi, de tes progrès dans l'allemand et c'est pourtant ce qu'il m'intéresse le plus de savoir. Tu voudras donc bien, dans ta première lettre, me répondre spécialement sur cet objet. Sois assuré, au surplus, que tu n'auras vraiment de l'agrément dans la société où tu es, que quand tu parleras la langue du pays, et quand tu l'entendras facilement.

Ton oncle est parti pour Toulon, où il doit s'embarquer avec toute la Légation de Turquie pour aller d'abord à Constantinople, en passant par Naples et Malte, et se rendre ensuite à son Commissariat Général de Smyrne. Il emmène avec lui le jeune Jassaud, comme élève commissaire.

D'autre part, ton frère Charles est depuis 10 jours au collège de Sainte Barbe. Cette double séparation de personnes qui nous sont chères, ont mis, comme tu peux croire, de la tristesse dans notre intérieur, et ta mère en a été assés vivement affectée pour que sa santé s'en soit ressentie. Elle va mieux maintenant et tu ne dois pas en prendre d'inquiétude. Mais, mon ami, le meilleur remède qu'elle puisse recevoir, ce seroit d'apprendre que tu fais des progrès en tout genre, et surtout dans la langue allemande qui, je te le répète, doit être ton objet principal. Je n'ai pas à qui m'adresser pour savoir au

juste ce qui en est, mais persuadé que tu ne voudrois pas nous tromper, je croirai ce que tu me manderas à ce sujet, je croirai même à ce que tu me promettras pour l'avenir, car il seroit indigne d'un homme d'honneur de promettre et de ne pas tenir.

Je te félicite d'avoir eu l'occasion de voir le beau rassemblement de trouppes qui a eu lieu chez vous. L'armée saxonne a toujours joui d'une excellente réputation, et l'armée françoise lui rend bien justice; tout ennemis qu'ils étoient, il y a peu d'années, il y avoit toujours entre eux cette estime et cette sorte de confraternité qui existe entre les braves de tous les pays. En mon particulier, je te sais bon gré de m'avoir parlé de leur artillerie, où je sais qu'il y a beaucoup d'officiers distingués.

Adieu mon cher Étienne, tout le monde icy t'aime et t'embrasse de tout son cœur.

P. S. de Mme de Laclos.

Amen. — Je t'embrasse, mon cher Etienne.

Paris, 5 frimaire an XI, répondû le 24 frimaire.

Je n'ai pas voulû répondre à ta lettre du 13 brumaire dernier, avant d'avoir vû M. Bassange, et être convenû avec lui des moyens d'acquitter les dettes que tu m'accuses. Je sentois que jusque là tu ne pouvois pas avoir la tranquilité d'esprit nécessaire pour te bien pénétrer de ce que j'ai à te dire sur l'objet de ta conduite et de ta dépense. Nous sommes donc convenûs avec M. Bassange, et il doit t'en écrire par ce même courier, que tu enverrois les personnes à qui tu dois chez son beau-frère, qui régleroit leurs mémoires et les acquitteroit. Cette lettre-là t'arrivera sous le couvert de Mme Bassange.

A présent que tes inquiétudes sur ce point doivent être calmées, c'est toi que je vais prendre pour juge de toi-même. Dis-moi, je te prie, quelle idée aurois-tu de la délicatesse de

quelqu'un qui feroit des dettes en se sachant dans l'impossibilité de les payer et sans autre espoir pour le faire que la bonne volonté et la puissance d'autrui? Cependant n'est-ce pas là le cas où tu t'es mis? Je sais bien que tu as eu jusqu'icy assés de preuves de notre tendresse pour toi, pour avoir pû compter sur quelques efforts de notre part; mais tu dois bien sentir aussi qu'en abuser seroit un moyen également prompt et sûr de l'éteindre en nous, et alors où seroient tes ressources? Et quand un excès d'indulgence nous porteroit toujours à vouloir te secourir, tu connois assés l'état de gêne où nous sommes pour prévoir que bientôt nous n'en aurions plus la possibilité. Tu sais que tu as une sœur et un frère, à l'éducation desquels nous devons et voulons pourvoir, comme à la tienne, en sorte que tu ne peux pas faire une seule dépense inconsidérée, qu'elle n'influë en gêne et en chagrin sur 4 personnes; et quelles sont ces personnes? Ton père, ta mère, ta sœur et ton frère. Je ne fais que te rappeller ce que tu sais comme moi; je n'y ajoute ni réflexion ni reproche : mais j'en confie le souvenir à ton bon cœur. Ce qu'il ne te diroit pas à ce sujet, je te le dirois inutilement. Je me félicite d'avoir pû te tirer, cette fois, de la fâcheuse position où tu t'étois mis, et j'aime à croire que ce n'est de ta part, qu'un effet d'inexpérience et d'irréflexion dont tu te corrigeras à l'avenir.

Je vois bien, par ta lettre, que ta dépense courante va un peu au delà des cent francs par mois que tu as à dépenser; mais d'une part, je ne t'ai pas laissé ignorer que j'avois chargé M. de Bassange de pourvoir aux autres dépenses, lorsqu'il les jugeroit indispensables, et je sais qu'il l'a déjà fait, au moins en partie. Si donc, comme tu me le mandes, tu n'as point fait de folles dépenses, pourquoi n'avoir pas continué de t'entendre avec Mme Bassange ou avec son beau-frère, chargé par M. Bassange de faire pour lui en son absence? Si tu n'as, en effet, dépensé que les 36 f. dont tu me parles, je ne t'en blâme pas.

Ta mère et moi sommes d'accord sur ce point, qu'il faut que tu voyes ce qu'il y a à voir dans le pays où tu es.

A ce propos, nous sommes encore convenûs avec M. Bassange que, lorsqu'il seroit de retour à Dresde, il te feroit voir la galerie, le muséum, le trésor, etc., mais il faut attendre son retour, parce qu'il a des moyens pour que cela soit beaucoup moins cher que cela n'est d'ordinaire pour les étrangers.

Je passe à ce qui concerne tes études. Tu conviens toi-même que tu as trop peu appris pour le temps qu'il y a que tu es en Allemagne. Tu en connois la cause et le remède; tu les indiques très bien dans ta lettre; saches donc suivre les bonnes déterminations, comme tu sais les prendre.

C'est rester toujours enfant que de ne pas savoir régler sa conduite sur ce qu'on juge honête et utile ; ce seroit ne pas mériter le nom d'homme, que de n'en avoir pas le courage.

Assurément ce doit être assés, à ton âge, que d'aller le soir 2 fois par semaine dans le monde. J'y ajoute le dimanche. Mais je te demande que, les 4 autres jours, tes soirées soient employées à l'étude, à moins que tu ne trouves, par la suite, à en passer quelques unes dans quelque société où tu ne puisses absolument parler qu'allemand. Je te recommande encore de soigner ton ortographe et la grammaire françoise.

Je suppose que les *chagrins intérieurs* dont tu me parles, sont ceux que te causent tes dettes; si tu en as d'autres, n'hésites pas de me les confier.

Tu commences à t'apercevoir que tous ceux qui nous flattent et nous caressent n'en sont pas plus nos amis pour cela : en effet, l'amitié est sévère, parce qu'elle veut le bonheur de l'objet qui l'inspire, et qu'il n'y a nul véritable bonheur hors du chemin de la raison et de la sagesse. Les fautes, les travers, et les malheurs des personnes qui ne nous intéressent pas, nous laissent bien tranquiles, mais ils nous affligent bien cruellement de la part des objets de notre affection. Songes donc que tu ne

peux te donner aucun tort sans affliger et sans fâcher extrêmement ton père et ta mère; mais n'oublies jamais que c'est par cette seulle raison que tu n'as, ni ne peux avoir, de meilleur ami qu'eux.

Paris, 20 nivôse an XI de la Rép. franç.

J'ai reçu, mon cher Étienne, 2 lettres de toi ; la première sans datte (ce qu'il faut éviter), la seconde du 24 frimaire. Différentes occupations m'ont empêché d'y répondre plus tôt. Dans chacune de ces 2 lettres, tu m'annonces avoir pris d'excélentes résolutions, tant pour ta conduite que pour ton travail ; j'aime à croire que tu les tiendras. Tu dois sentir que celui qui ne tiendroit pas ses promesses n'auroit plus droit à aucune confiance, et que, sans confiance, nul sentiment réciproque ne peut subsister. Si donc quelques circonstances te donnoient de nouvelles tentations de trop de dépense ou de dissipation, rappelles toi que tu as promis à ton père et à ta mère d'avoir de l'économie et de l'application. Dans le cas présent, l'application devient elle même une économie, car ce n'est qu'en travaillant beaucoup que tu peux abréger le temps où tu restes sans état et sans salaire et tu n'ignores pas que nous ne pourrions point le beaucoup prolonger. Nous avons besoin de jouir de tes progrès en dédomagement des privations que nous cause ta situation actuelle; ainsi, lorsque toi-même tu te seras privé de quelque plaisir, en faveur de ton travail, tu trouveras aussi, pour dédomagement de cette privation momentanée, l'idée de la jouissance que nous causent tes progrès. Ou je t'ai mal connû, ou ce genre de plaisir ne doit pas être étranger à ton cœur ; je te demande seulement de l'interroger en tout, on est soi-même un très bon mentor pour soi, quand on se consulte de bonne foi, et j'aimerois que tu prisses l'habitude de te demander, chaque soir, si tu es satisfait de l'emploi de ta journée.

Les amis sont rares, les meilleurs nous manquent quelque-

fois au besoin; mais à moins d'être tout-à-fait dépravé, on ne se manque jamais à soi-même; il arrive seulement que trop souvent on s'oublie, mais cela n'arrive plus, quand on a pris l'habitude de s'interroger chaque soir. M. de Bassange m'a chargé de te faire des reproches de ce que tu lui avois pas encore écrit quelques lignes en allemand, ainsi qu'il te l'avoit demandé. Il me semble, en effet, que quand tu aurois dû les écrire très mal, il falloit pourtant les écrire: c'eut été au moins un témoignage de confiance et de reconnoissance et tu lui en dois beaucoup pour l'intérêt qu'il prend à toi et dont ta mère et moi sommes si vivement touchés. Je ne doute pas que tu ne le sois aussi beaucoup, mais il ne suffit pas d'avoir de bons sentiments, il faut se conduire en conséquence. Je vois avec beaucoup de plaisir l'attachement que tu as pour Mme Bassange et je pense que ce que tu as de mieux à faire est de cultiver toute cette famille, autant que tu pourras sans t'y rendre importun. Tu as pour cela un double motif; car outre le plaisir que tu y trouves, rien ne nous donne plus de sécurité que de te voir le gout des personnes bonnes et honêtes. Tu t'apercevras de plus en plus, que celles-là sont aussi les seulles véritablement aimables, et que tout le reste n'est qu'illusion et vanité! — Ce n'est pas qu'il ne faille aussi savoir vivre avec les autres, mais il faut alors, non pas de la dissimulation, mais une grande réserve; et sans cesser d'y porter, pour son compte, de la franchise et de la bonté, il ne faut pas compter en recevoir en échange. C'est par une extrême politesse qu'on parvient à se tenir en mesure avec tout le monde, sans se livrer au premier venû. Au surplus, il me paroit que jusqu'icy tu t'es fort bien conduit à l'égard des deux personnes entre lesquelles les circonstances t'ont placé. Tu as fort bien senti que ton unique rôle étoit de chercher à les contenter toutes deux, sans prendre parti pour l'un ou pour l'autre; et j'approuve même la discrétion qui te fait garder, jusque vis-à-vis de moi, le secret sur

tous les détails intérieurs. Tu apprendras sans doute avec plaisir que M. Durand m'a dit que M. de Moustier lui avoit parlé 2 fois de toi, avec éloge. Je ne sais pas ce que M. Durand a mis de politesse à mon égard, en me parlant de toi, mais cela m'a fait tant de plaisir que j'ai pris le parti d'y croire. Si tu savois, mon bon ami, quelle satisfaction tu nous causes à tous, quand tu nous donnes lieu d'être content de toi, tu ne voudrois plus t'occuper d'autre chose que d'en chercher toujours de nouvelles occasions. Ta sœur et Charles me chargent, tous deux, de te dire mille choses de leur part toutes les fois que je t'écris; mais Charles se fâche beaucoup de ce qu'il n'y a pas un mot pour lui dans tes deux dernières lettres, et quoique ta sœur n'en aye rien voulû dire, elle n'en pense sûrement pas moins.

Adieu mon ami, ta mère et moi t'aimons et t'embrassons de tout notre cœur.

Paris, 20 germinal an XI de la Rép. franç.

Il est certain, mon cher Étienne, que tu as lieu de te plaindre de notre long silence, mais il n'a pas été cependant sans quelque motif plausible, car nous avons tous été plus ou moins malades, et les biens portants, chacun à leur tour, s'occupoient plus de soigner ceux qui ne l'étoient pas que d'écrire aux absents. Ta mère, qui a commencé, a eu la maladie catarale qui a fait tant de ravages sous le nom de grippe, elle l'a eüe forte et longue, cela a duré au moins un mois, et même elle n'a été véritablement rétablie que beaucoup plus tard. Ta sœur a été la moins maltraitée, mais elle nous a aussi causé de l'inquiétude assez longtemps et a été obligée d'interrompre toutes ses études; elle est entièrement guérie et a repris ses occupations accoutumées. Quant à moi, j'ai été pris d'un rhumatisme sur les reins qui aussi, pendant plus d'un mois, ne m'a laissé d'autre existence que de passer de mon lit à mon fauteuil et

de mon fauteuil à mon lit, encore y falloit-il l'aide d'une ou deux personnes; et pendant tout ce temps il m'eut été impossible d'écrire une seulle ligne. Je suis guéri maintenant, quoique j'aie encore quelques légères atteintes, mais si foibles que je peux me dire en parfaite santé, ce qui vient d'autant plus à propos que je compte partir sous très peu de temps pour une tournée d'inspection, à moins que, la guerre arrivant, ne me donne une autre destination. Ce n'est pas que depuis quelques jours on ne paroisse, à Paris, croire de préférence à la paix; mais ceux qui débitent les nouvelles sont pas plus dans le secret que ceux qui les reçoivent et tout reste encore sous le voile de l'avenir.

A présent, j'ai à te parler de choses sérieuses et qui te sont personelles. Tu te rappelles sans doute, que je n'ai jamais cessé de te recommander de t'occuper de ton ortographe et voici ce qui m'est arrivé à ce sujet, la veille ou l'avant veille du jour où mon rhumatisme m'a pris. J'étois chez le Ministre des Relations Extérieures, et j'y étois pour toi; il a tiré d'un de ses cartons une grande lettre que je crois écrite par M. de la Rochefoucault et m'a demandé si elle étoit copiée par toi. J'ai reconnû ton écriture et j'ai répondû que oui.

Alors il m'a dit : « Comment est-il possible qu'un fils de M. de Laclos mette l'ortographe comme une cuisinière ? » Je t'ai excusé du mieux que j'ai pû, en rejetant ce défaut sur ton éducation trop exclusive, peut-être, pour les mathématiques, et je l'ai assuré que, comme je t'exhortois sans cesse à t'instruire à cet égard, j'espérois que bientôt il auroit lieu d'être plus satisfait. Il a ajouté alors : « Hé ! bien, je vous charge de lui en écrire *en mon nom* et de lui dire d'y faire la plus sérieuse attention. Ces lettres là vont dans mes bureaux et y sont vües de 4 ou 5 personnes, il pourroit même arriver que telles d'entre elles, à l'avenir, fussent mises sous les yeux du Premier Consul; il doit sentir qu'une telle ortographe le déconsidéreroit, et met-

troit un obstacle invincible, par la suite, à ma bonne volonté pour lui. Je veux bien pour le moment la pardonner à sa jeunesse, mais il faut que cela cesse le plus tôt possible : *mandez le lui de ma part* ». Je te rends à peu près ses propres mots. Il n'y a donc pas à hésiter, il doit y avoir à Dresde des maîtres de grammaire et de langue françoise, il faut que tu en prennes un, et que tu t'occupes très sérieusement des premiers éléments de ta langue, et particulièrement de la conjugaison des verbes.

Si tu as besoin, pour en avoir le temps, de l'agrément de ton ministre, il faut t'en ouvrir franchement avec lui, il a tant de bontés pour toi que je ne doute pas qu'il ne te donne les facilités nécessaires à cet égard, et de plus, en se levant un peu plus matin, et se couchant un peu plus tard, on trouve du temps pour tout. Enfin que veux-tu que je te dise? Ton sort est dans tes mains. Ce ne sera pas ce que je t'écrirai qui y fera quelque chose, mais bien ce que tu feras par toi-même. Au surplus j'ajoute avec plaisir que, du reste, chacun me paroit rendre un bon compte de toi, et que, cela excepté et un peu de lenteur dans l'allemand, nous sommes satisfaits de ta conduite. Le Ministre y met aussi de la bonté, et je ne désespère pas même de te faire obtenir une marque de bienveillance de sa part, sous peu de temps, mais avant tout occupes toi de cette malheureuse ortographe qui deviendroit une véritable pierre d'achopement et ne perds pas de vûe que pour savoir l'ortographe il faut savoir sa grammaire. Prends en donc un maître le plus tôt possible, et travailles y sérieusement.

J'ai confié au Ministre ce que t'a dit M. de Moustier au sujet de Berlin, il ne m'a rien répondû de positif, mais il m'a dit d'être tranquile, de me reposer sur lui et qu'il feroit ce qui te seroit le plus avantageux. Cela me paroit tenir à quelques circonstances éventuelles.

Nous avons vû M. et Mme Gondrecourt qui nous ont remis

ta lettre. Nous avons aussi reçû celle que tu nous annonçois comme écrite trois jours avant, et qui n'est arrivée que 8 ou 10 jours après. Aux fautes de grammaire et d'ortographe près, ta mère et moi en avons été très contents, parce qu'elle contient de fort bons sentiments et aussi parce qu'il nous semble que ton esprit et même ton stile se forment. Ta sœur et ton frère Charles ont été fort sensibles à tout ce que tu dis pour eux et te font mille amitiés. On est fort content de Charles à sa pension. J'espère qu'il sera en état de profiter du plan d'éducation que tu fais pour lui, et dans tous les cas, je te sais gré de t'en occuper. Adieu, mon cher Étienne, réfléchis bien sérieusement au contenû de cette lettre et vois y, surtout, une nouvelle preuve de notre bien vive et bien sincère amitié pour toi.

Prairial, an XI à Soulange et à Charles.

Je ne doute pas, mes chers enfants, que mes lettres ne vous fassent toujours plaisir, mais je me persuade que, par son objet, celle-cy vous en fera davantage encore.

Autant qu'on peut calculer l'arrivée d'une lettre dans la position où je suis, celle-cy doit vous parvenir à une époque très voisine de la fête de votre maman : or, votre maman est ce que tous trois nous aimons le mieux, et c'est vous deux que je charge de lui offrir, pour ce jour, l'hommage de mes sentiments et de mes vœux.

Vous vous souvenez que toujours nous nous réunissions pour cet objet. Vous ne lui présenterez en mon nom qu'une simple fleur; mais pour orner le bouquet, vous y joindrez vos tendres caresses. Que Soulange y ajoute la touchante attention et les soins assidûs que son cœur lui dicte, et qui parent tant et si bien les jeunes filles de son âge; qu'elle se rende ma rivale et qu'elle puisse dire quelquefois : Aujourd'huy j'ai vaincu Papa. Que mon bon Charles rassemble tout ce qu'il sait faire de caresses et qu'il y joigne toujours les si bonnes notes

de M. Lanneau et le bouquet sera complet et bien reçû.

J'ai reçû vos deux lettres, ou plutôt la lettre de vous deux et j'ai vû avec une grande satisfaction que tous deux vous redoubliez d'application dans vos études. L'armée occupe un si grand pays que je n'ai pas pu encore l'instruire toute que mon Charles avoit été le I[er]; mais je peux l'assurer, avec vérité, que le Général en Chef de l'armée le sait déjà. Je lui promets aussi et vous promets à tous de soigner ma santé.

Adieu, mes chers enfants, priez votre maman de vous embrasser pour moi. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur et j'y joins Étienne d'intention.

Prairial, an XI.

A Charles Laclos.

C'est avec un véritable plaisir, mon cher Charles, que j'ai reçû et lû la lettre que tu m'as écrite, et je me suis dit en la lisant : Charles est un bon garçon qui songe encore à son papa, ainsi il faut que je l'aime toujours bien.

Tu me demandes si je suis encore à Briare ou à Lyon. Ah! mon pauvre ami, je suis bien plus loin. Figures-toi que quand tu resterois en voiture d'un dimanche à l'autre, en allant toujours tout droit, tu n'arriverois pas encore où je suis; et cependant d'icy à quelques jours, j'irai encore plus loin : mais quelque loin que je puisse être, j'aimerai toujours Charles, et je penserai souvent à lui ; et comme nous savons tous deux lire et écrire, nous pourrons, de temps en temps, nous donner de nos nouvelles et nous répéter réciproquement que nous nous aimons toujours autant que quand nous nous voyions tous les 15 jours ou toutes les semaines. C'est vraiment bien consolant de savoir écrire, car, vois-tu, sans cela, nous ne pourrions aucun de nous deux faire savoir à l'autre que nous l'aimons toujours.

Je suppose qu'au moment où je t'écris tu es rentré ou près

de rentrer à Ste-Barbe. J'espère que tu y travailleras bien pour réparer le temps que la maladie t'a forcé de perdre.

Songes combien je serai content quand ta maman me mandera : On est content de Charles, il travaille bien, il a été le second ou le troisième en lecture, en écriture ou ortographe; et si jamais tu étois le premier! Ce seroit bien le cas de l'écrire de suite, et moi je le dirois à toute l'armée et chacun diroit : Il faudra que ce petit Charles vienne bientôt avec nous, c'est un bon garçon qui travaille bien, et sera un bon militaire.

Ne seras-tu pas bien aise qu'on dise cela?

Adieu, mon ami Charles, dis à ta sœur que je vous charge de bien embrasser votre maman pour moi, et moi je t'embrasse bien aussi pour mon compte.

Ancône, 28 prairial an XI.

A Charles,

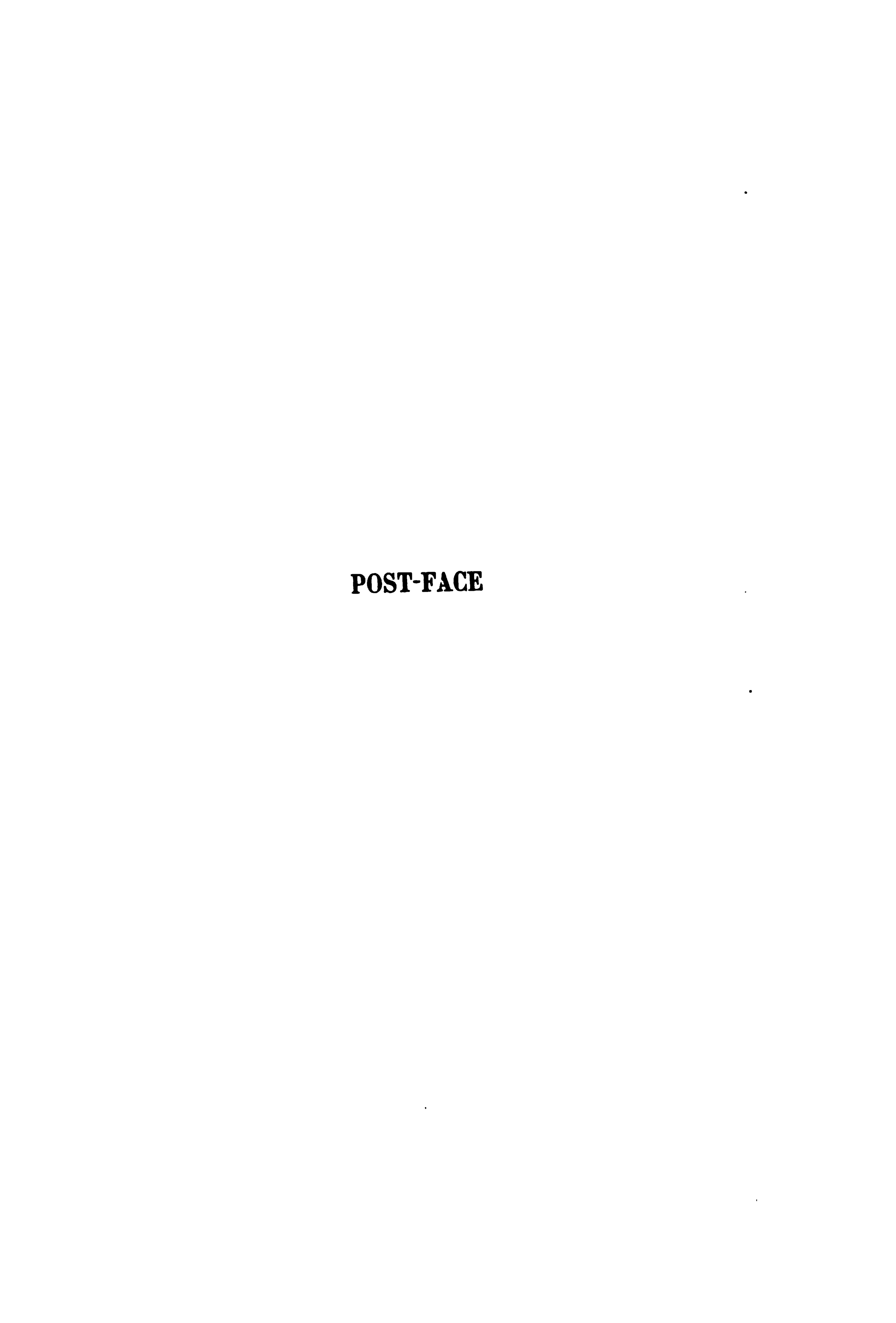
Tu as assurément ouï dire par ta mère ou ta sœur, mon cher Charles, que depuis bien longtemps je ne recevois plus de lettres de Paris, et que cela me chagrinoit.

Hé! bien, une des choses qui m'en fâche le plus c'est de ne plus savoir si tu te portes bien, si tu aimes toujours bien ton papa; si tu songes souvent à lui et encore si tu travailles toujours bien. Moi, je songe toujours beaucoup à toi, et par exemple, je me dis c'est après demain qu'on donnera les places du mois à Sainte-Barbe, je voudrois bien que mon Charles eût une bonne place et que sa mère me mandât : Charles travaille toujours bien, on est toujours bien content, c'est un bon garçon. Comme j'aimerois à lire cela! Mais enfin, mon cher Charles, si par hazard la maladie t'avoit un peu retardé, comme ce ne seroit pas ta faute, il ne faudroit pas te décourager, ny te dépiter ; ce *seroit là chercher midi à 14 heures*, mais il faudroit te bien appliquer le mois prochain, et à la première composition, tu verras que tu auras regagné une bonne place.

Adieu, mon cher Charles, nous sommes bien loin, bien loin, l'un de l'autre, mais il n'y a pas de jour où je ne pense à toi, et où je ne me dise *j'aime bien Charles*. Dis toi aussi tous les jours *j'aime bien Papa*, et je serai content. Embrasse ta mère pour moi. Je t'aime et embrasse de tout mon cœur.



POST-FACE





POST-FACE

Laclos meurt pauvre. Il faut procéder à la vente de ses effets. En raison des formalités qu'impose la minorité de ses enfants, cette vente ne peut avoir lieu que le 25 brumaire. Elle produit, « en monnaie de France, exactement seize cent treize francs ».

La voiture, cette fameuse voiture qu'il se plaît à vanter et dans laquelle il a couru le monde, ne trouve pas preneur; on finit cependant par la céder au Général Montrichard pour sept cent vingt francs. Mme de Laclos se borne à réclamer « une montre d'argent à répétition et une lorgnette de poche » que le capitaine Pariset lui rapporte. Un peu plus tard, on lui fait tenir par le commissaire des guerres Lenoble une paire d'épaulettes, « qu'on n'a pas trouvé à vendre icy, » dit le chef de Bataillon d'Anglemont de l'État Major de l'artillerie, dans sa lettre du 25 frimaire. Enfin Alquier, alors ambassadeur à Naples, resté l'ami des mauvais jours, expédie à Paris « un habit uniforme de général de brigade, brodé, veste et culottes blanches brodées, un ceinturon bleu céleste brodé, et une écharpe bleu céleste avec franges ».

Que sont devenus ces objets? Il est permis de croire que, Étienne Fargeau fils aîné étant mort, ils ont été transmis à M. Charles de Laclos. Ce fils si tendre, si soucieux de tout ce qui touche à la mémoire de son père, les a-t-il détruits pour les soustraire aux sacrilèges à venir des indifférences familiales?

Nul ne le sait. Toujours est-il qu'ils n'ont pas été conservés, que leur valeur ne figure dans aucun compte et qu'il n'en est pas fait mention dans les inventaires. *Sunt lacrymæ rerum!*

Le trépas si misérable d'un homme qui avait tant brillé dans les lettres et qu'un destin moins implacablement ironique aurait pu et dû faire plus grand, ne passe pas inaperçu, malgré l'importance des événements contemporains. Un article nécrologique est inséré dans le *Moniteur*, le 21 frimaire. Les officiers d'artillerie de l'armée de Naples décident d'ériger à Tarente même un monument à leur chef très aimé. Le lieu choisi est, dans l'île Saint-Paul, le fort dont il a dirigé la construction.

M. d'Anglemont est l'âme de cette entreprise. Non content de faire préparer l'emplacement, de presser le sculpteur, il s'occupe de l'inscription.

Le 27 brumaire an XII, il écrit à Mme de Laclos :

« Je crois me rappeler que le général a fait une hymne à la *Mort*. Vous m'auriez fait grand plaisir de me l'adresser de suite. Je pourrais en tirer quelque chose qui ferait grand effet.

Le 27 pluviôse il insiste encore : « Le monument avance, mais la prière que je vous avais faite de nous aider dans les inscriptions a été oubliée apparemment. Le style lapidaire n'est pas facile et vos avis et ceux de vos amis nous auraient été d'une grande faveur. »

Cependant l'Epître à la Mort ne convient pas. « On n'y a rien trouvé qui puisse trop s'appliquer à la circonstance. » (Lettre du 19 ventôse.)

Le monument est achevé. Le 22 floréal an XII, le colonel Deyssautier-Cartier le mande à Mme de Laclos par une lettre officielle, mais la malheureuse épitaphe n'est toujours pas rédigée.

Mme de Laclos envoie alors les vers latins ci-dessous, dus vraisemblablement à l'amitié de Pariset, le poète :

Hic Laclos, ingenio vixit qui clarus et armis,
A sponsâ, sociis flendus et hoste jacet.
Pictor acer vitii, virtutum cultor amœnus,
Scriptor, homo, patriæ, censor, honosque fuit.

« Ici repose Laclos, que les armes et son esprit ont illustré. Digne des larmes de son épouse, de ses compagnons et de l'ennemi, il peignit le vice avec vivacité, cultiva les vertus avec aménité et, comme écrivain et comme homme, il fut la gloire et la censure de son pays. »

Ce n'est pas cela encore. « L'inscription latine destinée au monument de l'Ile Saint-Paul ne peut pas servir. » (Lettre du 1er germinal.) « Elle conviendrait peut-être sur un marbre qui couvrirait une tombe dans une église, ou contre une muraille, mais il s'agit d'un monument et il faut rappeler le *Consulat*, l'*Armée*, le *général Saint-Cyr*. »

On veut de la littérature officielle sur le mausolée de l'auteur des *Liaisons dangereuses*, et il faut que la vanité des autres s'empare jusque de cette pierre et la dépare.

Il semble que ce tout peu de bruit autour d'une tombe a déplu en haut lieu.

« Je dois aussi vous informer que je sais que le Ministre de la guerre Berthier a écrit au chef du génie à Tarente pour lui demander d'après quel ordre le fort qu'on construit à l'île Saint-Paul portait le nom de Laclos. Il est certain que le général Saint-Cyr n'a donné aucune décision à ce sujet. Voilà donc une chose très délicate à traiter : Faire conserver à ce fort le nom de Laclos. Je

dois dire que M. d'Hautpoul, le chef du génie à Tarente s'est montré très disposé à donner à ce fort le nom d Fort Laclos, mais à présent en est-il le maître? Je dis voilà un objet très délicat à traiter. Je le livre à votr sagacité, vous jugerez sûrement beaucoup mieux que mc ce qu'il faut faire en cette occasion. »

(Lettre de M. d'Anglemont, 20 brumaire an XIII.)

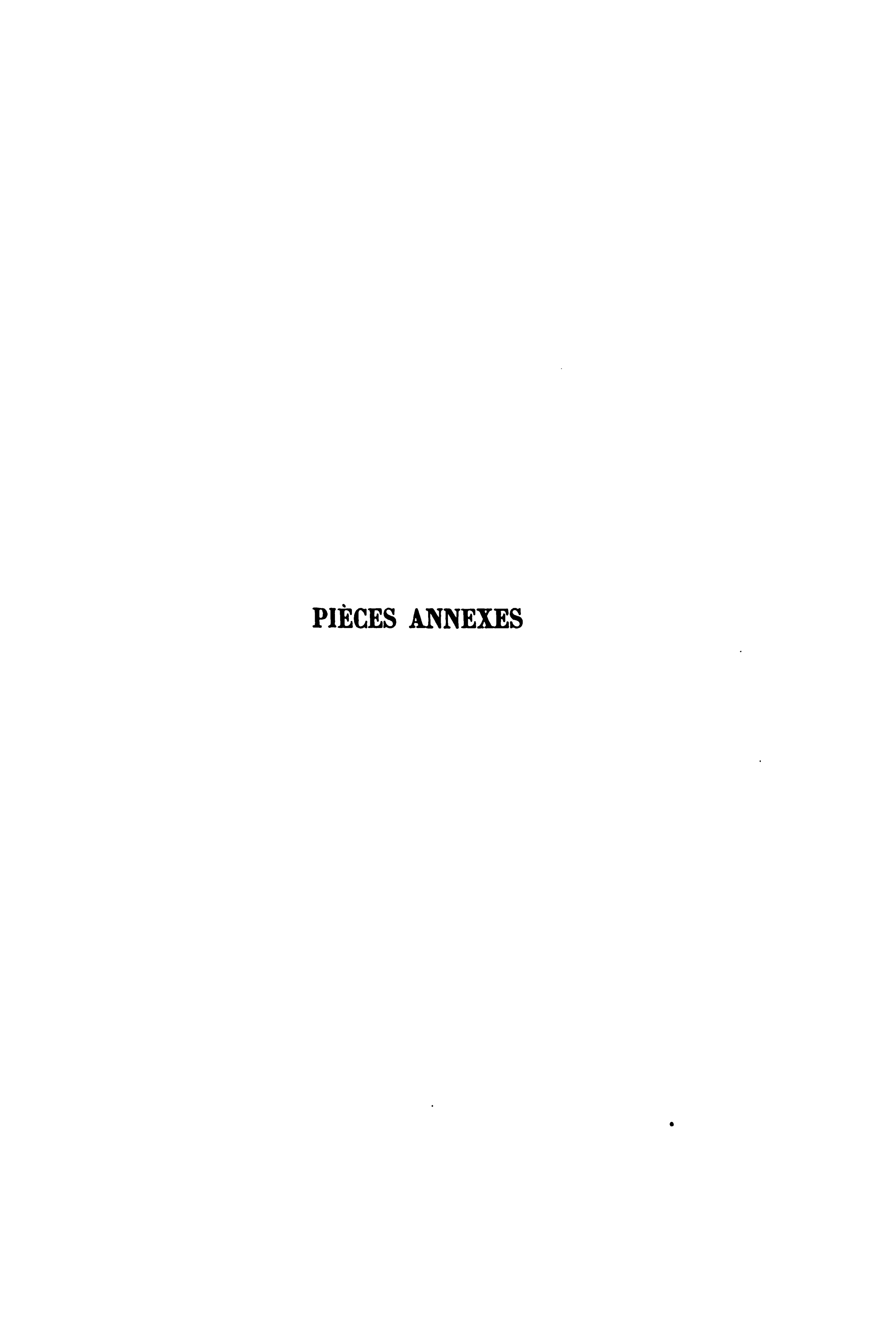
Mme de Laclos reste donc dans une situation précair Elle reçoit, pour tout, une pension de mille francs, pa arrêté du 1er frimaire an XII. Elle ne peut pas obten davantage. C'est le chiffre fixé par la loi du 8 floré an XI pour les pensions à servir aux veuves des gén raux de brigade.

En vain s'adresse-t-elle directement à l'Empereur. I maréchal Berthier (25 ventôse an XIII) lui exprime pol ment « tous ses regrets de ne pouvoir lui procurer u meilleur sort ».

Laclos n'a donc pas tort d'écrire, peu de temps ava de mourir, qu'il est « sans faveur à Paris ».

Quelques années passent que, normalement, il aura pu vivre. La prospérité naissante « des Charbons comme il nomme les mines d'Anzin, s'affirme de plus plus; à la gêne succède l'aisance, on peut presque di la richesse. Ainsi, tandis que Laclos, fatigué, assoiffé repos et de bonheur familial, est contraint, forçat d'u gloire sans cesse entrevue, de chercher la mort loin son foyer, la fortune railleuse s'y installe silencieus ment. C'est le cache-cache perpétuel avec l'occasion pr pice et la fin même de cet homme, qui n'aura été qu' puissance, est la synthèse décevante et tragique de tou sa vie.

L. DE C.



PIÈCES ANNEXES



PIÈCES ANNEXES

Tous les manuscrits de M. de Laclos, mon grand'père, qui m'ont été personnellement donnés par Mme Charles de Laclos, ma tante, devront être remis à mon neveu Louis de Chauvigny.

Strasbourg, 20 janvier 1887.
Baronne de Wangen.

Administration
de la
Bibliothèque Nationale

Paris, le 3 mai 1849.

Madame,

J'ai reçu, par l'entremise de M. Duprat, le don que vous voulez bien faire à la Bibliothèque Nationale d'un volume renfermant :

1° Le manuscrit autographe des *Liaisons dangereuses*.

2° Quatre lettres autographes, dans lesquelles Mme Riccoboni fait la critique du fameux roman, et les réponses de l'auteur.

3° Les poésies de Laclos.

4° Des notices biographiques sur Laclos, par Alex. du Pieyre, Pariset, etc., avec des lettres de son fils et de sa veuve, sœur de l'amiral Duperré.

5° Mémoires de la guerre et de la paix, et note relative à Vauban.

6° Lettre à Mme de Staël sur la mort de J.-J. Rousseau.

7° Discours sur les moyens de perfectionner l'éducation des femmes.

Le conservatoire, à qui j'ai présenté ce don, en apprécie l'importance et la valeur, et me charge de vous exprimer sa reconnaissance.

Je suis heureux d'être son interprète auprès de vous, Madame, et d'avoir cette occasion de vous offrir

Mon hommage respectueux.

L'Administrateur général,
NAUDET.

Maison
de l'Empereur
—
Direction Générale
des
Musées Impériaux

Palais du Louvre, le 27-30 avril 1863.

Madame,

J'ai l'honneur de vous accuser réception du portrait que vous avez bien voulu offrir au Musée, et je vous prie de recevoir, avec mes remerciements, l'assurance de ma considération distinguée et respectueuse.

Le directeur général des Musées impériaux,
CTE DE NIEUWERKERKE.

M[me] de Carrey d'Asnières, 17, rue de Provence.

Ministère
de la
Maison de l'Empereur
—
Direction générale
des
Musées Impériaux

Palais du Louvre, le 185

Madame,

Le portrait du général de Laclos est à Versailles. Il doit être apposé très prochainement avec d'autres portraits. S'il ne l'a pas encore été, ce retard est dû seulement à divers préparatifs nécessités par l'arrangement dont il doit faire partie.

Je n'avais pas oublié le désir que vous m'avez manifesté lorsque vous m'avez fait l'honneur de venir me voir au Louvre. J'ai pris sans tarder les informations nécessaires, et je puis vous affirmer

aujourd'hui que le portrait sera bientôt sous les yeux du public, et enregistré dans le premier tirage qui sera fait du catalogue.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments les plus distingués et empressés.

F. REISET.

15 janvier 1856.

20 juin 1787.

Extrait du Registre des Délibérations du Corps de Ville de la Rochelle.

Le Corps de ville de la Rochelle extraordinairement assemblé, M. le Maire a donné lecture d'une lettre de Mme Delaclos en date du seize de ce mois, et a dit : Messieurs, la ville de La Rochelle fut pour ainsi dire la fille d'adoption de Henri IV. Pau s'honore d'avoir été son berceau, mais c'est dans nos murs, c'est au milieu de nos pères qu'il a passé les plus beaux jours de sa jeunesse; et l'un de nos concitoyens fut assés heureux pour dérober aux flots de la mer la personne auguste de ce prince.

Nos archives sont pleines de monuments qui attestent la tendre prédilection dont Henri honora les Rochellois, qu'il se plaisoit à nommer *ses bien bons amis les Rochellois.*

Cependant, M. M. si nous avons des monuments de l'affection paternelle de ce bon Roi, nous n'en avons point de notre reconnaissance envers lui, l'image de Henri est dans nos cœurs, mais aucune statue n'a été élevée dans cette ville à sa mémoire. Car je ne puis donner ce nom à l'effigie en terre cuite, posée sur le fronton du dôme de l'escalier de cet hôtel ; ouvrage que les secours de l'art ne peuvent plus défendre contre la main du temps; l'insuffisance des fonds de la ville a pu seule contrarier nos désirs, en ne nous permettant pas de suivre les mouvements de notre cœur.

M. de Pressigny, aussi recommandable pour sa bienfaisance que pour son goût pour les lettres et les arts, veut bien remplir le plus cher de nos vœux, en donnant à la ville de la Rochelle la statue de Henri IV, qui fut exposée, il y a plusieurs années, au château des Tuileries.

Je me rappelle quelle joie éclata dans cette assemblée, lorsque j'eus l'honneur de vous faire part des intentions de M. de Pressigny, que M. Delaclos nous transmit par sa lettre du 22 mai dernier. Nous touchons au moment de pouvoir témoigner à notre gré l'hommage que nous devons au meilleur des Rois. Nous aurons son image vivante parmi nous et nous devrons cet avantage à la générosité de M. de Pressigny et au zèle et à l'attachement de M. et de Mme Delaclos. Puisse notre sensibilité transmettre à nos derniers neveux notre amour pour Henri et le prix que nous attacherons à tout ce qui peut en rappeller le souvenir.

M. le Maire a proposé de délibérer sur les moyens et les précautions à prendre pour faire enlever chez M. de Pressigny à Paris et transporter icy la statue de Henri IV et le globe de verre qui la couvre ; sur l'inauguration qui sera faite de cette statue et sur le lieu où elle sera placée ; il a ajouté qu'il pensoit que le premier objet de cette délibération seroit d'adresser à M. de Pressigny et à M. et Mme Delaclos les témoignages de notre reconnoissance ; qu'il conviendroit de prier M. Baudoin Delanoüe, actuellement à Paris, de vouloir bien se charger de tous les soins et mesures nécessaires au déplacement et au transport de la statue de Henri IV et d'adresser la présente délibération à M. l'Intendant, en le priant de l'homologuer et d'approuver d'avance les dépenses qui seront faites à cette occasion.

Sa matière mise en délibération, sur ce ouï le procureur syndic, il a été arrêté que le corps de ville écriroit à M. de Pressigny et à M. et Mme Delaclos, en leur adressant copie de la présente délibération ; que M. le Maire écriroit au nom du corps de ville à M. Baudoin de la Noüe pour le prier de se charger de toutes les précautions qu'il conviendroit de prendre ; que la présente délibération sera envoyée à M. l'intendant qui sera suplié de vouloir bien l'homologuer et autoriser les dépenses nécessaires.

On a remis à délibérer dans le tems sur l'inauguration de la statue de Henri IV, qui sera placée dans la salle des assemblées ordinaires de l'Hôtel de Ville.

Fait et arrêté dans l'assemblée du Corps de ville de la Rochelle, tenue en sa maison commune et échevinage d'icelle le vingt juin, mil sept cent quatre vingt sept, où assistoient MM. Malartic, Maire,

Grissot, Gigaux, Grée, Legrix, échevins, Macauld, de la Porte, Lavillemorain, Ricout, Bridante, Lardeau, Guillemot cons.-assesseurs et Billaud, procureur sindic.

La Rochelle, 23 juin 1787.

Madame,

Recevés les témoignages de la reconnoissance de vos concitoyens pour les soins et le zele que vous avés mis à leur procurer le don précieux que M. de Pressigny vient de leur faire. Il est flateur pour la ville de la Rochelle de devoir à votre patriotisme la satisfaction dont elle va jouir. Nous vous supplions de faire agréer les mêmes assurances à M. Delaclos.

Nous avons l'honneur d'être, avec un respectueux attachement,

Madame,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs.

Les Maire, Échevins et officiers du Corps de ville de la Rochelle.

MALARTIC, GIGAUX,
MACAULD, LEGRIX, GRISSOT DE PASSY,
BILLAUD, N. LAVILLEMORAIN,
DE LA PORTE,
GUILLEMOT LARDEAU,
B. DENIS.

Etat des services de Jean-Charles-Marie Choder losde Laclos

Bournabah, le 9 floréal an XII.

J'ai été au service de l'ancienne Compagnie des Indes tant dans les bureaux à Paris qu'aux ventes de l'Orient et comme subrécargue à la Chine depuis 1756 ou 1757. J'y ai été appelé comme chef de bureau; j'y suis resté jusqu'à la suppression de ladite Compagnie. A la formation de la nouvelle créée en 1785, j'y ai été appelé comme chef de bureau. J'y suis resté jusqu'à sa suppression par l'Assemblée Constituante. J'ai été, depuis, appelé au département de la Marine

par le Ministre Monge comme Chef des colonies de l'Inde; nomm ensuite Consul général à Cadix, où la guerre avec l'Espagne m'empêcha d'aller; une première fois au consulat général de Smyrne, et au moment où je devois partir, je fus incarcéré au Luxembourg. Sorti de prison, j'allai Consul général à Alep, où j'ai subi toutes les horreurs de la guerre entre la République et la Porte, et où j'ai été dépouillé de tout ce que je possédois; puis enfin j'ai été nommé une seconde fois à Smyrne, où me voilà pour tout le temps qu'il plaira à Dieu, s'il ne plait pas autrement au Premier Consul.

(*Extrait d'une lettre à Mme veuve de Laclos.*)

Bournabah, le 27 prairial an XII.

Si les choses redevenaient à ce point et que M. de Talleyrand conservât son département, j'aurais quelque espoir qu'à raison de l'amitié qu'il avait pour votre mari, de l'intérêt qu'il a témoigné prendre à vous et à votre fils et de la satisfaction que je crois qu'il a de ma manière de faire, etc., etc.,

(*Extrait d'une lettre à Mme veuve de Laclos.*)



Lettre de M. Choderlos de Laclos à Madame veuve de Laclos.

Smyrne, le 14 novembre 1806.

Vous avez fort bien fait, ce me semble, de risquer une visite à Mme Campan : on ne saurait jamais se reprocher d'avoir fait une politesse. D'après l'intime liaison qui a existé entre elle et moi, j'aurais peut-être trouvé plus d'avantages à me réintégrer auprès d'elle que de rentrer dans la carrière des Consulats, mais elle demeurait à Saint-Germain, et pour tirer parti de la dame, il eut fallu la cultiver très assidument, ce qui n'était pas compatible avec mon séjour à Paris Si vous avez occasion de la voir, rappelez moi, je vous prie, à son souvenir.

***

M. Choderlos de Laclos a laissé une correspondance assez volumineuse dans laquelle sont relatés tous les incidents de son séjour en Orient, et notamment de sa captivité chez les Albanais. Il s'y révèle comme un homme d'une rare énergie, ayant tenu haut et ferme le drapeau national, en face de l'insolence britannique, et parfois même contre le gré de supérieurs pusillanimes. Epuisé de fatigue, déjà vieux, il mourut de la malaria à Rome le 8 octobre 1808. La terre d'Italie devait être fatale aux Laclos!

Municipalité de Tarente — Le Secrétaire en chef. — Le 10 juin 1904.

Très Honoré Monsieur,

En réponse à votre lettre du 1er juin courant, je puis vous affirmer, après des recherches minutieuses dans les archives locales, que celles-ci ne contiennent rien ayant trait en quelque façon au séjour du Général de Laclos à Tarente.

Néanmoins, à défaut de documents historiques, j'ai pu recueillir les traditions orales qui se sont perpétuées dans les plus anciennes familles du pays. Il résulte de cette enquête que le Général avait exprimé le désir d'être enterré dans la petite île Saint-Paul, (l'Electris des anciens) la deuxième du groupe des Chérades, où les Français avaient construit un fort, armé d'une artillerie puissante, et dont on aperçoit encore aujourd'hui les vestiges.

Les funérailles imposantes, auxquelles la population entière s'associa, eurent une solennité inoubliable. Le corps, mis en bière par les artilleurs français, accompagné par le chapitre des chanoines au complet, escorté par la fleur de l'aristocratie Tarentine, fut porté par les soldats, depuis la maison mortuaire, (ex-couvent de Saint-François), jusqu'au rivage, où des embarcations avaient été spécialement appostées. De là, il fut transporté en grande pompe à l'Ile Saint-Paul, au bruit de salves d'artillerie.

A défaut d'un terrain sacré qui pût recevoir cette dépouille, attendu que l'ancien monastère des Frères de Saint-Benoit auxquels l'Ile avait été donnée par Constance, épouse de Boemond et Princesse de Tarente, n'était plus lui-même qu'une ruine, la sépulture eut lieu dans le fort.

Hélas ! en 1815, au retour du roi Ferdinand de Sicile, la tombe fut violée, profanée par des vandales demeurés inconnus et qu'on soupçonne avoir été des royalistes.

En 1844, on pouvait distinguer encore un fossé long de deux mètres, profond d'autant, sur un mètre de largeur.

C'était là tout ce qui restait de la tombe du Général de Laclos !

Puis dans un coin du fort, un fragment de pierre, qui permettait de constater que le monument funéraire avait été construit en Carparo (sorte de granit rouge du pays).

Tels sont les seuls renseignements qu'il me soit possible de fournir à votre Illustrissime Seigneurie.

Avec mes hommages,

par ordre :

Le secrétaire en Chef.

INDEX DES NOMS CITÉS

G

H

J

K

L

M

N

O

P

R

S

Saint.

T

V

W

TABLE



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le seize octobre mil neuf cent quatre

PAR

BLAIS & ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

LACLOS

Lettres inédites.............. 3,50

JULES LAFORGUE

Mélanges posthumes. Portrait de l'auteur par Théo van Rysselberghe.............. 3.50

LOYSON-BRIDET

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*.......... 3,50

RENÉ MARTINEAU

Tristan Corbière.............. 3 »

FERDINAND DE MARTINO

Anthologie de l'amour arabe... 3 50

CAMILLE MAUCLAIR

Jules Laforgue................ 2.50

GEORGE MEREDITH

Essai sur la Comédie.......... 2 »

ADRIEN MITHOUARD

Le Tourment de l'Unité........ 3,50

ALBERT MOCKEL

Charles van Lerberghe........ 3,50
Un Héros : Stéphane Mallarmé. 1 »
Emile Verhaeren.............. 2 »
Propos de Littérature.......... 3 »

JACQUES MORLAND

Enquête sur l'Influence allemande.................... 3,50

GÉRARD DE NERVAL

Pages choisies................ 3,50

HENRI DE RÉGNIER

Figures et Caractères.......... 3

RETIF DE LA BRETONNE

Pages choisies................ 3

ARTHUR RIMBAUD

Lettres de Jean-Arthur Rimbaud.................... 3

JOHN RUSKIN

La Bible d'Amiens............ 3

SAINTE-BEUVE

Lettres inédites à M. et M[me] Juste Olivier.............. 3

MARCEL SCHWOB

Spicilège.................... 3

LÉON SÉCHÉ

Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées.................... 3
Sainte-Beuve. II. Ses Mœurs... 3

ROBERT DE SOUZA

La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental............ 3

CASIMIR STRYIENSKI

Soirées du Stendhal-Club...... 3

ARCHAG TCHOBANIAN

L'Arménie, son Histoire, sa Littérature, son rôle en Orient.. 1

E. VIGIÉ-LECOCQ

La Poésie contemporaine, 1884-1896.................... 3

Collection de Romans

CLAIRE ALBANE

L'amour tout simple.......... 3.50

ANONYME

Lettres d'amour d'une Anglaise. 3.50

MARCEL BATILLIAT

La Beauté.................. 3.50
Chair mystique.............. 3.50
Versailles-aux-Fantômes....... 3,50

MAURICE BEAUBOURG

La rue Amoureuse............ 3

ALOYSIUS BERTRAND

Gaspard de la Nuit............ 3

G. BINET-VALMER

Le Gamin tendre.............. 3
Le Sphinx de Plâtre........... 3

LÉON BLOY

...emme pauvre............ 3,50

HENRY BOURGEREL

...ierres qui pleurent 3,50

E.-A. BUTTI

...tomate.................. 3,50

JUDITH CLADEL

...essions d'une Amante,...... 3,50

MRS W.-K. CLIFFORD

...res d'amour d'une Femme
... monde.................. 3,50

J.-A. COULANGHEON

...éguin de Gô............. 3,50
...version sentimentale....... 3,50
...Jeux de la Préfecture...... 3 50

JEAN CYRANE

...Château de félicité......... 3,50

GASTON DANVILLE

...nour Magicien............ 3,50
...es d'Au-delà............. 6 »
...Reflets du Miroir.......... 3,50

ALBERT DELACOUR

...angile de Jacques Clément. 3,50
...Pape rouge.............. 3,50
...Roy................... 3,50

LOUIS DELATTRE

...Loi de Péché............ 3,50

EUGÈNE DEMOLDER

...gonie d'Albion........... 3 »
...rche de M. Cheunus....... 2 »
...Cœur des Pauvres......... 3,50
...ardinier de la Pompadour.. 3,50
...Patins de la Reine de Hol-
...nde................... 3,50
...Route d'Émeraude......... 3,50

ÉDOUARD DUCOTÉ

...turés.................. 3,50

ÉDOUARD DUJARDIN

...itation au Péché et à l'A-
...our.................... 3 50
...Lauriers sont coupés...... 3,50

LOUIS DUMUR

...Coco de génie............ 3,50
...ine ou la liberté de l'amour. 3,50

GEORGES EEKHOUD

L'Autre Vue................ 3,50
Le Cycle patibulaire.......... 3,50
Escal-Vigor................. 3,50
La Faneuse d'amour.......... 3,50
Mes Communions............ 3,50

GABRIEL FAURE

La dernière Journée de Sapphô. 3,50

ANDRÉ FONTAINAS

L'Indécis.................. 3,50
L'Ornement de la Solitude..... » »

ANDRÉ GIDE

L'Immoraliste............... 3,50
Les Nourritures Terrestres..... 3,50
Le Prométhée mal enchaîné.... » »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes.................... 3 50

MAXIME GORKI

L'Angoisse................. 3,50
Les Déchus................. 3,50
Les Vagabonds.............. 3,50
Varenka Olessova............ 3,50

REMY DE GOURMONT

Les Chevaux de Diomède...... 3,50
Lilith..................... 3,50
D'un Pays Lointain.......... 3,50
Le Pèlerin du Silence........ 3,50
Le Songe d'une femme........ 3,50

THOMAS HARDY

Barbara.................... 3 50

FRANK HARRIS

Montès le Matador........... 3 50

A.-FERDINAND HEROLD

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise . » »
Les Contes du Vampire........ 3 50

CHARLES-HENRY HIRSCH

La Possession............... 3 50
La Vierge aux tulipes......... 3,50

EDMOND JALOUX

L'Agonie de l'Amour......... 3,50
Les Sangsues............... 3,50

FRANCIS JAMMES

Almaïde d'Etremont.......... » »
Clara d'Ellébeuse........... » »
Pomme d'Anis.............. » »
Le Roman du Lièvre......... 3,50

ALFRED JARRY

Les Jours et les Nuits........ 3.50

ALBERT JUHELLÉ

La Crise virile................ 3.50

GUSTAVE KAHN

Le Conte de l'Or et du Silence.. 3.50

RUDYARD KIPLING

Les Bâtisseurs de Ponts....... 3.50
L'Homme qui voulut être roi... 3.50
Kim 3.50
Le Livre de la Jungle......... 3.50
Le Second Livre de la Jungle... 3.50
La plus belle Histoire du monde. 3.50
Stalky et Cie.................. 3.50
Sur le Mur de la Ville......... 3.50

HUBERT KRAINS

Amours rustiques 3.50
Le Pain noir.................. 3.50

LACLOS

Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)..................... 3.50

A. LACOIN DE VILLEMORIN ET Dr KHALIL-KHAN

Le Jardin des Délices......... 3.50

JULES LAFORGUE

Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*.......... 3.50

CAMILLE LEMONNIER

La Petite Femme de la Mer.... 3.50

PAUL LÉAUTAUD

Le Petit Ami.................. 3.50

JEAN LORRAIN

Contes pour lire à la chandelle.. » »

RAYMOND MARIVAL

Chair d'Ambre................. 3.50
Le Çof, *Mœurs Kabyles*........ 3.50

CHARLES MERKI

Margot d'Été.................. 3.50

EUGÈNE MOREL

Les Boers .... » »

JEAN MORÉAS

Contes de la Vieille France.....

ALAIN MORSANG ET JEAN BES

La Mouette..................

MARIE ET JACQUES NERVA

Célina Landrot...............

WALTER PATER

Portraits Imaginaires ....

JOSÉPHIN PÉLADAN

Modestie et Vanité............
Pérégrine et Pérégrin..........

PIERRE DE QUERLON

Les Joues d'Hélène............
La Liaison fâcheuse...........
La Maison de la Petite Livia....

PIERRE DE QUERLON ET CHAR VERRIER

Les Amours de Leucippe et de Clitophon...................

PIERRE QUILLARD

Les Mimes d'Hérondas.........

THOMAS DE QUINCEY

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts.........

RACHILDE

Contes et Nouvelles...........
Le Dessous...................
L'Heure Sexuelle.............
Les Hors Nature..............
L'Imitation de la Mort........
La Jongleuse.................
La Sanglante Ironie...........
La Tour d'Amour ....

HUGUES REBELL

Baisers d'Ennemis............

HENRI DE REGNIER

Les Amants Singuliers........
Le Bon Plaisir...............
La Canne de Jaspe............
La Double Maîtresse..........
Le Mariage de Minuit.........
Les Rencontres de M. de Bréot
Le Trèfle Blanc..............
Les Vacances d'un Jeune Homme sage....................

JULES RENARD

...eron dans sa Vigne.... 3.50

WILLIAM RITTER

...aluvaque.............. 3.50
...y» et leurs Roses....... 3.50
...aane des Quatre Saisons. 3.50

J.-H. ROSNY

...ébur.................. » »

JEAN RODES

...ents.................. 3.50

EUGÈNE ROUART

...sans Maître........... 3.50

SAINT-POL-ROUX

...e et les Epines du Che-
.... 3.50

ALBERT SAMAIN

.... 3.50

ROBERT SCHEFFER

...é mutuel............. 3.50

MARCEL SCHWOB

...pe de Psyché......... 3.50

R.-L. STEVENSON

...he noire.............. 3.50

IVAN STRANNIK

...de l'Eau.............. 3.50

AUGUSTE STRINDBERG

...org................... 3.50
.... 3.50

JEAN DE TINAN

Aimienne ou le Détournement de mineure.............. 3.50
L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse.............. 3.50
Penses-tu réussir ?............ 3.50

P.-J. TOULET

Les Tendres Ménages.......... 3.50

MARK TWAIN

Contes choisis................ 3.50
Exploits de Tom Sawyer détective et autres nouvelles...... 3.50

EUGÈNE VERNON

Gisèle Chevreuse............. 3.50

JEAN VIOLLIS

Petit Cœur.................. » »

A. GILBERT DE VOISINS

La Petite Angoisse............ 3.50

H.-G. WELLS

L'Amour et M. Lewisham..... 3.50
La Guerre des Mondes......... 3.50
Une Histoire des Temps à venir. 3.50
L'Ile du Docteur Moreau....... 3.50
La Machine à explorer le Temps. 3.50
La Merveilleuse Visite........ 3.50
Les Pirates de la Mer......... 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune.................. 3.50

WILLY

Claudine en ménage........... 3.50

Poésie

MARIE DAUGUET

...mour................. 3.50

ÉDOUARD DUCOTÉ

...rié en fleurs........... 3.50
...ence.................. 3.50

MAX ELSKAMP

...nge de la Vie.......... 3.50

ANDRÉ FONTAINAS

...ules.................. 3.50

PAUL FORT

L'Amour marin............... 3.50
Ballades Françaises........... 3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne.............. 3.50
Idylles antiques.............. 3.50
Montagne.................... 3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans.......... 3.50
Le Roman de Louis XI........ 3.50

PAUL GÉRARDY

Roseaux.................... 3.50